

THOMAS  
HARDY



Le maire de  
Casterbridge

roman

*archi*  
**A**  
*poche*

THOMAS HARDY

LE MAIRE  
DE CASTERBRIDGE

roman

*Traduit de l'anglais par Philippe Neel*

ARCHIPOCHE

Si vous souhaitez prendre connaissance de notre catalogue :  
[www.archipoche.com](http://www.archipoche.com)

Pour être tenu au courant de nos nouveautés :  
[www.facebook.com/Archipoche](https://www.facebook.com/Archipoche)

E-ISBN 9782352878315  
Copyright © Archipoche, 2015.

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Loin de la foule déchaînée*, 2015.

## Table des Matières

Page de titre

Copyright

PRÉFACE DE L'AUTEUR

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45

## PRÉFACE DE L'AUTEUR

*Les lecteurs qui n'ont pas encore atteint le milieu de leur vie voudront bien se souvenir qu'à l'époque de cette histoire le commerce des blés indigènes, sur lequel repose une partie de l'action, avait une importance difficile à réaliser pour des gens accoutumés au moderne pain de six pence, et à l'indifférence actuelle du public pour l'état du ciel au moment des moissons.*

*Les incidents relatés dans ces pages se rapportent à trois événements principaux, qui se succédèrent dans l'ordre et sensiblement dans l'intervalle de temps consignés dans ce récit ; ils se passèrent dans la véritable ville désignée ici sous le nom de Casterbridge, ou dans son voisinage. Il s'agissait de la vente d'une femme par son mari, de moissons incertaines qui précédèrent immédiatement l'abrogation de la loi sur les Grains, et de la visite d'un personnage royal dans la susdite région de l'Angleterre.*

*La présente édition de ce volume, tout comme la précédente, contient presque tout un chapitre qui n'apparaissait pas dans les premières éditions anglaises, bien qu'il fût présent dans la publication en épisodes du roman et dans l'édition américaine<sup>1</sup>. Ce rétablissement fut effectué sur les instances de personnes compétentes, de l'autre côté de l'Atlantique, qui insistèrent pour dire que l'édition anglaise souffrait de cette omission. Quelques courts passages et plusieurs noms, omis ou déformés dans les premières éditions anglaises comme américaines pour des raisons qui n'ont plus lieu d'être, ont aussi été remplacés ou insérés.*

*Plus qu'aucun des autres romans consacrés par l'auteur à la vie du Wessex, ce livre forme une étude du caractère et de la vie d'un homme particulier. Quant aux façons et au langage de Mr Farfrae, le second de mes personnages, ils ont soulevé quelques objections ; et l'un de ses compatriotes alla jusqu'à déclarer que personne, au-delà de la Tweed, n'irait jamais dire « warrld » [pour world], « cannet » [pour cannot], « advairrtisment » [pour advertisement], etc. Comme la prononciation de ce gentleman, en me corrigeant, parut à mon oreille une exacte répétition de ce que ma façon d'écrire impliquait, je ne fus pas frappé de la justesse de ses remarques ; elles n'eurent pas de suite. Que l'on se souvienne seulement que l'Écossais de mon livre est représenté tel qu'il apparaîtrait à des habitants d'autres régions et non pas à des Écossais. Aucune tentative n'est faite ici pour reproduire phonétiquement sa façon de s'exprimer, pas plus que pour celle des habitants du Wessex. Et je dois ajouter que cette nouvelle édition profita par hasard d'une relecture critique effectuée par un spécialiste de l'idiome en question – l'un de ceux dont l'autorité ne peut être remise en question : il s'agit en fait d'un homme qui l'adopta pour d'importantes raisons personnelles durant la première année de son existence.*

*Mieux encore : une charmante dame, non Écossaise, à la franchise et à la pénétration de laquelle chacun rend hommage, femme d'un Calédonien bien connu, vint trouver l'auteur peu après la publication de ce livre, en lui demandant si le personnage de Mr Farfrae n'avait pas été peint d'après son mari, tant il lui paraissait le vivant portrait de cet homme évidemment heureux. À vrai dire je n'avais jamais songé à son mari en traçant mon personnage. Mais j'en conclus que Farfrae pourra passer pour Écossais, sinon aux yeux des Écossais même, au moins à ceux des non-Écossais.*

*Le roman parut pour la première fois, en deux volumes, en mai 1886.*

T. H.  
(*Février 1895-mai 1912*)

---

1. Paru à Londres en 1886, *Le Maire de Casterbirdge* fut remanié et corrigé par Thomas Hardy pour l'édition américaine, publiée en 1895 par Henry Holt. L'auteur devait apporter d'ultimes corrections pour la *Wessex edition* de 1912, à peine retouchée pour l'édition Mellstock (1920), considérée comme définitive.  
(NdE)

C'était par un soir de l'été finissant, avant que le XIX<sup>e</sup> siècle eût atteint sa trentième année. Sur la route qui mène au gros bourg de Weydon Priors, dans le Haut-Wessex, marchaient un jeune homme et une femme, qui portait un enfant sur les bras. Leur mise était simple sans être misérable, malgré la couche épaisse de poussière blanche qu'une longue marche avait accumulée sur leurs vêtements et leurs chaussures, et qui leur prêtait, à cette heure, un aspect de pauvreté assez désobligeant.

L'homme était bien bâti ; dans son visage ferme et hâlé, l'angle facial était si peu ouvert, que son profil s'accusait presque en angle droit. Il portait une courte veste de velours brun à côtes, plus neuve que les autres parties de son équipement : gilet de futaine à boutons de corne blanche, culotte de même étoffe, jambières en cuir tanné, chapeau recouvert de toile vernie noire. Un panier de jonc, pendu à son épaule par une courroie, laissait passer par son orifice le manche d'un couteau à foin et un crochet à botteler. Son pas ferme et mesuré était celui de l'habile artisan des campagnes, et différait fort de la démarche lourde et traînante des journaliers communs. Mais il y avait de plus, dans sa façon de lever et de poser les pieds, une manifestation d'indifférence froide et opiniâtre qui lui appartenait en propre, et s'affirmait jusque dans les plis régulièrement creusés, à droite ou à gauche, au gré de ses pas, dans la futaine de son pantalon.

Ce qu'il y avait de tout particulier dans l'allure de ces gens, ce qui aurait infailliblement signalé le couple à l'attention d'un voyageur de rencontre, si distrait fût-il, c'était leur parfait silence. Ils marchaient côte à côte, dans une attitude qui pouvait donner de loin l'illusion de la causerie familière, enjouée et confiante de gens qui se sentent tout proches ; mais, à mieux regarder, on s'apercevait que l'homme lisait ou faisait semblant de lire un recueil de chansons, tenu non sans peine devant ses yeux par une main passée dans la courroie du panier. Était-ce marque de réel intérêt, ou attitude feinte pour esquiver une conversation déplaisante, nul autre que lui n'aurait pu le dire avec certitude ; mais il restait obstinément taciturne et sa présence ne pouvait apporter à sa compagne aucun réconfort. Elle eût été virtuellement seule sur la route, sans l'enfant qu'elle portait dans les bras. De temps en temps, le coude plié de l'homme effleurait son épaule, car elle se tenait aussi près de lui qu'elle pouvait le faire sans le toucher ; mais elle ne semblait pas plus disposée à prendre ce bras que lui à l'offrir et, loin d'exprimer sa surprise devant un silence méprisant, elle paraissait le tenir pour chose normale. Si une parole quelconque s'élevait parfois dans le petit groupe, c'était un mot de la femme à l'adresse de l'enfant, petite fille en robe courte et en chaussons de laine bleue tricotée, ou le murmure d'une réponse bégayante de la fillette.

Le charme principal, l'unique charme peut-être du visage de la jeune femme était sa mobilité. Quand elle baissait les yeux pour regarder l'enfant, elle devenait jolie et même belle, d'autant que les fauves rayons du couchant, en frappant alors obliquement ses traits, mettaient des transparences délicates sur ses paupières et ses narines, et une flamme sur ses lèvres. Quand, au contraire, elle marchait dans l'ombre de la haie, toute à sa rêverie silencieuse, elle prenait l'expression passive et figée de ceux qui attendent tout du Temps et du Destin, tout sauf un peu de justice. Le premier aspect était l'œuvre de la Nature, le second celui de la civilisation, sans doute.

Que ces deux êtres fussent mari et femme, père et mère de la petite fille, on n'en pouvait guère

douter. Il fallait de tels liens pour créer l'atmosphère de familiarité aigrie que le trio emportait avec lui comme un nimbe le long de la route.

La femme tenait les yeux fixés devant elle, regardant sans grand intérêt un paysage qu'elle aurait vu, à cette époque de l'année, dans chacun des comtés d'Angleterre. La route, ni droite, ni tortueuse, ni montueuse, ni plate, était bordée de haies, d'arbustes et de plantes dont les feuilles passaient par le stade du vert noirâtre qui précède la fatale atteinte des jaunes moisissés et rouillés. L'herbe des talus et les plus proches buissons de charmilles se poudraient d'une poussière soulevée par les véhicules rapides, la même poussière qui sur la route assourdissait comme un tapis le bruit des pas, et ce détail contribuait, avec le silence obstiné des voyageurs, à rendre perceptible le moindre son.

Longtemps il n'y en eut d'autre que la voix menue d'un oiseau qui chantait son éternelle chanson du soir, la même, sans doute, qu'on entendait, à la même heure, sur la même colline, avec les mêmes trilles, les mêmes croches et les mêmes silences, au soleil couchant de l'arrière-été, depuis des siècles sans nombre. Mais, à l'approche du village, on percevait une confuse rumeur de voix, un brouhaha lointain venu d'une petite hauteur, cachée par un rideau de feuillage.

Au moment où le couple commençait à distinguer les maisons de Weydon Priors, passa sur la route un sarcleur de navets dont la houe, appuyée sur l'épaule, soutenait un sac à provisions. L'homme qui lisait leva vivement les yeux.

— Y a-t-il du travail là-haut ? demanda-t-il flegmatiquement avec un geste vers le village. Et, croyant que le paysan n'avait pas compris, il précisa :

— Du travail dans le bottelage du foin ?

Le sarcleur de navets avait déjà hoché la tête :

— Eh bien, mon garçon, faut pas être bien avisé pour venir chercher du travail de ce genre-là à Weydon, à cette époque de l'année.

— Y a-t-il au moins une maison à louer, une petite chaumière neuve ou quelque chose comme cela ? reprit l'autre.

Mais le pessimiste se tenait sur la défensive :

— On se charge plutôt de démolir à Weydon. On a abattu cinq maisons l'année dernière, et trois celle-ci, sans que leurs habitants aient seulement une hutte en branchages pour se loger. Voilà comment vont les choses à Weydon Priors.

Le botteleur, ainsi que le désignait son attirail, secoua la tête avec quelque dédain, puis jetant les yeux sur le village, il poursuivit :

— Il se passe quelque chose là-haut, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est le jour de la Foire. Mais ce bruit-là n'est que le tapage fait pour extorquer l'argent des enfants et des nigauds ; les affaires sérieuses se concluent dans la matinée. Moi, j'ai travaillé toute la journée à portée de ce vacarme, mais je n'ai pas bougé. Ah non ! Je n'ai rien à y faire.

Le botteleur et sa femme se remirent en route et, bientôt arrivés sur le champ de foire, ils virent les parcs et les enclos où des centaines de chevaux et de moutons avaient été amenés le matin pour la vente. La plupart des bêtes étaient parties maintenant ; comme l'avait dit le sarcleur, on ne traitait plus d'affaires sérieuses ; on vendait seulement aux enchères quelques bêtes dépréciées, dont on ne pouvait se défaire autrement, et qu'avaient refusées sans hésitation les gros acheteurs venus et repartis de bonne heure. La foule était cependant plus dense que dans la matinée, renforcée par le contingent des visiteurs oisifs : journaliers en congé, soldats en permission, boutiquiers de village, d'autres encore, qui venaient d'arriver, et se complaisaient au

spectacle d'attractions, étalages de jouets, figures de cire, monstres boursoufflés, médecins philanthropes voyageant pour le bien public, escamoteurs, marchands de bimbeloterie et diseurs de bonne aventure.

Mais nos voyageurs ne s'y attardaient guère : ils cherchaient, parmi les nombreux établissements qui se pressaient sur le champ de foire, un endroit pour se restaurer. Deux tentes dressées non loin d'eux, dans le poudrolement d'ocre d'un soleil expirant, paraissaient également tentantes. L'une d'elles, faite d'une toile crème, toute neuve et couronnée de drapeaux rouges, vantait ses produits : « Bonne bière de ménage. Ale. Cidre », la seconde, moins flamboyante, laissait passer à travers sa toile de fond un petit tuyau de poêle en fer, et arborait cette enseigne au-dessus de la porte : « À la bonne fromentée. » L'homme évaluait dans son esprit les promesses des deux enseignes, et penchait pour la première.

— Non, non ; l'autre, protesta la femme. J'aime bien la fromentée, et Elizabeth-Jane l'aime aussi. Tu verras que cela te plaira. C'est nourrissant, après une longue route.

— Je n'y ai jamais goûté, fit le botteleur, qui se rendit pourtant aux raisons de sa compagne et pénétra avec elle dans la baraque.

Une assez nombreuse compagnie s'y pressait devant de longues tables étroites disposées de chaque côté de la tente. Au fond, sur un poêle à charbon, pendait une vaste marmite à trois pieds dont le bord poli laissait transparaître l'éclat du bronze. Une vieille sorcière d'une cinquantaine d'années présidait au festin ; un tablier blanc qui devait conférer de l'honorabilité à toute la surface qu'il recouvrait, était presque assez large pour faire le tour de sa taille. Elle remuait avec lenteur le contenu du chaudron ; on percevait, d'un bout à l'autre de la tente le sourd raclement de la grosse cuiller, qui empêchait de brûler le mélange de blé en grains, de raisins secs de Smyrne et de Corinthe, et d'autres ingrédients encore, dont se composait l'antique ripopée. Des vases contenant ces divers produits étaient rangés à côté de la vieille femme, sur la nappe d'une table faite de planches et de tréteaux.

Les jeunes gens commandèrent chacun un bol de la mixture fumante et s'assirent pour la savourer à loisir. Tout allait très bien jusqu'ici, car la fromentée, comme l'avait dit la jeune femme, est chose fort nourrissante, et l'on ne trouverait pas d'aliment plus consistant entre les quatre mers, bien que, pour des gens non prévenus, les grains de blé, gonflés comme des pépins de citron qui flottaient à la surface, pussent avoir, de prime abord, un aspect peu engageant.

Mais il y avait, sous cette tente, quelque chose que l'on ne voyait pas au premier moment, et qu'un instinct de perversité fit bientôt découvrir au jeune homme. Après avoir goûté du bout des lèvres au contenu de son bol, il surveilla de côté la vieille femme et comprit bientôt son manège. Il cligna de l'œil ; elle répondit d'un signe de tête et prit le bol qu'il lui tendait ; sortant alors en tapinois un flacon caché sous la table, elle mesura une partie de son contenu, et le versa dans la potée. C'était du rhum qu'elle venait d'y ajouter ainsi. Avec d'égales précautions l'homme lui fit passer son argent.

Ainsi corsée, la mixture lui paraissait beaucoup plus appétissante qu'à l'état primitif. Sa femme l'observait avec une sourde inquiétude, mais il lui persuada de faire aussi assaisonner sa part, et elle laissa, non sans quelque méfiance, verser dans son bol une modeste ration de rhum.

L'homme acheva sa bolée et en demanda une seconde ; avec la même discrétion, il réclama une addition de rhum, plus copieuse que la première. L'effet de la liqueur ne manqua pas de se faire bientôt sentir dans son attitude, et la jeune femme comprit avec tristesse que toute l'énergie déployée pour éviter l'écueil de la buvette autorisée n'avait servi qu'à les précipiter dans le maelström du débit clandestin.

L'enfant commençait à jaser avec impatience, et la femme insistait :

— Michel, pense à notre gîte. Tu sais que nous aurons peut-être beaucoup de peine à trouver une chambre si nous ne partons pas bientôt.

Mais l'homme faisait la sourde oreille et ne prêtait nulle attention à ce pépiement d'oiseau. Il pérorait maintenant pour la compagnie. Les yeux noirs de la fillette s'ouvraient tout rond, avec un long regard méditatif, sur les chandelles que l'on venait d'allumer, puis leurs paupières tombèrent, s'ouvrirent de nouveau, se fermèrent définitivement ; l'enfant dormait.

La première ration avait procuré au jeune homme une béate sérénité ; la seconde l'avait fait jovial ; la troisième ergoteur ; au quatrième bol, les traits de caractère indiqués par la forme de son visage, le pli ferme de ses lèvres, et le feu de ses yeux sombres commencèrent à s'affirmer. Il devenait arrogant, si ce n'est violent ou querelleur.

Comme il arrive en de telles circonstances, le ton de la conversation s'élevait. Elle roulait sur le triste destin de braves garçons perdus par de mauvaises femmes, et surtout sur le sort de maints jeunes gens d'avenir frustrés de tout espoir et de toute ambition, dépouillés de toute énergie par un mariage imprudent et prématuré.

— C'est ce qui m'est arrivé, expliquait le botteleur, dont l'accent d'amertume disait un ressentiment tout proche. Comme un imbécile, je me suis marié à dix-huit ans ; voilà le résultat.

Et le geste dont il désignait sa famille et lui-même exprimait toute la tristesse de sa destinée.

Sa compagne paraissait faite à de telles sorties ; elle ne semblait pas les entendre, et se contentait d'adresser à voix basse des paroles caressantes à la fillette, qui se réveillait et s'endormait tour à tour. De temps en temps, pour délasser ses bras, la mère la posait à côté d'elle sur le banc, où l'enfant était juste assez grande pour se tenir assise. L'homme poursuivait :

— Je n'ai plus que quinze shillings en tout et pour tout, ce qui n'empêche pas que je ne sois un bon ouvrier dans ma partie. Je défie quiconque, en Angleterre, de m'en remontrer sur les choses du fourrage. Si j'étais libre, je vaudrais mille livres en me retirant des affaires. Mais on ne sait jamais les choses avant qu'il ne soit trop tard.

On entendait sur le champ de foire la voix du commissaire-priseur qui vendait ses vieux chevaux :

— Allons, messieurs, le dernier lot... Qui veut de ce dernier lot, pour une bouchée de pain ? Quarante shillings, nous disons ? Une bonne poulinière... Pas de défauts ; à peine plus de cinq ans ; rien que le dos un peu creux, et l'œil gauche que sa sœur lui a fait sauter d'une ruade en venant sur la route.

— Moi je ne vois pas pourquoi un homme qui a une femme et n'en veut plus ne s'en débarrasserait pas comme ces bohémiens-là font de leurs chevaux, déclarait l'homme dans la tente. Pourquoi ne pas les mettre aux enchères, et les vendre à ceux qui recherchent l'article ? Hein ? Moi, bon Dieu ! je vends la mienne à l'instant, si quelqu'un veut l'acheter.

— Il y en a qui l'achèteraient bien, répondirent quelques-uns des consommateurs en regardant la jeune femme qui n'était pas dépourvue d'attraits.

— C'est vrai, approuva un fumeur, dont la veste brillait au col, aux coutures, aux coudes et aux omoplates, de ce luisant dû à des frictions répétées contre des surfaces crasseuses, et que l'on apprécie plus sur un meuble que sur un vêtement.

On pouvait juger, à sa tournure, qu'il avait dû être palefrenier ou cocher dans quelque grande famille du voisinage.

— J'ai été élevé dans un milieu aussi distingué que quiconque, je puis le dire, ajouta-t-il, et si je ne sais pas reconnaître la bonne tournure, personne ne le sait. Eh bien, j'affirme que cette femme la possède tout à fait – tout à fait, je vous dis –, autant qu'aucune femme sur ce champ de foire. Il n'y a qu'à faire un peu ressortir la chose.

Et, croisant les jambes, il remit sa pipe à sa bouche en fixant sur un point de l'espace un regard profond.

Les yeux du jeune homme s'ouvrirent tout ronds devant cet éloge inattendu de sa compagne ; un peu dégrisé, il parut douter un instant de la sagesse de son attitude à l'égard d'une personne douée de telles qualités. Mais bien vite retombé à sa conviction première, il reprit rudement :

— Eh bien, profitez de l'occasion, alors ! J'accepte toutes les offres pour ce bijou de la Création.

La femme se tourna vers son mari et murmura :

— Michel, tu as déjà dit de telles sottises en public auparavant. Une plaisanterie est une plaisanterie, mais tu pourrais finir par la faire une fois de trop, penses-y !

— Je sais que je l'ai déjà dit, et je le pensais. Tout ce que je veux, c'est un acheteur.

À ce moment, une hirondelle, une des dernières de la saison, entrée par un trou de la toile, se mit à voler çà et là par la tente, avec des crochets brusques au-dessus de la tête des assistants. Tous les yeux se levèrent pour la suivre ; l'oiseau finit par trouver une issue, mais les buveurs distraits en oublièrent l'offre du botteleur, dont la question resta sans réponse.

Cependant l'homme, qui avait assez de force de caractère, ou se montrait buveur assez intrépide pour paraître garder encore un peu de sang-froid, continuait à faire arroser de plus en plus généreusement sa fromentée. Un quart d'heure plus tard, il revenait à son idée, comme l'instrument qui reprend, dans une fantaisie musicale, le thème primitif.

— Allons, j'attends ; qu'est-ce que vous dites de ma proposition ? Cette femme-là ne me sert à rien. Qui en veut ?

L'état d'esprit de l'assistance avait subi une influence fâcheuse, et le renouvellement de cette offre souleva un rire appréciateur. D'une voix implorante et anxieuse, la femme suppliait :

— Voyons, viens donc ; la nuit tombe, et cette ineptie n'est pas admissible. Si tu ne viens pas, je vais partir sans toi. Viens.

Elle attendait toujours, mais le jeune homme ne bougeait pas. Et, dix minutes plus tard, il interrompait les propos décousus des buveurs pour lancer :

— J'ai posé une question, et personne n'a répondu. N'y a-t-il pas, parmi vous, de Pierre ou de Paul qui veuille de ma marchandise ?

L'attitude de la femme se modifia, et son visage prit la rigidité et la teinte terreuse déjà observées.

— Mike, Mike, menaçait-elle, voilà qui devient sérieux, trop sérieux même.

— Quelqu'un veut-il l'acheter ? répétait l'homme.

— J'aimerais que ce soit le cas, fit-elle nettement. Son maître actuel n'est pas du tout à son goût.

— Ni toi au mien. Nous sommes donc bien d'accord. Vous entendez, messieurs ? Séparation par consentement mutuel. Elle prendra l'enfant, si elle veut, pour aller de son côté ; moi j'emporte mes outils, et j'irai du mien. C'est net comme parole d'Évangile. Allons, Suzanne, lève-toi un peu, qu'on te voie.

— N'en fais rien, ma fille, conseilla une florissante matrone, marchande de lacets de corset, dont les amples jupons s'épalaient sur le banc à côté de la jeune femme. Ce brave garçon ne sait plus ce qu'il dit.

Mais l'autre se leva.

— On demande un commissaire-priseur, cria le botteleur.

— Moi, répondit une voix humide.

C'était un petit homme au nez en boule de cuivre, aux yeux en boutonnières.

— Qui veut faire une offre pour cette dame ?

La malheureuse regardait à ses pieds, comme si elle avait dû tendre sa volonté en un suprême effort, pour rester à sa place.

— Cinq shillings ! lança une voix qui souleva un rire général.

— Pas d'insulte ! protesta le mari. Quelqu'un en veut-il pour une guinée ?

Il n'y eut pas de réponse, et la marchande de lacets intervint :

— Soyez donc convenable, mon garçon, pour l'amour de Dieu ! Ah, la pauvre fille ; quelle brute elle a épousée ! Sur mon salut ! la table et le couvert sont chers, quand on les paye à ce prix-là !

— Allons, le commissaire, élevez l'enchère, ordonna le botteleur.

— Deux guinées ! cria l'homme, mais personne ne répondit.

— Si on ne la prend pas, d'ici dix secondes, à ce prix-là, il faudra donner davantage, avertit le mari. Très bien. Allons, une guinée de plus !

— Trois guinées... y a-t-il preneur à trois guinées ? fit l'homme à la voix mouillée.

— Pas d'amateurs ? s'étonna le mari. Seigneur ! elle m'a coûté cinquante fois cette somme-là, si elle m'a coûté un sou ! Allons, plus haut !

— Quatre guinées ! cria le commissaire-priseur.

— Eh bien, écoutez ; je ne la cède pas à moins de cinq guinées, jura le jeune homme, avec un coup de poing sur la table qui fit trembler toute la vaisselle. Je la vends cinq guinées à tout homme qui me donne l'argent et qui la traite bien. Il l'aura pour toujours, et n'entendra plus jamais parler de moi. Mais je ne la laisse pas partir à moins. Allons, cinq guinées, et elle est à vous. Cela te va, Suzanne ?

Elle inclina la tête avec une indifférence parfaite.

— Cinq guinées, fit le commissaire, ou nous retirons la dame. Y a-t-il acheteur ? Pour la dernière fois : oui ou non ?

— Oui ! fit une voix ferme, venue de la porte.

Tous les yeux se tournèrent vers l'ouverture triangulaire qui servait d'entrée à la tente, et où, depuis quelques minutes, se tenait un marin que personne n'avait remarqué. Un silence de mort accueillit son intervention.

— Vous dites que vous la prenez ? demanda le mari en le regardant en face.

— Je le dis ! affirma le nouveau venu.

— Le dire est une chose, payer en est une autre. Où est votre argent ?

Le marin eut une seconde d'hésitation, regarda de nouveau la femme puis, entrant dans la tente, déplia cinq morceaux de papier froissé et les jeta sur la nappe. C'étaient cinq billets de la Banque d'Angleterre. Sur chacun des billets, il déposa un shilling, les faisant sonner l'un après l'autre : un, deux, trois, quatre, cinq.

La vue d'argent véritable, dont le dépôt sanctionnait un marché considéré jusque-là comme assez problématique, produisit un grand effet sur les assistants. Leurs yeux ne pouvaient plus se détacher du visage des acteurs de la scène et des billets que les shillings empêchaient de s'envoler.

Jusque-là, nul n'aurait osé affirmer que l'homme, en dépit de ses offres pressantes, fût réellement sérieux. À vrai dire les spectateurs n'avaient vu dans toute l'histoire qu'un accès de joyeuse ironie poussé à l'extrême, et jugeaient qu'un chômage forcé inspirait au jeune paysan une humeur ombrageuse contre le monde, la société et sa propre famille. Mais la vue de l'argent posé sur la table enlevait à la scène toute apparence de frivolité ; on aurait dit qu'un jour lugubre envahissait la tente et y modifiait l'aspect de toutes choses. L'hilarité fit place à une attention

profonde ; les assistants écoutaient bouche bée.

— Maintenant, fit la femme dont la voix basse et sèche sonna dans le silence, maintenant, avant de faire un pas de plus, écoute-moi, Michel. Si tu touches à cet argent, je pars avec cet homme, et j’emmène ma fille. Fais attention ; ce n’est plus une plaisanterie !

— Une plaisanterie ! Bien sûr que ce n’est pas une plaisanterie ! s’écria le mari exaspéré par une telle supposition. Je prends l’argent ; le marin te prend ; c’est bien simple ! Cela s’est déjà fait ailleurs ; pourquoi ne se ferait-ce pas ici ?

— Il est bien entendu que la jeune femme est consentante ? intervint doucement le marin. Pour rien au monde je ne voudrais lui faire de peine.

— Moi non plus, ma foi, rétorqua le jeune homme. Mais elle est consentante pourvu qu’on lui laisse emmener la petite. Elle me l’a encore dit l’autre jour, quand je lui en ai parlé.

— Vous le jurez ? demanda le marin à la femme.

— Je le jure, répondit-elle, regardant le visage de son mari où ne se lisait nulle trace de repentir.

— Parfait ! qu’elle prenne la petite, et le marché est conclu, déclara le botteleur.

Il prit les billets du marin, les plia sans hésiter et les mit, avec les pièces d’argent, dans une poche profonde, d’un air définitif.

Le marin regarda la femme et sourit.

— Allons, en route ! fit-il gaiement. La petite aussi ; plus on est de fous plus on rit.

La jeune femme lui jeta un regard profond et hésita une seconde. Puis, sans ajouter un mot et baissant les yeux, elle prit l’enfant dans ses bras et suivit l’homme vers la porte. Arrivée sur le seuil, elle se retourna, arracha son anneau de mariage et le lança à travers la baraque au visage du botteleur.

— Michel, fit-elle, j’ai vécu deux ans avec toi, et de toi je n’ai eu que de mauvaises paroles. Maintenant je ne suis plus à toi ; je vais tenter la chance ailleurs ; cela vaudra mieux pour moi et pour l’enfant. Adieu donc !

S’appuyant de la main droite au bras du marin, elle campa la fillette sur son bras gauche, et sortit de la tente en sanglotant amèrement.

Un air d’affliction stupide se fit jour sur les traits du jeune homme, comme s’il n’avait, en définitive, guère anticipé un tel événement : il y eut des rires dans l’assemblée.

— Est-elle partie ? demanda-t-il.

— Ma foi oui, et bien partie, firent des voix, près de la porte.

Le botteleur se leva et se dirigea vers le seuil, avec la démarche prudente de l’homme conscient de son ivresse. Quelques buveurs le suivirent, pour sonder avec lui le crépuscule. Sous leurs yeux s’affirmait le contraste entre l’opiniâtre méchanceté des hommes et la douceur pacifique des êtres inférieurs. À la porte de la tente où venait de se jouer une scène de brutalité, un groupe de chevaux croisaient leurs cous et se frottaient doucement l’un contre l’autre en attendant patiemment leurs harnais pour rentrer à l’écurie. En dehors du champ de foire, tout était paisible, dans les vallées et dans les bois. Le soleil venait de disparaître, et les nuages roses du couchant qui paraissaient devoir durer toujours changeaient pourtant de minute en minute. On eût cru, à regarder le ciel, voir du fond d’une salle obscure un décor grandiose, et à contempler ce spectacle au sortir de la tente, on eût éprouvé un instinctif désir de renier l’homme qui souillait un univers bienveillant, si l’on ne se fût souvenu que rien n’est assuré sur la terre et que dans ce ciel paisible un tumulte destructeur pouvait se déchaîner, tandis que l’humanité dormait d’un sommeil innocent.

— Où habite-t-il, ce marin-là ? demanda l’un des assistants, après avoir en vain fouillé les

alentours du regard.

— Dieu le sait, répondit l'habitué du grand monde. Ce doit être un étranger dans ces parages.

— Il était entré depuis cinq minutes, expliqua la marchande de fromentée, qui, les mains sur les hanches, avait rejoint le groupe. Il est ressorti puis a jeté un nouveau coup d'œil. Il ne m'a pas laissé un sou.

— Bien fait pour le mari, s'écria la marchande de lacets. Une gentille femme, bien convenable, comme celle-là. Qu'est-ce qu'un mari peut demander de mieux ? Je la félicite de sa crânerie. J'aurais fait comme elle, si mon mari s'était conduit comme cela avec moi. Dieu me damne si je ne l'aurais pas fait ! Je serais partie, et il aurait pu m'appeler et me rappeler jusqu'à ce que le bec lui brûle, je ne serais pas revenue jusqu'au jour du Jugement, moi !

— En tout cas, la femme va être mieux lotie, fit un des buveurs d'un ton sentencieux. Ces marins-là, ça sait abriter les brebis tondues, et celui-là paraît avoir pas mal d'argent. La pauvre fille ne devait pas y être trop habituée, depuis quelque temps.

— Oh, écoutez... je ne vais pas lui courir après, fit le botteleur en regagnant sa place d'un air bourru. Qu'elle s'en aille ! S'il lui prend des lubies de ce genre, c'est à elle d'en souffrir. Seulement, elle n'avait pas le droit d'emmener la petite ; c'est ma fille, et si la chose était à refaire, je ne la lui donnerais pas.

La tente se vidait ; l'heure tardive, ou peut-être le sentiment d'avoir encouragé par leur présence un acte indéfendable, dispersait les consommateurs. Le botteleur étala ses coudes sur la table, laissa tomber son visage sur ses bras et se mit bientôt à ronfler. La tenancière, jugeant l'heure venue de fermer sa boutique pour la nuit, rangea dans sa charrette les flacons de rhum, le lait, le blé, les raisins restés sur la table. Elle s'approcha du dormeur, et le secoua sans réussir à l'éveiller. Comme la tente devait rester dressée deux ou trois jours de fête encore, elle se décida à laisser dormir l'homme, qui n'était évidemment pas un vagabond, là où il était, son panier avec lui. Elle éteignit la dernière chandelle, baissa le pan de toile, grimpa dans sa charrette, et s'éloigna.

Le soleil du matin ruisselait à travers les fentes de la toile quand l'homme s'éveilla. Une lumière chaude baignait l'atmosphère de la tente, qu'une grosse mouche bleue, dans sa ronde solitaire, faisait vibrer de son bourdonnement musical. Nul autre bruit que ce vrombissement n'était perceptible. L'homme jeta les yeux autour de lui, regarda les bancs, la table dressée sur ses tréteaux, le panier d'outils, le poêle où la marmite avait bouilli, les bols vides, les grains de blé semés sur la table, les bouchons jetés sur le plancher gras. Parmi les détritux épars, il distingua un petit objet brillant et le ramassa. C'était l'anneau de sa femme.

Une confuse vision des événements de la soirée lui revint à l'esprit et lui fit porter la main à sa poche intérieure. Un froissement lui révéla la présence des billets de banque qu'il y avait négligemment jetés.

Cette vérification suffit à confirmer des souvenirs imprécis et à lui faire sentir que ces souvenirs n'étaient point des rêves. Il resta quelque temps immobile, regardant à ses pieds.

— Il faut me tirer au plus vite de ce pétrin-là, conclut-il enfin, d'un ton résolu, avec l'accent d'un homme qui ne pourrait fixer ses pensées sans les énoncer à haute voix. Elle est partie, c'est certain... avec ce marin qui l'a achetée, et avec la petite Elizabeth-Jane. Nous sommes arrivés ici... j'ai pris de la fromentée... avec du rhum... et j'ai vendu ma femme. Oui, c'est bien ce qui s'est passé, et moi je me retrouve ici. Maintenant que faire ? Suis-je en état de bouger, je me le demande ?

Il se remit sur ses pieds et se trouva, sans son panier, à peu près capable de marcher. Puis il essaya de prendre ses outils sur son épaule, et vit qu'il pouvait les porter. Soulevant la porte de toile, il se trouva au plein air.

Du seuil de la tente, l'homme jetait sur les alentours un regard de curiosité morose. La fraîcheur stimulante du matin de septembre le fouettait. Fort las, la veille au soir, en arrivant à Weydon avec sa famille, il n'avait guère regardé autour de lui et tout lui paraissait nouveau, à présent. Le champ de foire s'étendait sur une colline pelée, bordée d'un côté par une pépinière. On y accédait par une route tortueuse, venue d'un village blotti au pied du plateau qui donnait son nom à la colline et à la foire annuelle. L'éminence se perdait en bas dans des vallées, se prolongeait en haut d'autres plateaux semés de tumulus et bordés des vestiges de constructions préhistoriques. Le paysage se déployait sous les rayons du soleil levant, qui n'avait pas encore séché les grosses gouttes de rosée sur les brins d'herbe ; les ombres des fourgons rouges et jaunes se projetaient très loin sur le sol, et les jantes des roues y dessinaient des orbites allongées de comètes. Bohémiens et forains restés sur le champ de foire se blottissaient dans leurs tentes et leurs charrettes, ou s'enroulaient dans des couvertures de cheval ; ils restaient immobiles et silencieux comme des morts, un ronflement isolé révélant seul, de temps en temps, leur présence. Mais si les Sept Dormeurs possédaient un chien, il y avait là aussi de ces animaux de race mystérieuse, autant chats que chiens, et renards autant que chats, propres aux tribus nomades. Un roquet se dressa sous une charrette, aboya par principe et se recoucha aussitôt. Il fut le seul témoin du départ du botteleur quittant le champ de foire de Weydon.

Ce départ furtif convenait à sa morne rêverie. Il marchait tout droit, sans voir les champignons des talus ou les bergeronnettes qui voletaient dans les haies avec des brins de paille au bec, sans entendre les clochettes des moutons qui avaient eu la bonne fortune d'échapper à la foire. Après

un bon mille de route, l'homme posa son panier à ses pieds pour s'adosser contre une barrière à l'orée d'un sentier. Il lui fallait réfléchir à quelques questions épineuses.

« Ai-je dit mon nom, hier soir, ou ne l'ai-je pas dit ? », se demandait-il. Il conclut par la négative. La surprise indignée que sa femme eût pu le prendre au mot se trahissait dans son attitude, se lisait sur son visage, et aussi dans le mâchonnement rageur des brins de paille qu'il tirait de la haie. Il admettait qu'elle eût été poussée à agir ainsi, et qu'elle pût même, jusqu'à un certain point, se croire liée par la transaction dont elle était l'objet. De cela il était presque sûr, sachant la jeune femme aussi dépourvue de légèreté de caractère que de subtilité d'intelligence. Peut-être cachait-elle aussi, sous son habituelle placidité, assez d'indifférence ou de ressentiment pour étouffer un doute momentané. Une fois déjà, dans une crise d'ivresse, il lui avait dit son intention de se débarrasser d'elle, et elle avait répliqué, avec un accent de résignation fataliste, qu'il ne proférerait pas plusieurs fois une telle menace, sans la voir réalisée. « Pourtant elle sait bien que je n'ai pas ma raison quand je dis cela ! s'indignait-il. Allons, il faut chercher jusqu'à ce que je les trouve... Moi, j'étais parti, mais elle ne l'était pas, elle... Cette Suzanne ! Cela lui ressemble bien, une simplicité aussi stupide !... Soumise !... Cette soumission-là m'a fait plus de mal que le plus sale caractère ! »

Un peu calmé, il revint à son idée première : il fallait rechercher sa femme et la petite Elizabeth-Jane, et s'accommoder au mieux de sa honte. Il en était la seule cause, en somme, et n'avait qu'à en pâtir. Mais il résolut de faire d'abord un serment, un serment solennel et tel qu'il n'en avait fait encore de sa vie. Il y avait de la superstition dans les croyances de cet homme, et il voulait trouver la scène et le décor convenables, pour donner plus de poids à son engagement.

Reprenant son panier sur l'épaule, il se remit en route ; il fouillait des yeux les alentours et vit bientôt, à trois ou quatre milles devant lui, les toits d'un village et une tour d'église. C'est de ce côté qu'il se dirigea tout droit. Le village était silencieux, à cette heure immobile de la vie des campagnes, entre le départ aux champs des travailleurs et le réveil de leurs femmes et de leurs filles, bientôt levées pour préparer le déjeuner. Aussi le botteleur put-il, sans être vu, gagner l'église dont il poussa la porte, fermée au loquet seulement. Il posa son panier près des fonts baptismaux, traversa la nef jusqu'à la grille du chœur, qu'il franchit pour avancer jusqu'à la Sainte Table. Là, conscient de l'étrangeté de la situation, il hésita une seconde. Puis il s'agenouilla sur les degrés de l'autel, appuyant sa tête sur la Bible à fermoirs de fer placée sur la table de communion, et prononça à voix haute :

— Moi, Michel Henchard, ce matin du 16 septembre, je fais ici serment, en ce lieu solennel, d'éviter toute liqueur forte, pendant les vingt années à venir, une année pour chacune de celles que j'ai vécues. Cela, je le jure sur le Livre posé devant moi ; Dieu me fasse muet, aveugle et paralytique si je trahis mon serment !

Puis il baisa la grosse Bible, et se leva, allégé par ce premier pas dans une voie nouvelle. Il se trouva dehors, immobile un moment sous le porche de l'église. Le matin s'avancait ; de la cheminée d'une chaumière voisine, une fumée de bois monta doucement. Il comprit que la ménagère venait d'allumer son feu, et alla frapper à sa porte. La paysanne accepta, moyennant une somme modique, de lui donner à déjeuner. Restauré, il se remit en route, à la recherche de sa femme et de son enfant.

Mais, bien vite, il réalisa toute la difficulté de l'entreprise. Il cherchait et s'enquêrait, jour après jour, parcourant le pays en tous sens, sans trouver trace des personnages qu'il décrivait et qu'on ne paraissait avoir vus nulle part, depuis le soir de la foire. Pour aggraver ses difficultés, il ne put acquérir la moindre information sur le nom du marin. Se trouvant à court d'argent, il se décida, après quelque hésitation, à user de l'argent sacrilège pour étendre le champ de ses

recherches. Mais elles n'en restèrent pas moins vaines. Il faut dire qu'une certaine réticence à dévoiler son rôle dans l'affaire empêchait Michel Henchard de poursuivre à cor et à cri des investigations qui auraient demandé une large publicité pour être effectives. Sans doute est-ce la raison même qui l'empêcha de trouver une piste, quoiqu'il eût fait pour cela tous les efforts possibles, sans expliquer pourtant les circonstances dans lesquelles il avait perdu sa femme et son enfant.

Les semaines, les mois passaient. Il cherchait toujours, subvenant à ses besoins par quelques menus travaux. Il arriva dans un port de mer où il apprit que des personnes répondant confusément à sa description avaient émigré quelque temps auparavant. Il décida alors de renoncer à ses recherches, et d'aller s'installer dans un endroit qu'il avait en vue depuis un certain temps. Il partit le lendemain vers le sud-ouest, ne s'arrêtant que la nuit pour dormir, et arriva bientôt à Casterbridge, petite ville située dans un coin éloigné du Wessex.

Près du village de Weydon Priors, la grand-route avait à nouveau son tapis de poussière. Comme autrefois, la verdure avait repris son aspect terni et, sur le chemin où nous avons vu marcher trois membres de la famille Henchard, s'avançaient maintenant deux personnes qui n'étaient pas sans lien avec cette famille.

L'aspect général des choses avait si bien gardé son caractère, le tapage venant du village voisin était si pareil, que l'on aurait pu se croire au lendemain de la scène précédente. C'est dans les détails seulement que l'on pouvait observer des modifications ; mais ces changements suffisaient à dire la longue suite des années écoulées. Des deux femmes qui marchaient sur la route, l'une était celle qui était arrivée autrefois à ce même endroit, comme la jeune compagne de Henchard. Les lignes de son visage avaient perdu de leur plénitude, le tissu de sa peau s'était modifié, et si ses cheveux n'avaient pas changé de couleur, ils s'étaient considérablement éclaircis. Elle portait des vêtements de veuve. En noir aussi, sa compagne était une belle jeune fille de dix-huit ans, tout imprégnée de cette essence éphémère et précieuse de la jeunesse, qui est à elle seule une beauté, en dehors de toute considération de traits et de couleurs.

Il suffisait d'un coup d'œil pour reconnaître dans la fraîche adolescente la fille de Suzanne Henchard. Les atteintes de la vie avaient durci le visage de la mère, mais le Temps, en reportant adroitement sur celui de la fille son charme printanier d'autrefois, en avait fait une si parfaite réplique que, à l'observateur attentif, l'ignorance par l'une des secrets enfermés dans le cœur de l'autre serait un instant apparue comme une imperfection singulière dans la puissance de continuité de la nature.

Les deux femmes se donnaient la main en marchant, en un geste de simple tendresse. Dans leur main libre, elles portaient, la fille un panier de forme désuète, la mère un paquet bleu, dont la couleur tranchait singulièrement sur sa robe noire.

Arrivées aux confins du village, elles prirent, comme la première fois, le chemin qui menait au champ de foire. Là aussi le passage des années se faisait sentir ; manèges et balançoires comportaient des perfectionnements mécaniques, que l'on remarquait aussi dans les bascules, les machines à éprouver la force des bras, et les baraques de tir aux noix. Mais l'importance de la foire s'était fort amoindrie ; les grands marchés périodiques, nouvellement ouverts dans les villes voisines, avaient une influence sur les petits négoce établis là depuis des siècles. Enclos à moutons et parcs à chevaux avaient à peine la moitié de leurs dimensions primitives ; les boutiques de tailleurs, de tonneliers, de bonnetiers, de drapiers et autres artisans avaient presque disparu, et les véhicules étaient beaucoup moins nombreux.

La mère et la fille se frayèrent un chemin dans la foule et parvinrent au milieu du champ de foire, où elles restèrent un instant sans bouger.

— Pourquoi perdre notre temps ici ? Je croyais que tu voulais aller plus loin ? demanda la jeune fille.

— Oui, ma chère Elizabeth-Jane ; mais j'avais une idée en faisant ce détour.

— Laquelle ?

— C'est ici même, un jour de foire, que j'ai rencontré Newson pour la première fois.

— Rencontré mon père pour la première fois ? C'est vrai, tu me l'as déjà dit. Et, maintenant, le voici noyé, perdu, pour toujours, loin de nous. Et la jeune fille sortit une carte de sa poche,

pour la regarder en soupirant. Le papier bordé de noir, qui figurait une plaque murale, portait ces mots : « À la chère mémoire de Richard Newson, marin, tragiquement disparu en mer, en novembre 184..., à l'âge de quarante et un ans. »

— Et c'est ici aussi, continua la mère, avec plus d'hésitation, que j'ai vu, pour la dernière fois, le parent que nous allons chercher... Mr Michel Henchard.

— Quel est son degré exact de parenté avec nous, maman ? Tu ne me l'as jamais expliqué clairement.

— C'est... ou c'était – car il est peut-être mort – un parent par alliance, répondit la mère, d'un ton délibéré.

— C'est ce que tu m'as dit vingt fois ! répliqua la jeune fille en jetant autour d'elle un regard distrait. Mais ce n'est pas un proche parent, je suppose ?

— Oh non ; pas du tout !

— Il était botteleur de foin, n'est-ce pas, la dernière fois que tu l'as vu ?

— En effet.

— Il n'a jamais dû me connaître ? continua ingénument Elizabeth.

Mrs Henchard hésita un instant, puis répondit sans assurance :

— Bien entendu, Elizabeth-Jane. Mais viens donc par là-bas.

Et elle se dirigeait vers un autre coin du champ de foire.

— Il me paraît assez inutile de chercher ici les traces de quelqu'un, s'écria la jeune fille en regardant autour d'elle. Ces gens de foire changent comme les feuilles des arbres, et tu dois être aujourd'hui la seule qui se soit trouvée ici il y a tant d'années.

— Je n'en suis pas si sûre, répondit Mrs Newson, comme on l'appelait maintenant.

Elle fixait un regard aigu sur un petit tertre vert situé à quelque distance.

— Regarde là-bas.

La jeune fille tourna les yeux vers l'endroit désigné. L'objet que lui signalait sa mère était un support, formé de trois bâtons fichés en terre, qui soutenait une marmite à trois pieds, au-dessus d'un feu rougeoyant. Une vieille femme hagarde, ridée, presque en haillons se penchait sur le chaudron, dont elle tournait le contenu avec une grosse cuiller en croassant d'une voix rauque :

— Ici l'on vend de la bonne fromentée.

C'était bien l'ancienne patronne de la tente, la femme jadis prospère et avenante sous le tablier blanc aux poches sonnantes de monnaie ; crasseuse aujourd'hui, sans boutique, sans table et sans bancs, elle n'avait pour tous clients que deux galopins au teint blême, qui venaient lui demander :

— Pour un sou, s'il vous plaît ; bien pesé !

Elle les servit dans deux bols de terre grossière, ébréchés et jaunâtres.

— Elle était déjà ici, dans ce temps-là, expliqua Mrs Newson en faisant un pas dans la direction de la vieille.

— Tu ne vas pas lui parler ! Ce n'est pas convenable ! supplia la jeune fille.

— Je n'ai qu'un mot à lui dire ; tu peux rester ici, toi, Elizabeth-Jane.

La jeune fille, qui n'était pas entêtée, se tourna vers une boutique de gravures en couleurs, et laissa sa mère se diriger vers le tertre. En voyant s'approcher Mrs Henchard-Newson, la vieille se hâta de lui faire des offres, et lui servit ses deux bols de fromentée avec plus d'empressement qu'elle n'en montrait naguère pour une commande de six pence. Quand la soi-disant veuve eut pris le bol de pauvre bouillie claire qui remplaçait la succulente fromentée d'autrefois, la vieille sorcière ouvrit un petit panier placé derrière son feu, et, jetant autour d'elle un regard prudent, proposa :

— Un soupçon de rhum avec... ? du rhum de contrebande, vous savez... Voyons, pour quatre

sous ?... Ça fait couler la chose comme un cordial !

La femme sourit amèrement, au rappel de cette vieille coutume, et secoua la tête avec une expression dont la vieille ne pouvait comprendre la portée. Elle fit semblant d'avaler quelques bouchées de fromentée, avec l'ustensile d'étain qu'on lui avait offert et, tout en mangeant, dit doucement à la débitante :

— Vous avez connu des jours meilleurs ?

— Ah, madame, vous pouvez le dire ! soupira la vieille en ouvrant sans se faire prier les écluses de son cœur. Je me suis vue, sur ce champ de foire, jeune fille, femme et veuve, depuis trente-neuf ans, et j'ai su, en un temps, ce que c'était que de remplir les plus riches estomacs du pays. Vous ne croirez peut-être pas, madame, que je possédais une belle tente pavillon, qui était la plus grosse attraction de la foire. Personne ne serait venu, personne ne serait parti sans avoir goûté à la fromentée de Mrs Goodenough. Je connaissais les goûts du clergé et des élégants ; je connaissais les goûts des gens de la ville et ceux des campagnards ; je connaissais jusqu'au goût des femmes vulgaires, éhontées ! Mais, le diable m'emporte, le monde n'a pas de mémoire ; le commerce honnête ne rapporte rien ; il n'y a de profit, au jour d'aujourd'hui, que pour les métiers véreux et clandestins.

Mrs Newson regarda autour d'elle. Sa fille restait penchée sur la boutique lointaine. Alors, sur un ton de mystère :

— Vous rappelez-vous, demanda-t-elle à la vieille, la vente d'une femme par son mari, dans votre tente, il y a dix-huit ans aujourd'hui ?

La vieille femme réfléchit et secoua la tête.

— Si c'était une grosse affaire, je m'en serais souvenue tout de suite, fit-elle. Je me souviens de tout, les bagarres entre maris et femmes, les meurtres, les assassinats, les vols à la tire même, au moins les plus sérieux, dont j'ai pu être témoin. Mais une vente... La chose s'est faite en douce, peut-être ?

— Oh oui, je le crois bien.

La débitante eut un nouveau hochement de tête.

— Et pourtant, fit-elle, je me souviens de quelque chose. Au moins, il me semble revoir un homme qui concluait une affaire de ce genre, un homme en veste de velours, avec un panier d'outils. Seulement, Dieu vous bénisse, les scènes comme celle-là, on ne les garde pas dans la tête. La seule raison qui me fasse souvenir de cet homme-là, c'est qu'il est revenu à la foire l'année suivante, et m'a dit en secret que si jamais une femme venait le demander, il faudrait lui dire qu'il était installé à... où cela ?... à... oui, à Casterbridge, qu'il a dit. Mais, Seigneur Dieu, je n'y aurais jamais repensé !

Mrs Newson eût volontiers témoigné sa gratitude à la vieille par un cadeau en rapport avec ses modestes ressources, mais elle se souvint que le rhum vendu sans scrupules à son mari avait été la cause première de sa chute. Elle remercia donc son informatrice et rejoignit Elizabeth-Jane, qui l'accueillit par ces mots :

— Maman, je ne trouve guère convenable de te voir manger devant cette boutique où l'on n'aperçoit que des loqueteux.

— En tout cas, j'ai appris ce que je voulais savoir, répondit tranquillement sa mère. La dernière fois que notre parent est venu à la foire, il a dit qu'il vivait à Casterbridge. C'est loin, très loin d'ici, et il y a bien des années de cela, mais je crois qu'il faut y aller tout de même.

Sur quoi elles quittèrent la foire pour gagner le village, où elles trouvèrent un gîte pour la nuit.

La femme de Henchard avait agi pour le mieux, mais ne s'était pas moins laissé entraîner dans de multiples difficultés. Cent fois elle avait été sur le point de raconter à Elizabeth-Jane la véritable histoire de sa vie et la crise tragique de cette transaction conclue à la foire de Weydon, alors qu'elle n'était guère plus âgée que la jeune fille aujourd'hui. Mais elle avait contenu son désir, et laissé grandir l'enfant innocente dans la conviction que les liens qui unissaient le brave marin et sa mère étaient aussi légitimes qu'ils le paraissaient. L'idée de compromettre l'affection si tendre de sa fille, en troublant une certitude affermie par le temps, était pour Mrs Henchard une crainte trop terrible à envisager. C'eût été folie, bien sûr, que de vouloir éclairer la sagesse d'Elizabeth-Jane !

Mais la terreur qu'inspirait ainsi à Suzanne Henchard l'idée de perdre le cœur de sa fille bien-aimée ne tenait nullement à un sens quelconque de ses propres torts. Sa simplicité – cause première du mépris de Henchard pour elle – lui avait permis de vivre des années dans une quiétude parfaite. À son sens, l'achat fait par Newson avait donné au marin un droit moralement justifiable, réel, sur sa personne, bien que la portée exacte et les limites légales de ce droit fussent assez vagues. Il peut paraître étrange à des esprits sceptiques qu'une femme de bon sens pût croire au bien-fondé d'un marché de ce genre, et la chose serait à peine admissible, en effet, s'il n'y avait de nombreux exemples d'une conviction semblable. Suzanne n'était pas, à beaucoup près, la première ou la dernière paysanne qui se soit religieusement attachée à son acheteur, comme le prouvent trop de faits consignés dans les annales de la vie rurale.

L'histoire et les aventures de Suzanne Henchard, pendant ces dix-huit années, tiennent en peu de mots. Sans résistance, elle s'était laissé emmener au Canada, pour y vivre plusieurs années avec le marin. Ils y avaient médiocrement réussi, bien qu'elle eût travaillé aussi dur que toute autre femme pour le confort et la joie de leur foyer. Quand Elizabeth-Jane eut ses douze ans, ils étaient revenus tous les trois en Angleterre, pour s'établir à Falmouth. Là, Newson avait gagné sa vie pendant un certain temps en utilisant ses talents de batelier et d'ouvrier en batellerie.

Il s'était alors engagé dans les affaires de Terre-Neuve, et c'est à cette époque que Suzanne avait connu un réveil de conscience. Un ami à qui elle contait son histoire lui fit honte de la gravité tranquille avec laquelle elle acceptait sa situation. C'en fut fini, dès lors, de la paix de son esprit. En rentrant chez lui, à la fin de l'hiver, Newson comprit que l'illusion qu'il s'était si tendrement appliqué à entretenir s'était évanouie pour toujours.

Il y eut des heures de tristesse, où elle lui dit ses doutes : elle ne se sentait plus le droit de vivre avec lui. Newson repartit quand la saison du trafic de Terre-Neuve fut revenue. La nouvelle de sa mort en mer résolut un problème devenu torturant pour l'humble conscience de la pauvre femme. Elle ne le revit plus.

De Henchard, ils n'avaient jamais eu aucune nouvelle ; pour les serfs du Travail, l'Angleterre de ce temps-là représentait un continent, et un mille était un degré géographique.

Elizabeth-Jane s'était développée de bonne heure. Un jour de sa dix-huitième année, quelques semaines après la nouvelle de la mort de Newson, au large du banc de Terre-Neuve, elle était assise sur une chaise d'osier, dans la chaumière que les deux femmes habitaient encore, et confectionnait un filet de pêcheur. Sa mère qui s'activait au même travail, dans le fond de la pièce, laissa tomber tout à coup la grosse navette de bois qu'elle garnissait de ficelle et fixa sur sa

filles un regard pensif. Le soleil, entré par la porte de la chambre, tombait sur la tête de la jeune fille et sur ses cheveux flottants, et les rayons jouaient dans les profondeurs de cette chevelure comme dans un buisson de noisetiers. Un peu pâle encore et comme inachevé, le jeune visage offrait toutes les promesses d'une beauté rare, beauté latente qui cherchait à se révéler sous les traits imprécis de l'adolescence et sous le masque de pauvreté qu'imposait une vie misérable. Elizabeth-Jane était belle de lignes avant de l'être dans sa chair ; peut-être, au surplus, ne connaîtrait-elle jamais la beauté véritable, si elle n'échappait aux soucis de l'existence quotidienne, avant que les traits incertains de son visage ne se fussent définitivement fixés.

La contemplation de sa fille attristait la mère, et ce n'était point là de sa part tristesse irraisonnée, mais déduction logique. Les deux femmes subissaient encore l'étreinte de cette camisole de force qu'est la pauvreté, dont Suzanne Henchard avait si souvent tenté de s'affranchir pour l'amour de sa fille. Elle avait senti depuis longtemps quel ardent besoin d'expansion palpitait dans cet esprit à peine éclos. Dans le cœur d'Elizabeth-Jane brûlait en effet le désir ingénu de voir, d'entendre, de comprendre. Devenir une femme à l'intelligence éclairée, à la réputation solide et, comme elle le disait, « meilleure », tel était le vœu qu'elle exprimait constamment à sa mère. Elle cherchait plus avant dans les choses que ne le font d'ordinaire les jeunes filles de sa situation, et Suzanne sentait en gémissant son incapacité à lui servir de guide.

Le marin n'était plus maintenant, et la religieuse fidélité conjugale dont Suzanne avait fait montre à son égard, jusqu'au jour où une explication cruelle avait troublé sa foi, n'avait plus de raison d'être. Elle se demandait si l'heure de cette libération n'était pas le moment à saisir – dans un monde où toutes choses s'étaient montrées si inopportunes pour elle – pour faire, en faveur d'Elizabeth, un effort désespéré. Mettre son orgueil en poche et rechercher son premier mari lui parut, à tort ou à raison, la première démarche nécessaire. Sans doute Henchard était-il mort d'ivrognerie. Mais peut-être aussi avait-il eu assez de sagesse pour résister à la passion qui, aux anciens jours, l'assaillait par crises plutôt qu'elle n'était chez lui une habitude invétérée.

Quant à retourner chez lui, s'il vivait encore, cela s'imposait incontestablement. La difficulté principale était d'éclairer Elizabeth, et Suzanne ne pouvait se faire à cette idée. Elle finit par se décider à se mettre en quête de Henchard sans révéler à sa fille la nature des liens qui l'avaient attachée au botteleur ; elle lui laisserait le soin, si elle le retrouvait, de prendre à cet effet toutes décisions opportunes. Ceci nous explique la conversation des deux femmes sur le champ de foire, et l'ignorance où vivait Elizabeth.

Elles entreprirent leur voyage dans ces conditions, n'ayant pour se guider vers la demeure de Henchard que la lueur confuse due aux renseignements de la marchande de fromentée. La plus stricte économie s'imposait, et c'est tantôt à pied, tantôt sur des charrettes de ferme ou des voitures de rouliers, qu'elles firent la route de Casterbridge. Chemin faisant, Elizabeth-Jane s'aperçut avec inquiétude que la santé de sa mère n'était plus ce qu'elle avait été. De temps en temps passait dans ses paroles un accent de renoncement qui disait sa lassitude, et la facilité avec laquelle elle eût, sans la pensée de sa fille, quitté une vie qui lui devenait de plus en plus pesante.

C'est un vendredi de la mi-septembre, un peu avant le crépuscule, que les deux femmes arrivèrent au sommet d'une colline, à une demi-lieue à peine de la ville qu'elles cherchaient. La route bordée de haies était encaissée à cet endroit. Escaladant le talus gazonné, elles s'assirent en un point d'où la vue commandait la ville et ses alentours.

« Quelle vieille ville ! » s'écria Elizabeth-Jane, sans s'apercevoir que sa mère songeait à tout autre chose qu'au paysage. Elle est toute serrée et enclose dans un mur d'arbres, comme un parterre de jardin dans ses bordures de buis. »

Cette forme carrée était en effet le trait le plus caractéristique de cette bourgade antique, la

vieille cité de Casterbridge, encore vierge du moindre soupçon de modernisme à l'époque relativement récente dont nous parlons. Elle était compacte comme une boîte de dominos, et ne possédait pas de faubourgs au sens propre du mot. Ville et campagne étaient séparées suivant une ligne mathématique.

Aux grands oiseaux planeurs, Casterbridge serait apparue, par cette soirée, comme une mosaïque de rouges pâlis, de bruns, de gris, de cristaux taillés, contenus dans un cadre rectangulaire de vert sombre. Pour un œil humain, elle formait une masse indistincte, masquée par un épais rempart de tilleuls et de châtaigniers, et placée au centre d'une vaste cuvette de plusieurs milles de champs inclinés. L'œil décomposait peu à peu cette masse en ses éléments de tours, de pignons, de cheminées et de fenêtres. Çà et là des vitres brillaient d'un sombre éclat de sang, sous les feux cuivrés du soleil couchant que reflétait, dans le ciel, une ceinture de nuages.

Du milieu de chaque bordure d'arbres partait une avenue qui s'allongeait, à l'ouest, ou au sud, jusqu'à un mille et plus, à travers les champs de blé et les combes boisées. C'est par l'une de ces avenues que les deux voyageuses devaient pénétrer dans la ville. Elles allaient se remettre en route lorsqu'elles entendirent, de l'autre côté de la haie, deux passants qui discutaient avec animation.

— Écoute, fit Elizabeth, quand les deux hommes se furent éloignés, ils ont prononcé le nom de Henchard... le nom de notre parent.

— Il m'a paru l'entendre aussi, fit Mrs Newson.

— Cela semble indiquer qu'il habite toujours ici.

— En effet.

— Veux-tu que je coure après eux, pour leur demander des renseignements ?

— Non, non ! pas encore ; pour rien au monde !... Savons-nous s'il n'est pas en prison ou au dépôt de mendicité ?

— Mon Dieu, qu'est-ce qui peut te faire croire cela, maman ?

— Oh, je dis cela comme je dirais autre chose, mais il faut d'abord faire une enquête discrète.

Suffisamment reposées, les deux femmes se remirent en route à la nuit tombante. Malgré le demi-jour qui baignait encore confusément la plaine, la voûte épaisse des arbres rendait l'avenue sombre comme un tunnel, et les voyageuses s'avançaient comme dans une nuit prise entre deux crépuscules. L'aspect de la ville intéressait fort la mère d'Elizabeth, maintenant que s'y affirmait le caractère humain. Elle vit, au bout de quelques pas, que la ceinture d'arbres noueux serrée autour de Casterbridge formait elle-même une avenue, tracée sur un petit remblai verdoyant, escarpement doublé à l'extérieur d'un fossé encore visible. En dedans au contraire s'élevait un mur plus ou moins continu, à l'intérieur duquel se pressaient les maisons. Murs, remblais et fossés constituaient les anciens remparts de la ville, transformés en promenade.

Les réverbères, qui brillaient maintenant à travers la ceinture de feuillage, donnaient au cœur de la ville un aspect de paix et de bien-être, et renforçaient l'étrange impression de solitude produite par une campagne sombre et si proche pourtant de la vie. Le contraste était accentué encore par un bruit qui dominait tous les autres, musique d'orphéon qui venait frapper les oreilles des deux femmes. Elles gagnèrent la rue Haute, bordée de maisons en bois, à étages en surplomb, dont les fenêtres à croisillons s'abritaient derrière des stores de basin ; sous leurs auvents, des toiles d'araignée flottaient dans la brise. D'autres maisons étayaient sur les édifices voisins leurs cloisons de briques. Certaines possédaient des toits d'ardoises rapiécés avec des tuiles, d'autres des toits de tuiles rapiécés en ardoises ; quelques-unes des toits de chaume.

Le caractère agricole et pastoral de la population s'affirmait dans le choix des objets exposés aux devantures des boutiques. Faux, faucilles, tondeuses à moutons, hachettes à élaguer, bêches,

pioches et houes s'étaient dans les quincailleries ; ruches, tonnelets, barattes à beurre, seaux à lait, tabourets pour la traite, râteliers de faneurs et semailles, chez les tonneliers ; traits de voitures et harnais de charrue chez les selliers ; charrettes, brouettes et pièces d'engrenage chez les charbons et les mécaniciens ; embrocations pour les chevaux dans les pharmacies ; chez les bourelleurs et les tanneurs, gants à tailler les haies, genouillères de couvreurs, guêtres de journaliers, socques et sabots pour les villageois.

Les deux femmes arrivèrent devant une église noirâtre dont la grosse tour carrée s'enlevait d'un bloc dans le ciel obscurci. Les réverbères voisins en éclairaient le pied, et montraient les interstices d'un mortier effrité par les siècles et les intempéries. Dans les crevasses ainsi formées, de petites touffes d'herbe et d'orpin avaient poussé presque jusqu'aux créneaux. L'horloge de la tour sonna huit heures, et une cloche fit aussitôt entendre sa voix péremptoire. Le couvre-feu était encore en vigueur à Casterbridge et servait de signal aux habitants pour clore leurs boutiques. À peine les notes profondes de la cloche passaient-elles sur les maisons qu'un vacarme de volets retentissait d'un bout à l'autre de la rue Haute ; en quelques minutes, toutes les affaires du jour cessaient à Casterbridge.

Une à une, les horloges sonnaient huit heures ; l'horloge maussade de la prison d'abord ; puis, au pignon d'un hospice, une vieille ferraille dont le grincement préalable retentissait plus haut que le son de sa cloche ; chez un horloger, au moment même où les volets se refermaient sur la boutique pour la nuit, une rangée de hautes pendules de campagne aux coffres vernis sonnaient l'une après l'autre, comme un groupe d'acteurs pressés de lancer leur tirade finale avant la chute du rideau. Puis ce fut un carillon, égrenant les notes de l'*Hymne du marin sicilien*. Si bien que, dans leur hâte, certaines des machines à compter le temps avaient déjà sensiblement entamé l'heure suivante avant que les autres n'eussent définitivement clos celle qui venait de s'écouler.

Sur la place de l'Église passait une femme aux manches de corsage roulées si haut que l'on voyait le blanc de sa chemise, et au pan de jupe relevé et passé dans sa ceinture. Elle portait une miche sous le bras et en arrachait de petits morceaux, pour les tendre à d'autres femmes qui marchaient près d'elle, et y goûtaient d'un air critique. Cette vue rappela leur faim à Mrs Henchard Newson et à sa fille, et elles s'enquirent, auprès de la femme, de la plus proche boulangerie.

— Autant chercher de la manne que du bon pain à Casterbridge en ce moment, répondit celle-ci, après leur avoir donné l'indication requise. Ils peuvent bien taper leurs tambours, souffler dans leurs trompettes et faire de grands festins (elle désignait de la main un édifice illuminé situé un peu plus haut dans la rue, et devant lequel jouait la fanfare), mais c'est tout de même nous qui pâtissons, et n'avons pas de pain convenable à nous mettre sous la dent. Il y a moins de bon pain que de bonne bière à Casterbridge, en ce moment.

— Et moins de bonne bière que de rinçure, insista un homme, les mains dans les poches.

— Comment se fait-il que vous n'ayez pas de bon pain ? s'étonna Mrs Henchard.

— Oh, c'est notre gros marchand de grains, l'homme à qui doivent s'adresser ici tous les meuniers et les boulangers, qui leur a vendu du blé germé. Ils disent qu'ils s'en sont aperçus en voyant la pâte couler dans les fours comme du vif-argent ; les miches restent plates comme des punaises, et quand on les ouvre, on croirait du pâté à la graisse. J'ai été ici épouse et mère, mais je n'ai jamais vu pain aussi honteux à Casterbridge. Il faut que vous veniez de loin pour ne pas savoir ce qui a fait enfler tous les pauvres gens comme des vessies soufflées, depuis une semaine.

— Je viens de loin, en effet, répondit timidement la mère d'Elizabeth.

Craignant de se faire remarquer avant d'être mieux fixée sur son avenir dans la ville, elle fit signe à sa fille et quitta son interlocutrice. Elles achetèrent, dans une boutique, quelques biscuits

pour leur tenir provisoirement lieu de repas, et se dirigèrent instinctivement vers l'endroit où jouait la fanfare.

Elles arrivèrent, au bout d'une centaine de pas, à l'endroit d'où l'orphéon municipal faisait trembler les vitres aux accords du *Bon Roastbeef de la Vieille Angleterre*.

L'édifice aux portes duquel les musiciens avaient planté leurs pupitres était le premier hôtel de Casterbridge, l'Hôtel des Armes royales. Une vaste fenêtre cintrée faisait saillie dans la rue au-dessus de la grande porte et, par les croisées ouvertes, sortait un vacarme de voix, de verres choqués, de bouteilles débouchées. On n'avait pas tiré les rideaux et l'intérieur de la pièce était visible d'un perron situé de l'autre côté de la rue ; le spectacle y avait attiré un groupe de badauds.

— Peut-être, après tout, pourrions-nous demander quelques renseignements sur notre... parent... sur Mr Henchard, murmura Mrs Newson, qui, depuis son arrivée à Casterbridge, faisait montre d'un abattement et d'une agitation étranges. Et cet endroit-là me paraît propice pour commencer, pour demander sa situation en ville... comprends-tu... s'il y habite bien, comme je le crois. Il vaut mieux que ce soit toi, Elizabeth-Jane. Je suis trop lasse pour faire rien de bon ; mais tire d'abord ta voilette.

Elle s'assit sur la première marche du perron, tandis qu'Elizabeth-Jane suivait son conseil et prenait place parmi les curieux.

— Que se passe-t-il donc, ce soir ? demanda la jeune fille à un vieillard près de qui elle jugeait être assez longtemps restée pour pouvoir engager une conversation familière.

— Eh bien, il faut que vous ne soyez pas d'ici ! répondit l'autre, sans quitter des yeux la fenêtre. C'est le grand banquet des notables de la ville avec le maire qui préside. Comme on n'a pas invité les petites gens de notre espèce, on a laissé tout ouvert, pour que nous puissions nous faire une idée de la chose. Montez près de moi ; vous verrez tout ; là-bas, au bout de la table, en face de vous, c'est Mr Henchard, le maire, à droite et à gauche, les conseillers... Ah, il y en a beaucoup qui n'étaient pas plus que je ne suis maintenant, au début de leur vie.

— Henchard ? fit avec surprise Elizabeth-Jane, sans soupçonner pourtant toute l'importance de cette révélation.

Elle se haussa sur le sommet du perron.

La tête penchée, sa mère avait déjà entendu sortir de la salle illuminée les accents d'une voix qui avaient singulièrement captivé son attention, avant que les paroles du vieillard, « Mr Henchard, le maire », ne lui fussent parvenues aux oreilles. Elle se leva pour grimper à côté de sa fille, dès qu'elle put le faire sans paraître témoigner d'un intérêt excessif.

Sous ses yeux s'étalait la salle du festin, avec ses tables, ses verres, sa vaisselle d'apparat et ses convives. En face de la fenêtre, à la place d'honneur, présidait un homme d'une quarantaine d'années, au corps massif, aux traits fermes, à la voix impérieuse. Sa charpente donnait une impression de rudesse plus que de puissance. Il avait un teint coloré, presque basané, des yeux sombres et fulgurants, des sourcils et des cheveux noirs en broussaille. Il poussait, de temps en temps un bruyant éclat de rire provoqué par une réflexion des convives et, dans ce rire, sa bouche s'ouvrait si large que l'éclat des lumières laissait voir plus de vingt dents solides et blanches, qui faisaient partie d'une dentition évidemment intacte encore.

Ce rire n'était pas fait pour encourager les étrangers, peut-être était-il heureux qu'on l'entendît rarement. On eût pu édifier bien des théories sur un tel rire, qui s'accordait avec l'hypothèse d'un

tempérament impitoyable à la faiblesse, mais plein d'admiration pour le génie des forts. La bonté de l'homme qui riait ainsi – à supposer qu'il en eût aucune – devait être très capricieuse, et se traduire par une générosité fantaisiste et presque accablante dans ses accès, plutôt que par une bienveillance douce et durable.

Le mari de Suzanne Henchard – son mari légal au moins – se tenait devant les deux femmes, avec sa stature élargie, son visage durci, ses traits accusés. Il paraissait plus apaisé, et plus réfléchi ; il avait vieilli, en un mot. Elizabeth-Jane, que ne troublait aucun des souvenirs si lourds pour sa mère, regardait l'homme avec la curiosité aiguë et l'intérêt naturel qu'éveillait en elle la découverte d'une situation sociale aussi inattendue, chez un parent longtemps recherché. Il portait un habit de soirée de coupe démodée ; sur sa large poitrine s'étalait une chemise à jabot ornée de boutons de joaillerie, et barrée par une lourde chaîne d'or. Il y avait trois verres à sa droite, mais, à la grande surprise de sa femme, les deux verres à vin étaient vides, et le troisième, un gobelet, était à demi plein d'eau.

La dernière fois qu'elle l'avait vu, il portait veste de velours, gilet et culotte de futaine et jambières de cuir tanné et penchait la tête sur un bol de fromentée fumante. Le Temps, ce magicien, avait bien travaillé... Le spectacle de cet homme et les souvenirs qu'il évoquait troublèrent si bien la mère d'Elizabeth qu'elle dut s'appuyer contre le montant de la porte profonde, où donnait accès le perron, et dont l'ombre propice cachait son visage. Elle en oubliait sa fille, dont un geste la fit tressaillir :

— Tu l'as vu, maman ? murmurait Elizabeth en lui touchant le bras.

— Oui, oui, répondit-elle, vivement ; je l'ai vu, et cela me suffit ! Maintenant, je voudrais m'en aller, disparaître, mourir !

— Comment ? Que dis-tu ?

Elle se rapprochait de sa mère, pour lui souffler à l'oreille :

— Tu ne crois pas qu'il veuille nous accueillir ? Moi, je lui trouve l'air d'un homme généreux. Quel monsieur important ! Et comme ses boutons de diamant brillent ! Il est bien curieux que tu aies envisagé tantôt l'idée qu'il pût être au dépôt de mendicité ou en prison ! Est-il possible de rêver plus parfaite contradiction ? Pourquoi as-tu si peur de lui ? Moi, je n'ai pas peur du tout, et j'irai le voir... Tout ce qu'il peut faire, c'est de ne pas reconnaître une parenté trop éloignée.

— Je ne sais pas du tout... je ne puis rien décider pour l'instant, je me sens brisée...

— Allons, ne te laisse pas abattre, maman, à l'heure où nous avons fini par arriver ici et par trouver celui que nous cherchions. Repose-toi un moment où tu es. Je vais tâcher d'obtenir un peu de détails sur lui.

— Je ne crois pas avoir jamais le courage d'aller trouver Mr Henchard. Je ne m'attendais pas à le retrouver ainsi, j'en suis épouvantée et je voudrais ne plus le voir.

— Attends un peu, et réfléchis d'abord.

De sa vie, Elizabeth-Jane n'avait éprouvé intérêt comparable à celui que lui inspirait la situation présente, et surtout peut-être la joie bien naturelle de se trouver apparentée à un homme éminent ; elle ne se lassait pas du spectacle offert à ses yeux. Les plus jeunes convives bavardaient et causaient avec animation ; leurs aînés cherchaient les fins morceaux dans leurs assiettes, reniflant et grognant, comme une truie en quête de glands. Trois boissons : porto, xérès et rhum, paraissaient en honneur dans la compagnie, bonne trinité classique à laquelle ne manquaient que peu ou point de buveurs.

Une rangée de vieilles coupes aux flancs gravés en relief fut placée sur la table, chacune avec sa cuiller, et vivement remplie d'un grog si bouillant que l'on pouvait concevoir des craintes légitimes pour le cristal soumis à ce contact. Mais Elizabeth-Jane remarqua que, malgré la

célérité du service, promptement expédié d'un bout à l'autre de la table, personne ne remplissait la coupe du maire, qui continuait à avaler de grandes rasades d'eau pure, dans un gobelet placé derrière le groupe des verres destinés au vin et aux liqueurs.

— On ne remplit pas le verre de Mr Henchard, se risqua-t-elle à faire remarquer à son vieux voisin.

— Oh ! non ; vous ne savez donc pas que c'est un célèbre abstinent, comme on dit, et qu'il mérite bien son nom. Il dédaigne les liqueurs les plus tentantes et n'en touche jamais une seule. Oh ! oui, il a de grosses qualités, de ce côté-là. Je me suis laissé dire qu'il a fait un serment sur l'Évangile, voilà bien des années, et qu'il l'a toujours tenu depuis. Alors, sachant cela, on n'insiste pas pour le faire boire ; ça ne serait pas à faire ; un serment sur l'Évangile, c'est une chose trop respectable.

— Combien de temps encore a-t-il donc à pâtir de ce serment-là, Salomon Longways ? demanda, se mêlant à la conversation, un autre vieillard qui venait d'entendre ces paroles.

— Encore deux ans, qu'on dit. Je ne sais pas le pourquoi et le comment de cette date-là, car il n'en a jamais rien dit à personne. Mais il paraît que cela fait juste deux ans maintenant. Faut avoir une jolie volonté, pour tenir aussi longtemps.

— C'est vrai, mais l'espoir donne tant de forces. Un homme qui sait qu'au bout de vingt-quatre mois il sera libéré de sa chaîne, et pourra se dédommager sans compter de tout ce qu'il a enduré, peut avoir du courage, bien sûr !

— Sans doute, Christopher Coney, sans doute. Et il doit lui falloir des consolations de ce genre, dans sa vie solitaire de veuf, apprécia Longways.

— Quand a-t-il perdu sa femme ? demanda Elizabeth-Jane.

— Je ne l'ai jamais connue ; c'était avant mon arrivée à Casterbridge, répondit avec une emphase péremptoire Salomon Longways, comme si son ignorance de Mrs Henchard eût suffi à enlever tout intérêt à l'histoire de cette dame. Mais je sais que c'est un abstinent juré, et que, s'il trouve par hasard un de ses employés avec un petit coup de trop, il tombe dessus aussi rudement que le Seigneur sur les Juifs débauchés.

— Il emploie beaucoup de monde ?

— Beaucoup ? Mais, ma bonne fille, c'est le plus puissant des membres du conseil, et l'un des hommes les plus importants de tout le pays d'alentour. Il n'y a pas une grosse vente de blé, d'orge, d'avoine, de foin, de betteraves ou de denrées semblables, où Henchard n'ait la main. Oui, et il veut s'occuper d'autres choses aussi, mais c'est là qu'il commet une faute. Il a bien fait son chemin, depuis son arrivée ici ; il est parti de rien, et le voilà maintenant un des piliers de la ville. Ce n'est pas qu'il n'ait été un peu ébranlé cette année par cette affaire de blé germé. Voilà soixante ans que je vois se lever le soleil sur la lande de Durnover et – quoique Mr Henchard ne m'ait jamais injustement attrapé, depuis que je travaille chez lui, moi qui ne suis qu'un pauvre petit homme – je dois avouer que je n'ai jamais mangé d'aussi mauvais pain que celui que l'on a fait ces temps derniers avec son blé. Le blé était si bien germé que l'on pourrait aussi bien dire de la drèche, et qu'on trouve au fond des miches une couenne épaisse comme une semelle de soulier.

La fanfare attaquait un nouveau morceau. Quand il fut terminé, le dîner était fini, et les discours commençaient. Dans le calme du soir, les paroles s'entendaient distinctement à travers les fenêtres toujours ouvertes. La voix de Henchard dominait les autres ; il racontait une histoire de vente de fourrage, dans laquelle il avait roulé un filou qui voulait le flouer lui-même.

— Ha ! ha ! ha ! s'esclaffait l'auditoire, l'anecdote finie.

L'hilarité était générale lorsqu'une voix nouvelle s'éleva :

— Tout cela est bel et bien, mais que dites-vous du mauvais pain ?

La question venait du bout de la table, où se tenaient quelques petits négociants, qui, tout en faisant partie de l'assemblée, paraissaient un peu au-dessous du niveau social des autres convives ; ils semblaient professer une certaine indépendance d'opinions, et leurs discussions n'étaient pas tout à fait en harmonie avec celles des gros bonnets de la table ; de même, à l'église, les ouailles de la nef s'obstinent parfois, hors de ton et de mesure, avec les chefs des chœurs assis dans l'abside.

Cette interruption touchant le mauvais pain causa une satisfaction infinie aux curieux du dehors, dont beaucoup étaient d'humeur à trouver un secret plaisir dans la mortification de leur voisin. Aussi reprirent-ils hardiment : « Ah oui, que dites-vous du mauvais pain, monsieur le maire ? » ajoutant, en hommes que ne gênaient pas la contrainte imposée aux convives du festin :

— C'est cette histoire-là qu'il faut nous raconter, monsieur.

La question était assez pressante pour que le maire fût obligé d'en tenir compte.

— Oui, je reconnais que le blé était en mauvais état, avoua-t-il, mais j'ai été aussi refait, en l'achetant, que les meuniers à qui je l'ai vendu.

— Et les pauvres gens qui ont dû le manger de gré ou de force ! cria de la rue l'homme de mauvaise humeur.

Le visage de Henchard s'assombrit. On sentait la colère toute proche, sous le masque transparent d'amabilité, cette même colère qui, excitée par l'alcool, avait chassé une femme de sa vie, quelque vingt ans auparavant.

— Il faut excuser les accidents inévitables d'une grosse entreprise, fit-il. Souvenez-vous que, pendant la moisson du blé, le temps a été plus mauvais que nous ne l'avions connu depuis des années. Mais, à la suite de cette histoire, j'ai mis ordre à mes affaires. Voyant que ma maison était trop importante pour que je puisse tout diriger moi-même, j'ai demandé par voie d'annonce un homme de parfaite compétence, pour s'occuper des questions de grains. Quand je l'aurai trouvé, les choses seront surveillées de plus près, et vous ne verrez plus se produire des bourdes de ce genre.

— Mais que comptez-vous faire pour nous dédommager ? demanda le porte-parole des mécontents, qui semblait être un boulanger ou un meunier. Allez-vous remplacer la farine germée que nous avons encore par du bon grain ?

Le visage de Henchard s'était encore durci, devant ces interruptions ; il buvait dans son verre d'eau, comme pour se calmer ou gagner du temps. Et il se contenta de déclarer, d'un ton rogue, en guise de réponse :

— Si quelqu'un veut m'apprendre le moyen de changer du blé germé en bon blé, je reprendrai mes sacs avec plaisir. Mais cela n'est pas possible.

Henchard entendait ne plus se laisser circonvenir. Sur ces paroles, il reprit sa place.

Depuis un moment, le groupe des curieux postés devant la fenêtre s'était accru de quelques unités nouvelles ; honorables boutiquiers sortis avec leurs commis pour respirer une bouffée d'air après la fermeture de leurs magasins, ou individus de moindre importance. Parmi eux venait d'arriver un étranger qui n'appartenait à aucune de ces catégories, jeune homme à la mine singulièrement avenante, qui tenait à la main un de ces sacs de voyage recouvert de pimpante étoffe à ramages, si en vogue à cette époque.

Blond et mince, il avait le teint fleuri et les yeux brillants. Il aurait pu passer son chemin et s'arrêter juste le temps de jeter un coup d'œil dans la salle du banquet, si son arrivée n'avait coïncidé avec la discussion relative à la qualité du blé et du pain. S'il avait ainsi poursuivi sa route, les faits contés dans cette histoire ne seraient pas survenus. Mais le sujet parut l'intéresser et après avoir posé, à voix basse, quelques questions à ses voisins, il resta aux écoutes.

Il eut un sourire involontaire, en entendant les dernières paroles de Henchard : « Mais cela n'est pas possible ! » Il tira un carnet de sa poche, et écrivit quelques mots, à la lumière de la fenêtre. Puis il déchira la feuille, la plia, mit l'adresse, et se préparait à la lancer par la fenêtre ouverte, sur la table du dîner, lorsqu'il se ravisa, et se fraya un chemin à travers le groupe des badauds jusqu'à la porte de l'hôtel. L'un des garçons qui venait de servir le dîner s'adossait nonchalamment dans l'embrasure.

— Portez cela au maire, tout de suite, fit le jeune homme en lui tendant le mot griffonné à la hâte.

Elizabeth-Jane avait vu son manège et entendu ses paroles, dont le sens autant que l'accent – un accent étranger à ces parages, un accent bizarre du Nord – avaient attiré son attention.

Le garçon prit le billet, tandis que le jeune homme reprenait :

— Pourriez-vous m'indiquer un hôtel convenable, mais un peu plus modeste que celui-ci ?

Le garçon jeta du haut en bas de la rue un coup d'œil négligent.

— Il paraît que les Trois Matelots, là-bas, un peu plus bas, sont un bon établissement, mais je n'y suis jamais allé, déclara-t-il, d'un ton languissant.

L'Écossais (tel il paraissait être) le remercia et se dirigea vers l'auberge indiquée, plus soucieux apparemment d'un gîte que du sort de son billet, maintenant qu'était évanouie la brusque impulsion qui le lui avait fait écrire. Il s'en alla lentement dans la rue, et le garçon rentra dans la salle du festin, où Elizabeth-Jane le vit, avec curiosité, apporter le billet et le faire passer au maire.

Henchard regarda le papier d'un air distrait, le déplia d'une main et y jeta un coup d'œil. Cette lecture parut produire sur lui une impression singulière et inattendue. La sombre expression parue sur son visage depuis l'allusion à l'affaire du blé germé fit place à un air d'attention soutenue. Il relut posément le billet, et la rêverie où il tomba n'était plus maussade, mais obsédante comme celle d'un homme frappé d'une idée nouvelle.

Cependant les chansons avaient succédé aux toasts et aux discours, et nul ne songeait plus aux grains avariés. Les convives, groupant leurs têtes par deux ou trois, se racontaient de bonnes histoires, avec des rires épais, tournés parfois en grimaces convulsives. D'autres commençaient à prendre la mine de gens qui ne savent pas comment ou pourquoi ils sont venus, ni par quel moyen ils retourneront chez eux, et restaient dans leur coin avec un sourire vague. Des hommes à

la ferme carrure montraient une tendance à devenir bossus ; d'autres, perdant leur dignité ordinaire, laissaient voir une singulière altération de leurs traits, qui se déformaient et se tiraient obliquement. Certains, qui avaient attaqué les plats avec un zèle extrême, sentaient leur tête rentrée dans leurs épaules, et l'angle de leurs yeux et de leur bouche remonté par la satiété. Seule l'attitude du maire ne subissait aucun fléchissement ; il restait droit et imposant, tout à sa rêverie silencieuse.

L'horloge sonnait neuf heures. Elizabeth-Jane se tourna vers sa mère :

— La nuit tombe, maman ; que veux-tu faire ?

— Il nous faut un endroit pour coucher, murmura Mrs Newson, avec un accent nouveau d'irrésolution qui surprit sa fille. J'ai vu... Mr Henchard... C'est tout ce que je voulais.

— Cela suffit pour ce soir, en tout cas, acquiesça doucement Elizabeth-Jane. Nous pourrions voir demain ce qu'il convient de faire de ce côté-là. L'essentiel, n'est-ce pas, c'est de trouver un abri.

Comme sa mère ne répondait pas, la jeune fille se souvint des indications du garçon qui parlait des Trois Matelots comme d'une auberge modeste. Valable pour une personne, cette recommandation devait l'être aussi pour d'autres.

— Allons où est allé ce jeune homme, proposa-t-elle ; il a l'air convenable. Qu'en dis-tu ?

Sa mère ne fit pas d'objections, et elles descendirent la rue.

Cependant la méditation du maire, provoquée, comme on le sait, par le billet qu'il avait reçu, continuait à l'absorber visiblement. Il finit par prier un de ses voisins de prendre sa place, et quitta son fauteuil, au moment précis où sa femme et Elizabeth venaient de s'éloigner.

Le garçon se tenait à la porte de la salle. Henchard lui fit signe d'approcher et lui demanda d'où venait le billet qu'on lui avait remis une demi-heure auparavant.

— C'est un jeune homme qui me l'a donné, monsieur ; une espèce de voyageur ; un Écossais apparemment.

— A-t-il dit d'où il le tenait ?

— C'est lui-même qui l'a écrit, monsieur, debout devant la fenêtre.

— Ah, c'est lui-même qui l'a écrit ?... Est-il à l'hôtel ?

— Non, monsieur ; je crois qu'il est allé aux Trois Matelots.

Les mains sous les basques de son habit, le maire se mit à arpenter le vestibule, comme s'il avait seulement cherché une atmosphère plus fraîche que celle de la salle qu'il venait de quitter. Mais il se trouvait évidemment obsédé par une idée nouvelle, quelle qu'elle fût d'ailleurs. Il finit par retourner à la porte de la salle, y resta un instant immobile, et put constater que chansons, toasts et conversations se poursuivaient parfaitement en son absence. Conseillers, bourgeois, gros et petits négociants avaient si largement usé des liqueurs réconfortantes qu'ils avaient totalement oublié le maire, et jusqu'aux graves divergences religieuses, politiques et sociales, qu'ils jugeaient nécessaire d'affirmer tout le jour, et qui les séparaient comme des grilles de fer. À ce spectacle, le maire prit son chapeau, endossa avec l'aide du garçon un léger manteau de toile et sortit sur le seuil de la porte.

Il n'y avait presque plus personne dans la rue. Subissant une sorte d'attraction, les yeux de Henchard se portèrent vers un point situé à quelque cent mètres plus bas. C'était l'auberge où gîtait l'homme qui avait écrit le billet, l'auberge des Trois Matelots. Le maire distinguait le pignon saillant, la fenêtre cintrée et la lanterne de la porte. Il tint un instant les yeux fixés dans cette direction, puis se dirigea vers l'auberge.

Cette vieille maison, qui logeait à pied et à cheval, est malheureusement démolie aujourd'hui. Bâtie en grès tendre, elle avait des fenêtres à meneaux, faites de la même pierre, et

manifestement hors d'aplomb par rapport au plan des fondations. La fenêtre en saillie qui surplombait la rue et dont l'intérieur était si cher aux familiers de la maison, était close par des volets dont chacun portait une ouverture en forme de cœur, avec les ventricules droit et gauche un peu moins marqués que dans la nature. À trois pouces derrière ces trous lumineux se groupaient à cette heure, comme tous les passants le savaient, les têtes rubicondes de Billy Wills le vitrier, de Smart le cordonnier, de Buzzford le propriétaire du bazar, et autres dignes négociants un peu moins éminents sans doute que les convives des Armes royales. Chacun d'eux était nanti d'un mètre de pipe en terre.

Sur une arche de l'époque Tudor, qui arrondissait ses quatre cintres au-dessus de la porte, se détachait l'enseigne de l'auberge, qu'éclairait à cette heure une lanterne placée de l'autre côté de la rue. L'artiste y avait représenté les Trois Matelots comme des personnages à deux dimensions, autrement dit plats comme des ombres, et les avait placés en rang, dans des attitudes figées. Exposés au côté ensoleillé de la rue, les trois compagnons avaient fort souffert : lavés, fendillés, décolorés, rétrécis, ils ne formaient plus qu'une buée quasi invisible sur la réalité du grain, des nœuds et des clous qui composaient l'enseigne. Un tel état de choses était, à la vérité, moins imputable à la négligence de Stannidge, l'aubergiste, qu'au défaut, à Casterbridge, d'un peintre disposé à rafraîchir les traits d'hommes aussi traditionnels.

Un long couloir étroit et médiocrement éclairé donnait accès dans la maison. Dans ce passage, chevaux menés à l'écurie et humains dans leurs allées et venues se frottaient copieusement, au grand dam, pour ces derniers, d'orteils qui risquaient d'être écrasés sous les pieds des animaux. Mais cette difficulté d'accès, due à l'étroitesse du couloir, n'empêchait pas la qualité de la bière et de l'avoine des Trois Matelots d'attirer jalousement une clientèle avisée, dont la vieille expérience connaissait les ressources de Casterbridge.

Henchard resta un instant indécis devant la porte de l'auberge, puis, atténuant autant que possible l'effet de son apparition, en boutonnant son manteau brun sur sa tenue d'apparat, il reprit sensiblement son allure de tous les jours, et se décida à entrer.

Elizabeth-Jane et sa mère étaient arrivées depuis une vingtaine de minutes. Elles avaient hésité devant la maison, se demandant si cette simple auberge recommandée pour la modicité de ses prix ne serait pas encore trop coûteuse pour leur bourse légère. Elles finirent pourtant par trouver le courage d'entrer et d'affronter l'hôtelier Stannidge. C'était un homme silencieux, qui tirait et portait les pintes mousseuses d'une salle à l'autre, comme la dernière des servantes. Il apportait, il est vrai, à sa besogne une lenteur majestueuse et tout opposée à leur vivacité, comme il sied à un homme dont le travail est volontaire. Volontaire, ce service l'eût été entièrement, sans les ordres de l'hôtesse, que son immobilité au comptoir n'empêchait pas de saisir d'un œil vif et d'une oreille prompte, par le guichet ou la porte entrouverte, les commandes des clients que son mari plus proche eût quelquefois négligées.

Acceptées dans l'hôtel comme hôtes de passage, Elizabeth-Jane et sa mère furent menées dans une petite chambre située sous l'un des pignons, et s'y assirent. Le principe de l'hôtel semblait être de racheter l'incommodité des couloirs obscurs et tortueux, des planchers et des fenêtres plantés de guingois par un déploiement de linge éclatant, pour l'éblouissement des voyageurs.

— C'est trop beau pour nous ; on va trop nous demander ! soupira la plus âgée des deux femmes en considérant avec inquiétude la chambre où on venait de les laisser.

— J'en ai peur aussi, fit Elizabeth-Jane ; mais, ici, nous devons sauvegarder les apparences.

— Peut-être, mais, avant de songer à cela, il nous faut garder de l'argent pour la route. Je crains que Mr Henchard n'ait une trop haute situation pour que nous puissions nous faire connaître de lui ; alors, nous ne pouvons compter que sur nos propres ressources.

— Je sais ce que je vais faire, répondit Elizabeth-Jane, après quelques minutes d'attente, pendant lesquelles l'activité fébrile du rez-de-chaussée avait paru faire oublier leur présence.

Et, sortant de la chambre pour descendre l'escalier, elle aborda le comptoir.

S'il y avait, entre tant d'autres, une qualité qui distinguât cette créature au cœur droit, c'était la facilité avec laquelle elle oubliait ses aises et sa dignité personnelle pour le bien d'autrui.

— Vous avez fort à faire ici, et ma mère n'est pas bien riche ; ne pourrais-je vous donner un coup de main, pour diminuer un peu nos frais ? demanda-t-elle à l'hôtesse.

Cette dame paraissait figée dans son siège, comme si on l'y avait fondue à l'état liquide et que l'on ne pût plus l'en détacher. Les mains sur les bras du fauteuil, elle toisa la jeune fille d'un regard inquisiteur. Un arrangement comme celui que proposait Elizabeth se concluait souvent dans les auberges de villages, mais n'était guère de mise dans une ville, même aussi vieillotte que Casterbridge. Pourtant, en femme accommodante pour les voyageurs, la maîtresse de maison ne fit pas d'objections. L'hôtelier taciturne indiqua par gestes et par signes de tête à la jeune fille la place des différents objets, et elle se mit à monter et à descendre les escaliers, avec les couverts nécessaires à son repas et à celui de sa mère.

Elle s'activait ainsi, quand un cordon, vigoureusement tiré à l'étage supérieur fit vibrer la cloison de bois dressée au milieu de la maison. À cet appel répondit un tintement de sonnette, perdu dans le grincement des fils de fer et des manivelles qui l'avaient mise en branle.

— C'est l'Écossais, fit l'omnisciente hôtesse en tournant les yeux vers Elizabeth. Voulez-vous voir si son plateau est préparé ; s'il l'est, vous le lui monterez ; la chambre de devant, au premier étage.

Elizabeth-Jane consentit volontiers, malgré sa faim, à retarder l'heure de son propre repas. Elle alla chercher à la cuisine un plateau chargé des plats du dîner qu'elle porta à l'appartement indiqué. Les pièces n'étaient pas bien spacieuses, aux Trois Matelots, malgré la surface relativement importante des bâtiments. La place prise par les poutres et les chevrons en saillie, par les cloisons, les couloirs, les escaliers, les fours hors d'usage, les sièges et les lits à baldaquins, ne laissait que peu d'espace aux habitants. Ajoutez aussi qu'à l'époque de cette histoire le brassage à domicile était encore en honneur chez les petits débitants, et que l'auberge des Trois Matelots devait une partie de sa vogue à la qualité de sa bière et à la règle des douze boisseaux, religieusement observée par son propriétaire ; tout, en conséquence, devait céder la place aux ustensiles et aux opérations du brassage. C'est donc dans une toute petite chambre, contiguë à la leur, qu'Elizabeth trouva l'Écossais.

Le jeune homme était seul ; c'était bien celui qu'elle avait vu s'arrêter sous les fenêtres des Armes royales. Il lisait distraitemment un journal local, et s'aperçut à peine de l'entrée d'Elizabeth ; la jeune fille put le regarder sans gêne. Elle observa l'éclat de son front, sous les jeux de la lumière, la coupe soignée de ses cheveux, et l'espèce de duvet qui ombrageait sa nuque, la courbe pure de ses joues, achevant un parfait ovale, le dessin net de la paupière et des sourcils, qui cachaient les yeux baissés.

Elle posa le plateau, disposa les mets sur la table, et sortit sans un mot. Quand elle redescendit, l'hôtesse, aussi bienveillante que grasse et inamovible, s'aperçut de la fatigue de la jeune fille, malgré le désir de se rendre utile qui lui faisait surmonter sa lassitude et sa faim. Elle lui ordonna donc, d'un ton péremptoire, de s'occuper de son souper et de celui de sa mère, si elle voulait trouver encore de quoi manger.

Elizabeth alla donc chercher leur simple repas, comme elle avait cherché celui de l'Écossais, et regagna la petite chambre où l'attendait sa mère. Elle poussa sans bruit la porte avec le bord du plateau, et fut surprise de trouver Mrs Henchard qu'elle avait laissée couchée sur le lit, debout et la mine attentive. À l'entrée de sa fille, elle leva un doigt.

Le sens de ce geste apparut bientôt à Elizabeth-Jane. La chambre allouée aux deux femmes avait jadis servi de cabinet de toilette à celle de l'Écossais, comme le prouvait la porte de communication, aujourd'hui condamnée et tapissée de papier, située entre les deux pièces. Mais, comme il arrive souvent, même dans des hôtels à plus hautes prétentions que les Trois Matelots, la moindre parole prononcée dans une chambre était perceptible dans la chambre voisine. C'est ainsi qu'on entendait le bruit d'une conversation chez l'Écossais.

Pour obéir au geste silencieux de sa mère, Elizabeth déposa sans bruit son plateau, et s'approcha de sa compagne, qui lui souffla :

- C'est lui !
- Qui, lui ?
- Le maire.

Le tremblement de la voix de Mrs Henchard aurait conduit toute personne moins éloignée de la vérité que cette jeune fille, à soupçonner, pour l'expliquer, un lien plus étroit que la vague parenté avouée par elle.

Deux hommes causaient en effet dans la pièce voisine. Le jeune Écossais et Henchard, qui, entré dans l'auberge pendant qu'Elizabeth-Jane s'occupait à la cuisine, avait été conduit avec déférence à la chambre du jeune homme par l'hôtelier lui-même. Elizabeth disposa son petit repas, et fit signe à sa mère de se mettre à table ; elle obéit machinalement, mais son attention restait captivée par la conversation voisine.

- Je suis monté en passant, avant de rentrer chez moi, disait le maire, sur un ton de bonhomie

cordiale. Mais je vois que vous n'avez pas encore fini votre souper.

— Oh, c'est l'affaire d'une minute ; ne partez pas ; prenez un siège. J'ai presque fini, et vous ne me gênez pas du tout.

Henchard parut prendre le siège offert et reprit aussitôt :

— Eh bien, il faut que je vous demande d'abord si c'est vous qui m'avez écrit ceci ?

Et il y eut un bruit de papier froissé.

— C'est bien moi, répondit l'Écossais.

— Alors, fit Henchard, je vois que nous nous rencontrons par hasard, quand nous avons rendez-vous pour demain matin. Je m'appelle Henchard, et c'est vous, sans doute, qui avez répondu à l'annonce que j'avais fait paraître dans le journal, à propos d'un poste de régisseur pour mon commerce de blé ; vous êtes bien venu pour me voir à ce sujet ?

— Non, fit l'Écossais, avec une certaine surprise.

— Voyons, insista Henchard, c'est évidemment vous qui deviez venir me voir. Joshua... Joshua... Jipp... Jopp... Je cherche le nom.

— Vous vous trompez, fit le jeune homme, je m'appelle Donald Farfrae. Je m'occupe du commerce des blés, c'est vrai, mais je n'ai répondu à aucune annonce, et ne suis venu ici pour voir personne. Je suis en route pour Bristol, où je dois m'embarquer pour l'autre côté du monde. Je veux tenter la fortune dans les grands districts à blé de l'Ouest ; j'ai fait, dans mon métier, quelques trouvailles, pour lesquelles le champ d'expérience n'est pas assez vaste ici.

— En Amérique, bien, bien, fit Henchard, avec un accent si marqué de désappointement qu'une brume sembla ternir l'atmosphère. J'aurais pourtant juré que vous étiez mon homme.

L'Écossais répéta ses dénégations, et Henchard reprit, après un instant de silence :

— Je vous suis d'autant plus sincèrement et profondément reconnaissant de ce que vous avez écrit dans ce petit mot.

— N'en parlez pas, monsieur.

— C'est que la chose a une grande importance pour moi en ce moment. Ce tapage que l'on fait autour de mon blé germé m'a fait un peu perdre mon latin. Je vous affirme, sur le Ciel, que j'ignorais la chose, avant que les gens ne soient venus se plaindre. Mais il me reste quelques centaines de quintaux de grains sur les bras. Si votre procédé de rénovation pouvait le rendre sain, vous voyez de quel borborygme vous me tireriez. J'ai vu du premier coup que c'est chose possible, mais j'aimerais en avoir la preuve, et je suppose que vous n'avez pas envie de me montrer assez votre secret pour qu'il me soit utile, sans être bien payé d'abord.

Le jeune homme réfléchit un instant.

— Je ne vois pas d'objection à vous renseigner, dit-il. Je m'en vais dans un pays nouveau, et ce n'est pas le traitement des blés avariés que je veux entreprendre. Oui, je vais vous montrer la chose ; vous en tirerez meilleur parti ici, que je ne pourrais le faire à l'étranger. Tenez ; regardez une minute, monsieur. Je vais vous faire voir cela sur un échantillon de grains que j'ai dans mon sac.

On entendit le dé clic d'une serrure, le grésillement de grains criblés et tombant sur le sol, puis des explications concernant le nombre d'onces au boisseau, le séchage, la réfrigération, et d'autres détails encore.

— Cette poignée de grains me suffit bien pour vous montrer le procédé, reprit le jeune homme.

Et, après un silence pendant lequel ils semblaient suivre tous deux une opération, il s'écria :

— Tenez, maintenant, goûtez-moi cela.

— C'est parfait... Tout à fait revenu... ou, du moins, presque complètement.

— Tout à fait suffisant, en tout cas, pour en tirer de bonnes farines de seconde qualité, fit l'Écossais. Il est impossible de retrouver la perfection ; la nature ne le voudrait pas. Mais vous voyez que nous n'en sommes pas bien loin. Eh bien, monsieur, voilà le procédé. Je n'en fais pas grand cas, car je n'aurai guère à m'en servir dans des pays où le climat est plus stable qu'ici, et je serai trop heureux s'il peut vous être utile.

— Écoutez-moi, plaida Henchard. J'ai un commerce de blé et de foin, vous le savez. Mais j'étais botteleur de foin, dans ma jeunesse, et c'est à cette partie-là que je m'entends le mieux. Seulement je fais surtout des achats de blé, maintenant, et si vous vouliez accepter la place, je vous laisserais la direction exclusive de ce genre de commerce en vous donnant une commission, en sus de votre salaire.

— Vous êtes généreux, bien généreux ; mais non, je ne puis pas, répondit le jeune homme avec une nuance de regret.

— Soit, conclut Henchard. Maintenant, pour changer de sujet, un bon office en vaut un autre. Ne restez pas là, devant ce pauvre souper. Venez chez moi ; je vous trouverai quelque chose de plus appétissant que du jambon froid et de l'ale.

Donald Farfrae exprima sa gratitude pour cette offre, à laquelle il s'excusa de ne point répondre ; il voulait partir de bonne heure, le lendemain.

— Très bien, fit vivement Henchard. À votre aise. Mais je vous le dis, jeune homme, si votre procédé se montre aussi efficace sur de grosses masses de blé que sur cet échantillon, vous m'avez sauvé la mise, tout étranger que vous soyez. Que faut-il vous donner pour votre secret ?

— Rien du tout, rien du tout ; vous pouvez fort bien n'avoir pas souvent l'occasion de l'employer et, pour moi, il n'a aucune valeur. J'ai jugé préférable de vous le faire connaître, vu la difficulté de votre situation, et l'état d'esprit des gens montés contre vous.

— Je n'oublierai jamais le service que vous me rendez, reprit Henchard, après un instant de silence. Et un étranger encore ! Je ne pouvais croire que vous ne soyez pas l'homme que j'avais engagé. Il sait qui je suis, me disais-je, et trouve ce coup-là pour se recommander. Et voilà qu'après tout vous n'êtes pas celui qui a répondu à mon annonce, mais un simple étranger.

— Oui, oui, en effet, approuva le jeune homme.

Henchard eut une nouvelle hésitation, puis, d'un ton pensif :

— Votre front, Farfrae, ressemble à celui de mon pauvre frère, aujourd'hui mort et enterré, et votre profil aussi me rappelle le sien. Vous devez avoir à peu près cinq pieds neuf pouces. Moi, j'ai six pieds un pouce et demi, sans mes souliers. Mais qu'importe ? Il est certain que, dans nos métiers, il faut de la force et de l'activité pour fonder une maison, mais c'est le jugement et les connaissances qui la font marcher plus tard. Malheureusement je n'entends pas grand-chose à la science, Farfrae ; je suis brouillé avec les chiffres ; je fais les choses au jugé. Vous, vous êtes juste l'inverse, je le vois bien. C'est un homme comme vous que je cherche depuis deux ans, et voilà que vous n'êtes pas pour moi. Allons, laissez-moi vous demander ceci avant de partir : qu'importe que vous ne soyez pas l'homme pour qui je vous prenais ? Ne pouvez-vous rester ici tout de même ? Êtes-vous donc tout à fait décidé sur ce sujet de l'Amérique ? Je n'y vais pas par quatre chemins ; je sais que votre aide serait inappréciable pour moi, inutile de le dire, et si vous voulez rester comme régisseur dans ma maison, vous n'y perdrez pas.

— Mes plans sont arrêtés, fit le jeune homme en manière de refus. J'ai mes projets et il est inutile d'insister. Mais ne voulez-vous pas boire un verre avec moi, monsieur ? Je trouve que cette bière de Casterbridge réchauffe le ventre.

— Non, non ; je voudrais bien, mais je ne puis pas, répondit gravement Henchard, et le bruit de sa chaise indiqua aux deux femmes qu'il se levait pour partir. Quand j'étais jeune j'ai trop bu,

beaucoup trop, et j'ai bien failli courir à ma perte. La boisson m'a fait commettre une action dont je garderai la honte jusqu'à ma mort. J'en ai conservé une telle impression que du coup j'ai juré de ne rien boire de plus fort que du thé, pendant autant d'années que j'en avais à l'époque. J'ai tenu mon serment, et même par la canicule, quand je me sens la gorge assez sèche pour boire une feuille à la régale, je m'en souviens et ne prends pas une goutte de liqueur forte.

— Je n'insiste pas, monsieur, je n'insiste pas. Je respecte votre vœu.

— Allons, je finirai bien, sans doute, par trouver un régisseur, fit Hénchard avec un accent d'émotion véritable. Mais je serai long à en voir un qui me plaise autant que vous.

La conviction chaleureuse de Hénchard parut un instant ébranler le jeune homme, qui resta silencieux jusqu'à la porte.

— Je voudrais pouvoir rester ; sincèrement je le voudrais, répondit-il, mais non, ce n'est pas possible... Je veux voir le monde !

Les deux hommes se séparèrent sur ces mots. Elizabeth-Jane et sa mère restèrent pensives, en face de leur repas. Le visage de la mère s'était singulièrement éclairé depuis l'aveu fait par Henchard de la honte d'une de ses actions passées. Le tremblement de la cloison annonça bientôt que Donald venait de sonner à nouveau, sans doute pour faire débarrasser sa table ; il se mit à fredonner en marchant de long en large, et parut s'intéresser aux éclats de voix et aux chansons qui montaient par bouffées joyeuses de la salle. Il finit par sortir de sa chambre et descendit l'escalier.

Elizabeth-Jane enleva le plateau du jeune homme, ainsi que celui de son propre repas, et trouva l'agitation à son comble, comme toujours à pareille heure, dans la salle commune. Intimidée par la perspective de servir un si nombreux public, la jeune fille se glissa silencieusement vers la porte d'entrée et contempla la scène, si nouvelle pour elle, au sortir de sa chaumière du bord de la mer. Il y avait dans la vaste pièce deux ou trois douzaines de chaises à dossiers solides, rangées le long des murs et occupées par de joyeux buveurs. Le sol était couvert de sable, et un banc élevé, dépassant le mur et empiétant sur la porte, permettait à Elizabeth de voir tout ce qui se passait sans être elle-même trop en vue.

Le jeune Écossais venait de se mêler à la compagnie. Celle-ci se composait, en dehors des maîtres commerçants installés aux places d'honneur, de moindres personnages, assis loin de la lumière, sur de simples bancs adossés aux murs ; ils buvaient dans des tasses, en guise de verres. Dans ce groupe, la jeune fille reconnut quelques-uns des curieux qu'elle avait vus postés sous les fenêtres des Armes royales.

Derrière leur dos se trouvait une petite fenêtre, avec un ventilateur disposé dans l'un des carreaux. De temps en temps, l'appareil se mettait à tourner avec un bruit de ferraille, pour s'arrêter brusquement et repartir de même.

Toujours dissimulée par le banc, Elizabeth continuait son examen furtif, lorsque les premières paroles d'une chanson frappèrent ses oreilles. La mélodie et les paroles avaient un charme tout particulier, bien différent des refrains vulgaires proférés avant son arrivée. L'Écossais avait bien vite noué connaissance avec toute la compagnie, et répondait à la demande de quelques-uns des plus notables habitués en leur offrant une chanson.

Elizabeth-Jane aimait la musique, et ne put s'empêcher de rester à sa place ; plus elle écoutait, plus elle était ravie. Elle n'avait jamais rien entendu de pareil, et son opinion devait être partagée par la majorité des assistants, car l'attention était beaucoup plus profonde qu'à l'ordinaire. Les buveurs avaient cessé de bavarder et de boire ; ils oubliaient de tremper le tuyau de leur pipe dans l'ale, ou de trinquer avec leurs voisins. Le chanteur lui-même paraissait ému, et la jeune fille crut sentir qu'il avait les larmes aux yeux, en disant les derniers vers de sa chanson :

*Chez moi, dans ma maison, que je serais heureux !...  
Maison, chère maison de mon pays !  
Là-bas, un jour, pour moi, de beaux yeux ont pleuré ;  
Mais un visage aimé sourira tout joyeux,  
En me voyant passer en beaux habits de fête,  
Dans mon village d'Annan Water !  
La fleur sera prête à éclore,*

*La feuille à sortir du bourgeon,  
Et l'alouette à chanter au ciel,  
Pour m'accueillir dans ma maison !*

Il y eut un tonnerre d'applaudissements, auxquels succéda un silence plus éloquent encore. Ce silence était si respectueux que le geste de Salomon Longways, assis parmi les gens de peu, dans le fond de la salle, pour casser un tuyau de pipe trop long à son gré, parut brutal et impoli. Mais le ventilateur se lança convulsivement dans une nouvelle course, et l'émotion des auditeurs de Donald fut momentanément dissipée.

— Ce n'était pas mal... pas mal du tout, murmura Christopher Coney, qui se trouvait aussi là.

En sortant d'un doigt sa pipe de ses lèvres, il dit à haute voix :

— Chantez-nous donc le second couplet, mon jeune monsieur, si vous le voulez bien.

— Oui, encore un couplet, l'étranger, insista le vitrier, gros homme à tête de marmite, ceint d'un tablier blanc autour de la taille. On n'a pas l'habitude de s'élever le cœur comme cela par ici.

Et se détournant, il s'enquit à mi-voix :

— Qu'est-ce que c'est donc que ce jeune homme ? Un Écossais, dites-vous ?

— Oui, descendu tout droit des montagnes d'Écosse, à mon avis, répondit Coney.

Le jeune Farfrae s'exécuta de bonne grâce. On n'avait évidemment, de longtemps, rien entendu de si pathétique aux Trois Matelots. L'accent étranger, l'émotion du chanteur, le sentiment profond de ses paroles et le sérieux avec lequel il s'efforçait de les rendre, tout cela surprenait l'assistance, dont les dignes membres n'étaient que trop portés à tourner leurs émotions en persiflage.

— Je veux bien être pendu si notre pays vaut qu'on en parle comme cela, continua le vitrier, tandis que la chanson s'achevait en mourant. *Mon vieux pays !* Si vous enlevez de chez nous les imbéciles et les coquins, les bancroches, les coureuses et les souillons, et quelques personnes de cet acabit, il ne restera plus grand monde à mettre dans vos chansons pour faire honneur à la ville et aux alentours de Casterbridge.

— C'est vrai, fit Buzzford, en examinant le grain de la table ; Casterbridge est un vieil endroit tout pourri de malice. L'histoire raconte que nous nous sommes révoltés contre le roi, il y a cent ou deux cents ans, au temps des Romains, et qu'un grand nombre d'entre nous ont été pendus sur la colline du Gibet, puis écartelés, et leurs membres distribués dans la campagne, comme viande de boucherie. Cela ne m'étonne pas.

— Pourquoi avez-vous donc quitté votre pays, mon jeune maître, puisque vous en êtes si féru ? demanda de l'arrière-plan Christopher Coney, avec l'accent d'un homme qui regrette le sujet primitif. Si c'est pour nous, ce n'était pas, ma foi, la peine de vous déranger, car, comme vous le dit maître Billy Wills, nous sommes ici des pas grand-chose, et les meilleurs d'entre nous sont souvent à peine honnêtes car les hivers sont rudes, il y a bien des bouches à nourrir, et le Dieu tout-puissant ne nous envoie, pour les remplir, que de bien pauvres petites patates. Nous ne nous occupons guère de fleurs et de belles figures... en dehors de nos choux-fleurs, et des têtes... de nos cochons.

— Voyons, voyons ! fit Donald Farfrae en regardant avec un grand sérieux toute la société, les meilleurs d'entre vous à peine honnêtes !... Ce n'est pas possible ! Sûrement aucun de vous n'a volé ce qui ne lui appartenait pas.

— Mon Dieu, non, fit Salomon Longways, avec un sourire renfrogné. C'est une manière à lui de parler ; il a toujours aimé les sous-entendus.

Et, s'adressant à Christopher avec un accent de reproche :

— Ne sois donc pas si familier avec un homme que tu ne connais pas, et qui vient presque du pôle Nord.

Réduit au silence, et ne rencontrant pas de sympathie dans l'auditoire, Christopher Coney se mit à grommeler à voix basse :

— Je veux bien être pendu, mais si j'aimais mon pays à moitié autant que ce garçon-là aime le sien, je voudrais plutôt nettoyer l'étable à cochons de mes voisins que de le quitter. Mais moi, je n'ai pas plus d'amour pour mon pays que pour Bottany-Bay.

— Allons, fit Longways, laisse ce jeune homme achever sa chanson, ou nous risquons de passer toute la nuit ici.

— La chanson est finie, s'excusa le chanteur.

— Alors, sur mon âme, il nous en faut une autre, fit le patron du bazar.

— Vous ne savez pas une chanson pour les dames, monsieur ? demanda une grosse femme, dont le tablier à dessins rouges s'attachait à la taille par des cordons enfouis sous les plis débordants de ses flancs.

— Laissez-le respirer ; laissez-le respirer, mère Cuxsom, s'écria le vitrier, il n'a pas encore repris son souffle !

— Mais si, mais si ! protesta le jeune homme – qui, avec des modulations impeccables, chanta sans se faire prier : ô *Nannie*, et une ou deux autres chansons du même genre, pour finir, à la demande générale, par le *Temps jadis*.

Du premier coup, il avait conquis le cœur de tous les habitués des Trois Matelots, y compris le vieux Coney. Malgré l'expression de gravité un peu trop prononcée qui passait par moments dans sa voix, et excitait l'ironie des assistants, le jeune homme commençait à leur apparaître à travers le halo d'or de la poésie : Casterbridge se piquait de sentiment ; Casterbridge savait apprécier le romanesque ; mais le sentiment de cet étranger avait une saveur toute neuve. Peut-être la différence n'était-elle guère que superficielle. Il était pour ces braves gens le poète d'une école nouvelle, qui emporte d'assaut les suffrages de ses contemporains, non qu'il leur offre en réalité des pensées nouveaux, mais par ce qu'il sait seul exprimer ce que tous ont senti de façon imprécise.

L'hôtelier silencieux était venu s'appuyer sur le banc pour écouter ; Mrs Stannidge, elle-même, avait su s'arracher au cadre de son fauteuil et quitter son comptoir pour s'adosser à la porte ; elle avait dû, sans doute, pour accomplir cet exploit, rouler sur elle-même comme les tonneaux que le tonnelier fait rouler sur le jable, sans leur laisser perdre l'équilibre.

— Allez-vous rester à Casterbridge, monsieur ? demanda-t-elle.

— Ah non ! répondit l'Écossais avec un accent de mélancolie résignée. Je ne suis que de passage ; je vais m'embarquer à Bristol pour l'étranger.

— Nous en sommes bien fâchés, s'écria Salomon Longways. Cela fait gros cœur de perdre un musicien comme vous quand il vous en tombe un. Et puis, faire la connaissance d'un homme venu de si loin, du pays des neiges éternelles, pour ainsi dire, où les loups, les sangliers et autres animaux dangereux se rencontrent comme les merles chez nous... c'est une chose qui n'arrive pas tous les jours ; et il y a bien des choses à apprendre d'un garçon pareil quand il ouvre la bouche, pour des reste-chez-eux comme nous.

— Oh ! vous calomniez mon pays, protesta le jeune homme en regardant l'auditoire avec une fixité tragique.

Ses yeux s'allumèrent tout à coup ; ses joues se colorèrent, dans son enthousiasme à corriger leurs conceptions :

— Il n'y a chez nous ni loups ni neiges éternelles ! De la neige ?... En hiver seulement... et

quelquefois un peu en été aussi ; quant aux loups, si l'on rencontre d'aventure un ou deux vieux mendiants errants, ils ne sont pas bien dangereux. Mais je voudrais que vous montiez en été jusqu'à Édimbourg, à la Chaise-d'Arthur, dans tout le pays, que vous voyiez, en mai ou en juin, les lacs et les paysages de nos montagnes ! Vous ne diriez pas que c'est un pays de loups et de neiges éternelles.

— Bien entendu ; cela tombe sous le sens ! fit Buzzford. Il faut être d'une ignorance crasse pour dire des choses pareilles. C'est un homme simple qui n'est jamais sorti de chez lui, et qui n'est pas fait pour la bonne société ; ne faites pas attention à lui, mon ami.

— Est-ce que vous emportez matelas, couvertures, cruche et assiette, ou bien vous en allez-vous les mains vides ? demanda Christopher Coney.

— J'ai envoyé à l'avance mon bagage qui n'est pas bien gros ; mais le voyage est long.

Les yeux de l'Écossais se perdirent dans une rêverie lointaine, et il ajouta :

— Je me suis dit que, dans la vie, les aubaines viennent à qui sait les conquérir, et j'ai résolu de tenter la chance.

Une expression générale de regret se manifesta dans l'assemblée, et Elizabeth-Jane ne fut pas la dernière à la ressentir.

Les paroles de Farfrae, qu'elle écoutait de sa cachette, lui faisaient deviner, dans l'esprit du jeune homme, autant de rêve silencieux que ses adorables chansons révélaient de passion et de sensibilité. Elle s'émerveillait de la grave lumière qui éclairait pour lui la vie. Il n'avait, à juste titre, trouvé aucun sel aux plaisanteries et aux sous-entendus des vide-bouteilles de Casterbridge. Pas plus que lui, la jeune fille ne goûtait le pauvre esprit d'un Christopher Coney et consorts ; l'Écossais paraissait partager en tout point ses idées sur la vie et la destinée, et y voir une chose plus tragique que comique ; on pouvait bien être gai à l'occasion, mais les heures de gaieté n'étaient qu'un intermède, et restaient en marge du drame quotidien. Leurs sentiments s'accordaient de façon singulière.

Bien que l'heure fût encore peu avancée, le jeune Écossais exprima le désir de regagner sa chambre. L'hôtesse pria Elizabeth de monter bien vite pour faire sa couverture ; la jeune fille, prenant un chandelier, s'acquitta de sa tâche en un instant. Elle se trouvait la lumière à la main, sur la dernière marche pour redescendre dans la salle, quand elle vit Mr Farfrae qui montait chez lui. Elle ne pouvait battre en retraite et les deux jeunes gens se rencontrèrent à mi-chemin de l'escalier.

Elizabeth devait paraître intéressante à quelque titre, malgré la simplicité de sa mise, ou peut-être à cause de cette simplicité même ; le trait distinctif de la jeune fille était une dignité, une gravité dans l'attitude, bien en harmonie avec la tenue la plus simple. La petite gêne que lui causa cette rencontre la fit rougir, et elle passa devant le jeune homme en baissant les yeux sur la chandelle qu'elle portait juste sous son nez. L'Écossais la regarda en face et sourit. Puis, avec la gaieté d'un homme au cœur allégé de soucis, et tout heureux d'entonner un refrain qui l'obsède, il fredonna un vieil air, dont les paroles semblaient faites pour la circonstance :

*En arrivant à la porte de ma chambre,  
À l'heure où le jour s'achevait,  
Celle que je trouvai descendant l'escalier,  
C'était la jolie Peggy, ma chérie.*

Un peu décontenancée, Elizabeth-Jane passa bien vite, et entendit s'éteindre la voix de l'Écossais, qui continuait à chanter, derrière la porte close.

Rien de plus ce soir-là dans le domaine du sentiment. La jeune fille rejoignit bientôt sa mère,

et la trouva plongée dans une rêverie dont l'objet était tout autre qu'une chanson de jeune homme.

— Nous avons commis un impair, murmura Mrs Henchard à voix basse, pour que l'Écossais ne l'entendît pas. Tu n'aurais jamais dû faire le service ce soir, dans cette auberge. Non pas pour nous, mais à cause de *lui*. S'il veut bien nous accueillir et nous aider, il pourra être blessé dans son orgueil de maire en apprenant ce que tu as fait.

Plus que sa mère, peut-être, Elizabeth-Jane eût été troublée, si elle avait connu les liens réels qui les unissaient à cet homme ; mais, dans son ignorance, elle ne fut pas trop émue. Son *lui* à elle était un autre homme que celui de sa pauvre mère. « Moi, je ne regrette pas du tout de l'avoir un peu servi, songeait-elle : il est si convenable, si bien élevé, tellement supérieur aux autres. Ces gens-là se sont étonnés de sa naïveté, quand il a paru se laisser prendre aux paroles de grossier dénigrement avec lesquelles ils parlaient d'eux-mêmes. Mais comment aurait-il pu comprendre ? Il a l'esprit bien trop fin pour imaginer de telles choses. »

Cependant l'homme auquel songeait la mère d'Elizabeth était plus proche que les deux femmes ne se l'imaginaient. Au sortir des Trois Matelots, il avait longuement arpenté la rue Haute en passant et repassant devant l'auberge. Puis les ouvertures en cœur, percées dans les volets avaient laissé filtrer les chansons de Donald, et Henchard était resté longtemps immobile sous la fenêtre.

« Allons, pour sûr, se dit-il, voilà un garçon qui me plaît. C'est probablement parce que je suis trop seul. Je lui aurais abandonné un tiers de mes bénéfices, pour qu'il reste avec moi ! »

Le lendemain matin, quand Elizabeth-Jane sentit, en poussant les volets, la molle douceur de l'air, elle éprouva une impression aussi nette de l'approche de l'automne, qu'elle eût pu l'avoir dans un hameau perdu. Loin d'opposer sa vie urbaine à la vie rurale, Casterbridge les confondait toutes deux. Abeilles et papillons qui voulaient, des champs de blé dominant la ville, gagner les prairies situées en contrebas, ne faisaient pas le tour des remparts, mais volaient tout le long de la Grand-Rue, sans paraître se douter qu'ils traversaient des régions étranges. Et, à l'automne, les duvets légers des chardons flottaient entre les maisons, se posaient sur les devantures des boutiques, couraient sur l'eau des rigoles ; fauves ou dorées, d'innombrables feuilles glissaient sur les trottoirs, entraient dans les couloirs et, franchissant les portes, faisaient sur le sol un murmure hésitant, comme les jupes de visiteuses timides.

Le bruit de deux voix, dont l'une paraissait toute proche, fit reculer la jeune fille qui se posta derrière le rideau. Mr Henchard, vêtu en gros négociant, et non plus en grand personnage, s'était arrêté au milieu de la rue et l'Écossais penchait la tête à la fenêtre voisine. Henchard avait un peu dépassé l'auberge, avant d'apercevoir son interlocuteur de la veille. Il revint sur ses pas, tandis que Donald Farfrae ouvrait sa fenêtre toute grande.

— Alors, vous partez bientôt ? demanda Henchard, la tête levée.

— Oui, dans un instant, monsieur, répondit l'autre. Je vais faire quelques pas, et la diligence me rejoindra.

— De quel côté allez-vous ?

— Du même côté que vous.

— Alors, nous pouvons faire route ensemble jusqu'au bout de la ville.

— Si vous voulez m'attendre une seconde..., fit l'Écossais.

Quelques minutes plus tard, le jeune homme sortait de l'auberge, son sac à la main. Henchard considéra d'un œil courroucé ce sac, qui confirmait d'irréfutable façon le départ de son propriétaire.

— Ah, mon garçon, fit-il, si vous aviez été sage, vous seriez resté avec moi.

— Oui, oui, ce serait peut-être plus raisonnable, avoua Donald, le regard fixé sur les plus distantes des maisons. Je vous dis bien la vérité, quand je vous assure que mes projets sont encore vagues.

Les deux hommes s'éloignaient de l'auberge, et Elizabeth-Jane n'entendit plus leurs voix. Elle vit pourtant qu'ils poursuivaient leur conversation : Henchard se tournait de temps en temps vers son compagnon, et soulignait d'un geste certaines de ses paroles. Ils passèrent devant l'hôtel des Armes royales, devant les Halles et le mur du cimetière. Ils arrivaient en haut de la longue rue et n'étaient pas plus gros que deux grains de blé, lorsqu'ils tournèrent brusquement à droite sur la route de Bristol, pour disparaître tout à fait aux yeux de la jeune fille.

— C'était un brave homme et le voilà parti, soupira-t-elle. Je n'étais rien pour lui, et il n'y avait aucune raison pour qu'il me dise adieu.

Cette pensée, avec le léger reproche qu'elle comportait, venait de ce petit fait : en sortant de l'auberge, l'Écossais avait par hasard levé les yeux sur la jeune fille, pour détourner aussitôt son regard, sans un signe, sans un sourire, sans un mot.

— Tu rêves encore, maman, fit-elle en se retournant.

— Oui, je songe à l'amitié si belle de Mr Henchard pour ce jeune homme. Il a toujours été comme cela... Il me semble que s'il montre tant de cordialité aux gens qui ne lui sont rien, il pourra bien en témoigner un peu à ses parents.

Tandis que les deux femmes agitaient cette question, cinq grosses charrettes, chargées de foin jusqu'à la hauteur des fenêtres défilèrent dans la rue. Elles venaient de la campagne et les chevaux fumants avaient dû marcher une bonne partie de la nuit. Sur chacune des charrettes une planchette fixée au brancard portait ces mots peints en blanc : « Henchard, marchand de grains et de fourrage. » À ce spectacle, la mère sentit se raffermir la conviction qu'elle devait pour le bien de sa fille faire un effort et aller trouver son ancien mari.

Le débat se poursuivit pendant le déjeuner, et Mrs Newson décida, pour conclure, d'envoyer Elizabeth-Jane vers Henchard avec un message. Elle lui dirait que sa parente Suzanne, veuve d'un marin, était en vie ; le maire n'aurait qu'à dire s'il voulait ou non renouer connaissance avec elle. Deux raisons l'avaient amenée à prendre cette décision. On parlait de Henchard comme d'un veuf menant une vie solitaire, et elle lui avait entendu exprimer son remords d'un acte de sa vie passée. Il y avait là double motif d'espoir.

— S'il refuse, enjoignit-elle à Elizabeth, qui, le chapeau sur la tête, se tenait prête à partir, s'il juge qu'il ne convienne pas à sa haute situation actuelle de nous reconnaître... de nous laisser venir le voir... comme des parents éloignés, tu lui diras : « Alors, monsieur, nous ne voulons pas agir en intrus, et nous allons quitter Casterbridge aussi tranquillement que possible pour retourner dans notre pays... » Il me semble presque que je souhaite cela, il y a tant d'années que je ne l'ai vu... Notre parenté est... si lointaine.

— Et s'il accepte ? dit la jeune fille avec une confiance plus solide.

— Dans ce cas, répondit prudemment Mrs Henchard, prie-le de m'écrire un mot pour me dire où et quand il veut nous voir ou *me* voir, moi.

Elizabeth-Jane fit quelques pas vers le palier.

— Tu lui diras aussi, insista sa mère, que je sais bien n'avoir aucun droit sur lui, que je suis heureuse de le voir en si belle situation, que je lui souhaite une vie longue et prospère. Va maintenant.

C'est avec une demi-acceptation et une sourde répugnance aussi que la pauvre femme au cœur indulgent voyait partir sa fille, pour une mission dont celle-ci ne pouvait soupçonner l'importance.

Il était dix heures environ, et c'était jour de marché. Elizabeth montait sans hâte la rue Haute ; pour elle, la situation n'avait rien d'anormal ; il ne s'agissait que d'une parente pauvre, envoyée à la recherche d'un parent riche. Les portes des maisons restaient presque toutes ouvertes à la douceur de l'air automnal, et nulle crainte des voleurs ne troublait l'esprit des paisibles bourgeois. Aussi pouvait-on, au fond des longs couloirs, voir comme au bout d'un tunnel les jardins moussus cachés derrière les maisons, et tout fleuris de capucines, de fuchsias, de géraniums rouges, de sang-dragon, de gueules-de-loup et de dahlias, dont l'éclat se détachait sur la triste grisaille des vieux murs, vestiges d'un Casterbridge plus ancien encore que la ville vénérable où l'on vivait maintenant.

Les façades vétustes de ces maisons, aux arrière-plans plus vétustes encore, s'élevaient tout droit au-dessus des trottoirs sur lesquels les châssis des fenêtres, empiétant comme des bastions, obligeaient le piéton pressé à faire tous les dix pas un aimable mouvement de *chassez-déchassez*. Il devait d'ailleurs s'acquitter d'autres figures de danse encore pour éviter perrons, grattoirs, soupiraux de caves, arcs-boutants et angles surplombants de murs, qui, discrets à l'origine, s'étaient fait à la longue cagneux et bossus.

En dehors de ces obstacles fixes, qui marquaient une si belle absence de contrainte en ce qui concernait le plan des constructions, ruelles et rues étaient obstruées d'inquiétante façon par des obstacles mobiles. C'étaient d'abord les voitures de rouliers qui entraient dans Casterbridge, ou s'en allaient à grand bruit, venant de Mellstock, de Weatherbury, de Hintocks, de Sherton-Abbas, de Kingsbere, d'Overcombe, d'autres villages encore ou villes des alentours. Leurs propriétaires étaient assez nombreux pour former une tribu et présentaient des caractères presque assez définis pour constituer une race. Leurs voitures venaient d'arriver et se pressaient de chaque côté de la rue, en files si serrées qu'elles formaient par endroits un véritable mur entre le trottoir et la chaussée. Les boutiques entassaient aussi en plein air, sur des tréteaux et des caisses, la moitié de leur contenu, élargissant un peu plus chaque semaine leurs étalages et empiétant sur la chaussée, en dépit des injonctions timides de deux vieux agents de police ; elles finissaient par ne laisser au centre de la rue qu'un étroit et tortueux défilé pour les voitures, dont les conducteurs trouvaient là l'occasion de déployer leur adresse. Du côté ensoleillé, les stores, disposés pour abriter les boutiques, ne manquaient pas de heurter violemment la tête des passants et d'enlever leur chapeau, comme l'invisible main du Lutin de Cranstoun, cher aux ballades romantiques.

Des chevaux à vendre étaient attachés en rang, les pattes de devant sur le trottoir, l'arrière-train dans la rue, ce qui leur permettait parfois de mordiller à l'épaule les petits écoliers qui se hâtaient le long des murs. Et le moindre enfoncement, la moindre place restée libre devant une maison modestement en retrait sur la rangée voisine, servait aux marchands de cochons d'étables pour leurs bêtes.

Propriétaires, fermiers, laitiers ou habitants de la ville, qui s'assemblaient dans ces vieilles rues pour conclure des affaires, avaient recours à toute une mimique. Dans un grand centre urbain, un interlocuteur dont on n'entend pas les paroles n'a guère chance d'être compris. Mais, ici, le visage, les bras, le chapeau, la canne, le corps entier parlaient autant que la langue. Pour exprimer sa satisfaction, le marchand de Casterbridge gonflait les joues, fermait les yeux, renversait les épaules, manifestations qui se communiquaient à l'autre bout de la rue. S'il exprimait son étonnement, le vacarme de toutes les charrettes et de tous les fourgons de Henchard passant devant lui n'empêchait pas de distinguer sa bouche large ouverte et ses yeux arrondis comme des cibles. La décision se traduisait par des coups de bâton répétés sur la mousse des murs voisins, ou par une certaine inclinaison du chapeau sur l'horizontale ; l'ennui se manifestait par un affaissement de toute la personne, par l'écartement des genoux en losange et par une torsion des bras. Chicane et subterfuges n'étaient guère de mise, dans les rues de cette honnête bourgade où l'on disait que les avocats du palais de justice fournissaient parfois par pure générosité (bien qu'apparemment par inadvertance) de gros arguments à leurs adversaires, au cours de leurs plaidoiries.

Casterbridge n'était donc, à bien des points de vue, que le pôle, le foyer, le centre nerveux de la vie rurale d'alentour, et se distinguait par là des villes manufacturières, véritables corps étrangers, semés comme des rochers dans une plaine, au milieu d'un monde verdoyant avec lequel ils n'ont rien de commun. Vivant de l'agriculture, Casterbridge n'était située qu'à une étape de plus que les villages voisins, de la source de sa richesse. Ses habitants suivaient toutes les fluctuations de la vie rurale, qui commandaient leurs recettes au même titre que celles des paysans. Pour la même raison, ils partageaient les joies et les chagrins des châteaux du pays, à dix milles à la ronde. Dans les familles bourgeoises même, on ne parlait, au cours des plus grands dîners, que grains, élevage de bestiaux, semailles et récoltes, clôtures et plantations. Quant à la politique, ils se plaçaient moins, pour en discuter, à leur point de vue de citoyens dotés de droits et de privilèges qu'à celui de leurs voisins les campagnards.

Tous les détails vénérables de cette vieille ville marchande, toute la confusion qui réjouissait l'œil par sa singularité et jusqu'à un certain point par son sens pratique, constituaient autant de nouveautés dignes d'une grande ville pour une jeune fille aussi inexpérimentée qu'Elizabeth-Jane, à peine sortie des filets de pêche et de sa chaumière du bord de la mer. Elle n'eut pas beaucoup à demander son chemin ; faite de vieilles briques d'un gris et d'un rouge assombris, l'habitation de Henchard était l'une des plus belles de la ville. La porte d'entrée était ouverte et, comme dans les autres maisons, la jeune fille pouvait, par le couloir, voir le jardin jusqu'au fond, à près d'un quart de mille de distance.

Mr Henchard n'était pas dans la maison, mais dans ses magasins. On conduisit Elizabeth à travers le jardin moussu, le long d'un vieux mur dont les clous avaient dû écarteler des générations d'arbres fruitiers. Dans ce mur s'ouvrait une porte qui donnait sur la cour des magasins. On laissa à la jeune fille le soin de découvrir celui qu'elle cherchait. Elle se trouvait dans un vaste carré, flanqué sur deux côtés de magasins à fourrage, où l'on entassait pour le moment les tonnes de bottes de foin, apportées le matin même par les charrettes qu'Elizabeth avait vues passer sous sa fenêtre. Sur les deux autres faces s'ouvraient, à côté d'un bâtiment à plusieurs étages, des greniers en bois juchés sur des assises de pierre, où l'on accédait par des échelles de meunier. Quand s'ouvraient les portes de ces magasins, on y voyait rangés côte à côte une armée de sacs de blé, gonflés à crever, dont le grain semblait attendre une famine qui ne venait pas.

Elizabeth-Jane errait à l'aventure, songeant avec inquiétude à l'imminente entrevue. Lasse de sa vaine recherche, elle finit par demander à un employé où elle avait chance de rencontrer Mr Henchard. Le jeune homme lui désigna la porte d'un bureau qu'elle n'avait pas encore remarqué ; elle frappa et entendit une voix répondre : « Entrez ! »

Elle poussa la porte ; ce n'était pas le marchand de grains qu'elle voyait devant elle, mais Mr Farfrae, le jeune Écossais, penché sur des sacs d'échantillons de blé ouverts sur la table. Il faisait couler des grains d'une de ses mains dans l'autre ; son chapeau était pendu derrière lui, au mur, et les fleurs de son sac de voyage brillaient dans un coin de la pièce.

La jeune fille, qui s'était préparée à rencontrer Mr Henchard et avait déjà sur les lèvres les paroles à lui dire, resta un instant interdite.

— Eh bien, qu'y a-t-il ? demanda l'Écossais, en homme investi d'une autorité définitive.

Elle répondit qu'elle voulait voir Mr Henchard.

— Très bien ; voulez-vous attendre une minute, il est occupé pour l'instant, répondit l'Écossais, sans paraître avoir reconnu la jeune fille de l'auberge.

Il avança une chaise, la pria de s'asseoir et retourna à ses échantillons.

Tandis qu'Elizabeth attend Henchard, tout étonnée de la présence du jeune homme dans ce bureau, nous pouvons expliquer brièvement comment il s'y trouve.

Lorsque, ce matin-là, les deux hommes eurent tourné sur la route de Bristol et de Bath, ils poursuivirent leur chemin en silence, n'échangeant de loin en loin que quelques banalités, jusqu'à l'avenue perchée sur les murs de la ville qu'on appelait la promenade de la Craie et qui aboutissait à l'angle formé par les escarpements du nord et de l'ouest. De ce point culminant de l'enceinte carrée, on découvrait une vaste étendue de pays. Un sentier abrupt coupait la pente gazonnée et conduisait de la promenade ombreuse à une route qui longeait les murs ; c'est ce sentier que devait prendre l'Écossais.

— Eh bien, je vous souhaite tous les succès possibles, fit Henchard en lui tendant une main, tandis que l'autre s'appuyait à la barrière qui fermait l'entrée du sentier.

Il y avait dans le geste de Henchard la raideur de l'homme piqué dans son amour-propre et qui

voit ses désirs frustrés.

— Je penserai souvent à l'heure où vous êtes arrivé si à propos pour me tirer d'embarras.

Et, gardant toujours dans la sienne la main du jeune homme, il reprit d'un ton délibéré :

— Allons, je ne suis pas homme à perdre une cause faute d'une parole et, avant de vous laisser partir pour toujours, je la dirai : encore une fois, voulez-vous rester ici ? Vous voyez, je parle franc et net ; il n'y a pas qu'égoïsme dans mon insistance ; mes affaires ne sont pas assez scientifiques pour exiger une intelligence hors de pair, et sans doute je trouverai facilement un homme pour la place que je lui destine. Peut-être y a-t-il un peu d'égoïsme, tout de même, de ma part, mais il y a surtout quelque chose de plus ; et quoi ? ce n'est pas à moi de le répéter... Allons, restez chez moi, et fixez vous-même vos conditions, je les accepte volontiers, et sans marchander. Allons, reste, Farfrae, car pardieu, je t'aime bien !

Le jeune homme laissa un instant sa main dans celle de Henchard. Il contemplait la campagne fertile qui s'étendait sous ses yeux, puis reporta ses regards sur la promenade ombreuse tracée jusqu'au sommet de la ville. Il rougit :

— Je ne me serais jamais attendu à rien de semblable, jamais ! fit-il. C'est la Providence ! Comment résister ? Non, je n'irai pas en Amérique. Je reste et je serai votre homme.

Sa main un instant inerte dans celle du maire s'anima et lui rendit son étreinte.

— Conclu ? demanda Henchard.

— Conclu ! répondit Donald Farfrae.

Le visage de Henchard rayonna d'une satisfaction presque farouche :

— À présent, vous voilà mon ami, s'écria-t-il. Venez chez moi, et réglons clairement notre affaire, pour nous tranquilliser l'esprit.

Farfrae souleva son sac et reprit, à côté de Henchard, l'avenue du nord-ouest. Henchard était désormais tout amitié confiante.

— Je suis l'homme le plus réservé du monde pour les gens que je n'aime pas, fit-il. Seulement quand un garçon me plaît, il me plaît bien. Mais, dites-moi, je suis sûr que vous déjeuneriez volontiers une seconde fois. Vous n'avez pas dû manger grand-chose, dans votre auberge, à supposer qu'on n'ait rien eu à vous offrir de si bonne heure, ce qui n'est guère probable. Venez chez moi, nous allons faire un repas solide, et nous réglerons nos conditions en noir sur blanc, si vous le voulez bien, quoique ma parole vaille tous les papiers du monde. J'aime toujours faire un bon déjeuner le matin ; j'ai un pâté de pigeon froid qui m'attend et vous m'en direz des nouvelles. Vous pourrez l'arroser avec de la bière de ménage, si le cœur vous en dit.

— Il est un peu tôt pour cela, répondit Farfrae, avec un sourire.

— C'est vrai, je n'y faisais pas attention. Moi, je ne bois pas, à cause de mon vœu, mais il faut que je brasse de la bière pour mon personnel.

Ainsi devisant, ils gagnèrent la maison de Henchard, où ils pénétrèrent par la porte de derrière, réservée au commerce. Ils réglèrent leurs affaires au cours du déjeuner, pendant lequel Henchard ne cessa d'entasser avec prodigalité des victuailles sur l'assiette de son compagnon. Il ne se tint pour satisfait que lorsque Farfrae eut écrit une lettre à Bristol pour réclamer son bagage. Il la fit porter à la poste aussitôt. L'affaire expédiée, cet homme impulsif déclara à son nouvel ami qu'il voulait le garder chez lui, au moins jusqu'à ce qu'il eût trouvé un logement convenable.

Il fit faire alors à Farfrae le tour de la maison, lui montra ses magasins, ses greniers, ses marchandises, et finit par le conduire au bureau où Elizabeth-Jane trouva le jeune homme installé.

Elle restait assise sous l'œil de l'Écossais, lorsqu'un homme parut au seuil de la pièce, au moment même où Henchard ouvrait la porte de son bureau pour appeler la jeune fille. D'un geste aussi décidé que celui du plus vif des infirmes de Bethesda, le nouveau venu la devança et entra à sa place. Elizabeth l'entendit se présenter à Henchard :

— Joshua Jopp... le nouveau régisseur... venu sur votre convocation.

— Le nouveau régisseur ? Il est dans son bureau ! répondit brusquement Henchard.

— Dans son bureau ? balbutia l'homme, éberlué.

— Je vous avais dit de venir jeudi, reprit Henchard, et, voyant que vous n'étiez pas arrivé, j'ai pris un autre régisseur. J'avais d'abord cru que c'était vous. Croyez-vous que j'aie le temps d'attendre, lorsqu'il s'agit d'affaires ?

— Vous aviez dit jeudi ou samedi, monsieur, fit le nouveau venu en tirant une lettre de sa poche.

— Il est trop tard, voilà tout ce que j'ai à vous dire, trancha le marchand de blé.

— Vous m'aviez presque engagé, murmura l'homme.

— Sauf entente, corrigea Henchard. Je suis fâché pour vous, bien fâché, je vous l'affirme, mais il n'y a rien à faire.

L'homme n'avait pas à répliquer, et il sortit du bureau en passant devant Elizabeth-Jane. La jeune fille vit sa bouche trembler de colère, et remarqua l'amer désappointement qui se lisait sur son visage.

C'était au tour d'Elizabeth d'entrer et de se trouver devant le maître de la maison. Ses pupilles sombres, où paraissait toujours luire une étincelle rouge – qui ne devait pas s'y trouver sans doute – tournèrent machinalement sous ses sourcils noirs, pour se poser sur la jeune fille.

— Et alors, qu'y a-t-il pour votre service, mon enfant ? demanda-t-il, d'un ton cordial.

— Puis-je vous parler, monsieur ?... Il ne s'agit pas d'affaires, répondit-elle.

— Mais oui, sans doute.

Henchard la regardait plus attentivement.

— Je viens vous dire, monsieur, reprit innocemment Elizabeth, qu'une parente éloignée de vous, une parente par alliance, Suzanne Newson, veuve d'un marin, est en ville et vous demande si vous voulez la voir ou non.

Le visage coloré de Henchard pâlit légèrement.

— Oh... Suzanne... Elle vit encore ? demanda-t-il avec effort.

— Oui, monsieur.

— Vous êtes sa fille ?

— Oui, monsieur ; sa fille unique.

— Et comment... vous appelle-t-on ? Votre petit nom ?

— Elizabeth-Jane, monsieur.

— Newson ?

— Elizabeth-Jane Newson.

Ce simple nom disait à Henchard que la transaction de sa jeunesse, à la foire de Weydon, était restée cachée à l'enfant. C'était plus qu'il n'eût été en droit d'espérer. Sa femme avait fait montre de générosité à son égard et ne lui avait pas fait payer sa brutalité en révélant à sa fille ou

au monde les torts dont il s'était rendu coupable.

— Vos nouvelles... m'intéressent fort, fit-il ; et, comme il ne s'agit pas d'affaires, voulez-vous que nous entrions dans la maison ?

C'est avec une douceur surprenante pour Elizabeth qu'il la fit sortir de son bureau, pour traverser la pièce où Farfrae inspectait le contenu des coffres, avec l'attention méticuleuse de l'homme qui prend possession d'un service. Henchard précédait la jeune fille et la conduisit, par la porte percée dans le mur, à travers le jardin, et jusqu'à la maison. La salle à manger où il la fit entrer contenait encore les reliefs du repas plantureux servi à Farfrae. Elle était meublée avec profusion de meubles massifs en acajou du vermillon le plus foncé. Au mur s'appuyaient des tables pliantes dont les allonges abaissées touchaient presque le sol et dont les pieds affectaient la forme de pieds d'éléphant. Sur l'une de ces tables étaient posés trois énormes in-folio : une Bible de famille, un *Josephus* et un *Devoir de l'homme*. Dans la cheminée, une grille s'arrondissait en un demi-cercle cannelé, orné de festons et d'urnes en relief. Quant aux sièges, ils étaient de ce style qui a, depuis cette époque, consacré la gloire des Chippendale et des Sheraton, bien qu'à vrai dire leurs dessins fussent peut-être de ceux que ces illustres ébénistes n'avaient jamais soupçonnés.

— Asseyez-vous, Elizabeth-Jane, asseyez-vous, fit Henchard, dont la voix trembla légèrement en prononçant le nom de la jeune fille.

Il s'assit lui-même, les yeux fixés sur le tapis et les mains pendant entre les genoux.

— Alors, votre mère va tout à fait bien ?

— Elle est un peu fatiguée par le voyage, monsieur.

— Veuve d'un marin... Quand est-il donc mort ?

— Mon père a disparu au printemps dernier.

Le mot de « père », ainsi appliqué, fit tressaillir Henchard.

— Viendriez-vous de l'étranger, votre mère et vous, d'Amérique ou d'Australie ? demanda-t-il.

— Non ; nous vivons en Angleterre depuis quelques années. J'avais douze ans quand nous sommes rentrés du Canada.

— Ah, je vois.

Et ces paroles expliquaient en effet à Henchard la nuit totale où avaient paru sombrer la mère et l'enfant, nuit telle qu'il les croyait depuis longtemps dans la tombe. Il comprenait maintenant, et poursuivait, en revenant au présent :

— Où votre mère reste-t-elle, pour l'instant ?

— Aux Trois Matelots.

— Et vous êtes sa fille, Elizabeth-Jane ? répéta Henchard.

Il se leva, s'approcha de la jeune fille et la regarda en face.

— Tenez, fit-il en se détournant brusquement, les yeux humides, vous allez porter un mot à votre mère. Je voudrais la voir... Son mari ne l'a pas laissée bien riche ?

— Il examinait la robe noire d'Elizabeth, la plus belle robe de la jeune fille, parfaitement convenable d'ailleurs, mais manifestement démodée, même aux yeux d'un habitant de Casterbridge.

— Pas bien riche, en effet, avoua-t-elle, heureuse qu'il eût su deviner leur gêne, sans l'obliger à la révéler.

Il s'assit à sa table pour écrire quelques lignes ; puis tirant de son portefeuille un billet de cinq livres, il le glissa dans une enveloppe avec sa lettre ; une arrière-pensée, peut-être, lui fit ajouter cinq shillings. Cachetant soigneusement le tout, il traça cette adresse : « Mrs Newson, Auberge

des Trois Matelots », et tendit l'enveloppe à Elizabeth.

— Veuillez lui remettre ceci en main propre, fit-il. Je suis heureux de vous voir ici, Elizabeth-Jane, très heureux. Il faudra que nous causions longuement, mais pas aujourd'hui.

Il prit la main d'Elizabeth et la serra affectueusement ; peu habituée à de tels témoignages d'amitié, la jeune fille fut si touchée que des larmes montèrent à ses yeux gris clair. À peine fut-elle partie que Henchard donna libre cours à son émotion ; il ferma la porte et s'assit tout droit dans la salle, regardant sans bouger le mur opposé, comme s'il y avait lu toute une histoire.

— Parbleu ! s'écria-t-il brusquement, en sautant sur ses pieds ; je n'avais pas songé à cela ! Qui sait si ce ne sont pas des imposteurs, et si Suzanne et l'enfant ne sont pas réellement mortes ?

Mais il y avait quelque chose, dans l'attitude d'Elizabeth, qui le rassurait. En ce qui la concernait, elle, on ne pouvait guère concevoir de doute et, dans quelques heures, il serait fixé sur l'identité de la mère ; car il lui avait, dans son billet, donné rendez-vous pour le soir.

« Pas de pluie sans averse ! », se disait Henchard. Son intérêt si vif pour son nouvel ami l'Écossais se trouvait éclipsé par cet événement, et Donald Farfrae vit si peu son patron pendant le reste de la journée qu'il s'étonna de ses sautes d'humeur.

Cependant, Elizabeth était arrivée à l'auberge. À la vue de la lettre qu'elle apportait, sa mère ne manifesta pas l'impatience d'une parente pauvre qui attend un secours, mais parut fort émue. Elle ne déchira pas tout de suite l'enveloppe, mais se fit conter par Elizabeth tous les détails de sa réception, et rapporter toutes les paroles de Henchard. Elle attendit que sa fille eût tourné le dos, pour lire la lettre qui était ainsi conçue :

*Venez ce soir à huit heures, si vous le pouvez, au Cirque, sur la route de Budmouth. L'endroit est facile à trouver. Je ne puis en dire plus long pour l'instant. La nouvelle m'a bouleversé. La jeune fille paraît ne se douter de rien. Laissez-la dans l'ignorance jusqu'à ce que je vous aie vue.*

*Mr H.*

Il ne parlait pas des cinq guinées ajoutées à la lettre. Somme insignifiante en soi, mais qui pouvait dire tacitement à la pauvre femme que son mari la rachetait. Attendant fébrilement la chute du jour, elle avertit Elizabeth-Jane qu'elle devait rencontrer Mr Henchard, mais voulait aller seule au rendez-vous. Elle ne dit point que cette rencontre n'aurait pas lieu dans la maison du maire, et ne montra pas la lettre à Elizabeth.

Le Cirque, c'était le nom que l'on donnait, à Casterbridge, à l'un des plus beaux, sinon au plus beau des amphithéâtres romains subsistant en Angleterre. Tout évoquait la conquête romaine, à Casterbridge ; rues, allées, enclos, avaient un aspect romain, sentaient l'art romain, cachaient des cadavres de Rome. Il était impossible de creuser à plus d'un ou deux pieds, dans les champs ou les jardins de la ville, sans rencontrer quelque grand soldat de l'Empire qui avait dormi là son paisible sommeil, pendant quinze cents ans. On le trouvait, en général, blotti sur un côté, dans un nid ovale creusé en pleine craie, comme un poussin dans sa coquille ; il avait les genoux levés contre la poitrine, et parfois les restes d'une lance contre le bras ; une fibule ou agrafe de bronze reposait sur son front ou son épaule ; une urne gisait à ses pieds, un pot près de son cou, une bouteille à sa bouche, et les enfants et les hommes de Casterbridge, qui s'étaient retournés un instant au passage, pour regarder ce spectacle familial, laissaient lire dans leurs yeux des étonnements embarrassés.

Les habitants, dont la découverte d'un squelette relativement moderne au milieu de leur jardin, eût excité l'imagination de déplaisante façon, restaient fort paisibles devant ces vestiges blanchis. Ces gens-là avaient vécu en des temps si reculés, leur époque était si différente, leurs espoirs et leurs mobiles si éloignés des nôtres, qu'entre eux et les vivants se creusait un gouffre trop large, infranchissable aux esprits mêmes.

L'amphithéâtre était une immense enceinte circulaire, percée de deux brèches, aux extrémités de son diamètre nord-sud. Sa forme creuse aurait pu en faire une immense cuvette de géant. Il était à Casterbridge ce qu'était, à la Rome moderne, le Colisée, dont il avait presque les dimensions. C'est au crépuscule que l'on éprouvait l'impression la plus vraie de cet endroit évocateur. À cette heure, on concevait, du milieu de l'arène, une immensité que faisait mal apprécier un regard distrait jeté à midi, du sommet des gradins. Mélancolique et suggestif dans sa solitude, facilement accessible pourtant de tous les coins de la ville, le Cirque était un lieu favori de rendez-vous pour des rencontres furtives. Des intrigues s'y nouaient, des réconciliations s'y tentaient, à la suite de dissentiments et de haines. Mais les plus fréquents des rendez-vous, ceux des amants heureux, s'y donnaient rarement.

Il serait intéressant de rechercher les raisons qui écartaient d'un endroit si bien ouvert, si accessible et si écarté en même temps, si éminemment propice en somme aux rencontres, les plus heureux de ces rendez-vous. Peut-être est-ce en raison des souvenirs sinistres qu'il évoquait ; son histoire le disait. Indépendamment de la nature sanguinaire des spectacles donnés dans le Cirque à son origine, les incidents dont il avait été le théâtre étaient peu rassurants. Pendant des siècles, le gibet de la ville y était resté dressé dans un coin ; en 1705, une femme qui avait tué son mari y avait été à moitié étranglée, puis brûlée en présence de dix mille spectateurs. La tradition rapporte que son cœur éclata sur le bûcher et sortit violemment de sa poitrine, à la terreur de tous les assistants, dont aucun n'éprouva jamais, par la suite, un goût particulier pour la viande rôtie. Ajoutez à ces vieilles tragédies, le souvenir récent des rencontres pugilistiques presque mortelles, menées sur cette arène écartée et totalement invisible du monde extérieur, pour ceux qui ne grimpaient pas en haut de la cuvette, ascension que bien peu des habitants se souciaient d'accomplir dans le cours régulier de leur vie quotidienne. Si bien que, à portée de la grande route, des mécréants auraient pu sans témoins y perpétrer leurs crimes, en plein midi.

Des jeunes gens avaient bien essayé, depuis peu, de donner un renouveau de vie à la ruine en se servant de l'arène centrale comme terrain de cricket. Mais leurs parties restaient languissantes pour la même raison : le morne désert enclos dans le cirque de terre était fermé aux regards appréciateurs des passants, aux remarques laudatives des assistants possibles, à tout sauf au ciel ; et jouer au cricket dans de telles conditions, c'était jouer une pièce devant une salle vide. Peut-être aussi les joueurs avaient-ils un peu peur, car des vieillards racontaient que, à certains moments de l'été, des gens, assis en plein jour dans l'arène, lisant ou sommeillant, voyaient, en levant les yeux, les pentes couvertes d'une légion des soldats d'Hadrien, qui semblaient contempler un combat de gladiateurs ; ils entendaient le tonnerre de leurs voix ardentes ; le spectacle durait une seconde seulement, comme un éclair, et s'éclipsait.

On prétendait que sous la brèche du sud subsistaient encore les cellules voûtées réservées aux bêtes sauvages et aux athlètes qui prenaient part aux combats. L'arène était restée unie et arrondie, comme si elle n'avait pas cessé, depuis bien longtemps, de servir à sa destination primitive. Les chemins en pente par lesquels les spectateurs gagnaient leur place restaient encore creusés. Mais le tout était recouvert de gazon, semé à la fin de l'été de hautes herbes séchées, où les souffles de vent creusaient des vagues, faisaient chanter, pour l'oreille attentive, des modulations éoliennes, et où les duvets en boules des chardons s'accrochaient un instant dans leur course folle.

Henchard avait choisi cet endroit comme le lieu le plus discret dont il pût s'aviser pour rencontrer sa femme si longtemps perdue, et d'accès facile aussi, dans la nuit, pour une étrangère. Sa dignité de maire et sa réputation à sauvegarder lui interdisaient de la recevoir dans sa maison, avant d'avoir arrêté un plan d'action.

Un peu avant huit heures, il abordait le Cirque désert et y entra par le sentier du sud qui dévalait par-dessus les vestiges des souterrains primitifs. Il vit bientôt une silhouette de femme qui se glissait par la grande brèche du nord ou porte publique. Il la rencontra au milieu de l'arène. Ils ne dirent pas un mot d'abord ; point n'était besoin de paroles, et la pauvre femme se serra contre Henchard qui la tenait dans ses bras.

— Je ne bois plus, fit-il à voix basse, d'un ton saccadé et implorant. Tu entends, Suzanne ? Je ne bois plus ; je n'ai plus bu depuis ce soir-là...

Telles furent ses premières paroles.

Elle inclina la tête en manière d'acquiescement, et il reprit, après un moment de silence :

— Si j'avais su que tu fusses encore en vie, Suzanne ! Mais j'avais tout lieu de te croire morte, avec la petite. J'ai fait tout ce qu'il était possible de faire pour vous retrouver ; j'ai voyagé ; j'ai mis des annonces. J'avais fini par croire que tu étais partie pour quelque colonie avec le marin, et que vous aviez été noyées en route. Pourquoi es-tu restée si longtemps sans me donner de nouvelles ?

— Oh, Michel, c'était à cause de lui ! Quelle autre raison aurais-je pu avoir ? Il me semblait que je devais lui rester fidèle, jusqu'au bout de l'une de nos vies ; et je croyais, stupidement, qu'il y avait eu, dans votre marché, quelque chose de solennel et de définitif ; l'honneur même m'eût empêchée d'abandonner un homme qui m'avait, de bonne foi, payée d'un tel prix. Aujourd'hui je ne suis plus que sa veuve près de toi ; rien que cela ; et je sais que je n'ai aucun droit sur toi. S'il n'était pas mort, je ne serais jamais venue, jamais, tu peux en être sûr !

— Voyons, voyons ! Comment as-tu pu être si naïve ?

— Je ne sais pas... mais la situation aurait été affreuse, si je n'avais pas cru cela ! soupira Suzanne, avec des larmes dans la voix.

— Oui, oui ; tu as raison, et c'est cela qui me fait croire à ton innocence parfaite. Mais vois à

quelles difficultés tu nous as acculés...

— Comment cela, Michel ? demanda-t-elle, avec inquiétude.

— Oui, la difficulté de reprendre notre vie... Et Elizabeth-Jane ? On ne peut pas lui raconter toute l'histoire ; elle nous mépriserait si fort tous les deux... Je ne pourrais pas le supporter...

— C'est ce qui m'avait décidé à ne pas lui parler de toi ; cette pensée m'était intolérable, à moi aussi !

— Allons, il va falloir aviser à la laisser dans son ignorance tout en régularisant les choses. Tu sais que j'ai de grosses affaires ici ; je suis maire de la ville, marguillier, je ne sais quoi encore.

— Oui, je sais, murmura-t-elle.

— Cette situation même, et la crainte que notre fille ne soupçonne le passé nous commandent une prudence extrême. Et je ne vois pas bien comment vous pourriez entrer dans ma maison en qualité de fille et de femme, autrefois maltraitées par moi, et chassées de ma vie ; voilà la difficulté !

— Nous allons repartir tout de suite ; j'étais seulement venue voir...

— Non, non, Suzanne, tu ne vas pas t'en aller ; tu ne me comprends pas, reprit Henchard avec une douce sévérité. Voici le projet auquel j'ai songé : tu vas prendre avec Elizabeth une petite maison en ville, et tu y resteras sous le nom de Mrs Veuve Newson ; j'irai t'y voir, je te ferai la cour, je t'épouserai, et Elizabeth-Jane entrera dans ma maison comme une belle-fille. La chose est si naturelle et si aisée qu'il suffit d'y penser. De cette façon, nul ne saura rien des hontes de ma jeunesse sombre et désordonnée ; notre secret restera entre nous, et j'aurai la satisfaction de voir mon enfant unique sous mon toit, en même temps que ma femme.

— Je suis dans tes mains, Michel, répondit-elle docilement. Je n'ai songé qu'à Elizabeth en venant ici ; pour moi, si tu me disais de repartir demain matin, sans plus jamais te revoir, j'y consentirais tout de suite.

— Mais non, mais non, il ne faut pas dire cela, protesta doucement Henchard. Il n'est pas question de départ. Réfléchis quelques heures au plan que je t'ai soumis, et que nous adopterons, si tu n'en imagines pas de meilleur. Je dois malheureusement m'absenter un jour ou deux pour affaires, mais, pendant ce temps-là, tu pourras trouver une chambre ; le seul endroit qui vous convienne, c'est la maison du marchand de porcelaine, dans la rue Haute ; après cela, tu pourras chercher une petite maison.

— Si la chambre dont tu parles donne sur la rue Haute, elle doit coûter gros.

— Ne te tourmente pas de cela ; il *faut* que tu aies une certaine situation, pour que nous puissions mener à bien nos projets. Compte sur moi pour l'argent. En as-tu assez, jusqu'à mon retour ?

— Bien assez.

— Et tu te trouves bien, aux Trois Matelots ?

— Parfaitement.

— Tu ne crois pas que l'enfant coure le risque d'apprendre quoi que ce soit sur la honte de nos vies et de la sienne ? C'est cela qui m'inquiète le plus.

— Tu serais surpris de voir combien elle est loin de soupçonner la vérité. Comment pourrait-elle, d'ailleurs, concevoir pareil soupçon ?

— C'est vrai.

— L'idée de nous marier à nouveau me plaît fort, fit Mrs Henchard après un instant de silence. Cela me paraît la meilleure des solutions, après tous ces événements. Maintenant, je vais aller retrouver Elizabeth, et lui dire que notre parent Mr Henchard désire nous voir rester en ville.

— Très bien ; arrange tout pour le mieux. Je vais t'accompagner un peu.

— Non, non ! ne cours pas ce risque ! fit Suzanne avec inquiétude. Je saurai bien retrouver mon chemin ; il n'est pas tard. Laisse-moi partir seule, je t'en prie.

— Parfait ! fit Henchard. Un dernier mot seulement. Tu me pardonnes, Suzanne ?

Elle murmura des paroles confuses, mais parut avoir quelque peine à articuler sa réponse.

— Allons, chaque chose en son temps, reprit Henchard. Tu me jugeras plus tard, sur mes actes. Au revoir.

Il recula et se tint au sommet de l'amphithéâtre, tandis que sa femme sortait par le bas, pour se perdre bientôt dans l'ombre des arbres. Henchard prit le même chemin ; il marchait si vite qu'avant d'avoir atteint sa maison il avait presque rejoint la femme qu'il venait de quitter. Il la regarda s'éloigner dans la rue, et ouvrit sa porte.

Après avoir vu disparaître sa femme, le maire suivit le long couloir qui menait au jardin, et passa de là, par la porte de derrière, dans ses magasins. Une lumière brillait à la fenêtre du bureau que nul rideau ne voilait, et Henchard put voir Donald Farfrae à la place même où il l'avait laissé. L'Écossais s'initiait à sa besogne de régisseur en inspectant les livres. Henchard se contenta de dire, en entrant : « Que je ne vous dérange pas, si vous voulez veiller si tard. »

Il se tint derrière Farfrae, admirant la dextérité avec laquelle l'Écossais trouvait son chemin dans des amas de chiffres qui s'étaient pourtant assez accumulés dans les livres de Henchard pour mettre parfois en défaut sa perspicacité. Le visage du marchand de blé exprimait une admiration mêlée pourtant d'une certaine pitié pour un homme capable de s'intéresser à des détails aussi futiles. Henchard lui-même était mentalement et physiquement inapte à résoudre des difficultés de cet ordre et à s'absorber sur des papiers noircis ; il avait, au sens moderne, reçu l'éducation d'Achille, et tenait les écritures pour déplaisante besogne.

— Allons, cela suffit pour ce soir, fit-il enfin en posant sa large main sur le livre. Il y aura bien assez de temps demain. Rentrez avec moi ; nous allons souper. Si, si ! j'y tiens absolument !

Et il ferma les livres de comptes avec une fermeté amicale.

Donald eût préféré regagner son logis, mais, comprenant que son ami et patron ne connaissait aucune modération dans ses désirs et ses impulsions, il s'inclina aimablement. La cordialité de Henchard lui plaisait, même si elle s'exerçait à son détriment, et les différences de leurs caractères ne faisaient qu'ajouter à sa sympathie pour le maire.

Ils fermèrent le bureau, et le jeune homme franchit avec son compagnon la petite porte particulière ouverte sur le jardin, qui faisait, sans transition, passer le visiteur de l'utile à l'agréable. Plein de rosée et de parfums, le jardin était silencieux ; il allongeait très loin derrière la maison ses pelouses et ses corbeilles de fleurs, puis son verger, où ventrus, tordus et déformés, aussi vieux que la vieille bâtisse, les espaliers vénérables avaient arraché leurs échelas du sol et, Laocoons feuillus, dressaient, en une agonie douloureuse, leurs membres noueux et torturés. On ne voyait pas les fleurs qui donnaient leur parfum à la nuit. Les deux hommes entrèrent dans la maison.

La cérémonie du matin se répéta et, à la fin du repas, Henchard dit à son hôte :

— Tirez votre chaise près de la cheminée, mon garçon, et nous allons faire une flambée ; il n'y a rien que je déteste comme un foyer sombre, même en septembre.

Il alluma le feu tout préparé, et une lueur joyeuse dansa dans la pièce.

— C'est singulier, reprit Henchard ; c'est une pure question d'affaires qui nous a mis en rapport, et voici qu'à la fin de notre première journée de connaissance j'éprouve le besoin de vous parler d'une chose tout intime. Mais, le diable m'emporte, je suis bien seul, Farfrae ; je n'ai personne à qui parler ; pourquoi ne te raconterais-je pas mon histoire ?

— Je serai heureux de vous écouter, si je puis vous être utile, fit Farfrae en laissant errer ses yeux sur le cadre de la cheminée où lyres, carquois et boucliers sculptés s'enroulaient en guirlandes autour d'un crâne de bœuf drapé et flanqué de bas-reliefs de Diane et d'Apollon.

— Je n'ai pas toujours été ce que je suis maintenant, reprit Henchard, avec un imperceptible tremblement dans sa voix ferme et profonde.

Il céda manifestement à cette impulsion étrange, qui conduit souvent les hommes à confier à

une nouvelle connaissance ce qu'ils ne voudraient jamais raconter à un ami ancien.

— J'ai commencé ma vie active comme simple botteleur de foin et, à dix-huit ans, j'ai profité des gains de mon métier pour me marier. M'auriez-vous pris pour un homme marié ?

— J'ai entendu dire en ville que vous étiez veuf.

— Oui, évidemment, c'est ce que l'on raconte. Mais, en fait, c'est une faute qui m'a fait perdre ma femme, il y a dix-huit ans... Voici comment la chose s'est passée. Un soir d'été, je cherchais du travail et Suzanne marchait près de moi en portant dans les bras sa petite fille, notre unique enfant. Nous sommes arrivés dans une boutique de foire... Je buvais ferme, dans ce temps-là.

Henchard se tut un instant puis se pencha en avant, un coude sur la table ; il soutenait son front dans sa main, sans cacher pourtant ses traits, où le jeune homme pouvait lire une inflexibilité sévère ; il raconta en détail les incidents de la foire et du marché conclu avec le marin. L'indifférence polie d'abord perceptible dans l'attitude de Farfrae avait complètement disparu.

Henchard poursuivait son récit ; il disait ses efforts pour retrouver sa femme, le serment qu'il avait prononcé, la vie solitaire qu'il avait menée au cours des années suivantes.

— J'ai tenu mon serment pendant dix-huit ans, conclut-il, et je me suis haussé au point où vous me voyez.

— Oui !

— À vrai dire, je n'avais rien su de Suzanne, tout ce temps-là, et comme je n'aime guère les femmes, de nature, je n'ai pas éprouvé beaucoup de difficultés à rester seul. Je n'avais jamais rien su de mon épouse, je vous le répète, jusqu'à aujourd'hui. Et, maintenant, la voilà revenue !

— Revenue, vraiment ?

— Ce matin, ce matin même ! Que faut-il faire, alors ?

— Ne pouvez-vous la reprendre, pour vivre avec elle, et réparer le passé ?

— C'est bien ce que je me propose de faire. Seulement, Farfrae, continua Henchard d'un ton morne, en réparant mes fautes envers Suzanne, je vais faire tort à une autre innocente.

— Que dites-vous là ?

— Quand on connaît la vie, on ne peut guère espérer qu'un homme comme moi ait la chance de passer vingt années de son existence, sans faire plus d'une bourde. Depuis longtemps, je vais à Jersey pour affaires ; au moment des récoltes de pommes de terre et de raves, j'y fais de gros achats. Un jour à l'automne, me trouvant là-bas, je suis tombé malade, sombrant dans un de ces accès de mélancolie que me vaut de temps à autre ma vie solitaire ; à ces moments-là, le monde me paraît sombre comme l'enfer et, comme Job, je maudirais le jour qui m'a vu naître.

— Je n'éprouve jamais rien de semblable, moi, interrompit Farfrae.

— Alors priez Dieu de ne jamais connaître pareil état, jeune homme. Je fus éloigné, en cette circonstance, par une jeune femme – une jeune dame, devrais-je dire – car elle était de bonne famille et avait reçu une solide éducation, la fille d'un officier à demi-fou, qui avait eu des difficultés et s'était vu saisir sa solde. Son père était mort, sa mère aussi, et elle restait aussi seule que moi au monde. Elle habitait la pension où je descendais moi-même et, lorsque je tombai malade, voulut me soigner. Elle en conçut une sorte d'attachement absurde pour moi, Dieu sait pourquoi, car je ne le méritais guère. Mais notre présence dans la même maison, et la chaleur de son affection rendirent nos rapports très intimes. Je n'insiste pas sur la nature exacte de nos relations ; il me suffira de vous dire que nous avions l'intention honnête de nous marier. Seulement notre conduite suscita un scandale, qui ne me toucha guère, mais qui, pour elle, fut terrible. Je vous le dis pourtant, Farfrae et d'homme à homme, je n'ai jamais été bien fort pour faire la cour aux dames, en bien ou en mal. Mais la jeune personne se souciait terriblement peu

des apparences et, moi, j'y faisais moins attention encore, à cause de mon état de dépression ; c'est ce qui souleva le scandale. Je finis par guérir et rentrer ici. Moi parti, elle eut fort à souffrir de mon fait, et me raconta tout au long ses misères dans ses lettres successives ; récemment enfin, convaincu de mes obligations envers elle, et n'ayant plus entendu parler de Suzanne depuis si longtemps, je résolus de lui offrir la seule compensation qui fût en mon pouvoir ; je lui demandai si elle voulait courir le risque (bien minime à mon sens) du retour de ma femme, et m'épouser dans ces conditions. Elle sauta de joie, et nous nous serions sans doute mariés bientôt, mais voilà Suzanne qui revient !

Donald témoigna de la part profonde qu'il prenait à des événements si éloignés de son champ restreint d'expériences.

— Voyez tout le mal qu'un homme peut faire autour de lui ! Malgré cette triste journée de ma jeunesse, à la foire, tout pourrait s'arranger, si je n'avais eu l'égoïsme de laisser à Jersey cette étourdie se dévouer pour moi, au prix de sa réputation. Et, aujourd'hui, me voici dans l'obligation de blesser cruellement une de ces deux femmes ; c'est la seconde qui va souffrir, car mon premier devoir est envers Suzanne, il n'y a pas de doute à ce sujet.

— Elles sont toutes deux dans une situation pénible, c'est bien certain, murmura Donald.

— Évidemment ! Pour moi-même, peu importe ; les choses s'arrangeront toujours, d'une façon ou de l'autre. Mais ces deux femmes...

Henchard rêva un instant :

— J'aimerais témoigner à l'une, comme à l'autre, toute la bonté qu'un homme peut montrer en pareille circonstance.

— Oui, mais il n'y a rien à faire, constata l'autre, sur un ton de philosophie résignée. Il faut écrire à Jersey, et dire nettement et explicitement à cette jeune personne que vous ne pouvez plus l'épouser, puisque votre première femme est de retour ; que vous ne pouvez plus la revoir... et que vous lui souhaitez d'être heureuse.

— Cela ne suffirait pas ! Seigneur Dieu, il faut faire un peu plus ! Elle se vantait bien de la fortune de son oncle et de sa tante, et de ses espérances de ce côté-là... mais cela ne m'empêchera pas de lui envoyer une somme sérieuse... en manière de compensation, pauvre fille. Voudriez-vous m'aider, et lui écrire dans le sens que je vous ai dit, avec tous les ménagements possibles ? Je ne suis pas bien fort pour écrire.

— C'est entendu.

— Écoutez, vous ne savez pas encore tout. Ma femme Suzanne a ma fille avec elle, l'enfant qu'elle portait dans ses bras à la foire, et la petite n'a entendu parler de moi que comme d'un vague parent par alliance. Elle a été élevée dans la conviction que le marin à qui j'avais vendu Suzanne, et qui est mort maintenant, était son père et le mari de sa mère. Ce que sa mère a toujours pensé, je le pense aujourd'hui avec elle : nous ne pouvons pas proclamer notre honte en avouant la vérité à cette jeune fille. Que feriez-vous, en l'espèce ?... J'aimerais avoir votre avis.

— Il me semble que je courrais le risque de tout raconter. Elle vous pardonnerait à tous deux.

— Jamais ! protesta Henchard. Je ne vais pas lui révéler une telle vérité. Suzanne et moi allons nous remarier ; nous satisferons ainsi aux convenances en nous assurant du respect de notre enfant. Suzanne se considère comme la veuve du marin, et ne voudrait pas revenir vivre avec moi, sans une nouvelle cérémonie religieuse. Je crois qu'elle a raison.

Farfrae n'insista pas. Il rédigea soigneusement la lettre destinée à la jeune femme de Jersey, et la conversation en resta là. Henchard lui dit, quand il se leva :

— Cela m'a bien soulagé, Farfrae, de trouver un ami à qui raconter tout cela ! Vous voyez maintenant que le maire de Casterbridge n'est pas aussi heureux que lui permettrait de l'être

l'état de sa bourse.

— Je le vois, et j'en suis bien fâché pour vous, répondit l'Écossais.

Quand le jeune homme l'eut quitté, Henchard recopia la lettre, y glissa un chèque, la porta à la poste et rentra chez lui, tout rêveur.

« Est-il possible que les choses s'arrangent aussi aisément ? se demandait-il. Dieu seul le sait... Pauvre petite !... Maintenant, il faut songer à réparer mes torts envers Suzanne. »

La maisonnette que, selon leur plan, Henchard loua au nom de Mrs Newson, pour sa femme Suzanne, était située dans la partie élevée ou occidentale de la ville, près des remparts et de l'avenue qui les bordait. Le soleil du soir paraissait, au cours de cet automne, plus doré dans ce coin-là que dans tout autre et, quand les heures s'avançaient, les rayons qu'il lançait sous les bouquets de sycomores baignaient le plancher de la petite maison aux volets verts d'un éclat radieux, dont l'écran de feuillage protégeait le haut des pièces. Du salon, on pouvait, entre les troncs des arbres, voir par-dessus la promenade les tumulus et les forts de terre dressés sur les plateaux lointains ; et cette vue donnait à la maison le charme nuancé de mélancolie que confère toujours le spectacle d'un passé défunt.

Dès que la mère et la fille furent correctement installées, avec une bonne à tablier blanc et tout le bien-être désirable, Henchard leur fit une visite et se laissa inviter à prendre le thé. Pendant toute la visite, le ton général de la conversation entretenait Elizabeth dans ses illusions, et cette petite supercherie parut amuser Henchard, tandis qu'elle causait à sa femme un certain malaise. Le maire renouvela de façon régulière et avec une volonté arrêtée ses visites, comme s'il s'était décidé, avec une sorte de froide loyauté, à accorder toutes les réparations légitimes à la première des femmes qu'il eût blessée, au détriment de la seconde et de ses propres sentiments.

Un jour, la jeune fille était sortie, quand Henchard arriva.

— Voilà pour moi, fit-il sèchement, une excellente occasion de te prier de fixer le jour de notre bonheur, Suzanne.

La pauvre femme eut un pâle sourire ; elle ne goûtait guère les railleries sur une situation que lui faisait seul accepter le souci de la réputation d'Elizabeth. Elle les goûtait si peu même, que l'on eût pu s'étonner de la voir complice d'une supercherie de ce genre, quand elle aurait pu raconter bravement toute l'histoire à sa fille. Mais la chair est faible, et l'on eut plus tard l'explication de sa conduite.

— Oh, Michel, fit-elle, j'ai bien peur que tout ceci ne te prenne du temps et ne te donne bien de la peine... Je n'en demandais pas tant ! Elle le regardait, contemplait les vêtements qui donnaient au maire une mine importante et le mobilier qu'il avait acheté pour la pièce, mobilier trop riche et trop somptueux à son gré.

— Mais non, pas du tout, protesta Henchard avec une cordialité brusque ; ceci n'est qu'une chaumière, et ne me coûte presque rien. Quant à mon temps – son visage coloré brillait de satisfaction –, j'ai maintenant un homme admirable pour surveiller mes affaires, un homme dont je n'avais jamais pu trouver le pareil jusqu'ici. Je pourrais bientôt lui confier toute la besogne, et j'aurai plus de temps à moi que je n'en ai eu depuis vingt ans.

Les visites de Henchard se firent si fréquentes et si régulières que le bruit en courut, pour faire bientôt l'objet des commentaires de la ville ; on disait que l'impérieux et dominateur maire de Casterbridge avait été séduit et dompté par Mrs Newson, la douce veuve. Sa hautaine et notoire indifférence à la société féminine, son mépris silencieux pour la conversation des femmes donnaient un certain piquant à une affaire qui eût été, autrement, assez dépourvue de romanesque. On ne s'expliquait guère le choix d'une pauvre et frêle femme qu'en le supposant dicté par des considérations de famille, où le sentiment n'avait aucune part ; on savait, en effet, qu'il y avait un lien quelconque entre ces deux êtres. Mrs Henchard était si pâle que les gamins

de la ville l'appelaient « le Fantôme ». Quelquefois, en passant avec elle sur les Allées – comme on nommait les avenues des remparts –, Henchard avait saisi cette épithète ; son visage assombri prenait une expression de violence meurtrière qui aurait pu terrifier les bavards ; mais il ne disait rien.

Avec une volonté opiniâtre et obstinée, qui faisait honneur à sa conscience, il poussait les préparatifs de son union, ou plutôt de sa réunion avec cette pâle créature. Nul n'aurait jugé, à le voir activer les travailleurs, dans sa grande maison froide, qu'il ne fût stimulé par aucune ardeur amoureuse ou aucune impulsion romanesque ; seules pourtant, trois fermes résolutions dirigeaient sa conduite : il voulait réparer les torts envers la femme qu'il avait outragée, donner à Elizabeth un foyer accueillant et trouver enfin son propre châtiment dans la douleur des épines que ces actes réparatoires enfonçaient dans sa chair ; il avait conscience, pour commencer, d'une certaine diminution de l'estime publique à son égard, comme premier résultat d'une union aussi humble.

Suzanne Henchard montait pour la première fois de sa vie en voiture, lorsqu'un simple coupé vint, le jour du mariage, la chercher à sa porte, pour l'emmener à l'église avec Elizabeth-Jane. C'était une matinée de novembre sans vent ; une pluie chaude flottait comme une poudre impalpable, et s'attachait en gouttelettes fines aux poils des chapeaux et des vêtements. Il y avait peu de gens aux portes de l'église ; mais on s'écrasait à l'intérieur. L'Écossais, qui servait de garçon d'honneur, était, avec les mariés, le seul à connaître le véritable état des choses. Mais il était trop inexpérimenté, trop rêveur, trop formaliste aussi et trop pénétré du côté sérieux d'une telle union, pour en concevoir nettement le côté dramatique. Il eût fallu, pour cela, le génie particulier de Christopher Coney, de Salomon Longways, de Buzzford et de leurs amis. Mais ces messieurs ignoraient le fin mot de l'affaire, ce qui ne les empêcha pas, vers la fin de la cérémonie, de se grouper sur le trottoir, tout près de l'église pour discuter le sujet, selon leurs propres lumières.

— Voilà quarante-cinq ans que je suis établi dans la ville, disait Coney, mais le diable m'emporte si j'ai jamais vu homme attendre si longtemps pour faire un si piètre choix. Après cela, il y a des chances même pour toi, Nance Mockridge.

Ce sarcasme visait une femme qui se tenait debout près de lui, la même qui avait proclamé la mauvaise qualité du pain de Henchard, le jour de l'arrivée à Casterbridge d'Elizabeth et de sa mère.

— Je veux être damnée si j'épouse jamais un homme comme celui-là ou comme toi, protesta cette dame. Pour toi, Christopher, on sait ce que tu vaux, et moins on en dira, mieux cela vaudra. Quant à lui (elle baissa la voix), on dit que ce n'était qu'un pauvre petit apprenti, élevé par charité – je ne voudrais le répéter pour rien au monde –, un pauvre petit apprenti qui a commencé la vie sans plus de bien qu'un vagabond !

— Et maintenant il vaut je ne sais combien par minute, murmura Longways, et quand on commence à compter le revenu d'un homme par minutes, c'est que c'est un homme conséquent !

En se retournant, Longways aperçut un large disque tout plissé de rides, et reconnut le visage souriant de la grosse femme qui avait réclamé une chanson nouvelle, aux Trois Matelots.

— Eh bien, mère Cuxsom, que dites-vous de cela ? demanda-t-il ; voilà cette Mrs Newson, un vrai squelette, qui trouve un second mari pour veiller sur elle, tandis qu'une femme de votre tonnage est encore à en chercher un.

— Oh, merci ! Un second mari pour me battre... ! Ah oui, Cuxsom est parti, et toutes les culottes peuvent bien s'en aller de même.

— Elles s'en iront, avec la bénédiction de Dieu.

— Non, je ne perdrai pas le temps de mes vieilles années à chercher un mari, reprit Mrs Cuxsom. Mais cela ne m'empêche pas, je le parie bien, d'être d'aussi bonne famille que cette femme-là.

— C'est vrai ; votre mère était une brave femme ; je me souviens bien d'elle. Elle avait reçu un diplôme de la Société d'agriculture, pour avoir élevé, sans l'aide du bureau de bienfaisance, le plus grand nombre d'enfants vigoureux, et pour d'autres faits de ce genre.

— C'est cette nombreuse famille-là qui nous a empêchés de nous élever.

— Ah oui, où les cochons sont trop nombreux, la pâtée est maigre.

— Tu te souviens des chansons que ma mère chantait, Christopher ? demanda Mrs Cuxsom, dont cette évocation illuminait le visage, et de l'excursion que nous avons faite avec elle à Mellstock... chez la vieille dame Ledlow, la sœur du fermier Shinar, tu t'en souviens ?... Nous l'appelions Peau de Crapaud, tant son visage était jaune et semé de taches de rousseur, tu t'en souviens ?

— Oui, je m'en souviens bien, ha ! ha ! ha ! s'esclaffa Christopher Coney.

— Oh, moi aussi, car je commençais à être bonne à marier, dans ce temps-là, moitié fille, moitié femme, comme on pourrait dire. Et te souviens-tu aussi – elle tapait du bout des doigts l'épaule de Salomon, tandis que ses yeux brillaient entre les fentes de ses paupières –, te souviens-tu du vin de Xérès, des mouchettes d'argent et de Jeanne Dummet, qui fut malade en rentrant ; c'est Jack Griggs qui dut la porter dans la boue, et qui la laissa tomber dans la cour de la laiterie de Sweetapple ; il fallut lui nettoyer sa robe avec de l'herbe ; jamais on n'a vu gâchis pareil !

— Ah oui, je m'en souviens, hi ! hi ! hi !... On s'amusait, dans ce temps-là, bien sûr ! Ah, les lieues que je faisais à pied !... Et, maintenant, j'ai de la peine à passer par-dessus un sillon !

Le flot des souvenirs fut brusquement interrompu par la sortie des mariés. Henchard jetait sur la foule un regard ambigu, où se lisaient tour à tour une satisfaction condescendante et un mépris farouche.

— Eh bien, ils ne vont guère ensemble, ces deux-là, tout abstinent qu'il s'intitule ! déclara Nance Mockridge, et elle regrettera plus d'une fois d'avoir réussi son coup, avant d'en avoir fini avec cet homme-là ! Il a un air de Barbe-Bleue, qui pourrait bien donner du vilain un jour.

— Mais non, il a bon air. Il y a des gens qui veulent du beurre sur leur pain blanc ! Si j'avais à choisir, je ne chercherais pas un autre mari. Une pauvre femme timide comme cela, qui avait à peine une paire de camisoles ou de peignoirs à se mettre sur le dos ; c'est un présent du Ciel pour elle, qu'un homme pareil !

Le petit coupé disparut dans la brume, et les badauds se dispersèrent.

— On ne sait plus comment regarder les choses, de nos jours, philosophait Salomon Longways. Hier, voilà cet homme qui tombe mort à quelques lieues d'ici ; avec une affaire pareille et un temps pourri comme cela, ce n'est guère la peine d'entreprendre un travail sérieux aujourd'hui... Je me sens bien bas, de n'avoir bu, depuis une quinzaine, que de la petite bière à neuf pence, et je vais aller me réchauffer aux Matelots en passant.

— Je crois que je ferai aussi bien de t'accompagner, Salomon, fit Christopher. J'ai la bouche visqueuse comme un colimaçon.

Pour la vie de Mrs Henchard, l'entrée dans la grande maison et la respectable orbite sociale de son mari marqua le début d'un été de la Saint-Martin, qui fut aussi ensoleillé que peuvent l'être de tels étés. Craignant de se voir demander une affection plus profonde que celle qu'il avait au cœur, Henchard s'imposait au moins d'en donner des marques extérieures. Il fit, entre autres améliorations apportées à sa demeure, repeindre en vert clair les barreaux que la rouille rongait tristement depuis quatre-vingts ans, et recouvrir d'une triple couche de blanc les lourdes fenêtres à guillotine et à petits carreaux de style georgien. Il se montrait pour sa femme aussi tendre que pouvait l'être un homme important, maire et marguillier de sa paroisse. La maison était vaste, les pièces hautes et larges les paliers ; la présence des deux femmes modestes s'y faisait à peine sentir.

Pour Elizabeth-Jane, cette époque fut triomphale. Elle n'eût jamais rêvé indulgence comparable, liberté pareille à celles dont elle jouissait. La vie calme, aisée, opulente que lui assurait le mariage de sa mère apportait chez elle un grand changement. Elle apprit qu'elle pouvait, sur simple demande, obtenir la pleine possession de parures et d'objets agréables et connut la vérité du proverbe moyenâgeux : « Prendre, avoir et garder sont mots bons à prononcer. » La paix de son esprit lui permit de se développer et sa beauté s'épanouit avec ce développement. Si talents et savoir lui faisaient, hélas, toujours défaut, une intuition naturelle lui tenait lieu de connaissances. Avec l'hiver et le printemps, son visage et sa personne tout entière s'arrondissaient en courbes pleines ; les plis douloureux s'effaçaient sur son jeune front ; le teint terreux dont elle se croyait dotée pour la vie s'éclaircissait pour faire place à une abondance de choses précieuses, et des feux s'allumaient sur ses joues. Ses yeux gris et pensifs trahissaient parfois même une gaieté malicieuse, mais cette expression s'y faisait rarement jour ; la jeune sagesse tapie dans leurs prunelles ne s'accommodait guère d'humeurs légères. Comme tous ceux qui ont traversé des heures rudes, Elizabeth tenait la légèreté d'esprit pour chose déraisonnable et illogique, tout au plus admissible de loin en loin, comme une folie passagère ; elle avait trop médité les pensées inquiètes pour en perdre l'habitude du jour au lendemain. Elle ne connaissait pas ces hauts et ces bas de l'esprit, qui importunent sans raison trop de gens ; jamais – pour paraphraser un poète moderne –, jamais ombre n'attristait l'âme d'Elizabeth sans qu'elle en connût l'origine, et sa gaieté présente était proportionnée aux garanties solides que lui offrait l'avenir.

Une beauté qui s'affirmait de jour en jour, le bien-être inconnu d'une vie large, et la libre disposition, toute nouvelle pour elle, de quelques sommes d'argent auraient pu conduire la jeune fille à se rendre ridicule dans sa mise. Mais, en fait, nulle part peut-être mieux que dans cette question de la toilette ne se manifestait cette sagesse dont Elizabeth faisait preuve en toute occasion. La réserve est chose aussi précieuse dans le monde des passions que la hardiesse dans celui de l'action, et cette jeune fille naïve avait une intuition naturelle qui touchait au génie. Aussi, soucieuse de n'éclater point, en ce printemps-là, comme un bouton de fleur d'eau, sut-elle ne pas étaler sur sa personne colifichets et clinquant, comme l'auraient fait à sa place la plupart des jeunes filles de Casterbridge. Son triomphe était tempéré par la circonspection ; les plus belles promesses de l'avenir n'étouffaient pas dans son cœur l'appréhension du soc de la destinée, que connaissent les souris des champs et les êtres pensifs, qui ont trop tôt souffert

pauvreté et oppression.

« Jamais je ne montrerai trop d'exubérance, se disait-elle ; ce serait inciter le Ciel à nous accabler de nouveau, et à nous renvoyer les afflictions anciennes. »

Nous la voyons donc très sobrement vêtue d'un chapeau de soie noire, d'un manteau ou d'un mantelet de même étoffe, et d'une robe sombre. Elle tient à la main une ombrelle qu'elle s'est refusée à orner d'une frange ; les bords en sont simplement ourlés, et un petit anneau d'ivoire en retient les baleines. Le besoin d'un tel objet l'étonnait elle-même, mais elle s'était aperçue que l'éclaircissement de son teint et la montée de roses à ses joues avaient rendu son visage plus sensible aux morsures du soleil. Aussi le protégeait-elle, avec la pensée qu'une impeccable netteté était la première des vertus féminines.

Henchard se montrait très féru de la jeune fille, qui sortait plus souvent maintenant avec lui qu'avec sa mère. Un jour, elle lui parut si attrayante, qu'il laissa peser sur elle un regard critique.

— J'avais le ruban sous la main, et je l'ai arrangé, balbutia-t-elle en craignant de choquer son beau-père par une garniture un peu éclatante qu'elle arborait pour la première fois.

— Oui, oui, bien sûr, répondit-il de son ton léonin, fais comme tu l'entends, ou plutôt suis les conseils de ta mère. Dieu me préserve de trouver rien à redire à ta toilette.

Dans la maison, Elizabeth portait la chevelure divisée par une raie, arrondie d'une oreille à l'autre, comme un arc-en-ciel blanc. En avant de cette raie, son front était couvert d'une masse de boucles épaisses ; en arrière, ses cheveux, soigneusement lissés, se nouaient en chignon.

Les trois membres de la famille étaient attablés un matin devant leur déjeuner, et Henchard regardait silencieusement, comme il le faisait souvent, cette chevelure de la jeune fille, qui était d'un châtain plutôt clair que foncé.

— Je croyais Elizabeth-Jane... tu m'avais dit qu'Elizabeth promettait d'être très brune, quand elle était petite, dit-il à sa femme.

— Tu crois ? fit-elle en tressaillant et en donnant un coup de pied à son mari, en manière d'avertissement.

Elizabeth à peine remontée dans sa chambre, Henchard revint sur le sujet.

— Parbleu, j'ai failli m'oublier, tout à l'heure. Mais il me semble bien que les cheveux de l'enfant s'annonçaient comme plus foncés, quand elle était petite.

— C'est vrai, mais les cheveux changent tellement, répondit Suzanne.

— Ils foncent souvent, je le sais, mais je ne me doutais pas qu'ils devinssent jamais plus clairs.

— Oh ! si, quelquefois, et sur le visage de la pauvre femme se fit jour une expression inquiète dont l'avenir devait donner l'explication.

Mais cette inquiétude se dissipa quand Henchard poursuivit :

— Cela ne vaut que mieux, d'ailleurs. Mais écoute, Suzanne : je veux qu'on l'appelle miss Henchard, et non plus Newson. Bien des gens le font déjà, sans y penser. C'est son nom légal, après tout ; autant vaut donc en faire une appellation habituelle ; je n'aime pas du tout l'autre nom, pour une fille de ma chair et de mon sang. Je vais en faire passer l'avis dans le journal de Casterbridge ; c'est comme cela que l'on fait ici. Elle n'y verra pas d'inconvénient ?

— Non... oh non... mais...

— Décidé, alors ! fit-il d'un ton péremptoire. Si elle consent, tu dois désirer autant que moi cette rectification.

— Oui, bien entendu ; il n'y a qu'à le faire, si Elizabeth n'y voit pas d'objection.

Sur quoi Mrs Henchard tenta une démarche illogique, que l'on aurait même pu taxer d'hypocrisie, si son attitude n'avait trahi une émotion profonde et la gravité d'une personne qui cherche de tout son cœur à agir pour le mieux. Elle alla trouver sa fille, qui cousait en haut de la

maison, dans le petit salon affecté à son usage, et lui fit part du désir de Henchard.

— Vas-tu y consentir ; ne crains-tu pas que ce soit manquer au souvenir de Newson, maintenant qu’il est mort et disparu ?

— Je vais y songer, maman, répondit Elizabeth en réfléchissant.

Rencontrant Henchard quelques heures plus tard, elle aborda le sujet avec une franchise qui prouvait qu’elle s’était attachée aux pensées suscitées par sa mère.

— Tenez-vous vraiment si fort à ce changement de nom, monsieur ? demanda-t-elle.

— Si j’y tiens si fort ? Mon Dieu, quel embarras les femmes aiment faire à propos d’une vétille ! J’ai parlé de la chose, voilà tout. À ton gré, Elizabeth-Jane. Je veux être maudit si je m’en soucie ! Comprends bien que je ne voudrais surtout pas que tu dises oui pour me faire plaisir.

L’affaire en resta là ; il n’en fut plus question, et aucune décision ne fut prise. Elizabeth-Jane resta désignée sous le nom de Newson, et non pas sous son nom légal.

Cependant le gros commerce de blé et de foin de Henchard prenait, sous la direction de Donald Farfrae, une importance qu’il n’avait pas encore connue. Les affaires, qui procédaient primitivement par brusques secousses, avançaient maintenant sur des galets huilés. C’en était fini du vieux système *viva voce* de Henchard, où tout dépendait de sa mémoire et où les marchés ne se concluaient qu’en paroles. Lettres et registres avaient remplacé les : « Entendu ! », les « Accordé ! » et, comme dans tous les cas de progrès semblables, le pittoresque raboteux des vieilles méthodes avait disparu, avec leurs inconvénients.

La situation de la chambre d’Elizabeth, haut juchée dans la maison, et commandant, par-dessus le jardin, la vue des magasins et des greniers à foin, lui permettait de suivre de près tout ce qui se passait dans ce domaine. Elle voyait que Donald et Henchard étaient inséparables. Quand ils marchaient côte à côte, Henchard posait familièrement la main sur l’épaule de son compagnon, comme s’il avait été son jeune frère, et s’y appuyait si lourdement que la frêle silhouette du jeune homme pliait sous le faix. Parfois un mot de Donald provoquait chez Henchard un véritable tonnerre d’hilarité, cependant que l’autre restait très calme et gardait un air d’innocence. Dans sa vie un peu solitaire, Henchard prisait évidemment autant l’amitié du jeune homme que ses utiles conseils. La claire intelligence de l’Écossais provoquait toujours chez le marchand de blé la même admiration qu’à la première heure de leur rencontre, et la piètre estime où il ne se cachait pas de tenir le galbe, le poids et la vigueur du frêle Farfrae, était plus que contrebalancée par l’immense respect qu’il professait pour son cerveau.

L’œil observateur de la jeune fille lui montrait bien que l’affection de tigre témoignée au jeune homme par Henchard et son constant besoin de l’avoir à ses côtés traduisaient souvent une tendance à la domination ; le maire savait, il est vrai, refréner cette tendance, dès que Donald donnait des marques d’impatience. Un jour qu’elle regardait les deux hommes debout sur le seuil de la porte percée entre la cour et le jardin, elle entendit l’Écossais exprimer le regret que leur habitude de sortir ensemble, à pied ou en voiture, enlevât une partie de son utilité à Farfrae, dont les yeux auraient mieux secondé son patron, dans les coins où il ne se trouvait pas.

— Le diable les emporte, s’écria Henchard, je me moque du monde ! J’aime avoir un compagnon avec qui parler. Allons, venez souper avec moi, et ne pensez pas trop à un tas de choses, si vous ne voulez pas me rendre fou.

Lorsque Elizabeth sortait avec sa mère, elle voyait souvent l’Écossais les regarder avec un singulier intérêt. Leur rencontre aux Trois Matelots n’expliquait guère une telle curiosité, puisque Farfrae n’avait pas levé les yeux lorsque la jeune fille était entrée dans sa chambre. D’ailleurs, c’était la mère plutôt que la fille qu’il regardait, au désappointement ingénu, à demi

inconscient et bien excusable en tout cas, d'Elizabeth. Elle ne pouvait donc attribuer un tel intérêt à ses propres charmes, et supposait que cette curiosité n'était qu'apparente, simple façon sans doute qu'avait Mr Farfrae de tourner les yeux.

Tout orgueil mis à part, elle n'aurait pu comprendre la véritable raison de l'attitude de Donald et savoir que Henchard avait confié à son nouvel ami le secret des épreuves passées de la femme pâle et douloureuse qui marchait à côté d'elle. Ses propres conjectures, à ce sujet, se bornaient à de vagues soupçons sur les relations passées de Henchard et de sa mère, en qui elle croyait voir d'anciens amoureux, séparés par une querelle.

Casterbridge, on l'a déjà dit, était une ville déposée en bloc dans un champ de blé. Elle ne possédait pas de faubourgs, au sens moderne du mot, c'est-à-dire de région intermédiaire où se pénètrent ville et campagne. Elle se dressait au milieu des terres fertiles d'alentour, avec des lignes nettes et tranchées, comme un échiquier sur le tapis vert d'une table. Le garçon de ferme assis sous une meule d'orge pouvait lancer une pierre dans la fenêtre de l'employé de bureau ; les moissonneurs faisaient, du milieu des épis, signe à un ami debout sur le coin du trottoir ; le juge en robe rouge, qui condamnait un voleur de moutons, entendait sa sentence soulignée par des « Béééé » qui flottaient dans l'air, au passage du reste du troupeau ; et, lors des exécutions, la foule se pressait juste en face de la trappe, dans un pré d'où l'on avait expulsé des vaches pour faire place aux spectateurs.

Les champs en bordure du haut de la ville appartenaient à des fermiers qui vivaient dans le quartier de l'Est, appelé Durnover. Les meules de blé y surplombaient les vieilles rues romaines, et adossaient leur marge à la tour de l'église ; des granges à toit de chaume verdi, à entrées hautes comme les portes du temple de Salomon, s'ouvraient directement sur la rue principale ; il y en avait une pour cinq ou six maisons. Ce quartier était peuplé de citadins qui passaient leurs heures dans les labours, de bergers à l'étroit dans les murs d'une ville. Une rue de fermiers, une rue administrée par un maire et son conseil, mais toute sonore du bruit des fléaux, du blé sautant dans les vans ou du lait coulant dans les seaux, une rue qui n'avait rien d'urbain, tel était le quartier de Casterbridge qu'on nommait Durnover.

Henchard faisait naturellement de grosses affaires dans cette pépinière, dans ce nid tout proche de petits fermiers, et ses charrettes se dirigeaient souvent de ce côté-là. Un jour, comme on se préparait à rentrer du grain d'une de ces fermes, Elizabeth reçut un mot qui la pria de se rendre sans tarder dans un grenier de Durnover. Sachant que c'était là que Henchard prenait livraison de son blé, la jeune fille supposa que le mot avait trait à l'affaire, et ne prit que le temps de mettre son chapeau pour courir à l'endroit désigné. Placé dans une cour de ferme, le grenier était juché sur des piliers de pierre assez hauts pour que l'on pût s'engager sous eux. Les portes de la cour étaient ouvertes mais Elizabeth n'y aperçut personne. Elle entra cependant, et attendit. Elle vit bientôt un homme s'approcher de la porte ; c'était Donald Farfrae. Il leva les yeux sur l'horloge de l'église et pénétra dans la cour. Une inexplicable timidité, un désir sans doute de ne pas se trouver seule en face du jeune homme poussèrent Elizabeth à grimper dans le grenier par l'échelle de meunier et à s'y cacher avant que Farfrae ne l'eût vue. L'Écossais s'avançait ; il se croyait seul et, sentant quelques gouttes de pluie qui commençaient à tomber, il vint se mettre à l'abri à l'endroit même où s'était tenue la jeune fille. Il s'adossa contre un des piliers et se disposa à la patience. Il attendait manifestement quelqu'un ; était-ce donc Elizabeth, et dans quel but ? Il consulta sa montre, puis tira de sa poche un billet tout semblable à celui qu'elle avait reçu elle-même.

La situation devenait épineuse, et chaque minute la rendait plus embarrassante. Il eût semblé absurde à Elizabeth de se montrer à la porte du grenier, juste au-dessus de la tête du jeune

homme, et de descendre devant lui l'échelle, comme un enfant qui vient de se cacher. Elle attendait toujours. Voyant un tarare à portée de sa main, elle en tourna tout doucement la manivelle, pour tromper son impatience. Un flot de balles de blé lui vola au visage, couvrit son manteau et sa robe, se nicha dans sa fourrure. Farfrae devait avoir entendu la machine, car il leva les yeux et gravit les degrés de l'échelle.

— Ah, c'est miss Newson, fit-il en jetant les yeux dans le grenier, je ne vous savais pas ici. Je suis venu au rendez-vous, et je suis tout à votre service.

— Moi aussi, Mr Farfrae, balbutia Elizabeth. Mais je ne savais pas que ce fût vous qui vouliez me voir... sans quoi...

— Moi qui voulais vous voir ?... Oh, non... Ou du moins... Je crains qu'il n'y ait méprise.

— Ce n'est pas vous qui m'avez priée de venir ici, et qui m'avez écrit ce mot ?

Elizabeth montrait son billet.

— Non ! Je n'aurais jamais songé à rien de pareil. Mais vous ?... Ne m'avez-vous pas écrit ? Ce n'est pas votre écriture ?

Et il montrait à son tour le papier qu'il avait reçu.

— Pas du tout.

— Vraiment ? Eh bien, il y a quelqu'un qui veut nous voir tous les deux. Nous ferions peut-être bien de rester encore un instant ici.

Cette pensée les décida à prolonger leur attente. Elizabeth affectait un air de tranquillité trop marquée, et le jeune Écossais s'empressait de sortir du grenier chaque fois qu'il entendait un pas, pour voir si le passant allait entrer et leur expliquer la raison de ce rendez-vous. Ils regardaient, de l'autre côté de la cour, les gouttes d'eau glisser de fétu en fétu, sur une meule de paille, avant de tomber sur le sol ; mais personne ne venait, et la pluie commençait à dégoutter du toit du grenier.

— On ne viendra pas, fit Farfrae, c'est peut-être une farce, et il est bien dommage de perdre ainsi notre temps, quand il y a tant à faire.

— C'est une mauvaise plaisanterie, déclara Elizabeth.

— C'est vrai, miss Newson. Nous entendrons sans doute parler un jour de cette histoire, et apprendrons le nom du farceur. Je ne vais pas m'en tourmenter, d'ailleurs ; mais vous, miss Newson ?...

— Oh, je n'en suis pas... très fâchée, répondit-elle.

— Moi non plus.

Le silence retomba entre les jeunes gens.

— Vous devez avoir envie de retourner en Écosse, Mr Farfrae ? demanda bientôt Elizabeth.

— Oh non, miss Newson ; pourquoi y retournerais-je ?

— C'est la chanson que vous avez chantée aux Trois Matelots... cette chanson sur l'Écosse, et le foyer, qui me le faisait croire... vous paraissiez en sentir si profondément les paroles que nous étions tous de cœur avec vous.

— Oui, j'ai chanté ce soir-là, en effet ; mais, miss Newson – la voix de Farfrae prenait des inflexions musicales, comme chaque fois qu'il parlait avec conviction –, on peut bien éprouver un instant l'effet d'une chanson, en avoir même des larmes plein les yeux, et oublier aussitôt qu'on l'a finie tout ce que l'on a ressenti, pour ne plus y penser de longtemps. Oh non, je ne veux pas retourner là-bas. Mais cela ne m'empêchera pas de vous chanter ma chanson, quand cela pourra vous faire plaisir. Je la chanterais volontiers ici !

— Je vous remercie bien... Mais je crois qu'il faut que je parte, qu'il pleuve ou non.

— Je le crois aussi. Mieux vaudrait ne pas parler de cette farce, miss Newson, et n'y pas faire

attention. Si la personne qui nous a joué ce tour vous en dit un mot, soyez aimable pour lui ou pour elle, comme si vous ne lui en gardiez nulle rancune ; ce sera la meilleure façon d'empêcher le malin d'en rire.

Les yeux du jeune homme se posaient sur la robe d'Elizabeth, toute semée encore de glumes de blé.

— Vous êtes couverte de poussière et de saletés. Vous ne vous en êtes peut-être pas aperçue, fit-il avec un accent de parfaite délicatesse. Cela ne vaut rien pour les vêtements de les laisser mouiller dans cet état-là ; la balle pénètre dans le drap et abîme tout. Laissez-moi vous aider ; il faut souffler.

Elizabeth ne disait ni oui ni non, et Donald se mit à souffler derrière sa tête, sur le côté de sa chevelure, dans son cou, sur son chapeau et sa palatine. La jeune fille le remerciait chaque fois. Elle fut bientôt débarrassée, mais Farfrae, qui avait surmonté la gêne des premiers instants, ne semblait nullement pressé de mettre fin à la situation.

— Ah, maintenant, je vais aller vous chercher un parapluie, proposa-t-il.

Elle refusa cette offre, sortit de leur abri, et s'éloigna. Farfrae se mit lentement en route derrière elle ; il regardait d'un air pensif la silhouette qui décroissait dans le lointain et sifflotait doucement l'air : *En passant par Cannobie*.

Nul n'avait, tout d'abord, prêté grande attention, dans Casterbridge, à la jeune beauté de miss Newson, et le regard de Donald Farfrae s'attardait seul sur la soi-disant belle-fille du maire.

C'est qu'à la vérité Elizabeth illustrait mal la définition malicieuse du Prophète Baruch : « La vierge qui aime à s'en aller gaiement. » Quand elle marchait dans la rue, elle paraissait plongée dans un monde de rêveries intérieures, et ne se préoccupait guère des objets visibles. Elle prenait des résolutions singulières sur les fantaisies de toilette, estimant peu conforme à son passé de s'épanouir trop joyeusement du jour où elle se trouvait avoir de l'argent. Rien n'est plus insidieux pourtant que le passage de la simple fantaisie au désir, et du désir au véritable besoin. Un jour de printemps, Henchard donna à Elizabeth une boîte de gants de nuance délicate. Elle désirait les porter, pour témoigner sa gratitude à son beau-père, mais ne trouva point, dans sa garde-robe, de chapeau en harmonie avec leur teinte. Elle voulut, au nom du goût, s'offrir le chapeau nécessaire. Quand elle eut le chapeau qui allait avec ses gants, aucune de ses robes ne convenait au chapeau. Il était impossible de ne pas aller jusqu'au bout ; elle commanda la robe voulue, et s'aperçut qu'elle n'avait pas d'ombrelle à marier avec la robe. Qui donne un sou donne une livre ; elle acheta l'ombrelle et se trouva nantie d'une toilette complète.

Tous ceux qui la virent furent charmés et d'aucuns prétendirent que sa simplicité passée n'était que l'art qui dissimule l'art, la « délicate imposture » de La Rochefoucauld ; elle avait recherché, par contraste, un effet de surprise et l'avait fait à bon escient. Accusation mal fondée qui n'en fut pas moins effective ; aussitôt que Casterbridge tint la jeune fille pour adroite, il la jugea digne aussi d'attention. « C'est la première fois de ma vie que l'on m'admire autant, se disait Elizabeth, mais l'admiration de ces gens-là ne vaut peut-être pas la peine que l'on s'y attarde. »

Cependant, Donald Farfrae l'admirait aussi, et ce fut, à tout prendre, une belle époque dans la vie de la jeune fille ; la nature féminine ne s'était pas encore aussi vigoureusement affirmée chez elle, car elle avait été peut-être trop impersonnellement humaine jusque-là pour être nettement femme. Rentrant un jour, après un triomphe sans précédent, elle monta dans sa chambre et, penchée sur son lit, le visage dans les mains, sans souci des plis de sa robe froissée :

— Mon Dieu, murmura-t-elle, est-ce possible ? Me voici en passe de devenir la beauté de la ville !

Après un moment de réflexion, son habituelle terreur de s'exagérer les apparences engendra en elle une profonde tristesse. « Il y a quelque chose de faussé dans tout cela, rêvait-elle. Si l'on me connaissait seulement pour la pauvre fille sans éducation que je suis ! Je ne sais ni l'italien ni la géographie, et je ne possède aucun des talents des jeunes filles qui sortent de pension ; comme on me mépriserait, si l'on savait cela !... Mieux vaudrait vendre toutes ces fanfreluches, pour m'acheter des grammaires, des dictionnaires et une histoire de toutes les philosophies. »

Elle se mit à la fenêtre et vit dans la cour Henchard et Farfrae engagés dans une conversation où le maire apportait la cordialité fougueuse et le jeune homme la modestie enjouée qui leur étaient habituelles. C'était bien une amitié d'homme à homme que la leur, une amitié solide et ferme ; et, pourtant, la semence qui devait en ébranler les fondations prenait racine, à cette minute précise, dans une crevasse de sa base.

Il était environ six heures, et les ouvriers quittaient un à un leur travail, pour regagner leur domicile. Le dernier à partir était un jeune homme de dix-neuf à vingt ans, aux épaules rondes et

aux yeux clignotants, dont la bouche, faute sans doute d'un menton pour la soutenir, s'ouvrait toute grande à la moindre provocation. Henchard le héla au moment où il franchissait la porte :

— Abel Whittle... Ici !

Whittle se retourna et revint en courant.

— Oui, monsieur, soupira-t-il, d'un ton suppliant et l'haleine coupée, comme s'il avait su ce qui l'attendait.

— Encore une fois, tâche d'arriver à l'heure demain matin ! Tu vois ce qu'il faut faire, et tu entends ce que je dis ; je ne me laisserai pas lanterner plus longtemps.

— Oui, monsieur.

Abel Whittle se retira ; le maire et Farfrae sortirent derrière lui, et Elizabeth ne les vit plus ce soir-là.

Henchard avait de bonnes raisons pour parler comme il venait de le faire. Le « pauvre Abel », comme on l'appelait, avait l'habitude invétérée de dormir trop longtemps le matin et d'arriver en retard à l'ouvrage. Il avait la ferme volonté de se trouver parmi les premiers venus, mais si ses camarades oubliaient de tirer la ficelle qu'il s'attachait toujours au gros orteil et laissait, à cet effet, pendre par la fenêtre, sa volonté partait au vent ; il n'arrivait pas à l'heure.

Son travail l'appelait souvent, en second, à la bascule à foin ou au monte-charge ; il était, d'autres fois, désigné pour accompagner les charrettes dans la campagne et en rapporter le foin que l'on venait d'acheter ; aussi son infirmité malheureuse était-elle cause de multiples inconvénients. Deux fois dans la semaine, il venait de faire attendre près d'une heure ses camarades ; d'où la menace de Henchard. Il restait à voir ce qui arriverait le lendemain.

Six heures sonnèrent ; il n'y avait pas de Whittle. À six heures et demie, Henchard entra dans la cour. La charrette que Whittle devait accompagner était attelée et le charretier attendait depuis vingt minutes. Sur quoi Henchard se mit à sacrer et à déclarer à Whittle, qui arrivait hors d'haleine, qu'il tolérât pour la dernière fois un pareil retard ; si la chose se renouvelait, c'est lui-même, par Dieu, qui irait le tirer du lit !

— Il y a quelque chose de détraqué en moi, mon bon monsieur, balbutiait Abel, surtout dans mon intérieur, où ma pauvre cervelle muette se fige le soir comme un caillot sans me laisser le temps de dire un petit bout de prière. Ça m'est arrivé dans ma jeunesse, avant que j'aie touché mes premiers gages d'homme et, depuis ce temps-là, je ne puis plus jamais jouir de mon lit, car je ne suis pas plus tôt couché que je dors, et je suis debout avant d'être éveillé ! Je m'en suis fait bien de la bile, mon maître, mais que voulez-vous que j'y fasse ? Tenez, hier soir, je n'ai mangé qu'un petit bout de fromage avant de me mettre au lit, et...

— Laisse-moi tranquille ! hurla Henchard ; demain, les charrettes doivent partir à quatre heures, et si tu n'es pas là, prends garde. Je te mortifierai la chair !

— Mais laissez-moi au moins vous expliquer, monsieur...

Henchard lui tourna le dos.

— Il m'interroge et me demande des explications, et puis il ne veut pas m'écouter, gémit Abel en s'adressant à tous les ouvriers présents dans la cour. La peur va me faire trembler comme une feuille toute la nuit, je le sens bien.

Les charrettes avaient le lendemain une longue course à faire, jusqu'à la vallée de Blackmoor, et à quatre heures des lanternes s'agitaient dans la cour. Mais Abel restait absent. Sans laisser à un de ses camarades le temps de courir le prévenir, Henchard apparaissait à la porte du jardin.

— Et Abel Whittle ? Il n'est pas là, après ce que je lui ai dit ? Eh bien, sacrebleu, je vais tenir ma promesse, puisqu'il faut cela pour le corriger ! Je passe chez lui.

S'éloignant à grands pas, Henchard entra dans la maison d'Abel, pauvre chaumière de la rue

des Champs, dont, faute d'avoir quelque chose à perdre, les habitants laissaient toujours la porte ouverte. Au chevet du lit d'Abel, le marchand de grains poussa de sa voix de basse un cri si vigoureux qu'Abel bondit et fut pris, à la vue de Henchard, de convulsions spasmodiques, qui ne l'aidaient en rien à passer ses vêtements.

— Hors du lit, monsieur, et au grenier tout de suite, ou vous quitterez mon service aujourd'hui même. Allons, en avant ; laissez votre culotte ; cela vous servira de leçon !

Le malheureux Whittle enfila une manche de veste, et réussit, au bas de l'escalier, à fourrer les pieds dans ses souliers, tandis que Henchard lui plantait son chapeau sur la tête. Whittle se mit à trotter le long de la rue des Champs, suivi à quelques pas par Henchard, très raide.

À ce moment précis, Farfrae, qui était allé jusque chez le maire, pour le chercher, apparaissait sur la porte de derrière. Il distingua dans le petit jour du matin une chose blanche flottante, et reconnut bientôt le pan de la chemise d'Abel, qui passait sous sa veste.

— Bonté du Ciel, qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Farfrae en suivant Whittle dans la cour, où il précédait Henchard de quelques pas.

— Vous voyez, Mr Farfrae, bégayait Whittle avec un sourire de terreur résignée, il a déclaré qu'il me mortifierait la chair si je ne me levais pas plus tôt, et maintenant il fait comme il l'a dit ! Je n'y peux rien, Mr Farfrae ; il y a de drôles de choses dans le monde ! Oui, je vais aller à Blackmoor à moitié nu comme cela, puisqu'il l'ordonne, mais je me tuerai après. Je ne pourrai plus vivre après une honte pareille ; les femmes vont regarder par leurs fenêtres, et voir ma honte, tout le long du chemin ; elles se moqueront de moi, et riront bien d'un homme sans culotte. Vous savez comme je suis sensible, et comme il me vient des idées noires, Mr Farfrae. Oui, je me ferai du mal ; je sens venir la chose.

— Retournez chez vous, et passez votre culotte, pour travailler comme un homme ! Vous allez attraper la mort à rester comme cela, si vous ne vous dépêchez pas !

— J'ai peur... il ne faut pas... Mr Henchard a dit...

— Peu m'importe ce qu'a dit Mr Henchard ou un autre ! C'est une vraie folie, de faire cela. Courez vous habiller tout de suite, Whittle.

— Holà, holà ! s'écria Henchard qui arrivait dans la cour. Qui est-ce qui le renvoie ?

Tous les regards se tournèrent vers Farfrae.

— C'est moi, fit l'Écossais. Je trouve que cette plaisanterie a été poussée assez loin.

— Et moi je dis que non. Monte dans la charrette, Whittle.

— Pas tant que je suis régisseur ici, protesta Farfrae. Il va rentrer chez lui, ou c'est moi qui sortirai pour toujours de cette cour.

Henchard le regardait, le visage rouge et durci. Mais il hésita un instant et leurs yeux se rencontrèrent. Donald s'avança vers son patron dans les yeux duquel il lisait un regret de sa violence.

— Allons, monsieur, fit-il tranquillement, un homme dans votre situation ne fait pas cela. C'est de la tyrannie, et c'est indigne de vous.

— Ce n'est pas de la tyrannie ! protesta Henchard comme un enfant boudeur. C'était pour qu'il s'en souvienne !

Puis, avec l'accent d'un homme douloureusement blessé :

— Pourquoi m'avez-vous ainsi parlé devant les hommes, Farfrae ? Vous auriez pu attendre que nous soyons seuls. Ah, je sais pourquoi : je vous ai dit le secret de ma vie – imbécile que je suis ! – et vous en profitez.

— Je l'avais oublié, répondit simplement Farfrae.

Henchard baissa les yeux sans répondre, et tourna le dos. Dans le courant de la journée,

Donald apprit que Henchard avait, tout l'hiver précédent, fourni la vieille mère d'Abel de charbon et de tabac à priser ; son indignation contre le marchand de grains s'en atténua. Mais Henchard restait sombre et silencieux, et comme un de ses hommes lui demandait s'il devait ou non monter de l'avoine dans un grenier du haut, il répondit sèchement :

— Demandez à Mr Farfrae ; c'est lui le maître, ici !

Et, moralement, le jeune homme était maître en effet, la chose n'était pas douteuse. Admiré plus que quiconque, jusque-là, dans son cercle, Henchard avait perdu sa supériorité. Un jour, voulant une appréciation sur la valeur d'une meule de foin, les filles d'un fermier défunt de Durnover envoyèrent un enfant à Mr Farfrae pour le prier de venir donner son avis. Le messenger ne rencontra pas Farfrae mais Henchard dans la cour.

— Très bien, répondit le maire, je vais venir.

— Et Mr Farfrae s'il vous plaît ? insista l'enfant ; il viendra aussi ?

— Je vais par là-bas... Pourquoi Mr Farfrae ? demanda Henchard avec un regard fixe et rêveur. Pourquoi veut-on toujours avoir affaire à Mr Farfrae ?

— Probablement parce qu'on l'aime tant... C'est ce qu'on dit.

— Oh, je vois... c'est ce qu'on dit... vraiment ? On l'aime parce qu'il est plus malin et qu'il en sait plus long que Mr Henchard, et qu'en somme Mr Henchard ne lui vient pas à la cheville, hein ?

— Oui, c'est bien cela, monsieur... une partie de ce qu'on dit.

— Ah, on en dit davantage ?... Oui, bien sûr ! Quoi donc ? Tiens, voilà six pence pour t'acheter quelque chose à la foire.

— On dit qu'il est mieux luné, et que Henchard, près de lui, n'est qu'un imbécile ! Et quand les ouvrières rentrent chez elles, elles déclarent : « C'est un bijou, cet homme-là, un gars fait au moule ; c'est le plus gentil des hommes, et l'oiseau qu'on voudrait s'offrir ! » Ou bien elles disent : « C'est le plus fort des deux, de plusieurs points, qu'elles disent, et on voudrait bien qu'il soit le maître à la place de Henchard. »

— Toujours des bêtises ! grommela Henchard avec un dépit contenu. Tu peux filer, maintenant. Et c'est *moi* qui viendrai évaluer le foin, moi, tu entends ?

L'enfant s'éloigna, laissant Henchard murmurer entre ses dents :

— On voudrait qu'il soit le maître ici ?... Ah oui ?

Il partit pour Durnover et rencontra Farfrae en chemin. Ils firent route ensemble ; Henchard tenait les yeux fixés sur le sol.

— Cela ne va pas aujourd'hui ? s'enquit Donald.

— Mais si, cela va très bien ! répondit Henchard.

— Vous êtes un peu triste, sûrement... Il n'y a pourtant pas de quoi être fâché ; c'est de la belle marchandise que l'on a rapportée de Blackmoor. À propos, les gens de Durnover demandent qu'on évalue leur foin.

— Je le sais, j'y vais.

— J'y vais avec vous.

Comme Henchard ne répondait pas, Donald se mit à fredonner à voix basse ; mais il s'arrêta tout à coup, à proximité de la maison du défunt :

— Ah, je ne pensais plus que leur père est mort ! Je me tais. Comment ai-je pu l'oublier ?

— Vous vous souciez bien des sentiments des gens ! ricana Henchard ; oh oui, surtout des miens !

— Si je vous ai blessé, j'en suis bien fâché, monsieur, répondit en s'arrêtant court l'Écossais, dont le visage exprima à nouveau un sentiment de regret. Mais pourquoi dire... ou penser même,

chose semblable ?

Le nuage qui obscurcissait le front de Henchard se dissipa, et se tournant vers Donald, dont il regardait la poitrine plutôt que le visage :

— J'ai entendu des racontars qui m'ont vexé, avoua-t-il. C'est pour cela que je vous ai parlé sèchement en oubliant ce que vous êtes réellement. Tenez, je ne veux plus m'occuper de ce foin ; vous ferez bien mieux la chose que moi, Farfrae, et c'est vous qu'on a demandé, d'ailleurs. Il faut que je préside une réunion du conseil, à onze heures, et le moment s'approche.

Ils se séparèrent sur ce renouveau d'amitié ; Donald ne voulut pas interroger le maire sur le sens de paroles qui lui restaient obscures. Henchard avait retrouvé sa tranquillité ; il ne songeait plus cependant à Farfrae sans une confuse appréhension, et se repentait souvent d'avoir ouvert son cœur au jeune homme et de lui avoir confié les secrets de sa vie.

C'est ainsi que l'attitude de Henchard se faisait de jour en jour plus réservée à l'endroit de Farfrae. Il se montrait courtois, trop courtois même et l'Écossais s'étonnait des façons cérémonieuses affectées par un homme un peu fruste jusque-là, dans sa sincérité chaleureuse. Le marchand de blé ne posait plus guère ou plus jamais le bras sur l'épaule du jeune homme, pour l'écraser à demi sous son amicale pression. Il avait cessé de venir chercher Donald dans son logis en le hélant dans le couloir : « Hé, Farfrae, mon garçon, venez donc dîner avec nous ! Ne vous confinez pas dans votre solitude. » Mais il n'y avait pas, pour cela, grand changement dans la routine des affaires quotidiennes.

Ainsi coulaient leurs vies, lorsqu'on fit un jour passer dans tout le pays une proposition de réjouissances publiques, pour célébrer un récent événement national.

Casterbridge, volontiers paresseux, fit quelque temps la sourde oreille. Mais un jour, Donald Farfrae aborda le sujet, et demanda à Henchard s'il aurait quelque objection à lui prêter des bâches ainsi qu'à certains de ses compagnons ; ils voulaient, au jour indiqué, organiser une petite fête, dont l'entrée serait fixée à tant par tête, et cherchaient à s'assurer d'un abri contre la pluie.

— Prenez autant de toiles que vous voudrez, acquiesça Henchard.

Voyant son régisseur engagé dans l'affaire, le marchand de blé se piqua d'émulation. C'était, se disait-il, pure négligence de sa part, en tant que maire, de n'avoir pas encore saisi le conseil d'un projet de fête. Mais ce diable de Farfrae s'était si bien hâté qu'il enlevait aux autorités de la ville toute chance d'initiative. Il n'était pas trop tard, cependant, pour organiser des réjouissances, et Henchard résolut, après réflexion, de se charger de toutes les responsabilités, si les autres conseillers voulaient le laisser faire. Ce à quoi ils consentirent volontiers, étant, pour la majorité, des vieillards paisibles qui témoignaient d'un goût prononcé pour une existence sans tracas.

Henchard commença donc ses préparatifs pour une organisation brillante et digne de la vénérable ville. Quant aux pauvres projets de Farfrae, s'il ne les oublia pas, c'était pour se dire, de temps en temps : « Faire payer tant par tête pour l'entrée, c'est bien une idée d'Écossais ! Qui va vouloir donner un sou ? » Les distractions que le maire comptait offrir à ses administrés devaient être entièrement gratuites.

Il était si bien arrivé à se reposer de toutes choses sur Donald, qu'il eut de la peine à ne point lui demander son avis en cette circonstance. Mais il sut se contraindre, à force de volonté. Non, se disait-il, Farfrae saurait si bien suggérer des idées, avec sa claire intelligence, que Henchard tomberait malgré lui au rang de second violon et serait réduit à accompagner les chansons de son régisseur.

Les projets du maire rencontrèrent une approbation générale, surtout quand on sut qu'il entendait en supporter tous les frais.

Tout près de la ville s'élevait un tertre gazonné, entouré de remblais sur ses quatre faces ; carrés ou non, les ouvrages de ce genre étaient aussi communs aux alentours de Casterbridge que les mûres des buissons. C'est là que se tenaient toutes les fêtes, réunions ou foires à moutons dont l'importance ne s'accommodait pas de l'espace restreint des rues. Le tertre, qui commandait une vue étendue sur des lieues de campagne, dévalait sur un de ses côtés, en pente douce vers la Froom. C'est cet aimable endroit que Henchard avait choisi comme scène de ses futurs exploits.

Il fit placer dans toute la ville de grandes affiches roses, annonçant des jeux de toutes sortes, et mit en branle, sous sa propre surveillance, une petite troupe de travailleurs. Ils dressèrent des mâts de cocagne, garnis à leur sommet de jambons fumés et de fromages du pays. Ils disposèrent des rangées de claies pour les sauteurs ; ils jetèrent sur la rivière une perche suiffée, dont l'autre bout tenait attaché un cochon vivant, destiné à devenir la propriété de celui qui saurait franchir l'eau. On trouverait aussi brouettes et ânes pour les courses, scène pour les joutes de boxe, de lutte et autres jeux violents, sacs pour empêtrer les coureurs. Enfin, soucieux de ses principes, Henchard offrait un thé monstre, auquel étaient invités gratuitement tous les habitants de la ville. Les tables s'allongeaient parallèlement au talus intérieur du rempart, et des auvents les abritaient.

Le maire considérait, dans ses allées et venues, l'aspect peu engageant des préparatifs de Farfrae sur l'avenue de l'ouest. L'Écossais avait disposé des bâches disparates et bariolées en les accrochant, sans se préoccuper de l'effet produit, aux branches d'arbres. Henchard était rassuré à l'avance, et confiant dans la supériorité de ses propres dispositions.

Le grand jour arriva. Le ciel, remarquablement clair depuis un ou deux jours, était voilé ce matin-là ; le temps menaçait et le vent donnait une sensation de pluie imminente. Henchard regrettait de s'être trop fié à la persistance du beau temps. Mais il était trop tard pour modifier ou renvoyer la fête, l'on mit la dernière main aux préparatifs. À midi, une petite pluie fine et égale se mit à tomber, commençant et grossissant si insensiblement qu'il eût été difficile de dire quand le beau temps avait cessé pour faire place à la pluie. Une heure plus tard, la bruine s'était résolue en une pluie torrentielle et monotone, qui s'abattait sur la terre comme un châtiment du ciel dont on n'aurait pu prévoir la fin.

Un bon nombre de personnes s'étaient pourtant héroïquement réunies sur le tertre, mais, à trois heures, Henchard comprit que ses projets étaient voués à un irrémédiable échec. En haut des mâts, les jambons laissaient goutter leur fumée sous forme d'une liqueur brune ; le cochon tremblait sous la pluie ; les fibres du sapin perçaient sous les nappes des tables, car les auvents laissaient librement entrer la pluie, et c'eût été, à cette heure, entreprise inutile que d'en clore les côtés. Au-delà de la rivière, le pays disparaissait ; le vent jouait de la harpe éolienne sur les cordes des tentes, et sa violence se fit telle que les toiles furent brusquement plaquées sur le sol ; ceux qui avaient cherché un abri sous les auvents durent ramper sur les pieds et les mains pour s'en dépêtrer.

Vers six heures, pourtant, la tempête s'apaisa, et une brise fraîche sécha l'humidité sur les pentes herbeuses. On jugea possible, en somme, d'exécuter le programme. Les tentes furent redressées ; les musiciens sortirent de leur abri, et l'on enleva les tables pour faire place aux danseurs.

— Mais où donc est le public ? s'étonna Henchard en ne voyant, au bout d'une demi-heure, que deux hommes et une femme prêts à danser. Les boutiques sont fermées ; pourquoi ne vient-on pas ?

— Ils sont chez Farfrae, sur l'avenue de l'ouest, répondit un conseiller qui se tenait près du maire, sur le terrain de la fête.

— Quelques-uns, je veux bien ; mais tous les autres ?

— Tous ceux qui sont sortis de chez eux sont là-bas.

— Alors ce sont des imbéciles.

Henchard s'éloigna, l'air sombre. Un ou deux jeunes gens s'essayèrent bravement à grimper aux mâts, pour ne pas laisser perdre les jambons, mais il n'y avait personne pour applaudir à leurs efforts, et la scène prenait un aspect si lamentable que le maire ordonna d'en finir et de clore la fête ; les victuailles seraient distribuées aux pauvres de la ville. Et il ne resta bientôt plus

sur le tertre que les claies, les mâts et les tentes.

Henchard retourna chez lui et prit le thé avec sa femme et sa fille. Puis il sortit au crépuscule. Il vit, dans la pénombre, tous les promeneurs se diriger vers un point particulier de l'une des avenues. Henchard les suivit, et entendit bientôt le son d'instruments à cordes qui sortaient de l'enceinte édifiée par Farfrae, le pavillon comme il l'appelait. En s'approchant, le maire vit que l'on avait ingénieusement dressé, sans cordes ni perches, une tente gigantesque. On avait choisi le point le plus épais de l'allée de platanes, dont les rameaux formaient au-dessus de l'avenue un impénétrable lacis ; la toile, fixée aux branches, dessinait une voûte cintrée, l'extrémité exposée au vent était close ; l'autre restait ouverte ; Henchard fit le tour de la tente, et put voir à l'intérieur.

On eût dit d'une nef de cathédrale, dont un pignon aurait été abattu, mais la scène qui s'y déroulait n'avait rien de religieux. Une bourrée ou une gigue quelconque animait les danseurs, et le paisible Farfrae, costumé aujourd'hui en Highlander farouche, virait et sautait en mesure avec les autres. Pendant un instant, Henchard ne put s'empêcher de rire ; mais il remarqua bientôt l'admiration fervente que reflétaient pour l'Écossais les visages féminins. La gigue achevée, on réclama une danse nouvelle, et Donald, un instant sorti pour reparaître sous ses vêtements habituels, trouva aussitôt un nombre illimité de danseuses, chacune des jeunes filles se montrant toute prête à accueillir un homme qui se montrait aussi apte que celui-là à la poésie de la danse.

La ville tout entière se pressait sur la Promenade, car les habitants n'avaient jamais encore rêvé salle de danse aussi plaisante. Elizabeth et sa mère faisaient partie des spectateurs ; la jeune fille restait pensive, mais s'intéressait fort au spectacle, et dans ses yeux s'allumait une lueur de désir et d'attente, comme si la Nature, pour les peindre, avait emprunté les pinceaux du Corrège. Les danses se poursuivaient avec une ardeur toujours égale, et Henchard attendait, en se promenant de long en large, que sa femme fût disposée à rentrer. Il ne voulait pas rester en pleine lumière, mais l'obscurité lui ménageait de désagréables surprises, car il y entendait des réflexions, qui commençaient à se faire trop fréquentes :

— La fête de Mr Henchard n'était rien à côté de celle-ci, disait un homme. Il faut être complètement toqué pour s'imaginer qu'on va aller dans un endroit aussi lugubre un jour pareil !

Ce à quoi l'autre répondit que, de l'avis général, ce n'était pas seulement dans les faits de ce genre que le maire faisait des bourdes. « Où en seraient ses affaires, sans ce garçon-là ? C'est la fortune qui l'a envoyé à Henchard, dont les comptes étaient un vrai fourré broussailleux, quand Mr Farfrae est arrivé. Pour compter ses sacs, il les rangeait comme une palissade, et les marquait à la craie ; il mesurait les meules en longueurs de bras, pesait ses bottes au monte-charge, évaluait son foin d'un coup de tête, et fixait ses prix avec un juron. Tandis que maintenant, ce garçon-là fait tout comme un savant, avec chiffres et mesures. Et le blé qui sentait quelquefois si fort la souris, que les gens pouvaient en reconnaître l'espèce en mangeant leur pain ! Farfrae a trouvé un si bon moyen de le purifier que l'on ne soupçonnerait pas la moindre bête de s'y être promenée. Oh oui, tout le monde ne parle que de lui, et de la peine que Mr Henchard se donne pour le garder, conclut l'homme.

— Mais il ne le gardera pas bien longtemps quand même, reprit le premier interlocuteur.

— Non, certes ! grommela entre ses dents Henchard, caché derrière un arbre. Ou bien il n'y aurait plus qu'à renoncer à la situation et à la réputation que j'ai su conquérir depuis dix-huit ans.

Il retourna vers le pavillon. Farfrae dansait avec Elizabeth-Jane une danse singulière, vieille danse de campagne, la seule qu'elle connût. Le jeune homme s'imposait une sobriété de gestes en rapport avec l'attitude réservée d'Elizabeth, ce qui ne l'empêchait pas de faire briller aux yeux des assistants les dessins des petits clous qui garnissaient ses semelles. Elizabeth s'était laissé

entraîner par la musique, une musique au rythme rapide, bondissant, sautillant, de notes basses, sur la corde métallique des violons, qui rebondissaient tout à coup sur la chanterelle, comme en une montée et une descente éperdues d'échelles. « Miss M'Leod d'Ayr », c'était le nom de cette danse, très populaire en Écosse, au dire de Farfrae.

Quand elle fut finie, la jeune fille chercha dans les yeux de Henchard une approbation qu'elle ne trouva pas. Le maire ne paraissait pas la voir.

— Dites donc, Farfrae, fit-il, en homme qui a l'esprit autre part, j'irai moi-même au grand marché de Port-Bredy demain. Vous pourrez rester chez vous, pour ranger votre malle et reposer vos genoux, après toutes vos gambades.

Et il fixait sur l'Écossais un regard hostile, commencé en sourire.

D'autres notables s'approchaient, et Donald se retira à l'écart.

— Eh bien, Henchard, fit l'alderman Tuber en appuyant comme un couteau à fromage son pouce sur la poitrine du maire, voilà une rude concurrence. Jacques est aussi fort que son maître, hein ? Il vous a coupé l'herbe sous les pieds.

— Voyez-vous, Mr Henchard, fit l'avocat, en ami bien intentionné, votre erreur, c'est d'être allé vous placer si loin. Vous auriez dû lui prendre son idée, et installer vos jeux dans un endroit abrité comme celui-ci. Mais vous n'y avez pas pensé, et c'est pour cela qu'il vous a enfoncé.

— C'est lui qui va bientôt prendre le dessus, et tout faire marcher chez vous, ajouta le jovial Mr Tubber.

— Non pas ! protesta Henchard, d'un ton sombre ; il ne fera rien marcher du tout, car il va me quitter incessamment.

Et regardant Donald, qui s'était rapproché :

— Les services de Mr Farfrae comme régisseur chez moi tirent à leur fin, n'est-ce pas, Farfrae ?

Le jeune homme, qui lisait aussi clairement que dans un livre entre les plis et les rides du rude visage de Henchard, acquiesça tranquillement en expliquant simplement, devant l'expression des regrets et de la surprise des assistants, que Mr Henchard n'avait plus besoin de ses services.

Henchard rentra chez lui apparemment satisfait. Mais, le lendemain matin, quand sa fureur jalouse fut calmée, le cœur lui manqua à la pensée de ce qu'il avait fait. Il fut plus troublé encore en voyant que, cette fois, Farfrae était décidé à le prendre au mot.

Elizabeth-Jane avait compris, à l'attitude de Henchard, qu'elle avait commis un impair en acceptant de danser. Seulement, dans sa naïveté, elle ne comprenait pas la nature de sa faute, et il fallut, pour l'éclairer, un mot soufflé par une personne de connaissance. Comme belle-fille du maire, elle n'était pas tout à fait à sa place au milieu d'une foule aussi mêlée que celle qui remplissait le pavillon.

Ses joues, ses oreilles et son menton prirent aussitôt feu comme des charbons ardents, au simple soupçon qu'elle pût faire montre de goûts inférieurs à sa situation et valoir aux siens une sorte de honte.

Très peinée d'une telle pensée, elle se mit en quête de sa mère, mais Mrs Henchard, qui avait encore bien moins de notions conventionnelles que sa fille, était déjà partie en laissant à Elizabeth la liberté de rentrer quand bon lui semblerait. La jeune fille errait donc sous les allées touffues, véritable voûte vivante et obscure de bois, qui bordait les limites de la ville ; elle s'arrêta en entendant un pas qui s'approchait d'elle ; c'était Farfrae, auquel Henchard venait de signifier son congé ; il reconnut le visage de la jeune fille éclairé à la lueur de la tente.

— Ah, c'est vous, miss Newson ? Et moi qui vous cherchais partout, fit-il en surmontant la tristesse que lui causait l'hostilité du marchand de blé. Puis-je vous accompagner jusqu'au coin de votre rue ?

Malgré la petite incorrection d'une telle offre, Elizabeth ne fit pas d'objection. Les deux jeunes gens longèrent donc côte à côte la promenade de l'ouest ; ils débouchaient dans l'allée du Jeu de boules, quand Farfrae rompit le silence :

— Il est probable que je vous quitte bientôt, miss Newson.

— Pourquoi cela ? balbutia-t-elle.

— Oh, simple affaire de commerce, rien de plus. Ne nous en tourmentons pas ; cela vaut mieux sans doute ; mais j'avais espéré vous faire danser encore une fois.

Elle dit qu'elle ne savait pas danser, pas bien danser au moins.

— Mais si, vous dansez bien ; c'est le goût de la danse, bien plus que la science des pas, qui fait les bons danseurs... Je crains d'avoir blessé votre beau-père en organisant cette affaire ! Et, maintenant, je vais peut-être devoir partir pour l'autre bout du monde !

C'était là pour Elizabeth une perspective si mélancolique qu'elle laissa échapper un soupir... soupir bien entrecoupé, pour que son compagnon ne l'entendît pas. Mais l'ombre donne de l'audace, et l'Écossais, qui avait peut-être tout de même entendu le soupir, reprit impétueusement :

— Je voudrais être plus riche, miss Newson, et n'avoir pas offensé votre beau-père. Je vous demanderais bientôt quelque chose... oui, je vous le demanderais ce soir même... Mais je n'ai pas le droit d'avoir une telle audace !

Ce qu'il aurait demandé, il ne le dit point et, au lieu de l'interroger, la jeune fille garda le silence des gens qui ne comprennent point. Ils avaient un peu peur l'un de l'autre. Ils marchaient côte à côte sur les remparts, et allaient arriver au bout de l'allée du Jeu de boules ; vingt pas encore et les arbres cesseraient ; ce serait le coin de la rue et la lumière des réverbères ; cette pensée arrêta leurs pas.

— Je n'ai jamais su qui nous avait envoyé comme des nigauds au grenier de Durnover, fit

Donald de sa voix modulée, et vous, miss Newson ?

— Moi non plus.

— Je me demande pourquoi on a fait cela ?

— C'était une farce, sans doute.

— Qui sait ? Ce n'était peut-être pas pour cela. On voulait peut-être nous faire attendre là-bas ensemble, et causer. Enfin ! J'espère que Casterbridge ne m'oubliera pas si je m'en vais.

— Oh ! j'en suis sûre ! fit-elle vivement. Moi, je voudrais que... vous ne partiez pas du tout.

Ils étaient arrivés dans la lumière des lampes.

— Eh bien, j'y repenserai, fit Donald. Mais je ne veux pas aller jusqu'à votre porte ; je vais vous quitter pour ne pas irriter davantage votre père.

Ils se séparèrent ; Farfrae se replongea dans l'ombre de l'allée, et Elizabeth-Jane remonta la rue. Sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle se mit soudain à courir à toutes jambes jusqu'à la porte de son père. « Oh, mon Dieu ! Qu'est-ce que je fais ? », se dit-elle, hors d'haleine.

Dans sa chambre, elle réfléchit à la phrase énigmatique de Farfrae, et chercha ce qu'il pouvait bien, sans l'oser, vouloir lui demander. Une observation silencieuse lui avait, depuis longtemps, fait sentir la faveur, chaque jour croissante, dont le jeune homme jouissait auprès des gens de la ville ; connaissant la nature de Henchard, elle avait prévu que le séjour de Farfrae dans la maison ne serait plus de longue durée, et la nouvelle donnée par l'Écossais ne lui causait qu'une médiocre surprise. Allait-il, malgré ses dires et le congé signifié par Henchard, rester à Casterbridge ? Une telle décision eût pu expliquer le mystère de ses paroles.

Le lendemain, le vent soufflait si violemment qu'en errant dans le jardin Elizabeth trouva un morceau de papier, brouillon de lettre d'affaires écrite par Farfrae, qui avait volé par-dessus le mur. Elle emporta chez elle le chiffon inutile et se mit à en copier la calligraphie, qu'elle admirait fort. La lettre commençait par les mots : « Chère madame » ; la jeune fille traça son nom sur une feuille blanche et, posant la feuille sur le mot « madame », vit ressortir cet en-tête : « Chère Elizabeth-Jane. » Une flamme brusque lui monta au visage et l'envahit toute, bien qu'il n'y eût personne pour voir ce qu'elle venait de faire. Elle déchira vivement le papier et le jeta. Puis, retrouvant son calme, elle se mit à rire, fit quelques pas dans sa chambre et rit à nouveau ; mais son rire n'était pas un rire de joie ; il avait un accent de détresse.

On sut bientôt dans Casterbridge que Farfrae et Henchard avaient décidé de se passer l'un de l'autre. L'anxiété d'Elizabeth à l'idée du départ possible de Farfrae atteignit un point qui la troubla, car elle ne pouvait plus s'en dissimuler la cause. Elle finit par apprendre qu'il n'allait pas quitter la ville. Un négociant, qui faisait sur une échelle modeste le même genre d'affaires que Henchard, avait vendu son fonds à Farfrae, qui devenait ainsi, pour son propre compte, marchand de foin et de grains.

Le cœur d'Elizabeth battit lorsqu'elle apprit cette décision, qui prouvait chez l'Écossais une ferme intention de rester à Casterbridge ; pourtant un homme qui se fût le moins du monde soucie d'elle eût-il compromis ses chances en se dressant comme concurrent en face de Henchard ? Sûrement non, et ce devait être une fantaisie passagère qui l'avait poussé à parler si doucement à la jeune fille.

Voulant se rendre compte si son aspect au soir du bal était de nature à fixer, du premier coup, un amour hésitant, elle se vêtit exactement comme elle l'était ce soir-là – mousseline, mantelet de soie, petits souliers et parasol – et se regarda dans la glace. L'image renvoyée par le miroir ne pouvait, décidément, inspirer qu'un attachement fugace, et rien de plus ; « juste assez pour lui donner un peu de folie... et pas assez pour qu'il en reste ému », se dit-elle sans illusions ; puis

elle songea, avec quelque tristesse, que l'Écossais avait dû comprendre, depuis lors, quel esprit simplet et sans éclat animait cette aimable enveloppe.

De ce moment, lorsqu'elle sentait son cœur battre pour le jeune homme, elle se disait avec une ironie un peu douloureuse : « Non, non, Elizabeth-Jane, ces rêves-là ne sont pas faits pour toi. » Elle s'efforçait de ne plus le rencontrer et de ne plus songer à lui ; elle réussissait bien à ne plus le voir, mais commandait moins aisément à ses pensées.

Henchard, blessé de sentir que Farfrae ne voulait plus se plier à son humeur, conçut une fureur sans bornes en apprenant la décision du jeune homme. C'est à l'hôtel de ville, après une réunion du conseil, qu'il apprit l'intention manifestée par Farfrae de s'établir à son propre compte, et les éclats de sa voix portaient jusqu'à la pompe municipale lorsqu'il exprima aux conseillers son sentiment à ce sujet. Ces accents prouvaient que, s'il avait su se contenir longtemps pour conquérir ses titres de maire, de marguillier et d'autres fonctions encore, on aurait trouvé, en grattant l'écorce de Michel Henchard, les mêmes éléments volcaniques qu'au temps où il vendait sa femme à la foire de Weydon.

— Eh bien, il est de mes amis, et je suis des siens... ou sinon que sommes-nous ? Que le diable m'emporte ! Si je n'ai pas été son ami, qui l'aurait donc été, je voudrais le savoir ? Est-ce qu'il n'est pas arrivé ici sans une paire de souliers valides à ses pieds ? Est-ce que je ne l'ai pas gardé chez moi, en lui donnant une place... en lui donnant de l'argent... autant qu'il en voulait ? Je n'ai pas marchandé, je lui ai dit : "Indiquez-moi votre prix !" J'aurais partagé mon dernier morceau de pain avec ce garçon-là, tant je l'aimais ! Et maintenant, il me défie ! Mais qu'il fasse attention, il va y avoir lutte, une lutte à l'achat et à la vente, notez-le ! Achat loyal et loyale vente ! Et si je ne puis pas écraser un freluquet comme cela, c'est que je ne vauds pas un liard ! On montrera qu'on connaît son affaire, aussi bien que n'importe qui.

Les conseillers se tinrent cois. Henchard avait perdu de sa popularité depuis le temps où, quelque deux ans auparavant, sa prodigieuse énergie l'avait fait élire à la première magistrature. S'ils avaient collectivement tiré profit de cette qualité du marchand de grains, ses collègues avaient individuellement regimbé contre lui en plus d'une occasion. Ils le laissèrent donc quitter seul la salle des délibérations et descendre la rue.

En arrivant chez lui, il eut une sorte d'amère satisfaction à se remémorer quelque chose. Il appela Elizabeth-Jane, qui parut inquiète en voyant son visage tourmenté.

— Je n'ai aucun reproche à te faire, dit-il pour tranquilliser la jeune fille. Seulement, je voudrais te mettre en garde, mon enfant. Ce jeune homme, Farfrae... c'est de lui qu'il s'agit. Je l'ai vu te parler deux ou trois fois ; il a dansé avec toi le soir de la fête, et t'a accompagnée jusqu'ici... Non, non, je ne te blâme pas ! Mais dis-moi : lui as-tu fait une promesse inconsidérée ? Es-tu le moins du monde sortie des banalités avec lui ?

— Non, je ne lui ai rien promis.

— Parfait ! Tout est bien qui finit bien. Je te demande instamment de ne plus le voir.

— Soit, monsieur !

— Tu le promets ?

Elle hésita un instant, puis :

— Oui, si vous y tenez tant.

— J'y tiens. C'est un ennemi de notre maison !

Elizabeth partit, et Henchard s'assit pour écrire, de sa lourde écriture, ce mot à Farfrae :

*Monsieur, je souhaite qu'à l'avenir ma belle-fille et vous soyez des étrangers l'un pour l'autre. Elle m'a promis de son côté de ne plus écouter vos avances ; je compte que vous voudrez bien ne plus essayer de la revoir. Mr Henchard.*

On aurait pu supposer assez de diplomatie à Henchard pour comprendre que le meilleur *modus vivendi*, à l'égard de Farfrae, était de l'encourager à devenir son gendre. Mais le caractère décidé du maire se fût mal accommodé d'un détour semblable ; il eût répugné à acheter un rival, et était, au surplus, parfaitement brouillé avec toutes les finesses de ce genre. Qu'il aimât ou détestât les gens, il ne calculait guère plus qu'un buffle, et sa femme n'avait pas osé suggérer une ligne de conduite qu'elle eût, de son côté, et pour de multiples raisons, suivie avec joie.

Cependant, Donald Farfrae s'était installé dans le quartier de Durnover, aussi loin que possible des magasins de Henchard et marquait une intention bien nette de ne point traiter avec les clients de son ancien ami et patron. Il y avait, se disait-il, place pour deux, et pour plus encore, à Casterbridge. La ville était petite, mais le commerce des foins et des grains y était relativement important et, avec son habituelle pénétration, le jeune homme sentait une occasion à saisir.

Sa résolution de ne rien faire qui pût paraître un acte de concurrence à l'égard du maire était si bien arrêtée qu'il refusa son premier client – un gros fermier bien connu du voisinage – parce que cet homme s'était adressé à Henchard trois mois auparavant.

— Il a été mon ami, disait Farfrae, et ce n'est pas à moi à lui prendre un client. Je suis bien fâché de ne pouvoir vous servir, mais je ne veux pas nuire à un homme qui a été si bon pour moi.

Cette louable réserve n'empêcha point le commerce de l'Écossais de prendre de l'extension. Que ce fût le fait d'une énergie septentrionale, toute-puissante en face de l'indolence des dignes habitants du Wessex, ou simple chance, il est certain que tout ce que touchait le jeune homme prospérait aussitôt. Comme Jacob à Padan-Aram, à peine décidait-il humblement de s'en tenir aux rares brebis rayées et tachetées du commerce que les brebis rayées et tachetées se multipliaient et l'emportaient en nombre sur les autres.

Mais sans doute la chance n'avait-elle que peu de part à un tel succès. Le Destin, c'est le Caractère, a dit Novalis, et le caractère de Farfrae était exactement l'inverse de celui de Henchard, que l'on aurait assez justement comparé à Faust ; comme Faust, on aurait pu le définir comme un être violent et sombre, sorti de la route des hommes vulgaires, sans phare pour se guider sur une voie meilleure.

Farfrae avait reçu le mot qui le priait de mettre fin à toute assiduité auprès d'Elizabeth-Jane. Ses avances avaient été si timides qu'une telle interdiction était presque superflue. Il avait pris conscience pourtant du vif intérêt éveillé en lui par la jeune fille et il décida après réflexion que mieux valait pour le bien d'Elizabeth, autant que pour le sien propre, ne point jouer pour l'instant le rôle de Roméo. Ainsi étouffa-t-il son attachement naissant.

Le temps vint où, malgré ses efforts pour éviter toute collision avec son ancien ami, Farfrae fut contraint par simple esprit de défense, à se mesurer avec Henchard dans un duel commercial à mort. Il ne lui suffisait plus de rompre pour parer les attaques terribles du maire. Dès que s'ouvrit entre eux la guerre des tarifs, les assistants suivirent avec intérêt leur combat, dont quelques-uns pressentaient l'issue. C'était en quelque sorte la finesse du Nord opposée à la violence du Midi – poignard contre gourdin – et l'arme de Henchard était de celles qui, si elles n'assomment pas au premier coup, laissent leur possesseur à la merci de son adversaire.

Ils se rencontraient presque tous les samedis, dans la foule des fermiers qui se pressaient sur la place pour leur marché hebdomadaire. Donald était toujours prêt à échanger quelques paroles amicales avec son ancien patron et cherchait même à le faire, mais le maire lui jetait au passage un regard foudroyant, en homme qui a subi pertes et peines, et ne peut pardonner de tels torts à son adversaire ; l'air de perplexité soumise de Farfrae ne l'apaisait nullement. Les gros fermiers, les marchands de grains, les meuniers, les commissaires-priseurs et autres autorités du marché avaient chacun, dans la halle aux grains, une place désignée et inscrite à son nom. Lorsqu'à la

série familière des « Henchard », des « Everdene », des « Shinar », des « Darton » et autres vint s'ajouter le nom de « Farfrae », en caractères flambant neufs, Henchard se sentit piqué au vif ; comme Bellérophon, il sortit de la foule, l'âme rongée.

De ce jour, le nom de Farfrae fut bien rarement prononcé sous le toit du maire. Si, au déjeuner ou au dîner, la mère d'Elizabeth-Jane faisait une allusion imprudente aux faits et gestes de son favori, un regard suppliant de la jeune fille lui fermait la bouche, tandis que son mari grondait :

— Eh quoi, serais-tu mon ennemie, toi aussi ?

Depuis quelque temps déjà, Elizabeth pressentait une douleur prochaine, comme le voyageur placé sur le siège attend la secousse que va causer à la diligence un caniveau creusé dans la route.

Sa mère tomba malade, et la faiblesse l'empêcha de quitter la chambre. Henchard qui, en dehors de ses accès de colère, se montrait bon pour elle, envoya aussitôt chercher le plus riche et le plus achalandé des médecins, qu'il jugeait aussi devoir être le plus compétent. La nuit vint et on garda la lumière allumée jusqu'au matin. Au bout d'un ou deux jours, Mrs Henchard était rétablie.

Elizabeth, qui avait veillé sa mère, ne parut pas au déjeuner le second jour, et Henchard se trouva seul à table. Il tressaillit à la vue d'une lettre de Jersey, dont il ne s'attendait guère à revoir sur l'adresse l'écriture trop familière. Il la prit, la retourna, la contempla comme une vision d'autrefois, un coup d'œil jeté sur les choses du passé, et se décida à la lire, pour en finir avec d'inutiles conjectures.

Son amie avouait qu'elle avait fini par concevoir l'impossibilité de relations quelconques entre eux, maintenant que Henchard était remarié. Qu'une telle réparation fût pour lui la seule conduite possible, elle était forcée d'en convenir.

*À la réflexion donc, poursuivait-elle, je vous pardonne de grand cœur de m'avoir acculée à un tel dilemme, en me souvenant que vous ne m'aviez rien caché de votre passé, avant notre malheureuse connaissance, et que vous m'aviez, de la façon bourrue qui vous est habituelle, expliqué le risque que comportait toute intimité entre nous, malgré le peu de chances apparentes d'un retour de votre femme, après dix-huit ans d'absence. Toute cette affaire n'est donc imputable qu'à mon triste destin, et non à votre faute.*

*Je vous prie donc, Michel, d'oublier les lettres dont je vous accablais chaque jour, en un temps de détresse. Je les ai écrites à une époque où vous me paraissiez cruel à mon égard, mais sachant mieux apprécier aujourd'hui les nécessités de votre situation je vois combien mes reproches étaient mal fondés.*

*Maintenant, vous comprendrez, j'en suis sûre, que l'unique possibilité de bonheur futur pour moi dépend de l'absolu secret, en dehors de cette île, de toutes nos relations. Je sais que vous n'en parlerez jamais et n'en écrirez pas davantage. J'ai confiance en vous, mais il me reste une dernière précaution à prendre ; je voudrais qu'aucune de mes lettres, aucun objet quelconque m'ayant appartenu ne reste, par négligence ou par oubli, en votre possession. Je vous prierai donc de me rendre tout ce que vous avez pu garder de moi et, avant tout, les lettres que je vous ai écrites, dans un premier moment de désespoir.*

*Je vous remercie chaleureusement de la belle somme que vous m'avez fait tenir, comme baume sur la plaie de mon cœur.*

*Je suis en ce moment en route pour Bristol, où je vais voir mon unique parente. Elle est riche, et j'espère qu'elle fera quelque chose pour moi. Je reviendrai par Casterbridge et Budmouth, où je compte prendre le bateau. Pouvez-vous me rencontrer avec les lettres et les menus objets dont je vous parle ? Je serai, mercredi soir, à cinq heures et demie, dans la diligence qui change de chevaux devant l'hôtel de L'Antilope. Je porterai un châle de Paisley à centre rouge, et vous me verrez facilement. J'aimerais mieux recevoir ainsi le paquet, de vos mains, que de le savoir expédié par la poste. Et je reste toujours votre Lucetta.*

Henchard poussa un gros soupir :

— Pauvre petite, mieux vaudrait pour toi ne m'avoir jamais connu ! Sur mon âme, si je me trouvais jamais en situation de t'épouser, ce serait mon devoir de le faire... mon devoir, c'est certain.

La possibilité à laquelle il songeait était, naturellement, la mort de Mrs Henchard.

Acquiesçant au désir de Lucetta, il fit un paquet scellé de ses lettres et le mit de côté jusqu'au jour indiqué ; il voyait, dans cette idée de recevoir les objets de la main à la main, une ruse de la jeune femme pour échanger avec lui quelques mots sur le passé. Il eût préféré ne pas la revoir, mais, jugeant qu'il ne pouvait y avoir gros inconvénient à ce désir, il sortit à la brune et se posta en face du bureau de la diligence.

Il faisait froid ; la voiture était en retard. Henchard traversa la rue pendant que l'on changeait les chevaux, mais ne vit Lucetta ni à l'intérieur, ni sur le siège. Il conclut qu'un incident quelconque avait modifié les projets de la jeune femme, et, sans insister, retourna chez lui avec un certain soulagement.

Cependant Mrs Henchard s'affaiblissait rapidement et ne pouvait plus sortir. Un jour, après de profondes réflexions qui avaient paru la tourmenter fort, elle dit son désir d'écrire quelques mots. On plaça sur son lit un pupitre, du papier, une plume et, sur sa prière, on la laissa seule. Elle écrivit quelque temps, plia soigneusement son papier, demanda à Elizabeth de lui apporter cire et chandelle et, refusant toute aide, scella la lettre, y mit l'adresse et l'enferma dans son bureau. Voici la suscription qu'elle avait tracée sur l'enveloppe :

*Mr Michel Henchard. À n'ouvrir que le jour du mariage d'Elizabeth-Jane.*

Elizabeth veilla sa mère, nuit après nuit, et jusqu'à la limite de ses forces. Il n'y a point, pour apprendre à jeter sur le monde un regard sérieux, meilleure école que celle des gardes-malades, des « veilleurs », comme disent les gens de la campagne. Entre l'heure où le dernier vide-pot regagnait son logis et celle où commençait à s'agiter le premier moineau, le silence de Casterbridge n'était, en dehors des rares cris du veilleur de nuit, troublé pour Elizabeth que par le tic-tac frénétique de la pendule, qui répondait de la chambre à l'horloge de l'escalier ; ce bruit se faisait de plus en plus violent, et finissait par sonner comme un coup de gong dans les oreilles de la douce jeune fille qui se demandait pourquoi elle était née, pourquoi elle se trouvait dans cette chambre et clignait des yeux devant la veilleuse, pourquoi les choses autour d'elle affectaient la forme qu'elles avaient prise, de préférence à toute autre forme. Pourquoi les objets la regardaient-ils avec cet air d'impuissance, comme s'ils avaient attendu un coup de baguette magique qui les libérât de leur contrainte terrestre ? À quoi tendait et quand commençait ce chaos, appelé conscience, qui tournait en ce moment dans sa tête comme une toupie ? Ses paupières tombaient ; éveillée encore, elle dormait déjà.

Un mot de sa mère la tira de sa torpeur. Sans ambages, et comme si elle avait continué une conversation menée dans son esprit, Mrs Henchard lui disait :

— Tu te souviens de ce mot envoyé à Mr Farfrae et à toi-même, qui vous priait d'attendre quelqu'un dans une ferme de Durnover ? Tu avais cru que c'était une farce destinée à vous rendre ridicules ?

— Oui.

— Ce n'était pas une farce... C'était pour vous rapprocher. C'est moi qui avais écrit.

— Pourquoi cela ? demanda Elizabeth en tressaillant.

— Je voulais... que tu épouses Mr Farfrae.

— Oh, maman !

La tête d'Elizabeth se pencha à toucher ses genoux. Mais voyant que sa mère ne continuait pas :

— Quelle raison avais-tu de désirer cela, murmura-t-elle ?

— J'en avais une. Tu la comprendras un jour. J'aurais voulu que ce mariage se fît de mon vivant. Mais les choses ne tournent jamais comme on voudrait ! Henchard le déteste.

— Peut-être redeviendront-ils amis, soupira la jeune fille.

— Je ne sais pas... je ne sais pas...

Mrs Henchard s'assoupit bientôt et ne fit plus d'allusion à l'Écossais.

Peu après, passant un dimanche matin devant la maison de Henchard, Farfrae vit tous les rideaux baissés. Il tira la sonnette si doucement qu'il ne déclencha qu'une seule note sonore, puis un tintement discret ; on lui dit que Mrs Henchard était morte, venait de mourir sur l'heure même.

Quelques vieux habitants de la ville étaient groupés autour de la pompe commune, quand Farfrae passa ; ils y cherchaient, quand ils en avaient le temps, de l'eau de source, plus pure que celle de leur puits. Mrs Cuxsom qui venait de perdre là, sous prétexte de remplir sa cruche, un temps indéfini, donnait sur la mort de Mrs Henchard des détails qu'elle tenait de la garde-malade.

— Blanche comme un marbre qu'elle était, expliquait Mrs Cuxsom. Ah, la pauvre ! Une femme si attentionnée, qui s'était occupée de tous les préparatifs. « Oui, qu'elle disait, quand je serai partie, et que j'aurai rendu le dernier soupir, vous chercherez dans le plus haut tiroir de mon armoire, dans la chambre de derrière, près de la fenêtre ; vous y trouverez tout ce qu'il faut pour me mettre en bière ; un morceau de flanelle sous mon dos, et un autre plus petit sous ma tête ; des bas neufs pour mes pieds ; ils sont pliés dans le tiroir avec tout le reste. Il y a aussi quatre gros sous d'une once, les plus lourds que j'ai pu trouver, attachés dans des bouts de toile, deux pour mon œil droit, deux pour mon œil gauche, qu'elle disait, et, quand mes yeux ne s'ouvriront plus, vous enterrerez les sous, mes bons amis, et ne les dépenserez pas, car cela me ferait de la peine. Vous ouvrirez les fenêtres dès que je serai partie, et vous rendrez la maison aussi gaie que possible pour Elizabeth-Jane. »

— Ah, la pauvre !

— Martha a fait comme elle voulait et a enfoui les sous dans le jardin. Mais croiriez-vous que ce brigand de Christopher Coney a été les déterrer, pour les boire aux Trois Matelots. « Ma foi, qu'il disait, pourquoi que la mort volerait quatre gros sous à la vie ? La mort n'a déjà pas une si fameuse réputation, pour qu'on la respecte à ce point-là, qu'il disait. »

— C'est un coup de cannibale ! s'indigna l'auditoire.

— Mon Dieu, je ne suis pas tout à fait de votre avis, intervint Salomon Longways ; c'est aujourd'hui dimanche matin, et je ne voudrais pas, pour une pièce de douze sous en argent, blasphémer par un jour pareil. Mais je ne vois pas de mal à l'affaire. Le respect des morts, ça fait bien dans les cantiques ; je ne vendrais pas des squelettes – au moins des squelettes respectables – à vernir pour les étudiants, sauf dans un moment de chômage. Mais l'argent est rare, et on a la gorge sèche. Pourquoi, en effet, la mort volerait-elle quatre pence à la vie ? Je ne vois pas de trahison là-dedans.

— En tout cas, la pauvre âme ne pourrait plus rien dire, à cela ou à autre chose, répondit la mère Cuxsom. On va lui enlever toutes ses belles clefs, et ouvrir ses tiroirs ; les petites choses qu'elle ne voulait pas laisser voir, tout le monde les verra ; ses envies et ses habitudes, personne n'y pensera plus.

Henchard et Elizabeth causaient auprès du feu. Trois semaines s'étaient écoulées depuis l'enterrement de Mrs Henchard ; les lampes n'étaient pas allumées ; une flamme agitée et fantasque, jaillie d'un morceau de charbon, appelait sur la pénombre des murs le sourire de tous les objets qui pouvaient lui répondre : vieux trumeau à colonnes dorées et à énorme entablement, cadres des tableaux, boutons et poignées de portes, rosettes de cuivre, au bas des cordons de sonnettes disposés de chaque côté de la cheminée.

— Elizabeth-Jane, penses-tu souvent à tes anciennes années ? demanda Henchard.

— Oui, monsieur. Souvent.

— Et que vois-tu dans tes souvenirs ?

— Mon père et ma mère... et personne d'autre, ou presque.

Henchard prenait la mine d'un homme prêt à souffrir stoïquement, chaque fois qu'Elizabeth faisait allusion à Newson comme à « son père »...

— Ah ; il n'y a pas de place pour moi dans tes souvenirs ? fit-il... Newson était bon père ?

— Oui, monsieur, très bon.

Le visage de Henchard se crispa en une expression de hauteur farouche, qui s'adoucit pourtant peu à peu.

— Et si j'avais été ton vrai père, reprit-il, m'aurais-tu aimé autant que tu as aimé Richard Newson ?

— Je ne puis rien imaginer de tel, s'écria vivement la jeune fille. Je ne puis songer comme père à nul autre qu'à lui.

La mort avait pris sa femme à Henchard ; un refroidissement avait éloigné Farfrae, son ami et son bras droit ; l'ignorance tenait à l'écart Elizabeth-Jane. Seule la jeune fille pouvait revenir à lui. Son esprit balançait entre le désir de lui révéler sa paternité, et la sagesse qui aurait laissé les choses en l'état. Incapable de rester en place, il se mit à arpenter la pièce et vint se placer derrière la chaise d'Elizabeth, les yeux attachés sur le sommet de sa tête. Poussé par un désir irrésistible, il demanda brusquement :

— Qu'est-ce que ta mère t'avait dit... de notre histoire ?

— Que vous étiez parents par alliance.

— Elle aurait dû t'en dire plus long, avant de t'amener chez moi... Ma tâche en aurait été moins dure... Eliza-beth-Jane, c'est moi qui suis ton père, et non Richard Newson. C'est la honte seule qui a empêché tes pauvres parents de te faire cet aveu quand ils étaient encore tous deux en vie.

La tête d'Elizabeth restait immobile et ses épaules même ne trahissaient pas le mouvement de sa respiration. Henchard reprit :

— J'aime mieux encourir ton mépris ou éveiller ta crainte que de te laisser dans une ignorance qui me fait horreur. Ta mère et moi étions mari et femme dans notre jeunesse. C'est notre second mariage auquel tu as assisté. Ta mère était trop honnête ; nous nous sommes crus morts l'un et l'autre... et Newson est devenu son mari.

Henchard n'aurait pu serrer la vérité de plus près ; il n'aurait rien caché en ce qui le concernait, mais il faisait montre pour la jeunesse et le sexe de sa fille d'un respect digne d'un homme meilleur. Quand Elizabeth eut appris maints détails que corroboraient d'étrange façon

une série d'incidents insignifiants et oubliés de son passé, quand elle crut à la vérité de ce que racontait Henchard, elle fit montre d'une grande agitation, se tourna vers la table, y appuya son visage, et fondit en larmes.

— Ne pleure pas, ne pleure pas ! s'écria Henchard avec une violente émotion. Je ne suis pas, je ne veux pas le supporter ! Je suis ton père ; pourquoi pleurer ? Te paraîtrais-je donc si terrible et si odieux ? Ne m'en veuille pas Elizabeth-Jane, cria-t-il en prenant la main humide de la jeune fille, ne me garde pas rancune... J'ai trop bu dans un temps, et je me suis montré brutal pour ta mère, mais, pour toi, tu verras comme je serai bon... meilleur que *lui* ! Je ferai tout pour toi, si tu consens seulement à me regarder comme ton père.

Elizabeth voulut se redresser pour regarder Henchard en face, mais elle n'en eut pas la force ; elle se sentait troublée par la présence de cet homme, comme les frères de Joseph au moment de la reconnaissance.

— Je ne te demande pas de venir à moi tout d'un coup, reprit Henchard, d'une voix saccadée et avec un balancement de grand arbre dans le vent. Non, Elizabeth, je vais me retirer ; je ne te reverrai que demain... ou quand tu voudras et je te montrerai des papiers qui te prouveront la vérité de mes dires. Tiens, je m'en vais, je ne te tourmente plus... C'est moi qui ai choisi ton nom, ma fille ; ta mère voulait t'appeler Suzanne. Tu n'oublieras pas que c'est moi qui t'ai donné ton nom.

Il quitta la pièce, tira doucement la porte et sortit dans le jardin. Mais il avait encore quelque chose à dire. Sans laisser à la jeune fille le temps de bouger ou de se remettre de sa première émotion, il rentra dans la salle.

— Encore un mot, Elizabeth, fit-il ; tu prendras mon nom, maintenant, n'est-ce pas ? Ta mère ne s'en souciait pas, mais ce sera plus agréable pour moi, tu le comprends. C'est ton nom légal, en somme. Inutile, d'ailleurs, de dire cela à personne. Tu le prendras comme si c'était ton désir. J'en parlerai à mon avoué, car je ne connais pas trop la loi en l'espèce, mais veux-tu au moins me laisser mettre une note dans le journal, pour dire qu'à l'avenir tu t'appelleras miss Henchard ?

— Puisque c'est mon nom, je suppose qu'il me faut bien le prendre.

— Oh, tu sais, l'habitude fait tout, en pareille matière.

— Je me demande d'où venait la répugnance de ma mère pour cette idée ?

— Oh, c'était un caprice de la pauvre femme. Tiens, prends un bout de papier et écris-moi les lignes que je vais te dicter. Mais il nous faudrait une lampe.

— J'y vois assez à la lumière du feu, répondit-elle ; oui, je préfère cela.

— À ton gré.

Elle prit une feuille de papier et, penchée sur l'âtre, écrivit sous la dictée de Henchard une note qu'il avait évidemment trouvée dans quelque annonce du même genre : la jeune fille connue jusqu'ici sous le nom d'Elizabeth-Jane Newson porterait à l'avenir celui d'Elizabeth-Jane Henchard. La chose faite, la feuille fut pliée et envoyée au bureau de la *Chronique de Casterbridge*.

— Maintenant, fit Henchard, dont la satisfaction d'être arrivé à ses fins empourprait comme toujours le visage, mais dont l'ardeur se nuancait cette fois de tendresse, je vais aller chercher là-haut les pièces qui te donneront la preuve de ce que j'avance. Seulement je ne veux pas t'ennuyer avant demain. Bonne nuit, mon Elizabeth-Jane.

Il disparut sans laisser à la jeune fille interloquée le temps de se rendre compte de la situation, ou d'accorder ses sentiments filiaux à leur nouvel objet. Elle lui sut gré de l'avoir laissée seule, ce soir-là, et resta songeuse devant le feu. Elle pleurait en silence, non plus sur sa mère, mais sur Richard Newson, l'homme si bon à qui il lui semblait faire tort dans son cœur.

Henchard, cependant, avait regagné sa chambre. Il y conservait ses documents personnels dans un tiroir qu'il ouvrit. Avant d'y fouiller, il s'adossa à sa chaise et se laissa aller à sa rêverie. Elizabeth était enfin à lui, et il sentait que cette fille au sens droit et au cœur chaud allait sûrement l'aimer. Il était de ces hommes qui ont besoin d'un être proche sur qui déverser en émotion ou en colère le trop-plein de leur cœur. Le désir de resserrement du plus étroit des liens humains avait été avidement éveillé dans son cœur pendant la vie de sa femme, et maintenant, sans hésitation et sans crainte, il avait cédé à son empire. Il se pencha à nouveau sur le tiroir, et reprit ses recherches.

Il avait rangé là le contenu du petit bureau de Suzanne, dont à la prière de la morte on lui avait remis les clefs. Sur le tas de papiers se trouvait une lettre à son adresse, qui portait cette suscription :

*À n'ouvrir que le jour du mariage d'Elizabeth-Jane.*

Plus patiente que son mari, Mrs Henchard ne s'était pourtant jamais beaucoup entendue aux choses pratiques. En cachetant la lettre, qu'elle avait simplement pliée et bordée, sans enveloppe, à la mode ancienne, elle avait appliqué un large placard de cire sur une face du papier, sans songer à en faire autant du côté opposé. Le cachet s'était brisé, et la lettre était ouverte. Henchard n'avait aucune raison pour attacher à la restriction une grosse importance, et ses rapports avec sa femme défunte n'avaient pas été de nature à lui imposer pour ses volontés un respect excessif.

« C'est une lubie de la pauvre Suzanne », se dit-il en laissant, sans curiosité, ses yeux errer sur la lettre.

*Mon cher Michel,*

*Pour notre bien à tous trois, j'ai gardé jusqu'ici un secret dans mon cœur. J'espère et je crois que tu comprendras mes raisons, même si tu ne me pardonnes pas. Mais, mon cher Michel, j'ai fait pour le mieux. Je serai dans la tombe quand tu liras ces lignes, et Elizabeth-Jane aura un foyer à elle. Ne me maudis pas, Michel... songe à ma position ! J'ose à peine continuer... mais voici pourtant ce que je veux te dire. Elizabeth-Jane n'est pas ton Elizabeth-Jane à toi, l'enfant que je portais dans les bras, quand tu m'as vendue. Non, ta fille est morte trois mois plus tard, et celle-ci, la vivante, est l'enfant de mon autre mari. Je lui ai donné le nom de la première, et sa venue a pansé la plaie ouverte dans mon cœur par la perte de notre enfant. Je meurs, Michel, et j'aurais peut-être dû garder le silence, mais je n'ai pas pu le faire. Informe ou non, selon que tu le jugeras bon, le mari d'Elizabeth de ce détail, et pardonne, si tu le peux, comme je te pardonne, à une femme que tu as, en un temps, cruellement outragée.*

*Suzanne Henchard.*

Henchard regardait le papier comme si c'eût été une vitre à travers laquelle il voyait des lieues de pays. Sa bouche se crispa, et il parut contracter sa poitrine, comme pour mieux supporter ce coup du destin. Il n'était pas homme à se demander si la fortune le traitait bien ou mal, et sa peine ne se traduisait, en face des afflictions, que par cette réflexion chagrine : « Je suis destiné à souffrir, paraît-il ! Voilà le genre de châtements qui me sont réservés ! » Mais aujourd'hui, dans son cœur tumultueux, cette pensée se déchaînait qu'il avait bien mérité cette révélation destructrice.

Il comprenait maintenant la répugnance extrême de sa femme à laisser Elizabeth prendre le nom de Henchard. C'était un nouvel exemple de cette honnêteté, ou de cette duplicité, qui avait

souvent caractérisé la pauvre femme.

Il resta près de deux heures abattu et indécis, puis :

— Ah, je me demande si c'est vrai, s'écria-t-il.

Bondissant brusquement, il rejeta ses pantoufles et monta avec une chandelle à la porte d'Elizabeth. Il colla l'oreille à la serrure, écouta et entendit le souffle profond de la jeune fille. Tournant doucement le loquet, il entra, cacha la chandelle et s'approcha du lit. Puis il écarta peu à peu le rideau qui masquait la lumière, et la tint de façon à laisser ses rayons tomber obliquement sur le visage d'Elizabeth, sans frapper ses paupières. Il scruta avidement ses traits.

Elle était blonde, et lui était brun. Détail d'ailleurs sans grosse importance. Mais le sommeil laisse paraître sur le visage tels traits généalogiques oubliés, telles courbes ancestrales, telles réminiscences des morts, que cachent ou atténuent la mobilité et l'animation de la veille. Sur ce visage inerte de la jeune fille, sur ce masque de statue, les traits de Richard Newson se révélaient sans discussion possible. Henchard ne put supporter cette évidence, et se précipita hors de la chambre.

Devant la certitude de son malheur, il ne gardait comme recours qu'une patience hautaine. Sa femme était morte, et sa première impulsion de vengeance tombait devant l'impossibilité de l'atteindre. Il regardait la nuit ennemie. Comme tous les hommes de son caractère, Henchard était superstitieux et ne pouvait s'empêcher de voir, dans l'enchaînement des faits de cette soirée, le jeu de quelque intelligence sinistre, acharnée à son châtiment. Leur développement était logique, pourtant ; s'il n'avait pas raconté à Elizabeth son histoire passée, il n'aurait pas fouillé dans le tiroir, et ainsi de suite. La moquerie du destin, c'était de découvrir au moment précis où il venait de prier la jeune fille de se réclamer de sa protection paternelle, qu'elle n'avait aucun lien avec lui.

Le jeu ironique des faits excitait sa colère comme une espièglerie méchante. Pareille à celle de John Prester, sa table, sitôt servie, avait été dépouillée de tous ses mets par des harpies infernales. Il sortit de sa maison, foulant la chaussée d'un pas morose, jusqu'au pont jeté sur la Froom, au bas de la rue Haute. Là, prenant un sentier qui longeait la rivière, il suivit la bordure nord-est de la ville.

Ce quartier résumait toutes les misères de la vie de Casterbridge, comme les avenues du sud en représentaient tous les aspects flatteurs. Au plus fort même de l'été, il était privé de soleil, et au printemps les gelées blanches s'y attardaient, quand d'autres endroits fumaient déjà sous l'ardeur des jours. En hiver, c'était la pépinière de tous les rhumatismes, de toutes les douleurs, de toutes les crampes torturantes de l'année. Les médecins de Casterbridge auraient végété et seraient morts de faim, sans la configuration de ce quartier nord-est de la ville.

La rivière, lente, silencieuse et noire – la *Schwarzwasser* de Casterbridge – coulait entre une double falaise, défense naturelle qui avait rendu superflus, en ce point particulier, murs et retranchements. On y voyait les ruines d'un couvent franciscain et d'un vieux moulin, dont l'eau, en se ruant à travers une vanne, mettait là une voix de désolation. Sur la falaise se dressait, derrière la rivière, un bâtiment précédé d'une masse carrée, dont la forme noire se détachait sur le ciel. On eût dit un piédestal veuf de sa statue et, à la vérité, c'était bien un corps d'homme qui manquait pour achever le plan d'ensemble, car la masse carrée formait le soubassement du gibet, et les vastes bâtiments étaient ceux de la prison du comté. Dans la prairie où marchait Henchard, la foule s'assemblait aux jours d'exécution et contemplait le spectacle souligné par le vacarme des eaux mugissantes.

L'excessive impression de tristesse que la nuit mettait dans ces parages agit plus qu'il ne l'aurait cru sur Henchard. L'atmosphère lugubre des lieux était en trop parfaite harmonie avec sa

situation domestique pour un homme sensible aux effets, aux scènes et aux nuances. Le feu qui dévorait son cœur s'éteignit pour faire place à la mélancolie, et il s'écria :

— Pourquoi diable suis-je venu ici ?

Il passa devant la chaumière où avait vécu le bourreau local, avant que son office ne fût monopolisé dans toute l'Angleterre par un exécuteur unique, et regagna la ville par une ruelle qui grimpait en pente rude.

Les souffrances de cette nuit, fruits d'une déception amère, pouvaient bien lui mériter la pitié. Il était comme un homme à moitié évanoui, et qui ne parvient pas à reprendre ses sens plus qu'à plonger dans la nuit totale. Il pouvait bien blâmer sa femme en paroles, mais non pas dans son cœur ; s'il avait obéi d'ailleurs à la prescription de sa lettre, cette douleur lui aurait été épargnée pour longtemps, peut-être pour toujours, car Elizabeth-Jane ne semblait témoigner nul désir d'abandonner sa vie calme et sûre de jeune fille pour les voies hasardeuses du mariage.

Au matin, après une nuit d'agitation, Henchard conçut la nécessité d'une ligne de conduite. Il était trop entêté pour consentir à une retraite qui eût comporté une humiliation. Il avait dit à Elizabeth-Jane qu'elle était sa fille, et elle continuerait à le croire, malgré l'hypocrisie que pouvait exiger une telle affirmation.

Mais Henchard était mal préparé aux premières conséquences de cette situation nouvelle. En le voyant entrer dans la salle à manger, Elizabeth s'avança vers lui en toute confiance, et lui prit le bras.

— J'ai pensé et repensé toute la nuit, avoua-t-elle franchement, et je vois que les choses doivent être comme vous le dites. Je vais vous considérer comme le père que vous êtes, et ne plus vous appeler Mr Henchard. Tout devient si clair maintenant. Oui, mon père. Car vous n'auriez naturellement pas fait la moitié de ce que vous avez fait, vous ne m'auriez pas laissé une telle autorité et acheté de si belles choses, si je n'avais été que votre belle-fille. Lui... Mr Newson... que ma mère avait épousé par une si étrange erreur (Henchard se sentit heureux d'avoir fardé la vérité), s'est montré bon ! oh, bien bon ! (Elle avait les larmes aux yeux.) Mais ce n'était pas la même chose qu'un vrai père, tout de même. Maintenant, mon père, le déjeuner est prêt, fit-elle gaiement.

Henchard se pencha pour baiser la joue de la jeune fille. Depuis des semaines, il attendait avec un frémissement de joie ce moment et ce geste, qui maintenant n'était plus pour lui qu'une insipide momerie. C'est surtout en songeant à la fille qu'il avait repris la mère, et toute la joie escomptée se réduisait à cette poussière et à cette cendre.

De toutes les énigmes proposées à une jeune fille, bien peu durent jamais paraître aussi insolubles que celle de la conduite de Henchard, à la suite de ses révélations à Elizabeth. Il avait proclamé sa paternité avec une ardeur et une émotion bien faites pour conquérir le cœur de sa fille, et voilà que, de ce moment même, son attitude trahissait une contrainte toute nouvelle.

La froideur fit bientôt place chez lui à une humeur grondeuse. Un fâcheux travers d'Elizabeth était l'usage qu'elle faisait parfois de ces termes charmants et pittoresques de patois, qui constituent, aux yeux des gens à hautes prétentions, de terribles marques d'origine.

C'était au dîner – Henchard et sa fille ne se rencontraient plus jamais qu'aux repas – et, désireuse de lui montrer quelque chose, elle laissa échapper, au moment où il se levait de table :

— Si vous voulez espérer un instant où que vous êtes, père, je vais le chercher.

— Espérer où que vous êtes ! répéta-t-il rudement. Bon Dieu, n'es-tu bonne qu'à porter les eaux grasses aux cochons, pour parler de la sorte ?

Elle rougit de confusion et de tristesse.

— Je voulais dire : rester un instant où vous êtes, fit-elle d'une voix basse et humble ; j'aurais dû faire plus attention.

Henchard ne répondit point et quitta la pièce.

Cette violente sortie ne fut pas sans effet, et la jeune fille cessa bientôt de dire qu'elle était « estourbie » ; elle n'appelait plus les bourdons des « faux hannetons », et ne parlait plus de jeunes gens qui « sortaient ensemble » pour expliquer qu'ils étaient fiancés ; les « coucous » étaient devenus pour elle des « primevères », et si elle n'avait pas dormi, elle ne se plaignait plus aux servantes, le lendemain matin, d'être « chavirée », mais d'avoir « souffert d'indigestion ».

Toutefois, ces perfectionnements ne vinrent que peu à peu et, en attendant, Henchard, fort dénué lui-même de culture, se montra, pour la pauvre fille, critique amer de fautes assez minces, plus minces même de jour en jour, car elle lisait avec voracité. Une humiliation gratuite lui était encore réservée, à propos de son écriture. Passant un soir devant la porte de la salle à manger, elle y entra pour chercher un objet. C'est seulement après avoir ouvert la porte qu'elle s'aperçut de la présence du maire et d'un homme avec lequel il traitait une affaire.

— Tiens, Elizabeth-Jane, fit Henchard en se tournant vers elle, veux-tu écrire ce que je vais te dicter ; quelques lignes pour un contrat que nous signerons, monsieur et moi. Je ne m'entends pas trop bien pour manier la plume.

— Et moi non plus, bon sang ! fit l'autre.

La jeune fille apporta buvard, plume et encre et s'assit.

— Allons !... Ce seize octobre, il a été convenu... écris cela, pour commencer.

La plume parcourait le papier en une marche majestueuse. C'était une écriture ronde, hardie, superbe, écriture propre à la jeune fille, et qui, en des jours plus récents, aurait valu à une femme un brevet de fille de Minerve. Mais on avait d'autres goûts à l'époque et, pour Henchard, une jeune fille devait avoir une écriture de jeune fille ; les lettres pointues lui semblaient faire partie aussi intégrante et indispensable de la féminité raffinée que le sexe même ; aussi, lorsqu'au lieu de griffonner comme la princesse Ida,

*D'une écriture penchée comme les épis de blé,  
Dans un champ assailli par un furieux vent d'est,*

Elizabeth-Jane eut tracé une rangée de boulets ramés et de sacs de sable, une humiliation rageuse fit rougir le visage de Henchard qui, avec un bref : « Cela va bien, j'achèverai », la congédia sur-le-champ.

L'obligeance même d'Elizabeth lui était maintenant une source constante de vexations. Elle était parfois, il faut l'avouer, absurdement et inutilement disposée à se charger de besognes matérielles. Au lieu de sonner, elle courait à la cuisine, « pour ne pas faire monter deux fois Phœbé ». Elle se mettait à genoux, la pelle à la main, si le chat renversait le seau à charbon ; elle remerciait toujours du moindre service la femme de chambre, jusqu'au jour où Henchard éclata, sitôt la servante sortie de la pièce :

— Bon Dieu, ne vas-tu pas cesser de remercier cette fille, comme si c'était une déesse ? Est-ce que je ne lui donne pas douze livres par an pour te servir ?

Cette admonestation causa à Elizabeth une peine si manifeste que, vite repentant, Henchard déclara n'avoir pas voulu parler si rudement.

Ces scènes domestiques étaient les pointes de rocs qui faisaient soupçonner, plutôt qu'elles ne les révélaient, les écueils sous-jacents. Mais Elizabeth redoutait moins, chez son père, la colère que la froideur. Les marques de plus en plus fréquentes de cette froideur lui étaient la triste preuve d'une désaffection croissante. Plus la mine et les manières de la jeune fille se faisaient séduisantes, sous l'influence de la vie aisée dont elle jouissait maintenant, et dont sa sagesse savait profiter, plus Henchard paraissait s'éloigner d'elle. Elle surprenait parfois, dans ses yeux, un regard de colère jalouse qu'elle avait peine à supporter. Il lui semblait cruellement ironique, dans son ignorance du triste secret, d'exciter l'animosité d'un homme à l'heure même où elle venait d'adopter son nom.

Mais elle avait encore à subir la plus rude de ses épreuves. Elle avait, depuis quelque temps, pris l'habitude de porter chaque après-midi du pain et du fromage, avec un verre de cidre ou de bière, à Nance Mockridge, qui travaillait dans la cour à la confection des liens. Nance avait d'abord accepté cette amabilité avec gratitude, pour la considérer bientôt comme une chose due. Un jour que Henchard était dans la cour, il vit sa belle-fille entrer dans la grange avec ses provisions ; faute d'un endroit pour les poser, elle dressa deux bottes de foin pour en faire une table ; les mains sur les hanches, Mockridge regardait tranquillement ces préparatifs faits à son intention.

— Elizabeth, viens ici ! appela Henchard. Pourquoi t'abaisses-tu aussi honteusement ? cria-t-il, avec une colère contenue, à la pauvre fille qui s'était approchée. Ne te l'ai-je pas reproché cinquante fois, hein ? Se faire la servante d'une journalière dotée d'une pareille réputation ! Tu vas me déshonorer et me ravalier jusqu'à terre !

Cette apostrophe, lancée d'une voix furieuse, parvint dans la grange aux oreilles de Nance, que l'allusion brutale à sa moralité mit hors d'elle. Insoucieuse des conséquences, elle s'avança sur le seuil de la porte, pour crier :

— Dites donc, Mr Michel Henchard, je vous garantis qu'elle en a servi de moins dignes !

— Alors elle faisait montre de plus de charité que de jugement.

— Pas du tout ! ce n'était pas par charité, mais pour un salaire, et dans une auberge de cette ville encore !

— Ce n'est pas vrai ! protesta Henchard, avec indignation.

— Demandez-lui donc ! ricana Nance en croisant ses bras nus, de façon à pouvoir commodément se gratter les coudes.

Henchard regarda Elizabeth, dont les joues, roses et blanches depuis qu'elle menait une vie sédentaire, venaient de perdre toute couleur.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda-t-il, est-ce vrai ou faux ?

— C'est vrai, répondit Elizabeth-Jane, mais c'était seulement...

— As-tu fait la servante, oui ou non, et où cela ?

— Aux Trois Matelots, un moment, le soir où nous nous y trouvions.

Nance lança sur Henchard un regard de triomphe et rentra dans la grange ; certaine d'un renvoi immédiat, elle voulait au moins jouir jusqu'au bout de sa victoire. Mais Henchard ne parla point de la congédier. La conscience de son propre passé le rendait exagérément sensible à des humiliations de ce genre, et il avait la mine d'un homme écrasé par quelque inavouable honte. Elizabeth le suivit dans la maison comme une coupable, mais elle ne l'y rencontra point et ne le revit pas de tout le jour.

Convaincu de l'atteinte cruelle portée à sa réputation et à sa situation dans la ville, par un fait dont il n'avait pourtant jamais eu vent, Henchard témoigna, depuis ce jour-là, d'une répugnance marquée pour la présence d'une fille qui n'était pas la sienne. Il la rencontrait pourtant rarement et, prenant la plupart de ses repas avec des fermiers du marché dans un des deux bons hôtels de la ville, il l'abandonnait à une complète solitude. S'il avait su l'usage qu'elle faisait de ces heures silencieuses, il aurait pu changer d'opinion sur son compte. Elizabeth ne cessait pas de lire et de prendre des notes, apprenant avec une lenteur laborieuse, mais sans jamais reculer devant la tâche qu'elle s'était imposée. Incitée par le caractère romain de la ville, elle s'était mise à l'étude du latin : « Si je ne deviens pas savante, ce ne sera pas ma faute », se disait-elle parfois, en laissant couler ses larmes sur ses joues de pêche, lorsqu'elle se trouvait rebutée par l'obscurité pédante de maints ouvrages d'éducation.

Ainsi vivait, incomprise de tous ceux qui l'entouraient, cette muette créature au cœur profond et aux yeux agrandis ; avec un patient courage, elle avait repoussé son attachement naissant pour Farfrae, voyant, dans cette tendresse impayée de retour, un sentiment déraisonnable et indigne d'une jeune fille. Pour des raisons connues d'elle seule, elle avait, il est vrai, abandonné, depuis le départ de l'Écossais, la chambre qui donnait sur la cour, et qu'elle occupait autrefois avec tant de plaisir, pour habiter une pièce nouvelle en façade sur la rue ; mais le jeune homme, s'il passait devant la maison, ne tournait presque jamais ou jamais la tête.

L'hiver était arrivé, et l'incertitude du temps réduisait Elizabeth aux ressources de l'intérieur. Il y avait pourtant, à Casterbridge, certaines journées du premier hiver, où sous un ciel comme épuisé par de furieuses tempêtes du sud-ouest, l'air prenait, dès que brillait le soleil, une douceur de velours. Elizabeth profitait de tels jours pour ses fréquentes visites à la tombe de sa mère, dans le cimetière de la vieille cité romaine, qui, singulièrement, n'avait jamais cessé de servir de lieu de sépulture. La dépouille de Mrs Henchard se confondait avec les cendres de femmes parées d'épingles à cheveux en verre et de colliers d'ambre, et avec celles d'hommes qui tenaient dans la bouche des monnaies du temps d'Hadrien, de Posthumus ou de Constantin.

C'est vers dix heures et demie du matin qu'elle accomplissait de préférence son pèlerinage. Les rues de la ville étaient aussi désertes à cette heure que les avenues de Karnak ; les travailleurs s'étaient depuis longtemps installés à leur besogne quotidienne et les oisifs ne se montraient pas encore. Elizabeth s'en allait en lisant, ou rêvait en regardant par-dessus son livre et arrivait au cimetière.

En approchant de la tombe de sa mère, elle aperçut un jour au milieu de l'allée une forme sombre et solitaire. C'était une femme qui lisait aussi, mais elle ne lisait pas dans un livre ; c'est l'épithaphe gravée sur la tombe de Mrs Henchard qui captivait son attention. Comme Elizabeth, cette femme était en deuil ; elle était de sa taille et paraissait avoir à peu près le même âge qu'elle ; on eût pu la prendre pour le fantôme ou le double de la jeune fille si elle n'eût été beaucoup

plus élégamment vêtue. Elizabeth n'attachait à la toilette qu'une assez mince attention, en dehors de fantaisies passagères ou de circonstances déterminées, mais elle fut frappée pourtant, ce jour-là, par la perfection artistique de la mise de cette dame. Il y avait aussi dans sa démarche une souplesse, et dans ses mouvements une grâce, qui paraissaient naturelles bien plutôt qu'étudiées. Une telle perfection extérieure chez un être humain était pour Elizabeth une révélation, une chose insoupçonnée encore. Il lui semblait que le voisinage d'une personne aussi charmante suffisait à la priver elle-même de toute fraîcheur et de toute grâce. Fait exact d'ailleurs, si l'on veut bien admettre que l'on ne pouvait parler que de beauté chez Elizabeth, alors que la jeune femme était simplement jolie.

Si la fille de Henchard avait été envieuse, elle aurait pu haïr l'étrangère, mais il n'en était pas ainsi et elle se donna au contraire le plaisir de se laisser charmer. Elle se demandait d'où pouvait sortir cette dame. Elle connaissait assez la démarche lourde et familière propre aux femmes du pays, et les deux espèces de robes que l'on y rencontrait : toutes simples ou ridiculement prétentieuses, pour voir que la nouvelle venue n'était pas de Casterbridge ; au surplus, un livre qu'elle tenait à la main et qui semblait être un guide du pays l'indiquait amplement.

L'étrangère cessa bientôt de regarder la pierre et se détourna pour disparaître derrière le coin du mur. Elizabeth s'avança à son tour vers la tombe ; deux empreintes de pieds, très nettement creusées dans le sol, disaient que l'étrangère était restée longuement à cet endroit. La jeune fille retourna chez elle, en rêvant à ce qu'elle venait de voir, comme elle eût rêvé à un arc-en-ciel, à une aurore boréale, à un papillon rare ou à un camée.

Cette journée si intéressante au-dehors pour Elizabeth fut douloureuse à la maison. Henchard, dont se terminaient les deux années de magistrature, avait appris qu'il ne serait pas désigné pour un poste vacant d'alderman, et que Farfrae allait sans doute devenir membre du conseil. Cette nouvelle donnait, à son sens, une importance plus douloureuse encore au fait que la jeune fille eût pu remplir un rôle de servante dans la ville dont il était maire. Une enquête personnelle lui avait révélé que c'était devant Donald Farfrae, ce perfide ambitieux, qu'elle s'était ainsi abaissée. Et si Mrs Stannidge n'attachait qu'un intérêt médiocre à l'incident – dont les joyeux drilles des Trois Matelots avaient cessé depuis longtemps de faire des gorges chaudes – la fierté hautaine de Henchard lui faisait voir une véritable catastrophe dans une simple question d'économie domestique.

Depuis le soir de l'arrivée des deux femmes, il y avait dans l'air quelque chose qui avait fait tourner la chance. Ce dîner des Armes royales, avec ses amis, avait été l'Austerlitz de Henchard ; il avait bien encore connu des succès, depuis lors, mais sa fortune avait cessé de suivre une route ascendante. Il ne ferait pas partie des aldermen – cette noblesse de la bourgeoisie – comme il l'avait escompté, et cette déception remplissait ce jour-là son cœur d'amertume.

— Eh bien, où as-tu été ? demanda-t-il avec une indifférence laconique.

— Je me suis promenée sur les avenues et au cimetière, père, et je suis esquintée !

Elle se couvrit vivement la bouche, mais il était trop tard.

Ce simple mot suffit, après les autres peines de la journée, à déchaîner la fureur de Henchard.

— Je ne veux plus t'entendre parler comme ça ! tonna-t-il. Esquintée ! On dirait que tu as travaillé dans une ferme ! Un jour j'apprends que tu as servi dans une auberge ; le lendemain, je t'entends t'exprimer comme une mendicante ! Si les choses durent comme cela, je veux être pendu s'il y a de la place pour nous deux dans cette maison !

Après une telle sortie, la seule pensée un peu aimable qu'Elizabeth put se remémorer avant de s'endormir était le souvenir de la dame rencontrée le matin et l'espoir de la revoir.

Cependant, Henchard songeait à la folie jalouse qui l'avait poussé à interdire à Farfrae toute

assiduité auprès d'une fille qui ne lui tenait en rien ; s'il avait laissé aller les choses, il n'aurait plus été gêné par elle. Il finit par se dire avec satisfaction, en bondissant vers son bureau :

« Allons, il va croire que je lui offre la paix et une dot – sans se douter que je veux seulement me débarrasser d'elle, et ne pas déboursier un sou. »

Et il écrivit ce qui suit :

*Monsieur, je ne veux pas, à la réflexion, m'opposer à votre mariage avec Elizabeth-Jane, si vous tenez à elle. Je retire donc toute objection à vos projets, sous cette seule réserve que rien ne se fasse dans ma maison. Bien à vous.*

*Mr Henchard.*

Le lendemain fut assez beau encore, et Elizabeth-Jane retourna au cimetière, mais, pendant qu'elle cherchait la dame de la veille, elle fut troublée par l'apparition de Farfrae, qui passait à la porte. Il leva un instant les yeux d'un carnet sur lequel il paraissait tracer des chiffres en marchant, mais, qu'il eût ou non aperçu la jeune fille, il ne fit aucun geste et disparut.

Avec un sentiment excessif de son insignifiance, Elizabeth se dit que le jeune homme devait la dédaigner. En proie à un découragement profond, elle s'assit sur un banc et se laissa aller à une rêverie douloureuse, dont ces paroles prononcées à haute voix formaient la conclusion :

— Oh ! je voudrais être morte avec ma chère maman !

Il y avait derrière le banc, tout contre le mur, un petit sentier que les visiteurs suivaient parfois, de préférence à l'allée sablée. Elizabeth crut sentir quelque chose frôler le dossier de son banc ; elle se retourna ; un visage voilé, mais facile à reconnaître, le visage de l'inconnue de la veille, se penchait sur elle.

Elizabeth resta un instant interdite en songeant que ses paroles avaient été entendues, mais il y avait une certaine douceur dans sa confusion.

— Oui, je vous ai entendue, fit la dame d'une voix enjouée, pour répondre à l'interrogation de son regard. Qu'est-il donc arrivé ?

— Je ne... je ne puis vous le dire, répondit Elizabeth, en portant les mains à son visage pour masquer la brusque rougeur qui l'avait envahi.

L'inconnue ne bougea pas et ne dit rien pendant une minute, puis Elizabeth sentit qu'elle venait s'asseoir à son côté.

— Je crois deviner la cause de votre peine ; c'était votre mère ? fit l'étrangère, avec un geste vers la tombe.

Elizabeth leva les yeux ; elle se demandait si elle devait ouvrir son cœur ; mais il y avait chez l'inconnue un intérêt et une sollicitude qui l'encouragèrent à la confiance.

— C'était ma mère, en effet, ma seule amie, répondit-elle.

— Mais votre père, Mr Henchard ? Il est encore vivant ?

— Oui, encore.

— Il n'est pas bon pour vous ?

— Je ne veux pas me plaindre de lui.

— Vous vous êtes querellés ?

— Un peu.

— C'est peut-être votre faute ? hasarda l'étrangère.

— Oh, c'est souvent ma faute, soupira la douce Elizabeth. J'ai ramassé le charbon au lieu de laisser la servante le faire, et j'ai dit que j'étais esquinée ; alors il s'est fâché contre moi.

Cette explication parut éveiller la sympathie de la jeune femme.

— Savez-vous l'impression que me font vos paroles ? fit-elle naïvement. C'est que votre père est un homme violent – un peu orgueilleux – ambitieux peut-être, mais pas méchant homme.

Son évident désir d'excuser Henchard, tout en prenant le parti de la jeune fille, était singulier.

— Méchant ! oh, certes non ! admit l'honnête fille. Il ne s'était même pas montré malveillant jusqu'à ces derniers temps... jusqu'à la mort de ma mère. Mais, depuis ce moment-là, son humeur a été bien difficile à supporter. La faute en est sans doute à toutes mes lacunes, et elles sont elles-mêmes dues à mon histoire.

— Quelle est donc votre histoire ?

Elizabeth-Jane regarda l'étrangère d'un air pensif. Voyant son regard fixé sur elle, elle baissa les yeux, mais sentit bientôt une force qui l'obligeait à les relever.

— Mon histoire n'a rien de gai ou d'intéressant, soupira-t-elle, mais je puis bien vous la raconter, si vous désirez vraiment la connaître.

La dame ayant affirmé qu'elle en serait heureuse, Elizabeth raconta l'histoire de sa vie, telle qu'elle la comprenait, c'est-à-dire, en somme, l'histoire que nous connaissons, moins le chapitre de la foire de Weydon.

Contrairement à l'attente de la jeune fille, sa nouvelle amie ne parut nullement scandalisée, et son calme réconforta Elizabeth. C'est seulement au moment de regagner la maison où elle venait d'être si rudement traitée que le cœur lui manqua.

— Comment retourner là-bas ? murmura-t-elle. Je voudrais m'éloigner ; mais comment faire, et où aller ?

— Les choses s'arrangeront peut-être bientôt, fit doucement son amie. Et, à votre place, je n'irais pas bien loin. Que diriez-vous de cette idée : je vais bientôt avoir besoin d'une personne chez moi, en partie pour diriger la maison, et en partie pour me tenir compagnie. Aimerez-vous y venir... si toutefois...

— Oh ! oui, cela me ferait plaisir ! s'écria Elizabeth, les yeux pleins de larmes. Je ferais tout... oui, tout, pour me rendre indépendante, car mon père finirait peut-être alors par m'aimer... Mais...

— Quoi donc ?

— Je ne suis pas une savante ; et il faudrait l'être pour vous servir de dame de compagnie, à vous.

— Oh, ce n'est pas nécessaire.

— Vraiment ? Quelquefois, vous savez, je ne puis m'empêcher d'employer des mots de patois, sans y penser.

— Ne vous tourmentez pas de cela ; j'aurai plaisir à les connaître.

— Mais non, je vois bien que c'est impossible ! s'écria la jeune fille, avec un rire de détresse. J'ai malheureusement appris à écrire avec une grosse écriture ronde et non avec une écriture de dame. Bien entendu, il vous faut une personne qui écrive comme une dame.

— Ma foi non.

— Comment ? Il ne serait pas nécessaire d'avoir une écriture de dame ? s'écria joyeusement Elizabeth.

— Pas du tout !

— Où habitez-vous donc ?

— À Casterbridge... ou, pour mieux dire, j'y habiterai aujourd'hui, à partir de midi.

Elizabeth exprima sa surprise.

— J'ai passé quelques jours à Budmouth, en attendant que ma maison fût prête. L'habitation que je vais occuper est celle que l'on appelle la maison de la Place-Haute ; c'est cette vieille

bâtisse en pierre, qui domine le marché. Toutes les pièces ne sont pas en état, mais il y en a deux ou trois d'habitable, et je vais y coucher cette nuit pour la première fois. Vous, songez à ma proposition, et venez me retrouver au premier beau jour de la semaine prochaine. Vous me direz si vous êtes toujours dans les mêmes sentiments.

Les yeux brillants à la pensée d'un changement d'existence qui pourrait l'arracher à une situation intolérable, Elizabeth accepta joyeusement le rendez-vous, et les deux femmes se quittèrent à la porte du cimetière.

Comme un proverbe ânonné depuis l'enfance reste pratiquement lettre morte, jusqu'au jour où une expérience assagie en démontre la vérité, la maison de la Place-Haute, dont elle avait entendu prononcer le nom en maintes circonstances, prenait, pour la première fois, aux yeux d'Elizabeth, une existence réelle.

Elle ne sut, le reste de la journée, songer qu'à l'étrangère, à sa demeure, et aux chances qu'elle pouvait avoir d'y vivre elle-même. L'après-midi, sortant en ville pour payer quelques notes et faire des emplettes, elle s'aperçut que ce qui était pour elle une récente découverte faisait déjà l'objet des conversations de la ville. On réparait la maison de la Place-Haute où une dame allait venir habiter ; tous les boutiquiers connaissaient ces détails, et supputaient la chance de compter l'étrangère au nombre de leurs clientes.

Elizabeth put ajouter la touche finale à des bavardages dont elle était si parfaitement ignorante en racontant que la dame était arrivée le jour même.

Les réverbères allumés, avant que la nuit fût trop sombre pour noyer cheminées, mansardes et pignons, Elizabeth se dit, avec une émotion d'amoureuse, qu'elle aimerait voir la silhouette de la maison de la Place-Haute, et remonta la rue dans cette direction.

La vieille demeure était, avec sa façade et ses balustres grisâtres, la seule maison de son espèce située si près du centre de la ville. Elle avait un aspect de manoir de campagne, avec des nids d'oiseaux dans les cheminées, des trous humides où poussaient les champignons, et des irrégularités de surface dues à la truelle de la Nature. La nuit, les réverbères projetaient en ombres grisâtres sur les murs pâles les silhouettes des passants.

Ce soir-là, les brins de paille semés tout alentour, et d'autres signes encore, trahissaient le désordre qui accompagne l'arrivée d'un nouvel habitant. Tout en pierres, la bâtisse présentait, sous des dimensions réduites, un air de parfaite dignité. Elle n'était point aristocratique, et dominatrice moins encore, ce qui n'empêchait pas l'étranger attaché aux traditions de dire en passant devant elle : « C'est le Sang qui l'a bâtie, et la Fortune qui l'habite », malgré la notion très vague qu'il pouvait avoir de telles abstractions.

En ce qui concerne les hôtes de la maison, l'étranger se serait pourtant trompé car, avant l'arrivée de la dame nouvelle, la vieille bâtisse était restée un ou deux ans vide, après avoir abrité des hôtes intermittents. La raison d'une telle défaveur était assez manifeste : les chambres dominaient le marché, dont la perspective ne paraissait guère souhaitable ou même tolérable aux locataires possibles d'une habitation semblable.

Les yeux d'Elizabeth, se portant vers les étages supérieurs, y virent de la lumière ; la dame était certainement arrivée. Si profonde était l'impression produite sur l'esprit de la studieuse fille par le charme de l'étrangère qu'elle éprouvait une joie à rester sous une porte, en face de cette maison, à songer que sa séduisante amie se trouvait derrière ces murs, et à supputer ce qu'elle pouvait faire. Son admiration pour l'architecture de la façade s'adressait seulement, en réalité, à la nouvelle venue qu'elle abritait. Ce qui ne veut pas dire que cette architecture ne méritât, pour son propre compte, admiration ou du moins étude. Elle datait du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle et, comme toutes les constructions postérieures à l'époque gothique, représentait une compilation plutôt qu'un plan unique. Mais sa sobriété la rendait imposante. Elle était riche sans excès. Une opportune notion de la vanité ultime de l'architecture, comme de toutes autres choses humaines, lui avait épargné

une ornementation excessive.

Des déménageurs qui entraient et sortaient avec caisses et paquets faisaient de la porte et du vestibule un véritable passage public. Elizabeth profita de la pénombre pour entrer par la porte ouverte, mais, effrayée de sa témérité, elle s'enfuit bien vite par une autre baie percée dans le haut mur de la cour de derrière. Elle fut surprise de se trouver dans une des ruelles désertes de la ville. Elle leva les yeux sur la porte qui lui avait donné issue, et vit, à la lueur d'une lampe solitaire placée dans l'allée, que c'était une vieille baie voûtée, plus ancienne encore que la maison. Le vantail en était garni de clous, et la clef de voûte représentait un masque. Ce masque avait été primitivement sculpté en figure grimaçante, ainsi que l'on pouvait encore s'en apercevoir confusément ; mais des générations de gamins l'avaient accablé de pierres, en visant sa bouche ouverte, et les coups avaient effrité les lèvres et les mâchoires, qui paraissaient rongées par la maladie. Il en résultait, à la lueur tremblotante de la lampe, un effet si lugubre que la jeune fille ne put en supporter la vue et détourna les yeux du premier objet déplaisant qu'elle eût rencontré au cours de sa visite.

La disposition singulière de cette vieille porte et la présence du masque grimaçant suggéraient dans l'histoire de cette demeure un trait dominant : l'intrigue. L'allée permettait d'y accéder sans être vu de tous les coins de la ville ; elle menait au vieux théâtre, à l'ancienne borne aux bœufs, à l'arène des combats de coqs, à la mare où disparaissaient les enfants sans nom. La maison de la Place-Haute pouvait évidemment se vanter de bien des commodités.

Elizabeth tourna le dos à la maison pour remonter l'allée et retourner tout droit chez elle, mais elle entendit un pas qui s'approchait et, peu soucieuse d'être vue en cet endroit à pareille heure, elle battit vivement en retraite. Ne trouvant pas d'issue, elle se cacha derrière un contrefort de briques, pour attendre que le passant eût disparu.

Si elle avait regardé l'homme, elle aurait éprouvé une surprise ; elle l'aurait vu se diriger tout droit vers la porte voûtée en posant la main sur le loquet et la lumière du réverbère tombant sur son visage lui aurait fait reconnaître Henchard.

Mais elle se cachait si bien dans son abri qu'elle ne s'aperçut de rien. Entré dans la maison, Henchard resta aussi inconscient de la présence d'Elizabeth qu'elle l'était de son identité. Il disparut dans l'ombre, tandis qu'Elizabeth reprenant une seconde fois l'allée déserte se hâtait vers sa maison.

Les reproches de Henchard, en inspirant à la jeune fille la terreur nerveuse de tout geste qui pût être considéré comme indigne d'une dame, avaient donc eu le résultat inattendu d'empêcher ces deux êtres de se reconnaître en un moment critique. Une rencontre eût pu comporter de grosses conséquences ; chacun d'eux se fût demandé tout au moins ce que l'autre pouvait bien venir faire en cet endroit.

Quel que fût le motif qui l'avait attiré dans la maison de la Place-Haute, Henchard rentra chez lui quelques minutes à peine derrière Elizabeth. La jeune fille méditait d'aborder, dès ce soir, la question de son départ ; les événements de la journée motivaient une telle résolution. Mais l'exécution de son projet dépendait de l'humeur de Henchard, et elle attendait avec anxiété de voir son attitude. Elle s'aperçut que ses façons avaient changé ; la tendance à la colère avait fait place chez lui à une disposition plus fâcheuse encore. Une indifférence totale avait succédé à son irritabilité, et telle était sa froideur, qu'Elizabeth s'en sentit mieux encouragée au départ que par les manifestations de la plus violente colère.

— Auriez-vous quelque objection à me voir partir, père ? demanda-t-elle.

— Partir ?... Non, pas du tout... Où veux-tu aller ?

Elle jugea inutile et superflu de révéler pour l'instant, à un homme qui s'intéressait si peu à

elle, le lieu de sa retraite ; il la connaîtrait toujours assez tôt. « Il se présente pour moi une occasion de me dégrossir, d'acquérir quelque instruction, et d'être moins oisive, répondit-elle avec hésitation ; c'est une place où je trouverai à étudier et à voir une vie élégante.

— Alors, profite-en, au nom du Ciel, puisque tu ne peux pas t'instruire où tu te trouves !

— Vous ne faites pas d'objection à mon projet ?

— D'objection ? Moi ? Oh non, pas du tout !

Puis, après un silence :

— Mais tu n'auras pas assez d'argent, dans cette jolie place, si je ne t'aide pas un peu. Si tu veux, je te servirai une petite pension, pour que tu ne dépendes pas des salaires de famine que tes gens distingués vont sans doute t'offrir !

Elizabeth le remercia de cette offre.

— Mieux vaut faire les choses en règle, reprit-il, après un instant de réflexion. Je voudrais te constituer une petite dotation, pour que tu puisses être indépendante de moi, et moi de toi. Cela te convient-il ?

— Certainement.

— Alors je vais m'en occuper aujourd'hui même.

Il paraissait satisfait d'un arrangement qui le débarrassait de la jeune fille, et l'affaire fut conclue en ce qui les concernait. Il ne restait plus à Elizabeth qu'à revoir la dame.

Le jour et l'heure du rendez-vous arrivèrent, mais il tombait une petite pluie fine. Elizabeth-Jane, qui était sortie d'une sphère de joyeuse indépendance pour adopter une existence laborieuse, jugea un temps semblable assez bon pour une gloire aussi déchuë que la sienne, à supposer, ce qui était douteux, que son amie consentît à l'affronter. Elle alla chercher dans l'arrière-cuisine les socques restés pendus depuis son apothéose, les décrocha, fit cirer leurs semelles moisies, et les mit à ses pieds, comme aux anciens jours. Ainsi chaussée, et nantie d'un parapluie et d'un manteau, elle gagna le lieu du rendez-vous, avec l'intention, si la dame ne s'y trouvait pas, d'aller la voir chez elle.

Le côté du cimetière opposé aux vents de pluie était abrité par un vieux toit de terre et de chaume, aux bords saillants d'un ou deux pieds. Derrière le mur se trouvait une cour de ferme, avec ses greniers et ses granges, la cour même où Elizabeth avait rencontré Farfrae, quelques mois auparavant. Sous le toit se dressait une silhouette immobile ; la jeune femme était venue.

Cette présence animait d'une telle vie les plus fervents espoirs de la jeune fille, qu'elle eut presque peur de son heureuse fortune. Les folles imaginations peuvent naître dans les esprits les plus fermes. Dans ce cimetière vieux comme la civilisation, par ce temps atroce, était venue cette étrangère à la singulière puissance de fascination, et que l'on n'avait jamais vue ailleurs ; sa présence n'allait peut-être point sans quelque diablerie. Mais Elizabeth ne s'en dirigea pas moins vers la tour de l'église, au sommet de laquelle la corde d'un drapeau claquait au vent, et gagna le mur du cimetière.

La dame avait sous la bruine une mine si avenante qu'Elizabeth oublia ses folies.

— Eh bien, fit l'étrangère, dont les paroles laissèrent voir, sous le voile qui lui protégeait le visage, un peu de la blancheur des dents, eh bien, êtes-vous décidée ?

— Oui, tout à fait, répondit vivement la jeune fille.

— Votre père consent ?

— Oui.

— Venez donc, alors.

— Quand cela ?

— Maintenant... dès que vous voudrez. J'avais bien envie de vous faire dire de passer chez

moi, craignant que vous ne vous aventuriez pas ici par un temps pareil. Mais, comme j'aime sortir moi-même, je me suis dit que j'allais d'abord venir voir.

— C'est ce que je me suis dit aussi.

— Cela prouve que nous nous entendrons. Alors, pouvez-vous venir aujourd'hui ? Ma maison est si vide et si lugubre, que je veux y sentir un être vivant.

— Je crois que je le pourrai, fit la jeune fille en réfléchissant.

À ce moment, une rafale de vent et de pluie apporta le son de paroles prononcées de l'autre côté du mur. On entendait passer des mots sans suite : « Sacs... quintaux... battage... moutures... marché de samedi prochain... », et les phrases étaient déformées par les bouffées de vent, comme un visage par un miroir brisé. Les deux femmes tendaient l'oreille.

— Qui est-ce donc ? demanda l'étrangère.

— L'un des deux est mon père ; il loue cette cour et cette grange.

L'intérêt que la dame semblait prendre aux détails du commerce du blé parut lui faire oublier leur affaire. Elle demanda tout à coup à la jeune fille :

— Vous lui avez dit où vous alliez ?

— Non.

— Oh, comment cela se fait-il ?

— J'ai jugé plus sage de partir d'abord. Mon père a des sautes d'humeur si brusques !

— Vous avez peut-être raison... D'ailleurs je ne vous ai pas encore dit mon nom... Je m'appelle miss Templeman... Sont-ils partis, de l'autre côté ?

— Non ; ils sont montés dans le grenier.

— Eh bien, il commence à faire humide ici. Je vous attendrai aujourd'hui, ce soir... à six heures, voulez-vous ?

— Par où faudra-t-il venir, madame ?

— Par la porte de devant... Il n'y a pas d'autre accès.

Elizabeth-Jane songeait à la porte de la ruelle.

— Peut-être feriez-vous bien, puisque vous n'avez pas dit votre adresse, de n'en parler qu'après votre départ... Qui sait si votre père ne changerait pas d'idée ?

Elizabeth secoua tristement la tête.

— À vrai dire, je ne le crains guère, soupira-t-elle. Il est devenu si froid pour moi !

— Très bien. À six heures, alors.

Une fois sorties sur la route où elles se quittèrent, les deux femmes eurent assez à faire à tenir leur parapluie incliné contre le vent. Cependant, l'étrangère jeta, en passant devant la porte, un coup d'œil sur la cour de ferme, et s'arrêta un instant. Mais on n'y voyait rien que les meules, la grange au toit bossu et garni de mousse, et le grenier adossé à la tour de l'église, où continuait à claquer la corde du drapeau.

Henchard ne se doutait guère que le départ de la jeune fille dût être si prochain. Aussi fut-il fort surpris, lorsqu'il rentra chez lui, un peu avant six heures, de voir devant la porte Elizabeth monter avec ses caisses et ses sacs dans une voiture des Armes royales.

— Mais vous m'aviez dit que je pouvais partir, père, expliqua-t-elle, par la portière de la voiture.

— Je l'ai dit, oui... Mais je croyais que tu parlais du mois prochain, ou de l'année prochaine ! Le diable m'emporte ! Tu sais saisir l'occasion aux cheveux ! Alors voilà comment tu me remercies de toute la peine que j'ai prise pour toi ?

— Oh, père, comment pouvez-vous dire cela ? C'est injuste ! s'écria-t-elle avec feu.

— Allons, allons, à ta guise, répondit-il.

Il entra dans la maison et, voyant que tous les bagages n'étaient pas descendus, il monta dans la chambre de la jeune fille, pour en surveiller l'enlèvement. Il n'avait jamais pénétré dans cette chambre depuis qu'Elizabeth l'occupait. On y voyait partout des marques de son travail, de son effort de culture, sous forme de livres, de croquis, de cartes, de recherches de petits effets pleins de goût. Henchard ne s'était jamais douté de tout cela. Il regarda autour de lui, puis se tourna brusquement et redescendit à la porte.

— Écoute, fit-il, d'une voix altérée – il n'appelait plus jamais la jeune fille par son nom – ne t'en va pas. Il se peut que je t'aie parlé durement, mais j'ai une excuse... quelque chose qui m'a fait une peine terrible, à ton sujet.

— À mon sujet ? s'écria-t-elle, avec une émotion profonde. Qu'ai-je donc fait ?

— Je ne puis te le dire aujourd'hui. Mais si tu veux rester près de moi, et continuer à vivre comme ma fille, je te le dirai un jour.

Mais cette proposition arrivait dix minutes trop tard. Déjà montée en voiture, Elizabeth se trouvait par anticipation dans la maison de l'étrangère dont les manières la charmaient tant.

— Père, fit-elle, aussi posément qu'elle le put, je crois préférable de m'en aller pour le moment. Peut-être ne resterai-je pas longtemps absente ; je ne serai pas loin, et si vous voulez vraiment me revoir, je reviendrai bien vite.

Il fit un signe de tête imperceptible, comme pour approuver ces paroles, et ce fut tout.

— Tu ne vas pas loin, dis-tu ? Quelle sera donc ton adresse, au cas où je voudrais t'écrire ? À moins que je ne doive pas la connaître ?

— Oh si, bien sûr ! C'est dans la ville, à la maison de la Place-Haute.

— Où cela ? demanda Henchard, le visage soudain figé.

Elle redit le nom de la maison. Henchard restait silencieux, sans un geste. Elizabeth lui fit un signe amical de la main, et cria au cocher de remonter la rue.

Un bref retour à la soirée précédente nous fera comprendre l'attitude de Henchard.

À l'heure où Elizabeth méditait son expédition de reconnaissance au domicile de la dame de ses pensées, son père n'avait pas été peu surpris de voir, sur une lettre qu'on lui apportait, l'écriture bien connue de Lucetta. Elle semblait avoir renoncé à la résignation et à la contrition de sa dernière missive, et avoir retrouvé un peu de la légèreté naturelle qui la caractérisait, aux premiers temps de leurs relations.

*Maison de la Place-Haute*

*Cher Mr Henchard,*

*Ne soyez pas surpris. C'est pour votre bien et le mien, je l'espère, que je suis venue habiter Casterbridge. Pour combien de temps, je ne saurais le dire ; cela dépend d'un homme, d'un commerçant, d'un maire, qui a le premier droit à ma tendresse.*

*Sérieusement, mon ami, je ne suis pas si folle que ces lignes pourraient vous le faire croire. Je suis accourue ici, à la nouvelle du décès de votre femme, que vous aviez crue morte depuis tant d'années. Pauvre femme, elle a dû souffrir sans se plaindre et, malgré son intelligence médiocre, ce n'était pas une imbécile. Je suis heureuse que vous ayez fait votre devoir à son endroit. Dès que j'ai su qu'elle n'était plus, ma conscience m'a fait impérieusement sentir la nécessité de vous prier de tenir votre promesse et de dissiper ainsi la brume que mon étourderie a amassée autour de mon nom. J'espère que vous êtes toujours dans les mêmes intentions et ferez toutes les démarches nécessaires. Mais comme je ne savais rien de votre situation, j'ai décidé de venir m'installer ici, avant d'entrer en rapports avec vous.*

*Vous devez partager mon sentiment sur tout ceci. Je pourrai vous voir dans un ou deux jours. D'ici là, adieu...*

*Votre Lucetta.*

*P.-S. : Je n'ai pas pu vous rencontrer au passage, l'autre jour, comme je vous l'avais demandé. Mes projets ont été modifiés par un événement de famille qui vous surprendra.*

Henchard savait déjà que la maison de la Place-Haute attendait un nouvel occupant. Il demanda, d'un air intrigué, à la première personne qu'il rencontra :

— Qui va donc vivre dans la maison de la Place ?

— Une nommée madame Templeman, je crois, monsieur, répondit son informateur.

Henchard réfléchissait. « Ce doit être une parente de Lucetta, se dit-il. Oui, pauvre petite, il faut que je lui donne la situation à laquelle elle a droit, c'est incontestable. »

La perspective d'une telle obligation morale ne comportait plus pour lui, comme autrefois, aucun sentiment d'accablement. Il en accueillait, au contraire, l'idée avec plaisir, sinon avec chaleur. L'amer désappointement qu'il avait ressenti, en apprenant qu'Elizabeth n'était pas sa fille et en se trouvant sans enfant, à l'avenir, avait laissé au cœur de Henchard un vide qu'il aspirait inconsciemment à combler. C'est cette impression obscure plutôt qu'un sentiment profond qui l'avait poussé, par la ruelle déserte, vers la maison de la Place-Haute et vers la porte

dérobée où Elizabeth avait failli le rencontrer. Entré dans la cour, il avait demandé à un homme qui déballait une caisse à claire-voie pleine de vaisselle si miss Le Sueur habitait la maison. C'est sous ce nom de miss Le Sueur qu'il avait connu Lucetta.

— Non, répondit l'homme, miss Templeman est toute seule.

Henchard se retira avec la conviction que Lucetta n'était pas encore installée.

Son intérêt était ainsi éveillé, lorsqu'il assista le lendemain au départ d'Elizabeth-Jane. En l'entendant parler de la maison de la Place-Haute, il se sentit pénétré soudain de l'étrange conviction que Lucetta et miss Templeman ne faisaient qu'une seule et même personne ; il se rappelait lui avoir entendu au temps de leur intimité désigner sous ce nom de Templeman la riche parente qu'il tenait un peu pour un personnage mythique. Bien qu'il n'eût rien du coureur de dot, l'idée de retrouver une Lucetta transformée en grande dame par la munificence testamentaire de cette parente prêtait à l'image de son amie une séduction dont elle eût pu être autrement dépourvue. Henchard atteignait cette époque assagie de l'âge moyen, où les détails matériels prennent un peu plus chaque jour possession de l'esprit.

Mais il ne resta pas longtemps dans l'incertitude. Lucetta avait une certaine propension épistolaire, comme en témoignait le torrent de lettres dont elle avait inondé son ami, après le fiasco de leurs projets de mariage, et à peine Elizabeth était-elle partie, que le maire recevait une nouvelle missive de la Place-Haute.

*Je suis installée, lut-il, et commence à me sentir à mon aise, bien que le voyage pour venir ici ait été une expédition bien exaspérante. Vous savez sans doute – ou ne le sauriez-vous pas ? – ce que je vais vous dire. Ma bonne tante Templeman, la veuve du banquier, dont vous mettiez en doute l'existence même, et bien plus encore l'opulence, est morte tout récemment, en me laissant une partie de sa fortune. Je ne veux pas entrer dans les détails, et me contente de vous dire que j'ai pris son nom, pour échapper au mien et à ses tristes souvenirs.*

*Maîtresse de mon destin à l'avenir, j'ai décidé d'habiter Casterbridge, et j'ai loué cette maison de la Place-Haute pour que vous puissiez sans inconvénient venir me voir, si cela vous fait plaisir. Mon intention première était de vous laisser ignorer les changements survenus dans ma vie, jusqu'à notre première rencontre dans la rue, mais je me suis ravisée.*

*Vous êtes probablement au courant de mon entente avec votre fille, et vous avez dû rire de la... comment dirai-je ?... de la tout amicale supercherie qui va la faire vivre avec moi. Notre rencontre a pourtant été purement fortuite. Voyez-vous, Michel, une des raisons qui m'ont incitée à la prendre sous mon toit, c'était le désir de vous fournir un prétexte pour venir ici ; vous viendrez la voir elle, et paraîtrez, tout naturellement, faire ma connaissance. C'est une bonne et brave fille, et elle trouve que vous l'avez traitée avec une injuste rigueur. Vous avez dû le faire de façon inconsidérée, mais non volontairement, j'en suis sûre. Comme d'ailleurs le résultat de votre humeur a été de la pousser vers moi, je ne puis songer à vous en blâmer. En hâte, je suis toujours votre :*

*Lucetta.*

Les nouvelles apportées par cette lettre produisirent sur l'âme sombre de Henchard un très heureux effet. Il resta longtemps plongé dans ses rêveries devant la table de son dîner ; les sentiments qui s'étaient desséchés dans son cœur, depuis son éloignement d'Elizabeth et sa brouille avec Donald Farfrae, se reportaient, de façon presque machinale, avant leur mort définitive, sur la personne de Lucetta. Elle était évidemment en excellentes dispositions de mariage. Comment eût-il pu en être autrement, d'ailleurs, d'une pauvre femme qui lui avait assez

impulsivement donné son temps et son cœur, pour compromettre sa renommée ? C'est la conscience, sans doute, autant que l'affection qui l'avait poussée à Casterbridge. Mais, à tout prendre, Henchard ne lui en voulait pas.

« La petite roublarde ! », se dit-il en songeant avec un sourire à l'amusante et adroite manœuvre de Lucetta avec Elizabeth-Jane.

Sentir qu'il aurait plaisir à voir la jeune femme, c'était pour Henchard courir tout droit chez elle. Il prit son chapeau et se mit en route. Il était entre huit et neuf heures lorsqu'il frappa à la porte, pour s'entendre répondre qu'occupée ce soir-là miss Templeman serait heureuse de le recevoir le lendemain.

— Voilà ce que j'appelle se donner des airs, grommela-t-il, et quand on songe à ce que nous...

Mais, en somme, la jeune femme ne l'attendait évidemment pas, et il accepta paisiblement cette réponse. Il décida seulement de ne pas revenir le lendemain. « Ces maudites femmes, se disait-il, elles n'ont pas un grain de bon sens. »

Suivons la pensée de Henchard comme un fil d'Ariane, et regardons, ce même soir, dans l'intérieur de la maison de la Place-Haute.

À son arrivée, Elizabeth-Jane avait été flegmatiquement priée par une femme d'un certain âge de monter à l'étage supérieur pour enlever ses affaires. Répondant vivement qu'elle ne voulait pas donner tant de peine, elle ôta sans tarder son chapeau et son manteau dans le couloir. On la conduisit alors à la première porte du palier, et on la laissa entrer seule.

La pièce où elle pénétra était élégamment meublée en boudoir ou en petit salon ; sur un sofa à coussins cylindriques s'allongeait une jolie femme aux cheveux noirs et aux grands yeux, dont les traits accusaient avec évidence une origine française, à un degré quelconque. Elle devait avoir quelques années de plus qu'Elizabeth, et une étincelle luisait dans ses yeux. Devant le sofa, sur une petite table, des cartes étaient étalées, les figures à découvert.

L'attitude de la dame était si pleine d'abandon, qu'elle bondit comme un ressort en entendant la porte s'ouvrir, mais elle fut vite à l'aise en reconnaissant Elizabeth, et courut à la jeune fille avec une impétuosité qu'une grâce innée empêchait seule d'être déplacée.

— Eh bien, vous êtes en retard ? s'écria-t-elle en prenant les mains d'Elizabeth-Jane.

— J'ai eu tant de petites choses à arranger.

— Et vous paraissez morte de fatigue. Laissez-moi vous distraire ; je sais des tours merveilleux pour tuer le temps. Asseyez-vous là, et ne bougez plus !

Elle ramassa une carte, tira la table à elle, donna rapidement les cartes, et dit à la jeune fille d'en choisir une.

— Eh bien, avez-vous choisi ? demanda-t-elle en abattant la dernière carte.

— Non ! balbutia Elizabeth en sortant de sa rêverie. J'avais oublié... Je pensais... à vous et à moi... et à l'étrangeté de me trouver ici.

Miss Templeman la regarda avec intérêt, et posa les cartes sur la table.

— Ah, laissons cela, fit-elle. Venez vous asseoir près de moi ; je m'allonge sur le sofa, et nous allons causer.

Elizabeth s'approcha en silence, mais avec un plaisir évident. On voyait que, plus jeune d'années que sa nouvelle amie, elle était aussi plus pondérée et plus riche d'idées générales. Miss Templeman reprit sur le sofa sa souple attitude, et le bras sur le front – à la façon d'une composition célèbre du Titien – elle se mit à parler, par-dessus son front et son bras, à Elizabeth qui était placée derrière elle.

— Il faut que je vous avoue quelque chose, fit-elle ; je me demande si vous vous en êtes aperçue ; il n'y a pas longtemps que je me trouve à la tête d'une grosse maison et d'une jolie

fortune.

— Pas longtemps, ah, vraiment ? murmura Elizabeth, dont le visage s'assombrit un peu.

— Dans mon enfance, j'ai suivi mon père de garnison en garnison ; j'en étais toute troublée et tout étourdie. Mon père était officier. Je ne vous aurais pas raconté cela, si je n'avais cru bon que vous connussiez toute la vérité sur mon compte.

— Oui... oui.

Elizabeth jetait un regard pensif sur la pièce, sur le petit piano carré à incrustations de cuivre, sur les rideaux des fenêtres, sur la lampe, sur les reines et les rois blonds et bruns des paquets de cartes, et enfin sur le visage renversé de Lucetta Templeman, dont les grands yeux brillants, ainsi vus à l'envers, prenaient un aspect étrange.

Elizabeth manifestait pour toutes les connaissances un intérêt presque morbide.

— Vous parlez couramment le français et l'italien, j'en suis sûre, fit-elle. Moi, je n'ai pas pu aller plus loin encore qu'un pauvre commencement de latin.

— Oh, vous savez, dans mon île natale, la connaissance du français ne constitue pas un gros talent ; c'est plutôt le contraire.

— Quelle est donc votre île natale ?

Miss Templeman parut avoir une certaine hésitation à prononcer le nom de Jersey.

— Là-bas, dit-elle, on parle français d'un côté de la rue, anglais de l'autre, et une langue intermédiaire au milieu. Mais il y a longtemps que je n'y vis plus. Mon véritable pays d'origine, c'est Bath, bien que mes ancêtres aient constitué à Jersey une aussi grande famille qu'aucune autre en Angleterre. C'étaient des Le Sueur, une vieille race qui a fait de belles choses dans son temps. Je suis retournée à Jersey après la mort de mon père. Mais les histoires du passé ne me préoccupent guère, et je me trouve tout à fait anglaise de goûts et de sentiments.

Lucetta s'était un instant laissé entraîner par sa langue. Elle s'était donnée à Casterbridge comme habitante de Bath et avait des raisons péremptoires pour rayer Jersey de sa vie. Mais la présence d'Elizabeth-Jane la poussait si bien à se libérer de toute contrainte, qu'elle avait manqué à une ferme résolution.

Elle n'eût pu d'ailleurs trouver, pour une indiscretion, oreille plus discrète. Les paroles de Lucetta restèrent entre elle et sa compagne, et elle se tint si bien sur ses gardes, à partir de ce moment, qu'il eût paru impossible de l'identifier avec la jeune Jersiaise qui avait été à une époque critique la tendre amie de Henchard. La moins amusante de ses précautions n'était pas le soin jaloux avec lequel elle repoussait tout mot français qui pouvait, d'aventure, lui monter plus vite aux lèvres que son équivalent anglais. Elle le chassait avec la brusquerie du faible apôtre devant l'accusation :

— Ton langage te trahit !

Le lendemain, toute l'attitude de Lucetta décelait l'attente. Elle s'habilla pour Henchard et attendit impatiemment sa visite avant midi ; ne l'ayant pas vu venir, elle resta chez elle jusqu'au soir. Mais elle ne dit pas à Elizabeth que la visite attendue était celle de son beau-père.

Les deux femmes se tenaient aux deux fenêtres adjacentes du boudoir, dans la grande maison de pierre de Lucetta. Elles faisaient du crochet et regardaient la scène animée du marché. Elizabeth distinguait dans la foule la calotte du chapeau de son père, sans se douter que Lucetta suivait le même objet avec un intérêt plus vif encore que le sien. Henchard circulait dans la foule, ici grouillante comme une fourmilière, là plus calme et dispersée par des étalages de fruits et de légumes. En général, les fermiers adoptaient pour leurs transactions le plein air du carrefour, malgré son gênant encombrement et le danger des véhicules de passage, de préférence au lugubre marché couvert installé à leur intention. C'est cet unique jour de la semaine qu'ils se

pressaient au marché et y formaient un petit monde de jambières, de cannes et de sacs d'échantillons. Il y avait là des hommes aux ventres rebondis, inclinés comme des croupes de montagnes ; des hommes dont la tête se balançait en marchant comme des arbres sous les bourrasques de novembre ; des hommes qui prenaient, pour causer, des attitudes variées, les genoux écartés et diminuant la taille, les mains plongées dans les poches profondes de vestes inabordables. Leurs visages irradiaient une chaleur tropicale, car si, à la maison, leur mine changeait au gré des saisons, leur figure de marché brillait comme du feu d'un bout de l'année à l'autre.

Ils portaient leurs habits comme une chose ennuyeuse et une gênante nécessité. Quelques-uns étaient bien vêtus, mais la majorité se montraient peu soucieux de leur apparence, et leurs vêtements proclamaient les faits et gestes de leurs propriétaires depuis des années, accusaient les morsures du soleil et les luttés passées. Beaucoup portaient pourtant dans la poche des carnets de chèques froissés qui représentaient en banque un crédit de quatre chiffres au moins – et, en fait, ce que personnifiaient ces êtres gibbeux, c'était de l'argent comptant et immédiatement comptant. Non point à un an, comme celui du gentilhomme, non point même seulement déposé à la banque, comme celui de l'homme de profession libérale, mais de l'argent tout prêt, dans leur grosse et large patte.

Ce jour-là, on voyait, au-dessus des têtes, deux ou trois pommiers étendre leurs branches, comme s'ils avaient poussé dans le sol ; ils étaient, en fait, portés par les paysans, arrivés du pays du cidre avec la terre de leur comté aux bottes, et qui venaient les vendre au marché. Elizabeth qui les avait souvent vus s'écria :

— Je me demande si ce sont les mêmes arbres toutes les semaines ?

— Quels arbres ? demanda Lucetta, absorbée par la contemplation de Henchard.

Elizabeth fit une réponse distraite, car un incident venait arrêter les paroles sur ses lèvres. Derrière un des arbres se tenait Farfrae, qui discutait vivement avec un paysan sur un sac d'échantillons. Henchard passa près de lui ; il vit le jeune homme, dont le visage semblait dire : « Est-ce que nous allons nous parler ? » mais il y eut dans ses yeux une lueur qui répondait : « Non ! » et qui fit soupirer Elizabeth-Jane.

— Y a-t-il donc là quelqu'un à qui vous vous intéressiez spécialement ? demanda Lucetta.

— Oh non ! répondit la jeune fille, dont un flot de sang empourpra le visage.

Lucetta la regarda d'un œil inquisiteur.

— Bien vrai ? insista-t-elle.

— Bien vrai, répondit Elizabeth-Jane.

Lucetta jeta les yeux par la fenêtre.

— Ce sont tous des fermiers, je suppose ?

— Non, il y a Mr Bulge, le marchand de vins ; Benjamin Brownlet, qui est maquignon ; Kitson, l'éleveur de cochons, et Yopper, le commissaire-priseur. Il y a aussi des brasseurs, des meuniers, et d'autres gens encore.

Elle ne fit pas mention de Farfrae, qui était pourtant en pleine vue, maintenant.

L'après-midi du samedi se passa ainsi, pour les deux femmes, en propos décousus. Sur le marché, l'examen des échantillons était terminé, et l'heure était venue des bavardages oiseux avant le départ. Henchard n'était pas venu voir Lucetta, bien qu'il se fût trouvé tout l'après-midi si près d'elle ; il avait été sans doute trop occupé, se disait la jeune femme ; il viendrait dimanche ou lundi.

Mais les deux jours passèrent sans amener le visiteur. Lucetta, qui avait refait sa toilette avec un soin scrupuleux, était découragée. Disons tout de suite d'ailleurs qu'elle ne concevait plus

pour Henchard l'attachement ardent qu'elle avait ressenti aux premiers temps de leur connaissance ; la malheureuse issue de leurs amours avait glacé en elle la pure tendresse d'autrefois. Mais elle gardait le consciencieux désir de réaliser une union qu'aucun obstacle ne pouvait plus interdire, et de régulariser sa situation, ce qui était en soi un bonheur souhaitable. Si de bonnes raisons mondaines rendaient de son côté un tel mariage nécessaire, il n'y en avait aucune, non plus, pour le faire différer à Henchard, depuis qu'elle avait hérité d'une fortune sérieuse.

Le mardi était le jour de la Chandeleur. Au déjeuner, Lucetta dit d'un air négligent à Elizabeth :

— Votre père va peut-être venir vous voir aujourd'hui. Il doit passer la journée au marché avec les autres marchands de grain.

Elizabeth secoua la tête :

— Il ne viendra pas.

— Pourquoi cela ?

— Il est trop monté contre moi, soupira la jeune fille, d'une voix sourde.

— Vous seriez-vous querellés plus sérieusement que je ne le croyais ?

Elizabeth, qui ne voulait pas entendre accuser de sentiments anormaux l'homme qu'elle croyait être son père, répondit « oui ».

— Alors, la maison où vous vivez serait, entre toutes, celle qu'il voudrait fuir ?

La jeune fille hocha tristement la tête.

Déconcertée, Lucetta crispa ses fins sourcils et ses lèvres charmantes et éclata en sanglots convulsifs. C'était un désastre... et ses ingénieux projets semblaient dans le ridicule.

— Oh, chère miss Templeman, qu'y a-t-il donc ? s'écria sa compagne.

— Votre présence m'est bien agréable..., fit Lucetta, quand elle put articuler une parole.

— Oui, oui... et je suis bien heureuse aussi, près de vous, murmura Elizabeth, d'un ton caressant.

— Mais... mais...

La jeune femme ne put achever sa phrase ; elle eût voulu expliquer que si Henchard nourrissait pour la jeune fille l'aversion prononcée que les faits semblaient accuser, elle devrait se séparer d'elle, ce qui serait une obligation fort déplaisante.

Une solution provisoire s'offrait pourtant.

— Miss Henchard, voulez-vous aller me faire une commission, dès que nous aurons fini de déjeuner ? Ah, c'est bien aimable à vous... Vous me commanderez...

Elle énuméra des emplettes multiples, dans des boutiques éloignées, qui devaient retenir Elizabeth au-dehors pendant une ou deux heures au moins.

— Et avez-vous jamais visité le Musée ?

Elizabeth n'y était jamais entrée.

— Alors, il faut y aller tout de suite. Vous y achèverez la matinée. C'est une vieille bâtisse, dans une rue détournée... je ne sais plus où... mais vous trouverez bien... Vous y verrez toutes sortes de choses intéressantes : des squelettes, des dents, de vieux pots et de vieilles casseroles, des bottes et des souliers d'autrefois, des œufs d'oiseau, tous objets amusants et instructifs. Restez là-bas, jusqu'à ce que vous ayez bien faim !

Elizabeth s'habilla en hâte et quitta la maison. « Je me demande pourquoi elle veut se débarrasser de moi, aujourd'hui », se disait-elle avec tristesse en marchant. Que Lucetta voulût s'assurer de son éloignement plutôt que de ses services ou de son instruction, la chose était bien évidente pour Elizabeth-Jane, malgré toute sa naïveté, et malgré sa peine à trouver un motif à

pareil désir.

Elle n'était pas partie depuis dix minutes qu'une des servantes de Lucetta courait à la maison de Henchard pour lui porter cette brève missive :

*Cher Michel, vos affaires vont vous amener aujourd'hui à ma porte pendant deux ou trois heures. Faites-moi donc le plaisir de monter me voir. Je suis tristement désappointée de n'avoir pas encore reçu votre visite ; je ne puis concevoir sans inquiétude la nature équivoque de nos relations, surtout depuis que la fortune de ma tante m'a valu une situation plus en vue dans la société. Jugeant que la présence de votre fille pouvait être la cause de votre éloignement, je l'ai envoyée au loin pour toute la matinée. Dites que vous venez pour affaires ; vous me trouverez seule.*

*Lucetta.*

Lorsque la servante revint, sa maîtresse lui donna l'ordre de faire entrer tout droit le visiteur qui pourrait se présenter, et s'assit, dans l'attente des événements.

Elle se souciait assez peu, au point de vue sentimental, de revoir un homme dont les hésitations avaient lassé sa patience, mais cette entrevue était nécessaire, et elle prit en soupirant sur sa chaise une pose étudiée ; elle essaya une attitude, puis une autre, s'arrangea à faire tomber la lumière par-dessus sa tête. Elle finit par se jeter sur le sofa, dans la pose sinieuse qui lui seyait si bien, un bras sur le front, les yeux tournés vers la porte. C'est ainsi, décidément, qu'elle était le mieux à son avantage, et elle resta sans bouger jusqu'à ce qu'un pas d'homme se fît entendre dans l'escalier. Alors, oubliant sa posture savante (car la Nature était encore trop forte en elle pour ne pas étouffer l'artifice), Lucetta, saisie de panique, bondit et courut se cacher derrière un des rideaux. Malgré le déclin de leur passion, la situation ne laissait pas d'être émouvante, puisqu'elle n'avait plus revu Henchard depuis cette séparation de Jersey, qui avait dû être de si courte durée.

Elle entendit la servante introduire le visiteur dans la pièce et fermer la porte sur lui, comme pour aller chercher sa maîtresse. Lucetta rejeta le rideau avec un bonjour ému. L'homme qui se tenait devant elle n'était pas Henchard.

Le soupçon avait bien effleuré l'esprit de Lucetta, au moment de sortir de sa cachette, que le visiteur pourrait ne pas être Henchard, mais il était trop tard pour reculer.

Beaucoup plus jeune que le maire de Casterbridge, l'homme était blond, frais, et d'une beauté dégagée. Il portait sobrement des jambières de drap à boutons blancs, des bottines luisantes à œillets innombrables, une culotte de coutil sous une veste et un gilet de velours ; il tenait à la main une badine à pommeau d'argent. Lucetta rougit, et avec une expression où se mêlaient singulièrement la moue et le sourire, s'écria :

— Oh, je me suis trompée !

Mais le visage du visiteur ne se déridait pas.

— Je suis bien fâché, s'excusait-il, d'un ton contrit. J'étais venu demander miss Henchard. On m'a fait entrer ici ; je ne vous aurais pas surprise avec un pareil sans-gêne, si j'avais su !

— C'est moi qui suis la seule coupable, répondit-elle.

— Me serais-je trompé de maison, madame ? demanda Farfrae, dont l'étonnement faisait cligner les yeux et qui tapait nerveusement sa jambe avec sa badine.

— Oh non, monsieur... Mais prenez donc un siège ; il faut vous asseoir, puisque vous êtes ici, fit aimablement Lucetta pour tirer le jeune homme d'embarras. Miss Henchard va bientôt rentrer.

Cette assertion n'était pas tout à fait exacte ; mais la singulière attraction du jeune homme, le charme hyperboréen, la fragilité un peu sévère, la séduction pareille à celle d'un instrument de musique tout vibrant, tout ce qui avait, au premier abord, éveillé l'intérêt de Henchard, d'Elizabeth-Jane et des joyeux hôtes des Trois Matelots, rendait attrayante pour Lucetta cette présence inattendue. Farfrae hésita, regarda la chaise, jugea (sans se douter du véritable péril), qu'il n'y avait pas de danger à s'asseoir, et obéit à la jeune femme.

La soudaine entrée de Farfrae était simplement la conséquence de la lettre de Henchard qui l'autorisait à voir Elizabeth, s'il voulait lui faire la cour. Il n'avait d'abord prêté aucune attention à la brusque proposition du maire, mais un marché exceptionnellement avantageux venait de lui faire sentir, en le plaçant sur un pied d'égalité avec quiconque, qu'il pourrait se marier dès qu'il en aurait le désir. Comment trouver fille plus séduisante, plus sérieuse et en tous points plus satisfaisante qu'Elizabeth-Jane ? En dehors de ces avantages, un mariage avec elle assurerait de plus, très naturellement, la réconciliation de Farfrae avec son ancien ami. Sans se formaliser de la sécheresse du mot de Henchard, l'Écossais s'était décidé, ce matin-là, à aller frapper à la porte du maire, et avait appris qu'Elizabeth se trouvait chez miss Templeman. Un peu vexé de ne pas la trouver toute prête pour l'attendre – tant les hommes sont illogiques –, il était accouru à la maison de la Place-Haute, et n'y avait pas rencontré Elizabeth, mais la maîtresse du logis.

— La foire paraît importante aujourd'hui, dit la jeune femme, dont les yeux naturellement détournés se portaient vers la scène animée du dehors. Je m'intéresse toujours à vos foires et à vos marchés ; à combien de choses je songe, en regardant ainsi par ma fenêtre.

Farfrae parut hésiter à répondre, et le murmure du marché lui parvint aux oreilles, comme la voix confuse d'une mer apaisée, dont une vaguelette, de temps en temps, s'élève au-dessus des autres.

— Vous regardez souvent par la fenêtre ? demanda-t-il.

— Oui... très souvent.

— Chercheriez-vous un visage de connaissance ?

On pourrait s'étonner de la raison qui poussa la jeune femme à répondre comme elle le fit.

— Non, je regarde la scène comme on regarde un tableau. Mais, poursuivit-elle en se tournant avec amabilité vers Farfrae, je pourrai le faire à l'avenir ; je m'efforcerai de vous voir. Vous êtes toujours au marché, n'est-ce pas ? Ah, je ne parle pas sérieusement... Mais il est amusant de chercher dans une foule une personne de connaissance, même si l'on n'a rien à lui dire. Cela atténue l'impression d'angoisse que l'on éprouve à se sentir perdu dans une masse de gens, sans avoir, par aucun d'eux, de contact avec cette foule.

— Oui, c'est vrai. Vous allez peut-être vous trouver très seule, madame ?

— Personne ne peut soupçonner à quel point.

— Mais vous êtes riche, dit-on.

— Peut-être... seulement, je ne sais comment jouir de ma fortune. Je suis venue à Casterbridge avec l'espoir de m'y plaire. Mais je commence à en douter.

— D'où veniez-vous donc, madame ?

— Des environs de Bath.

— Et moi, je viens des environs d'Édimbourg, murmura-t-il. Il vaut mieux rester chez soi, c'est sûr, mais un homme doit vivre où il fait de l'argent. C'est un malheur, mais c'est une nécessité. Pour moi, j'ai bien réussi cette année. Oh oui, poursuivit-il avec un enthousiasme ingénu, vous voyez cet homme au manteau de casimir marron ? Je lui ai acheté de grosses quantités de blé à l'automne, au moment des cours les plus bas, et plus tard, quand ils se sont un peu relevés, j'ai vendu toute ma provision. Je me suis contenté d'un bénéfice modeste et j'ai laissé les fermiers, dans l'attente de prix meilleurs, garder leurs grains, que les rats rongeaient dans les meules. Au moment où je vendais, le marché est tombé, et j'ai acheté leur blé à ceux qui l'avaient si bien conservé, moins cher que lors de ma première affaire. Après quoi, poursuivit impétueusement l'Écossais, le visage tout illuminé, j'ai revendu quelques semaines après, au moment de l'ascension des cours, et ainsi, en me contentant de petits bénéfices souvent renouvelés, je n'ai pas été long à me faire cinq cents livres... Oui ! (il frappait la table de la main sans se souvenir de l'endroit où il se trouvait), tandis que les autres, en voulant trop gagner, n'ont rien gagné du tout !

Lucetta regardait avec un intérêt critique ce jeune homme, qui représentait pour elle un type tout nouveau. Les yeux de Farfrae rencontrèrent tout à coup ceux de la jeune femme.

— Ah, voilà que je vous ennuie ! s'excusa-t-il.

— Pas du tout, protesta Lucetta, avec une légère rougeur.

— Mais alors ?

— C'est tout le contraire ; vous m'intéressez fort !

Ce fut au tour de Farfrae de rougir modestement.

— Je parle des Écossais en général, se hâta de corriger la jeune femme. Leurs humeurs sont si éloignées de nos façons tranchées du Sud. Nous, gens du commun, nous sommes tout l'un ou tout l'autre, brûlants ou glacés, passionnés ou très froids. Chez vous on trouve les deux manières d'être en même temps.

— Que voulez-vous dire ? Ne voulez-vous pas vous expliquer plus clairement, madame ?

— Vous êtes plein d'ardeur, quand vous ne songez qu'à marcher de l'avant. Puis, la minute d'après, vous êtes tout triste, parce que vous pensez à l'Écosse et à vos amis.

— En effet, je pense quelquefois à mon pays, répondit-il simplement.

— Moi aussi, autant que je le puis... Mais la maison où je suis née était bien vieille, et on l'a abattue, pour faire des embellissements ; alors, c'est comme si je n'avais plus de maison natale.

Lucetta n'ajouta pas, comme elle aurait pu le faire, que c'était à Saint-Héliér, et non à Bath, que s'était élevée la maison dont elle parlait.

— Mais les montagnes, les brumes, les rochers, tout cela subsiste... N'est-ce pas assez pour vous faire songer à votre pays ?

Elle eut un hochement de tête négatif.

— Pour moi, si... pour moi, si..., murmura-t-il.

Et l'on voyait que son esprit s'envolait vers le nord. Que cette originalité fût un trait personnel ou national, il n'était pas moins certain, comme l'avait remarqué Lucetta, que les deux courants de la vie de Farfrae – courant pratique et courant romanesque – étaient très distincts par moments. Comme les brins d'un cordon bariolé, ces aspects se juxtaposaient, sans se confondre.

— Et voudriez-vous retourner là-bas ? demanda-t-elle.

— Oh non, madame ! s'écria Farfrae, brusquement rappelé à lui.

La foire déchaînait maintenant sous les fenêtres sa bruyante animation. C'était la plus grosse foire de l'année pour les engagements de domestiques, et elle différait totalement des marchés précédents. La foule brunâtre était semée de points blancs, qui désignaient les travailleurs en quête d'une place. Aux blouses des voituriers se mêlaient les bonnets des femmes, allongés comme des bâches de charrettes, les robes de cotonnade et les châles à carreaux, car les femmes offraient aussi leurs services. Dans la foule, sur un coin du trottoir, se tenait un vieux berger dont l'immobilité attira les regards de Lucetta et de Farfrae. On sentait en lui un être douloureux, pour qui le combat de la vie avait dû être rude ; il était d'ailleurs pauvrement bâti, et si fort courbé par les années et le dur labeur que, en arrivant derrière son dos, on voyait à peine sa tête. Il avait planté dans le ruisseau le bout de sa houlette et s'appuyait sur une crosse, que la friction de ses mains avait à la longue polie comme de l'argent. Les yeux perdus sur le sol, il paraissait oublier totalement où il était et ce qu'il venait faire. Des négociations se poursuivaient, à quelques pas de lui, à son sujet, mais il n'entendait rien, tout à la contemplation des souriantes visions d'un temps de jeunesse où les engagements affluaient, et où son adresse lui ouvrait toutes les portes, à la première demande.

La discussion s'agitait entre un fermier des pays lointains et le fils du vieillard. Il surgissait une difficulté ; le fermier ne voulait, dans le marché, pas prendre la mie sans la croûte, autrement dit le vieux pâtre sans le jeune homme ; près du fils se tenait son amoureux, domestique dans la même ferme que lui, et qui attendait, avec des lèvres pâles, l'issue du débat.

— Cela me fait de la peine de te quitter, Nelly, fit le jeune homme avec émotion. Mais, tu vois, je ne puis laisser le père mourir de faim, et il n'aura plus d'emploi à l'Annonciation. Nous ne serons qu'à vingt-cinq lieues !

Les lèvres de la jeune fille tremblèrent.

— Vingt-cinq lieues ! murmura-t-elle. Ah, cela suffit ! Je ne te reverrai jamais !

C'était là, en effet, une impossible distance d'attraction pour l'aimant du Seigneur Cupidon, et les jeunes hommes étaient des jeunes hommes à Casterbridge comme autre part.

— Oh non, non, je le sais bien ! gémit-elle, en réponse au geste de son ami qui lui serrait la main, et elle tourna son visage vers la maison de Lucetta, pour cacher ses pleurs.

Le fermier laissa au jeune homme une demi-heure pour se décider, et s'éloigna en laissant le petit groupe à son chagrin.

Lucetta, les yeux pleins de larmes, rencontra le regard de Farfrae ; elle fut surprise de voir les yeux de l'Écossais humides aussi.

— C'est trop dur ! s'écria-t-elle, avec une émotion sincère. On ne devrait pas séparer comme cela les amoureux ! Oh, si je pouvais agir à mon gré, je laisserais toujours les gens vivre et

s'aimer à leur guise.

— Peut-être pourrais-je empêcher cette séparation, dit Farfrae. J'ai besoin d'un jeune charretier, et je pourrais bien prendre le vieux par-dessus le marché... oui, il ne me coûtera pas bien cher, et je trouverai bien à l'employer d'une façon ou de l'autre.

— Oh, que vous êtes bon ! s'écria la jeune femme, ravie. Allez le leur proposer, et revenez me dire si vous avez réussi.

Farfrae sortit, et elle le vit parler aux pauvres éplorés, dont les visages s'éclairèrent. Le marché fut vite débattu et, dès qu'il l'eut conclu, Farfrae remonta près de Lucetta.

— C'est une véritable bonté de votre part, fit-elle. En ce qui me concerne, j'ai décidé que toutes mes bonnes auraient des amoureux si elles le voulaient. Faites comme moi.

Farfrae prit une expression sérieuse, et tourna à demi la tête.

— Il me faut être un peu plus strict que cela, fit-il.

— Pourquoi ?

— Vous êtes une... femme riche, et moi je ne suis qu'un laborieux négociant.

— Mais je suis aussi une femme ambitieuse.

— Ah, je ne puis vous expliquer. Je ne sais pas parler aux dames, ambitieuses ou non, c'est bien vrai, dit Donald, avec une gravité nuancée de regret. J'essaie d'être poli avec les gens, voilà tout.

— Je vois que vous êtes bien tel que vous le dites, dit Lucetta, qui reprenait la supériorité sur le terrain sentimental.

Cette pénétration fit reporter à Farfrae les yeux par la fenêtre sur le milieu de la foule.

Sous les murs de la maison, deux fermiers se rencontraient et échangeaient une poignée de main ; leurs propos parvenaient dans la pièce, comme ceux du groupe éploré, quelques instants auparavant.

— Avez-vous vu le jeune Mr Farfrae, ce matin ? demanda l'un des deux hommes. Il m'avait promis de se trouver ici sur le coup de midi, mais j'ai fait une demi-douzaine de fois le tour de la foire en long et en large, sans voir trace de lui ; c'est pourtant un homme de parole, d'ordinaire.

— J'avais tout à fait oublié ce rendez-vous, murmura Farfrae.

— Alors, il faut y aller, n'est-ce pas ? demanda Lucetta.

— Évidemment, répondit-il, mais sans bouger davantage.

— Vous devriez descendre, insista-t-elle ; vous allez perdre un client.

— Et vous, miss Templeman, vous aller me fâcher ! s'écria l'Écossais.

— Soit, n'y allez pas ; mais vous resterez un peu, alors ?

Farfrae jeta un regard inquiet sur le fermier qui le cherchait et qui se dirigeait justement vers l'endroit où se tenait Henchard ; piqué par ce mouvement significatif, l'Écossais reporta les yeux dans la pièce, et sur la jeune femme.

— J'aimerais bien rester, dit-il, mais je crains d'être obligé de partir. Il ne faut pas négliger les affaires, n'est-ce pas ?

— Pas un instant.

— C'est vrai !... Je reviendrai une autre fois... si vous me le permettez, madame.

— Certainement... Ce qui nous est arrivé aujourd'hui est bien curieux.

— Ce sera de quoi rêver, quand nous serons seuls, n'est-ce pas.

— Oh, je ne sais pas. Ce n'est qu'une rencontre assez banale, en somme.

— Non, ce n'est pas mon avis. Oh non !

— En tout cas, c'est fini, maintenant, et le marché vous appelle.

— Oui, oui... le marché, les affaires... Je voudrais qu'il n'y eût pas d'affaires en ce monde.

Lucetta sourit ; elle eût ri franchement, sans la petite émotion qui montait en elle.

— Comme vous changez ! s'écria-t-elle. Il ne faut pas se contredire comme cela !

— Je n'avais jamais rien dit de pareil, répondit simplement l'Écossais avec un regard un peu honteux, qui implorait une excuse pour sa faiblesse. C'est seulement depuis que je suis entré ici, et que je vous ai vue !

— Dans ce cas, mieux vaut ne plus me regarder. Mon Dieu, je sens que je vous ai complètement démoralisé !

— Que je vous regarde ou non, je ne vous en verrai pas moins dans mes pensées. Allons, je m'en vais, en vous remerciant du plaisir que m'a valu cette visite.

— C'est moi qui vous remercie d'être resté.

— Peut-être retrouverai-je ma tête des jours de marché, quand je serai dehors depuis quelques minutes, murmura Farfrae, mais je n'en sais rien, je n'en sais rien du tout.

En le voyant se lever, Lucetta reprit vivement :

— Vous pourrez entendre parler de moi, en ville, un jour ou l'autre. Si, comme c'est possible, on m'accuse d'être une coquette, à cause de certains incidents de ma vie, n'en croyez rien, car ce n'est pas vrai.

— Je vous jure de n'en rien croire, promit Donald avec ferveur.

Ainsi vont les choses, Lucetta avait si bien échauffé l'enthousiasme du jeune homme qu'il était tout vibrant, et lui, par le seul spectacle d'une inhabituelle oisiveté, avait éveillé chez elle un sérieux intérêt. Comment la chose s'était-elle faite ? Ils n'auraient su le dire.

Dans sa jeunesse, Lucetta n'aurait pas eu d'yeux pour un commerçant. Mais les hauts et les bas de son existence, et, par-dessus tout, son imprudente compromission avec Henchard l'avaient rendue moins difficile à l'endroit de la situation sociale. Repoussée au temps de sa pauvreté par le monde auquel elle appartenait, elle n'avait pas grand désir d'y rechercher une place. Son cœur réclamait un asile où se réfugier et rester au repos. Fruste ou élégant, peu lui importait, pourvu qu'il fût chaud.

Farfrae sortit de la maison, sans se souvenir un instant qu'il y était venu pour voir Elizabeth. Lucetta le regardait, de la fenêtre, chercher son chemin dans un labyrinthe de fermiers et de garçons de ferme. Elle comprenait, à voir l'attitude du jeune homme, qu'il avait conscience de son regard ; la modestie de l'Écossais lui avait gagné le cœur de Lucetta, et fournissait à son désir de le revoir un argument qui s'opposait à l'insuffisance de sa situation. Il entra sous la halle, et elle ne le revit plus.

Trois minutes après, elle venait de quitter la fenêtre, lorsque des coups frappés à la porte, avec plus de force que d'insistance, retentirent par la maison. La femme de chambre monta l'escalier :

— Le maire, fit-elle.

Lucetta avait repris sa place sur le sofa, et regardait d'un air rêveur à travers ses doigts. Elle ne répondit pas tout de suite, et la domestique insista en ajoutant :

— Il a peur de n'avoir pas beaucoup de temps, qu'il dit.

— Oh, alors, dites-lui que j'ai mal à la tête et que je ne le dérangerai pas aujourd'hui.

Le message fut transmis, et elle entendit la porte se refermer.

Lucetta était venue à Casterbridge pour raviver les sentiments de Henchard. Elle y avait réussi, mais se montrait maintenant indifférente à ce succès.

Les craintes qu'elle avait conçues, le matin même, sur la gêne possible de la présence d'Elizabeth, étaient évanouies, et elle n'envisageait plus la nécessité péremptoire de renvoyer la jeune fille pour l'amour de son beau-père. Lorsque Elizabeth rentra, tout ignorante du cours des événements, Lucetta courut à elle en s'écriant avec une sincérité parfaite :

— Je suis si heureuse de vous avoir ! Vous resterez longtemps avec moi, n'est-ce pas ?

Conserver Elizabeth comme chien de garde, pour tenir son beau-père à l'écart, quelle idée nouvelle ! Elle n'en était pas choquée d'ailleurs. Henchard l'avait négligée, tous ces jours, après l'avoir tristement compromise dans le passé. Le moins qu'il eût dû faire, en se voyant libre et en la sachant riche, eût été de répondre cordialement et vivement à son invitation.

Le cœur gonflé de sentiments contradictoires, tour à tour joyeux et attristés, Lucetta faisait de folles conjectures sur leur naissance soudaine, et c'est ainsi que s'acheva pour elle une journée pleine d'émotions.

Inconsciente des efforts de son mauvais génie pour étouffer la tendresse naissante qu'elle avait éveillée dans le cœur de Farfrae, Elizabeth fut heureuse d'entendre Lucetta la prier de rester auprès d'elle.

Car si la maison de la Place-Haute lui tenait lieu de foyer, la vue du marché qu'elle commandait avait autant d'attrait pour elle que pour Lucetta. Comme le plateau de la comédie classique, le carrefour était l'endroit où surviennent toujours les incidents destinés à influencer sur le sort des habitants du voisinage. Fermiers, négociants, éleveurs, charlatans et colporteurs s'y donnaient rendez-vous de semaine en semaine, pour s'éclipser quand arrivait le soir. C'était le point nodal de toutes les orbites.

Pour les deux jeunes femmes, l'intervalle d'un samedi au samedi suivant représentait maintenant celui d'un jour à l'autre. Elles ne vivaient pas le reste de la semaine, au point de vue sentimental. Si elles faisaient des courses les autres jours, elles ne manquaient jamais de rester à la maison le samedi. Elles jetaient par la fenêtre des regards furtifs sur les épaules et la tête de Farfrae, dont elles voyaient rarement le visage, car, soit timidité, soit crainte de compromettre son sens des affaires, il évitait de regarder dans leur direction.

Ainsi allaient les choses, jusqu'à une certaine matinée de marché qui fut la scène d'émotions nouvelles. Elizabeth-Jane et son amie étaient assises à la table du déjeuner, lorsqu'un paquet contenant deux robes arriva de Londres à l'adresse de Lucetta, qui courut à sa chambre et appela bientôt Elizabeth ; la jeune fille vit les deux robes étalées sur le lit, l'une de couleur cerise foncé, l'autre plus claire ; un gant était fixé au bout de chaque manche, un chapeau en haut du col, et un parasol placé en travers du tout. Lucetta se tenait devant les silhouettes ainsi figurées, dans une attitude de méditation.

— Je ne me donnerais pas tant de peine, fit Elizabeth en remarquant l'attention intense avec laquelle Lucetta balançait les avantages de telle ou telle disposition.

— Il est si troublant de fixer son choix sur des robes nouvelles ! expliqua Lucetta. Vous serez tout le printemps, cette personne-ci (elle désignait une des robes), ou celle-là (elle montrait la seconde), et l'une des deux, sans que vous sachiez laquelle pourra devenir inadmissible.

Elle finit par décider, à tout hasard, d'être la personne couleur cerise. La robe allait parfaitement bien, et Lucetta la garda pour se promener dans le boudoir, avec Elizabeth sur les talons.

La matinée était exceptionnellement belle pour la saison. Le soleil frappait si bien murs et trottoirs en face de la maison de Lucetta, que leur reflet inondait ses pièces. Tout à coup, on entendit un bruit de ferraille, et à la nappe de lumière vinrent se joindre une série de cercles fantastiques, qui se jouaient sur le plafond. Les deux femmes se tournèrent vers la fenêtre. Devant la maison s'était arrêté un véhicule étrange que l'on aurait cru placé là pour une exposition. C'était le nouvel instrument aratoire, appelé de nos jours sèmeuse à cheval, et inconnu encore à l'époque dans ces régions, où l'on employait toujours le vénérable semoir comme aux jours de l'Heptarchie. Son arrivée causait autant de sensation sur le marché aux grains, qu'une machine volante en amènerait à Charing Cross. Les fermiers se groupaient autour de la sèmeuse, les femmes s'approchaient, les enfants se glissaient sous ou dans la mécanique. Peinte de couleurs vives, vertes, jaunes et rouges, elle ressemblait à une bête fabuleusement

agrandie, composé de frelon, de sauterelle et de crevette. On aurait pu encore la comparer à un instrument de musique posé d'aplomb, et dont la partie antérieure aurait été supprimée. C'est cette idée qui frappa Lucetta :

— Tiens, on dirait une sorte de piano agricole ! s'écria-t-elle.

— Cela doit avoir trait à la culture du blé, suggéra Elizabeth.

— Je me demande qui a pensé à introduire cette machine-là dans le pays ?

Les deux jeunes femmes songeaient à Farfrae comme à l'innovateur possible, car, sans être fermier lui-même, l'Écossais s'intéressait fort à toutes les choses de la culture. Comme pour répondre à leurs pensées, le jeune homme survint à ce moment même, regarda la machine, en fit le tour et en mania les organes comme s'il avait connu le mécanisme. Les dames avaient tressailli en le voyant, et Elizabeth s'éloigna de la fenêtre pour se réfugier au fond de la pièce, où elle parut s'absorber dans la contemplation des lambris. Elle se rendait à peine compte de ce mouvement instinctif, lorsque Lucetta, tout au plaisir de sa robe nouvelle et de la vue de Farfrae, s'écria :

— Allons donc voir cette machine, quelle qu'elle soit.

En un instant, Elizabeth-Jane avait mis châle et chapeau, et sortait avec sa compagne. Mieux que tous les paysans groupés autour de la semeuse, Lucetta faisait figure de digne propriétaire de la machine, car seule la couleur de sa robe pouvait rivaliser avec celle de l'instrument.

Les deux femmes examinaient curieusement la semeuse, se penchaient sur les rangées de tubes en forme de trompettes encastrés les uns dans les autres, et sur les augettes pareilles à de petites cuillers tournantes, qui versaient la semence dans l'extrémité supérieure du tube chargé de la conduire au sillon. Lorsqu'une voix lança ces mots :

— Bonjour, Elizabeth-Jane.

La jeune fille releva la tête et aperçut son beau-père.

Son bonjour avait été un peu sec et tonitruant, et trahie par son calme ordinaire, Elizabeth balbutiait pour dire quelque chose :

— Voici la dame chez qui je vis, père... miss Templeman.

Henchard enleva son chapeau et l'abassa jusqu'à son genou, avec un grand geste ondoyant. Miss Templeman s'inclina :

— Je suis heureuse de faire votre connaissance, Mr Henchard, fit-elle. Voici une bien curieuse machine.

— Oui, admit Henchard, qui se mit à expliquer le fonctionnement de la mécanique, avec un désir manifeste de la tourner en ridicule.

— Qui donc l'a introduite ici ? s'enquit Lucetta.

— Oh, ne m'en parlez pas, madame ! gronda Henchard. Une machine pareille, cela ne peut pas marcher... C'est un de nos mécaniciens qui l'a fait venir, sur le conseil d'un petit parvenu, d'un freluquet, qui croit...

Apercevant le visage implorant d'Elizabeth-Jane, il s'arrêta court en pensant sans doute que le mariage devait être en bonne voie.

Il tournait le dos pour s'en aller, lorsque se produisit un petit fait que sa belle-fille prit pour une hallucination de sa part. Des lèvres de Henchard sortait un murmure, où Elizabeth crut distinguer ces paroles, adressées sur un ton de reproche à Lucetta :

— Vous avez refusé de me voir !

Elle ne pouvait croire qu'une telle phrase, si elle sortait de la bouche de son beau-père, fût destinée à tout autre qu'à l'un des fermiers à guêtres jaunes qui se pressaient autour d'eux. Lucetta garda le silence, et un fredonnement qui paraissait sortir de l'intérieur de la machine vint

dissiper toute pensée de l'incident. Henchard venait de disparaître sous le marché couvert, et les deux femmes jetèrent les yeux sur la semeuse. Elles virent, derrière la machine, le dos courbé d'un homme, qui plongeait la tête dans les divers organes, comme pour en pénétrer les simples secrets, et qui continuait à chanter :

*C'était un bel après-midi d'été,  
Un peu avant le coucher du soleil,  
Que Kitty, avec sa belle robe neuve,  
A passé la colline pour venir à Gowrie.*

Elizabeth-Jane, qui avait tout de suite reconnu le chanteur, restait interdite, sans savoir pourquoi. Lucetta le reconnut bientôt, à son tour, et, plus maîtresse d'elle-même, fit malicieusement :

— *La Jeune Fille de Gowrie*, qui sort d'une semeuse ! Quel phénomène !

Satisfait de son examen, le jeune homme finit par se relever, et rencontra, par-dessus la machine, les yeux des deux femmes.

— Nous regardions cette nouvelle semeuse, expliqua miss Templeman. C'est une machine étonnante, mais absurde au point de vue pratique, n'est-ce pas ? poursuivit-elle sur la foi de l'affirmation de Henchard.

— Absurde, oh non ! protesta gravement l'Écossais. Elle va révolutionner la pratique des semailles, dans le pays. Plus de semeurs pour jeter à la volée le grain, dont une partie tombe sur le chemin, et une autre dans les épines. Chaque semence sera déposée à l'endroit voulu, et non à un autre.

— Alors c'en est fait pour toujours du pittoresque des semailles, fit Elizabeth-Jane, qui se sentait, pour une fois, à la hauteur de Farfrae, dans la connaissance de la Bible : « Celui qui observe le vent ne sèmera point », a dit le Sage, mais de telles paroles ne seront plus de mise. Comme les choses changent !

— Oui, oui..., c'est bien vrai, approuva Donald, les yeux perdus sur un point de l'espace. Mais ces machines-là sont déjà couramment en usage dans l'est et le nord de l'Angleterre, ajouta-t-il sur un ton d'excuse.

Lucetta, que sa connaissance un peu limitée de la Bible tenait à l'écart de telles considérations, intervint en demandant à Farfrae :

— Est-ce que cette semeuse est à vous ?

— Oh, non, madame, répondit-il, aussi gêné et aussi déferent au son de cette voix, qu'il avait paru à son aise en face d'Elizabeth-Jane. Non, non, j'en ai seulement conseillé l'acquisition.

Pendant le silence qui suivit, Farfrae parut n'avoir conscience que de la présence de Lucetta ; il ne voyait plus Elizabeth, pour être passé dans une sphère d'existence plus brillante que la sienne. Lucetta, qui le sentait très distrait ce jour-là et partagé entre ses préoccupations commerciales et romanesques, lui dit gaiement :

— Allons, ne négligez pas votre machine pour nous.

Puis elle rentra dans la maison avec sa compagne. Elizabeth s'était sentie de trop entre les deux jeunes gens, sans pouvoir cependant se rendre compte de la raison de sa gêne. Lucetta éclaira un peu l'état des choses en disant, lorsqu'elles se retrouvèrent dans le boudoir :

— J'avais eu l'occasion de causer l'autre jour avec Mr Farfrae ; c'est ce qui me l'a fait reconnaître ce matin.

La jeune femme se montra très aimable pour Elizabeth ce jour-là. Ensemble elles virent la foule grossir sur le marché, puis se disperser avec le lent déclin du soleil, dont les rayons, entrés

en haut de la ville, par le bout de la rue, en prenaient d'enfilade toute la longueur. Tapissières et cabriolets disparurent un à un, et il ne resta bientôt plus un seul véhicule sur le pavé. L'heure des voitures passée, celle des piétons avait sonné. Venus de leurs villages avec femmes et enfants, les travailleurs des champs faisaient leurs emplettes de la semaine, et le vacarme des roues et des chevaux avait fait place au bruit de pieds innombrables. Tous les instruments agricoles avaient disparu avec les fermiers et la classe possédante. Le commerce de la ville ne se faisait plus par achats massifs, mais par emplettes multiples, et l'on échangeait maintenant des sous, où l'on avait deux heures plus tôt échangé des livres.

Lucetta et Elizabeth continuaient à regarder au-dehors, car elles n'avaient pas fermé les volets, malgré la nuit tombée et les réverbères allumés. Leur causerie se fit plus libre à la faible lueur du feu.

— Votre père s'est montré bien froid avec vous, fit Lucetta.

— Oh oui !

Et, oubliant le mystère des paroles adressées par Henchard à sa compagne, Elizabeth expliqua :

— C'est parce qu'il ne me trouve pas assez dame. Vous ne sauriez croire ce que j'ai fait pour le devenir, mais en vain. La séparation de mes parents a été un malheur pour moi. Vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir de pareilles ombres sur sa vie.

Lucetta tressaillit.

— Non..., celles-là précisément, je ne les ai pas connues, murmura-t-elle, mais il y a d'autres espèces de honte... d'infamie... que l'on peut souffrir...

— Auriez-vous jamais éprouvé rien de pareil ? demanda innocemment la jeune fille.

— Oh non ! fit vivement Lucetta. Je pensais seulement à... à ce qui arrive quelquefois, quand des femmes, sans aucune faute de leur part, se trouvent, aux yeux du monde, dans de singulières situations.

— Elles doivent être bien malheureuses, par la suite !

— Elles sont inquiètes surtout, car les autres femmes pourraient les mépriser.

— Les mépriser, pas absolument ; mais ne pas les aimer ou les respecter.

Lucetta eut un nouveau tressaillement douloureux. Son passé n'était pas du tout à l'abri des indiscretions, même à Casterbridge. Pour commencer, Henchard ne lui avait jamais rendu le monceau de lettres qu'elle lui avait adressées, dans sa première émotion. Peut-être les avait-il détruites, mais elle eût préféré ne les avoir jamais écrites.

La rencontre avec Farfrae et son attitude en face de Lucetta avaient attiré de façon plus précise sur sa brillante et aimable compagne l'attention de la grave Elizabeth. Quelques jours plus tard, rencontrant les yeux de Lucetta, qui se préparait à sortir, elle comprit instinctivement que miss Templeman nourrissait l'espoir de revoir le séduisant Écossais. La chose était écrite en gros caractères sur les joues et les yeux de la jeune femme, pour quiconque savait y lire, comme Elizabeth commençait à le faire. Lucetta sortit de la pièce et ferma la porte de la rue.

Une sorte de clairvoyance qui s'imposait à Elizabeth obligea la jeune fille à s'asseoir près du feu, pour voir avec une telle précision, d'après ses données antérieures, les faits de l'heure présente, qu'elle aurait pu témoigner de leur réalité. Elle suivit ainsi mentalement Lucetta, assista à sa rencontre apparemment fortuite et en un lieu quelconque avec Donald, saisit dans les yeux de l'Écossais le regard particulier qu'il avait en présence des femmes, et qui s'accroissait cette fois en face de Lucetta. Elle vit l'ardeur chaleureuse de son attitude, l'indécision des deux jeunes gens, partagés entre leur répugnance à se quitter et leur crainte des yeux curieux ; elle sentit leurs mains se serrer, et admira, au moment de la séparation, l'apparente froideur de leur maintien et

de leurs gestes, et l'étincelle de passion invisible pour tout autre qu'eux-mêmes, qui luisait dans des plis imperceptibles de leurs visages. Muette et pénétrante sorcière, elle réfléchissait encore à toutes ces choses, lorsque l'arrivée silencieuse de Lucetta la fit tressaillir.

Tout s'était bien passé comme elle venait de le voir, Elizabeth en aurait juré. Il y avait, au-dessus de l'animation des joues de Lucetta, une lueur exaltée dans ses yeux.

— Vous venez de voir Mr Farfrae ? fit tranquillement Elizabeth.

— Oui ; comment l'avez-vous su ?

Et, se mettant à genoux devant l'âtre, Lucetta serra vivement les mains de son amie dans les siennes. Mais elle ne raconta point où ni comment elle avait rencontré l'Écossais, ni ce qu'il lui avait dit.

Sa nuit fut agitée ; au matin elle se sentait fiévreuse et pendant le déjeuner avoua à sa compagne que quelque chose la tourmentait – un fait concernant une personne à qui elle s'intéressait fort. Elizabeth était prête à écouter son histoire avec toute sa sympathie.

— Cette personne – une dame – avait, en un temps, admiré... beaucoup admiré un homme, commença-t-elle, prudemment.

— Ah ! fit Elizabeth-Jane.

— Ils eurent une certaine... une grande intimité. L'homme ne faisait pas autant de cas de la dame qu'elle de lui. Pourtant, dans un élan généreux, et mû par un simple désir de réparation, il lui proposa de l'épouser. Elle accepta. Mais un obstacle imprévu empêcha le mariage. La dame se sentait pourtant si compromise, que sa conscience semblait devoir l'empêcher à jamais d'appartenir à un autre homme, quand bien même elle l'aurait désiré. Ils restèrent longtemps séparés, sans rien savoir l'un de l'autre, et mon amie sentait sa vie définitivement brisée.

— Ah, la pauvre !

— Elle eut beaucoup à souffrir, du fait de cet homme, bien qu'il ne fût pas, il faut l'avouer, entièrement à blâmer de ce qui était arrivé. Un beau jour, l'obstacle qui les séparait fut providentiellement supprimé, et il revint pour l'épouser.

— Ah, voilà qui est parfait !

— Seulement, dans l'intervalle, elle – ma pauvre amie – avait rencontré un autre homme, qu'elle préférait au premier. Et maintenant la question se pose : pouvait-elle, en tout honneur, renvoyer son ancien ami ?

— Un autre homme qu'elle préférait au premier... C'est bien mal !

— Oui, soupira Lucetta, avec un regard douloureux sur un enfant qui balançait la brimbale de la pompe de ville. Oui, c'est mal ! Mais il faut vous rappeler que l'équivoque de sa situation avec le premier homme était le fait d'un pur accident – qu'il était moins bien élevé, moins distingué que le second, et que la dame avait découvert en lui certains traits de caractère, de nature à en faire un mari moins souhaitable qu'elle ne l'avait cru tout d'abord.

— Je ne saurais répondre, fit Elizabeth, d'un ton pensif ; le cas est trop épineux. Il faut un pape, pour trancher des difficultés de ce genre.

— Peut-être préférez-vous ne rien dire ? fit Lucetta, dont l'accent suppliant montrait combien elle prisait le jugement d'Elizabeth.

— Oui, miss Templeman, avoua Elizabeth, je préfère ne pas me prononcer.

Apparemment soulagée, cependant, par le simple fait d'avoir exposé la situation, Lucetta sentit son mal de tête se dissiper peu à peu.

— Apportez-moi le miroir. Quel effet croyez-vous que je fasse à ceux qui me regardent ? demanda-t-elle, d'un ton languissant.

— Oh ! on doit vous trouver un peu... fatiguée, répondit Elizabeth en regardant sa compagne,

comme un expert examine un tableau d'authenticité douteuse.

Elle alla chercher le miroir, et le tint devant les yeux de Lucetta, qui s'y mira avec inquiétude.

— Je me demande si mon visage tient, avec l'âge ? fit la jeune femme, après un instant de silence.

— Oui, assez bien.

— Où est-il le plus fané ?

— Sous les yeux ; j'y vois un peu de brun.

— Oui, c'est mon point faible. Combien d'années croyez-vous que je résiste encore, avant d'être irrémédiablement laide ?

Il était assez étrange qu'Elizabeth, la plus jeune des deux femmes, fût arrivée à jouer, dans ces discussions, le rôle de l'expérience assagée.

— Cinq ans peut-être, fit-elle, d'un ton sagace, ou dix même, avec une vie paisible. Oui, sans amour, vous pourriez compter sur dix ans.

Lucetta parut accueillir ces paroles comme un verdict impartial et irrévocable. Elle ne parla plus à Elizabeth de l'attachement passé, qu'elle avait dans ses grandes lignes attribué à une tierce personne, et Elizabeth qui, malgré sa philosophie, avait le cœur sensible, pleura toute la nuit dans son lit, à la pensée que sa jolie, sa riche Lucetta ne lui confiait pas en tout abandon les noms et les dates de son histoire. Car elle ne s'abusait pas sur la personnalité de la « dame » dont avait parlé Lucetta.

C'est une tentative de visite, hasardée par l'Écossais avec une timidité manifeste, qui marqua la seconde phase de la substitution de Farfrae à Henchard dans le cœur de Lucetta. En principe, le jeune homme causait avec miss Templeman et sa compagne, mais en fait on eût pu croire qu'Elizabeth était invisible dans la pièce. Donald paraissait ne pas avoir d'yeux pour elle, et ne répondait à ses sages réflexions que par des monosyllabes d'une sèche indifférence ; ses regards et ses facultés se tendaient vers la femme qui, mieux qu'Elizabeth, pouvait se targuer d'une variété d'aspects, d'humeurs, d'opinions et de principes dignes d'un Protée. Lucetta avait absolument voulu attirer son amie dans le cercle, mais elle y restait comme un point décentré, que ce cercle ne voulait pas toucher.

La fille de Suzanne Henchard supportait le chagrin d'une telle froideur comme elle avait supporté des épreuves plus rudes ; elle s'arrangea, dès qu'elle le put, pour quitter une pièce où elle se trouvait si déplacée et où on ne la regretta point. L'Écossais ne paraissait plus être le Farfrae qui avait dansé avec elle, et avait fait montre, en l'accompagnant, d'une tendresse si hésitante entre l'amour et l'amitié – à cette période unique dans l'histoire de l'amour où l'on peut le dire exempt de douleur.

Stoïquement, elle regardait par la fenêtre de sa chambre et contemplait son destin comme s'il avait été gravé au sommet du clocher de l'église toute proche.

— Oui, fit-elle enfin en frappant de la main l'appui de la fenêtre, c'est *lui* le second homme de cette histoire qu'elle m'a racontée.

Cependant, le feu qui couvait pour Lucetta dans le cœur de Henchard avait été attisé par les circonstances mêmes, et brûlait chaque jour d'une flamme plus haute. Il s'apercevait que cette jeune femme, pour qui il avait, en un temps, éprouvé une tendresse apitoyée et vite étouffée par la réflexion, était devenue, avec sa beauté mûrie et son inaccessibilité nouvelle, la seule personne qui pût lui rendre le goût de l'existence. Jour après jour, le silence de Lucetta lui prouvait qu'une réserve hautaine ne l'amènerait pas à ses fins ; aussi se résolut-il à retourner chez elle en profitant d'une absence d'Elizabeth-Jane.

Il traversa le salon d'un pas lourd et un peu gauche en fixant sur Lucetta son regard ferme et chaud – soleil à côté de la lune, quand on le comparait au modeste regard de Farfrae. Il y avait, dans son attitude, un certain air d'intimité assez naturel, mais la jeune femme paraissait si bien transformée par son changement de situation et lui tendait la main avec un geste de si froide amitié, qu'il se fit déferent, et s'assit avec une perte manifeste d'assurance. Il ne s'entendait guère aux exigences de la mode, mais en connaissait assez les habitudes pour sentir sa mise déplacée chez cette femme qu'il s'était accoutumé à considérer presque comme sa chose. Elle le remercia poliment de son amabilité à venir la voir, et lui rendit son assurance. Il perdit sa crainte respectueuse, et dit en fixant sur la jeune femme un regard ironique :

— Naturellement, je suis venu, Lucetta. Que signifient toutes ces absurdités ? Vous savez bien que je n'aurais pu m'empêcher de venir, même si je l'avais voulu... du moment que j'avais la moindre tendresse au cœur. Je suis venu vous dire que me voici prêt, dès que la bienséance nous le permettra, à vous donner mon nom, en retour de tout ce que vous avez perdu par votre dévouement pour ma personne, quand vous pensiez si peu à vous-même et tant à moi ; vous pouvez, avec mon consentement absolu, fixer le jour ou le mois qui vous paraîtront convenables

; vous êtes mieux que moi au courant de ces choses-là.

— Il est encore bien tôt, répondit évasivement la jeune femme.

— Oui, oui, sans doute. Mais vous savez, Lucetta, à l'heure de la mort de ma pauvre et maltraitée Suzanne, quand l'idée de contracter un nouveau mariage m'était intolérable, je sentais déjà qu'après ce qui s'était passé entre nous je n'avais pas le droit de perdre un temps inutile pour remettre les choses en bon ordre. Je ne voulais pourtant pas venir vous voir trop vite, parce que... vous pouvez deviner mes sentiments à la pensée de cette fortune dont vous avez hérité.

Sa voix baissait peu à peu de ton ; il se rendait compte que, dans cette pièce, ses accents et ses gestes avaient une rudesse que l'on ne remarquait pas dans la rue. Il regarda autour de lui les tentures nouvelles et le mobilier élégant dont la jeune femme s'était entourée.

— Sur ma vie, je ne savais pas que l'on pût acheter des meubles comme ceux-là à Casterbridge ! s'écria-t-il.

— De fait on ne le peut pas, et il faudra laisser passer sur la ville cinquante années de civilisation pour cela. Il a fallu un fourgon et quatre chevaux pour amener tout ce mobilier.

— Hum ! À la vérité, une telle installation rend un peu difficile mon attitude à votre endroit.

— Pourquoi cela ?

Sentant l'inutilité d'une réponse, Henchard garda le silence.

— En tout cas, reprit-il, il n'y a personne au monde que j'aurais souhaité de voir plus que vous à la tête de cette fortune, et personne non plus, j'en suis sûr, à qui elle convienne mieux.

Il se tourna vers la jeune femme avec un regard d'admiration si chaleureuse que malgré l'ancienneté de leur relation elle resta interdite.

— Je vous suis bien obligée de tout ce que vous me dites, répondit-elle, comme si elle avait récité une banale formule.

Son accent établissait entre leurs sentiments respectifs une si nette démarcation que le maire en conçut aussitôt du dépit, car nul homme n'était plus prompt que lui à sentir une blessure.

— Vous pouvez être obligée ou non. Mes paroles n'ont peut-être pas le vernis de celles que vous avez depuis peu l'habitude d'entendre, pour la première fois de votre vie, mais elles sont au moins sincères, madame Lucetta.

— Voilà une façon brutale de parler, gronda Lucetta, les yeux étincelants.

— Pas du tout ! protesta Henchard avec chaleur. Mais voyons, voyons, je ne veux pas me quereller avec vous. Je viens vous faire une proposition loyale, pour réduire au silence vos ennemis de Jersey, et vous devriez m'en être reconnaissante.

— Comment pouvez-vous parler ainsi ? répondit-elle, impétueusement. Vous savez bien que mon seul crime a été de me laisser entraîner, sans faire assez attention aux apparences, à une folle passion de jeunesse pour vous, et que je me considérais, *moi*, comme innocente, quand les autres me traitaient en coupable ; vous ne devriez pas être si tranchant ! J'ai assez souffert aux jours douloureux où vous me faisiez part du retour de votre femme, et me condamnerez de ce fait à sortir de votre vie, et si je suis un peu indépendante, maintenant, c'est une compensation qui m'était bien due.

— D'accord, acquiesça-t-il. Seulement, dans cette vie, on ne nous juge pas sur ce que nous sommes, mais sur ce que nous paraissions être, et je crois que vous feriez bien de m'épouser – au nom même de votre réputation. Ce que l'on sait à Jersey pourrait bien se savoir un jour ici.

— Comme vous revenez toujours à Jersey ! Je suis anglaise.

— Bien, bien, mais que dites-vous de ma proposition ?

Pour la première fois, depuis le début de leurs relations, Lucetta se voyait maîtresse de l'heure, et pourtant elle hésitait.

— Laissons les choses en l'état pour l'instant, conclut-elle avec quelque embarras. Traitez-moi en personne de connaissance, et j'agirai de même. Le temps pourra...

Elle s'arrêta et ne dit rien pendant quelques minutes pour rompre le silence ; nulle convention de relations nouvelles ne contraignait ces deux êtres à parler contre leur gré.

— Ah, voilà d'où le vent souffle ? fit enfin sèchement Henchard en répondant d'un signe de tête à ses propres pensées.

Un flot de lumière jaune inonda un instant la pièce. Le soleil se réfléchissait contre une masse de foin nouvellement bottelé et rapporté de la campagne sur une fourragère au nom de Farfrae. L'Écossais accompagnait lui-même à cheval ce chargement. Le visage de Lucetta s'éclaira, comme s'éclaire un visage de femme, lorsque se dresse devant elle, comme une apparition, l'image de l'homme qu'elle aime.

Un mouvement de tête de Henchard, un regard sur la fenêtre, et le secret de l'étrange réserve de Lucetta lui aurait été révélé. Mais il était si bien plongé dans la méditation qu'avait éveillée chez lui l'accent de la jeune femme et regardait si fixement à ses pieds, qu'il ne vit pas une rougeur de confusion lui monter au visage.

— Je n'aurais pas cru cela, je n'aurais pas cru cela des femmes ! fit-il, d'un ton emphatique, en se levant et en se secouant pour partir.

Mais, dans sa crainte de lui voir un soupçon de la vérité, Lucetta le pria de ne point tant se hâter. Elle apportait des pommes et voulait lui en peler une.

Il ne voulut pas la prendre.

— Non, non, ces choses-là ne sont pas faites pour moi, fit-il sèchement en se dirigeant vers la porte.

Au moment de l'ouvrir, il se retourna vers la jeune femme.

— C'est uniquement à cause de moi que vous êtes venue vous installer à Casterbridge et, maintenant que vous y êtes, vous ne voulez plus répondre à ma demande.

À peine avait-il descendu l'escalier, que Lucetta se laissait tomber sur le sofa, pour se redresser aussitôt dans une crise de désespoir.

— Si ! je l'aimerai ! s'écria-t-elle, d'un ton passionné. Quant à *lui*, il est sévère et violent, et ce serait folie, sachant cela, de me laisser lier à lui. Je ne veux pas être l'esclave du passé. J'aimerai celui que mon cœur choisit !

On aurait pu croire qu'en envisageant sa rupture d'avec Henchard Lucetta dû aspirer plus haut qu'à un Farfrae. Mais elle ne raisonnait pas, et craignait seulement les rebuffades des gens à qui sa vie antérieure l'avait associée ; elle n'avait plus de parents, et sa légèreté naturelle lui faisait accepter sans déplaisir ce que le destin lui offrait.

Elizabeth-Jane qui, de la transparente sphère de son cœur sans détour, observait le manège de Lucetta entre ses deux amoureux, voyait que son père – comme elle l'appelait – et Donald Farfrae s'éprenaient plus désespérément chaque jour de son amie. Chez Farfrae, c'était libre passion de jeunesse, chez Henchard désir artificiellement stimulé de l'âge mûr.

La peine que lui inspirait l'oubli presque absolu dont les deux hommes faisaient montre à son égard se dissipait à demi par instants, devant l'ironie de la situation. Lucetta s'étant un jour piqué le doigt, les amoureux manifestèrent une consternation digne d'une mort imminente ; devant une maladie sérieuse qui avait mis en danger les jours d'Elizabeth, ils avaient eu un mot banal de condoléance, pour en tout oublier aussitôt. En ce qui concernait Henchard, une telle constatation n'allait pas sans amertume filiale ; Elizabeth ne pouvait s'empêcher de se demander ce qu'elle avait pu faire pour être ainsi négligée, après les protestations de sollicitude dont elle avait été l'objet. Quant à l'indifférence de Farfrae, elle la tenait, après honnête réflexion, pour

parfaitement légitime. Qu'était-elle, auprès de Lucetta : une des « humbles beautés de la nuit », quand la lune s'est levée dans le ciel.

Elle avait appris la leçon du renoncement et était aussi habituée à voir chaque jour échouer ses désirs, qu'à voir chaque soir se coucher le soleil. Si sa carrière terrestre lui avait mal appris la philosophie des livres, elle avait rudement exercé sa philosophie personnelle. Pourtant son expérience était moins faite d'une série de véritables déceptions que d'une suite de substitutions. Maintes fois elle s'était vu refuser l'objet de ses désirs pour recevoir au contraire ce qu'elle n'avait pas souhaité. Aussi contemplait-elle avec une sorte de sérénité le souvenir des jours passés où Donald Farfrae avait été un secret amoureux, et se demandait-elle quel bonheur non rêvé le Ciel allait lui envoyer à sa place.

Un beau matin de printemps, Henchard et Farfrae se rencontrèrent sur l'allée de châtaigniers qui longeait le rempart sud de la ville. Ils venaient d'achever leur petit déjeuner, et il n'y avait personne d'autre qu'eux sur la promenade. Henchard lisait un billet de Lucetta, réponse à une de ses propres lettres, dans lequel elle s'excusait, sous un prétexte quelconque, de ne pas lui accorder tout de suite la seconde entrevue qu'il avait sollicitée.

Farfrae ne se souciait guère, en l'état de contrainte de leurs relations, de nouer une conversation avec son ancien ami ; mais il ne voulait pas non plus le laisser passer dans un silence renfrogné. Il fit un signe de tête auquel Henchard répondit de la même façon. Les deux hommes étaient déjà à quelques pas l'un de l'autre, lorsqu'une voix appela :

— Farfrae !

C'était Henchard qui s'était retourné pour regarder l'Écossais.

— Vous souvenez-vous, continua-t-il, comme s'il s'était laissé guider par l'obsession d'une pensée plus que par le hasard de la rencontre, vous souvenez-vous de ce que je vous ai raconté : cette seconde femme qui avait eu à souffrir de son imprudente intimité avec moi ?

— Oui, je m'en souviens.

— Vous vous rappelez que je vous ai dit le début et la fin de l'aventure ?

— Oui.

— Eh bien, j'ai offert à cette jeune femme de l'épouser, maintenant que je suis libre, et c'est elle qui ne veut plus. Que diriez-vous d'une femme pareille, je vous le demande.

— Je dirais que vous ne lui devez plus rien, fit cordialement Farfrae.

— C'est juste, répondit Henchard en reprenant son chemin.

Le fait que Henchard lut une lettre avant de l'interpeller eût suffi à empêcher Farfrae de voir en Lucetta la personne incriminée. La situation de la jeune femme était, au surplus, assez différente de celle dont avait parlé Henchard, pour fermer complètement les yeux de Donald sur l'identité des deux femmes. Quant au maire, le soupçon qui avait pu lui traverser l'esprit fut effacé par les paroles et l'accent de Farfrae. Ce n'étaient point ceux d'un rival conscient.

Qu'il y eût pourtant en face de lui une rivalité secrète, il en était convaincu. Il sentait la chose autour de Lucetta et la lisait entre les lignes de ses lettres. Il y avait une force qui luttait si bien contre lui, qu'il lui semblait, lorsqu'il voulait se rapprocher de la jeune femme, se sentir entraîné par un courant contraire. Il était de plus en plus convaincu qu'elle n'obéissait pas à un caprice spontané. Il y avait aux fenêtres de sa maison une lueur qui paraissait vouloir écarter Henchard ; les rideaux pendaient sournoisement, comme pour lui dissimuler une présence hostile. C'est pour savoir enfin à qui il avait affaire, et s'il s'agissait décidément de Farfrae ou d'un autre, que Henchard fit tous ses efforts pour obtenir une nouvelle entrevue. Il finit par y réussir.

Au cours de cette visite, il se décida, pendant qu'elle lui offrait le thé, à demander prudemment à la jeune femme si elle connaissait Mr Farfrae.

Oui, elle le connaissait ; comment eût-elle pu ne pas connaître tout le monde, à Casterbridge, en vivant dans un véritable belvédère, qui dominait le centre et le cœur de la ville ?

— Gentil garçon, fit Henchard.

— En effet, répondit Lucetta.

— Nous le connaissons toutes les deux, intervint la bonne Elizabeth-Jane, pour tirer sa

compagne de l'embarras qu'elle devinait.

On entendit un coup – ou plus exactement trois coups pleins, suivis d'un petit coup – frappé à la porte.

« Voilà une façon assez ambiguë de frapper, la façon d'un homme à la fois simple et bien élevé, se dit le marchand de blé. Je ne serais pas surpris que ce fût mon homme », et un instant après Donald pénétrait en effet dans la pièce.

Lucetta était agitée de mouvements nerveux et de frémissements qui donnèrent corps aux soupçons de Henchard sans les confirmer pourtant de façon absolue. Le sentiment de sa situation à l'égard de cette femme excitait sa colère. Longtemps elle l'avait accablé de reproches pour l'avoir abandonnée et exposée aux calomnies ; elle avait proclamé son droit à une réparation ; elle avait vécu dans l'attente d'un moment propice et, ce moment venu, elle était accourue pour le prier de la sortir, en l'épousant, de la situation fausse où elle s'était placée pour l'amour de lui. Et maintenant, à la table de cette femme, il devait faire tous ses efforts pour attirer son attention, et accusait, dans sa rage amoureuse, son rival d'être un chenapan, comme eût pu le faire n'importe quel amoureux transi.

Attablés côte à côte, et tout raides dans le soir tombant, les deux hommes auraient pu fournir à un peintre toscan un sujet de repas d'Emmaüs, où ils auraient représenté les deux disciples. Lucetta, en face d'eux, formait le troisième et principal personnage du groupe. Elizabeth-Jane restait en dehors d'un cercle et d'une intrigue dont elle pouvait, de loin, suivre toutes les phases. Il y avait de longs intervalles de silence, et l'on ne distinguait plus que le bruit des tasses et des cuillers, le claquement d'un talon sur le trottoir, le passage d'une voiture ou d'une brouette, le sifflet d'un charretier, l'éclaboussement de l'eau de la pompe dans le baquet d'une ménagère, et les saluts que la femme échangeait avec les voisins, avant d'emporter sa provision du soir dans un seau grinçant.

— Encore une tartine ? demanda collectivement Lucetta à Henchard et à Farfrae en leur présentant une assiette de longues tranches de pain beurré.

Henchard en prit une par un bout, et Donald par l'autre ; chacun d'eux était convaincu que la jeune femme s'adressait à lui et ne voulait pas lâcher prise ; la tartine se brisa.

— Oh ! je suis bien fâchée, s'écria Lucetta, avec un petit rire nerveux.

Farfrae s'efforça de rire aussi, mais il était trop amoureux pour ne pas prendre l'incident au tragique.

« Qu'ils sont ridicules, tous les trois », se disait Elizabeth.

Henchard quitta la maison avec une montagne de soupçons, mais sans l'ombre d'une preuve que Farfrae fût bien l'objet de l'attraction rivale de Lucetta ; cette absence même de certitude l'empêchait de prendre une résolution. Pour Elizabeth-Jane, au contraire, l'amour naissant de Lucetta et de Farfrae était aussi visible que la pompe dans la rue. Plus d'une fois, malgré sa prudence, Lucetta n'avait pu empêcher son regard de voler vers les yeux de Farfrae, comme un oiseau vers son nid. Mais Henchard était bâti sur une échelle trop large pour distinguer au crépuscule des détails aussi subtils, et de telles minuties étaient pour lui comme ces sons des bourdonnements d'insectes qui restent en dehors du registre des perceptions humaines.

Il n'en était pas moins troublé, et l'obscur sentiment d'une rivalité amoureuse venait aviver l'âpreté de sa rivalité d'affaires avec Farfrae en attisant le feu de son cœur.

L'antagonisme ainsi ranimé décida Henchard à agir et à faire chercher Jopp, le régisseur autrefois supplanté par Farfrae. Henchard avait souvent croisé cet homme dans la rue et remarqué sa mise qui trahissait la gêne ; il vivait dans la rue du Fumier, véritable dépotoir de la ville et pis-aller des domiciles de Casterbridge ; ce simple fait indiquait assez que l'homme était

dans une situation à ne pas s'arrêter à des vétilles.

Arrivé à la nuit tombée, par la porte de la cour, et cherchant à tâtons son chemin à travers le foin et la paille, Jopp gagna le bureau où Henchard l'attendait dans la solitude.

— J'ai de nouveau besoin d'un régisseur, fit le marchand de blé. Avez-vous une place ?

— Pas même une place de mendiant, monsieur.

— Combien voulez-vous gagner ?

Jopp indiqua un prix très modéré.

— Quand pouvez-vous venir ?

— Maintenant, monsieur, à la minute, répondit Jopp, qui était resté assez longtemps au coin de la rue, les mains dans les poches, pour que le soleil donnât aux manches de sa veste une teinte verdâtre d'épouvantail.

Il avait depuis longtemps regardé Henchard sur le marché ; il l'avait compris et pesé, grâce à cette clairvoyance de l'oisif à qui ses loisirs permettent de connaître l'homme actif mieux qu'il ne se connaît lui-même. Jopp était aussi détenteur d'un secret précieux : il était le seul à Casterbridge, en dehors de Henchard et de la discrète Elizabeth, à savoir que Lucetta venait en réalité de Jersey, et très indirectement de Bath.

— Je connais aussi Jersey, monsieur, fit-il, j'y habitais quand vous alliez y traiter des affaires. Oh oui, je vous y ai souvent rencontré.

— Ah, vraiment ? C'est bien. Alors la chose est décidée. Les certificats que vous m'aviez soumis lors de votre première demande me suffisent.

Henchard ne s'avisait pas que la misère peut altérer un caractère. Jopp fit « merci » et se redressa, avec la conscience de faire enfin officiellement partie de la maison.

— Maintenant, fit Henchard en plantant son ferme regard dans les yeux de Jopp, il y a une chose qui m'est nécessaire, en ma qualité de premier négociant en grains et en foin du pays. Il faut casser les reins à cet Écossais qui prend si hardiment en main le commerce de la ville. Vous entendez ? Il n'y a plus de place pour nous deux ici ; c'est clair et net !

— J'ai déjà compris cela, répondit Jopp.

— Je ne veux que du franc jeu, bien entendu, reprit Henchard. Mais la lutte devra être aussi âpre, aussi inflexible, aussi violente que loyale... et plus encore. Nous irons jusqu'au bout, pour avoir la clientèle exclusive des fermiers, abattre l'Écossais dans la poussière, et le faire crever de faim ! J'ai de l'argent, vous savez, et je puis tenir le coup !

— Je suis de cœur avec vous, fit le nouveau régisseur.

La haine de Jopp pour Farfrae, qu'il accusait d'avoir en un temps usurpé sa place, faisait de lui un instrument docile aux mains de Henchard, mais en faisait aussi, au point de vue commercial, le plus dangereux des associés qu'il eût pu choisir.

— On dirait qu'il possède un miroir magique pour prévoir l'avenir ; il a le talent de faire tout tourner au mieux de ses intérêts.

— Les honnêtes gens auraient de la peine à voir le fond de sa pensée. Mais nous tâcherons de le rendre moins profond ! Nous ferons nos prix, au-dessus des siens pour l'achat, au-dessous pour la vente, et nous finirons bien par le faire sauter.

Ils discutèrent les détails techniques qui leur permettraient d'arriver à leurs fins, et se séparèrent à une heure tardive.

Elizabeth-Jane apprit par hasard l'engagement de Jopp. Elle était si bien convaincue de l'incapacité de l'homme à tenir dignement cet emploi que, au risque de s'attirer sa colère, elle exprima à Henchard, lors d'une de leurs rencontres, les appréhensions que lui causait une telle association. Mais sa tentative fut vaine, et Henchard repoussa ses objections avec une sèche

rebuffade.

Le temps semblait favoriser les projets des deux hommes. À cette époque, qui précédait de peu les années où la concurrence étrangère devait révolutionner le commerce des grains, les cours mensuels du blé dépendaient encore, comme en des temps immémoriaux, de la récolte intérieure. Une mauvaise récolte ou la simple perspective de moissons déficitaires faisaient doubler en quelques semaines le prix du blé ; une promesse de récoltes fructueuses le faisait au contraire tomber avec une égale rapidité. Les prix, comme les routes de ce temps-là, avaient des pentes brusques qui traduisaient toutes les conditions locales, et que n'adoucissaient nuls nivellements pratiqués par les ingénieurs.

Le revenu du fermier était subordonné aux moissons effectuées dans la limite de son horizon, et ces moissons mêmes au temps. Le paysan devenait donc une sorte de baromètre vivant, et possédait des antennes sans cesse tendues vers le ciel et vers le vent. L'atmosphère du pays était tout pour lui, et le temps des régions étrangères le laissait indifférent. En dehors même des fermiers, la foule des campagnards voyait dans le dieu des Intempéries un personnage autrement important qu'aujourd'hui. Les émotions rurales étaient si vives, sur ce point, que nous avons peine, en nos jours uniformes, à réaliser leur intensité. Les paysans se seraient volontiers prosternés avec des lamentations devant des pluies ou des tempêtes intempestives, qui tombaient en Alastors sur des foyers dont la pauvreté était le seul crime.

Dès le milieu de l'été, ils examinaient les girouettes, comme les gens qui font antichambre suivent des yeux un laquais. Le soleil les remplissait de joie ; une pluie douce les attristait ; des semaines d'orage les consternaient. Un aspect du ciel qu'ils tiennent seulement aujourd'hui pour déplaisant leur était alors motif de fureur.

On était en juin, et le temps se montrait fort défavorable. Véritable carillon où villages et hameaux du voisinage venaient sonner tour à tour, Casterbridge était décidément maussade. On ne voyait aucun objet nouveau aux devantures des boutiques où s'étaient les articles de rebut de l'été précédent : faucilles réformées, râteaux à manche tordu, jambières défraîchies aux étalages, imperméables raidis faisaient leur réapparition, après avoir été fourbis par les commerçants pour paraître aussi neufs que possible.

Fort de l'avis de Jopp, Henchard prévint une récolte désastreuse, et décida de baser sur cette prévision sa stratégie contre Farfrae. Mais avant d'agir il voulait – comme tant d'autres l'ont souhaité avant lui – savoir avec certitude ce qui n'était encore pour lui qu'une forte présomption. Il était superstitieux – comme le sont souvent les opiniâtres – et nourrissait au fond de son cœur un projet dont il ne voulait faire part à personne, pas même à Jopp.

À quelques milles de la ville, dans un hameau isolé, si perdu qu'un village qualifié de paisible eût paru agité en comparaison, vivait un homme qui s'était fait une curieuse réputation de sorcier et de prophète du temps. Il fallait prendre, pour gagner son logis, un sentier tortueux et fangeux, que l'inclémence de la saison actuelle rendait même difficile. Un soir où la pluie torrentielle faisait sur le lierre et les lauriers un bruit de lointaine mousqueterie, et où tout voyageur eût trouvé une sérieuse excuse pour se couvrir jusqu'aux yeux et aux oreilles, un piéton ainsi emmitouflé se dirigeait vers le taillis de noisetiers qui abritait la cabane du sorcier. La grand-route se transformait en traverse, la traverse en chemin, le chemin en venelle, la venelle en sentier, et le sentier même se perdait bientôt dans les herbes. Le voyageur solitaire glissait de temps en temps, et butait dans les collets naturels formés par les ronces ; il finit pourtant par atteindre la cabane, qu'entourait avec son jardin une haie haute et épaisse. La chaumière, relativement vaste, avait été construite en terre par son propriétaire, et recouverte aussi par ses soins. C'est là qu'il avait toujours vécu, et qu'il comptait bien mourir.

Il vivait de subsides mystérieux. Il est à noter que si les gens du voisinage riaient tout haut de ses prédictions, et lançaient avec une belle affectation d'assurance un : « Il n'y a rien de vrai dans tout cela ! » ils n'étaient – en dehors de rares exceptions – nullement incrédules au fond de leur cœur. Ils allaient le consulter « pour s'amuser un peu » et lui remettaient, pour le rémunérer de ses services, « un petit cadeau pour la Noël ou pour la Chandeleur », selon le cas.

L'homme eût préféré chez ses clients plus de sincérité et moins de raillerie affectée, mais leur foi réelle le consolait d'une ironie de surface. Il arrivait à vivre comme nous l'avons dit, et les paysans le sustentaient en lui tournant le dos. Il s'étonnait parfois de voir avouer si peu et croire si bien chez lui des gens qui, à l'église, avouaient tant et croyaient si peu.

Derrière son dos, on l'appelait le père Sait-Tout à cause de sa vaste réputation et, en face de lui, Mr Fall.

La haie de son jardin était taillée en voûte au-dessus de l'entrée, et une porte s'y encastrait comme dans un mur. Le voyageur s'arrêta devant la porte et disposa un mouchoir autour de son visage, comme s'il avait souffert des dents. Puis il suivit l'allée du jardin ; les volets de la chaumière n'étaient pas fermés, et il vit à l'intérieur le prophète préparer son souper.

En réponse au coup frappé à la porte, Fall vint ouvrir, la chandelle à la main. Le visiteur recula d'un pas, pour se soustraire à la lumière, et demanda d'un ton significatif :

— Puis-je vous parler ?

Comme l'autre le pria d'entrer, il répondit par la formule des campagnes : « On est bien ici, je vous remercie », qui ne laissait à l'hôte d'autre ressource que de sortir. Il posa sa chandelle sur un coin de la table, prit son chapeau à un clou, et vint rejoindre le visiteur sous le porche en tirant la porte derrière lui.

— On m'a dit depuis longtemps que vous saviez certaines choses, commença l'étranger en dissimulant de son mieux sa personnalité.

— C'est bien possible, Mr Henchard, fit le sorcier.

— Ah... pourquoi m'appellez-vous ainsi ? demanda l'autre en tressaillant.

— Parce que c'est votre nom... Je savais que vous alliez venir ; je vous attendais et, pensant que vous pourriez être las de votre course, j'avais mis deux couverts... regardez.

Il ouvrit la porte et montra sa table, où attendaient, comme il l'avait dit, deux chaises, deux couverts, deux assiettes et deux gobelets.

Henchard se sentit comme Saül à son arrivée chez Samuel ; il garda quelques instants le silence, puis, rejetant le masque de froideur qu'il avait gardé jusque-là, il dit :

— Alors je ne suis pas venu en vain... Voyons, par exemple, avez-vous un secret pour faire fondre les verrues ?

— Rien de plus facile.

— Vous savez guérir les écrouelles ?

— Je le fais, dans certains cas, à condition que les patients consentent à porter nuit et jour un sac en peau de crapaud.

— Vous prédisez le temps ?

— Avec de la peine et du travail.

— Alors prenez ceci ; c'est une couronne. Quel temps aurons-nous pendant la quinzaine de la moisson, et quand pourrez-vous me le dire ?

— J'ai déjà étudié la chose et puis vous renseigner sans tarder.

Le fait est que cinq fermiers étaient déjà venus lui poser la même question, de divers points du pays.

— D'après le soleil, la lune et les étoiles ; d'après les nuages, les vents, l'herbe, la flamme des

chandelles, les hirondelles et l'odeur du foin ; d'après les yeux des chats, les corbeaux, les sangsues et les tas de fumier, la dernière semaine d'août ne sera que pluies et tempêtes.

— Vous n'en êtes pas sûr, naturellement ?

— Aussi sûr qu'on peut l'être dans un monde où tout est incertitude. On se croira plutôt au pays de l'Apocalypse qu'en Angleterre, à l'automne. Voulez-vous que je vous démontre la chose sur le cercle magique ?

— Oh non, non... fit Henchard. Je ne crois pas trop aux prédictions de ce genre, à la réflexion... Mais je...

— Bien entendu, cela se comprend, fit le père Sait-Tout, sans le moindre accent d'ironie. Vous me donnez une couronne parce que vous en avez trop ! Mais ne voulez-vous pas partager le souper qui nous attend ?

Henchard eût volontiers accepté, car l'odeur du ragoût était parvenue à ses narines, et il y distinguait le fumet appétissant de la viande, des oignons, du poivre et de diverses herbes. Mais il se fût trop implicitement déclaré apôtre du sorcier en s'asseyant familièrement en tête à tête à sa table. Il déclina donc son offre et se remit en route.

Le samedi suivant, Henchard acheta de telles quantités de blé que ses commandes firent l'objet de nombreux commentaires chez ses voisins, l'avoué, le marchand de vins et le docteur ; il en fut de même à tous les marchés ultérieurs. Quand ses greniers furent pleins à craquer, toutes les girouettes de Casterbridge se mirent à grincer, comme si elles avaient été lasses du vent d'ouest, et se dirigèrent dans une autre direction. Le temps changea ; le ciel qui avait eu, depuis des semaines, des teintes de plomb, prit une nuance de topaze. Flegmatique jusque-là, la voûte céleste prit un tempérament sanguin ; une excellente récolte s'annonçait avec une quasi-certitude, et cette perspective fit dégringoler les cours.

Tous ces changements, fort bienvenus du public, étaient autant de coups terribles pour l'entêté marchand de grains. Il se souvint de ce qu'il savait déjà trop, c'est qu'il est aussi dangereux pour un homme de jouer sur les grands carrés verts des champs que sur le drap des tripots.

Il avait misé sur le mauvais temps et perdu, selon toute apparence. Il avait pris le jusant pour le flux. Ses achats étaient si importants qu'il ne pouvait plus en différer le règlement, et il fut obligé, pour liquider sa situation, de revendre du blé quelques semaines après l'avoir acheté, et bien au-dessous de son prix d'achat. De ce blé, il n'avait pas même vu la majeure partie, et le grain n'avait pas quitté les meules où il restait entassé à des lieues de la ville. Cette transaction malheureuse coûta gros à Henchard.

Par un jour éclatant du début d'août, il croisa Farfrae sur le marché. L'Écossais, qui était au courant de ses spéculations (sans se douter, d'ailleurs, qu'elles fussent dirigées contre lui), lui exprima ses regrets. Depuis leur rencontre sur l'allée du sud, les deux hommes échangeaient quelques mots en se croisant. Henchard parut d'abord accueillir assez mal l'expression de cette sympathie, mais affectant tout à coup une humeur insouciance :

— Oh non, non... il n'y a rien de sérieux, mon ami ! cria-t-il, avec une gaieté forcée. Ce sont des choses qui arrivent, n'est-ce pas ? On raconte, je le sais, que je viens d'être fortement touché, mais ce n'est pas une chose si rare ! La situation n'est peut-être pas aussi mauvaise que les gens veulent bien le dire. Et il faut être un imbécile, par Dieu, pour prendre au tragique les éventualités du commerce !

Mais il dut, ce jour-là, entrer à la banque de Casterbridge pour des motifs qui ne l'y avaient encore jamais amené, et il resta longtemps, avec une attitude contrainte, dans le bureau des directeurs. On chuchota bientôt que plusieurs immeubles de la ville et des environs qui avaient jusque-là appartenu à Henchard et de gros stocks de marchandises étaient passés aux mains des

banquiers.

En descendant l'escalier de la banque, l'ancien maire tomba sur Jopp. Les tristes affaires qu'il venait de conclure dans l'établissement avaient attisé une colère éveillée le matin par la sympathie de Farfrae, où il croyait déceler une ironie cachée ; aussi l'accueil qu'il fit à son régisseur fut-il rien moins qu'aimable. Jopp était en train de retirer son chapeau pour s'éponger le front tout en disant à un voisin :

— Une belle journée de chaleur !

— Vous pouvez vous éponger à n'en plus finir, et dire une belle journée de chaleur ! cria Henchard d'une voix sourde et furieuse en coinçant Jopp contre le mur de la banque. Sans vos maudits conseils, ce serait une belle journée pour moi aussi ! Pourquoi m'avez-vous laissé marcher, hein ? quand une parole de doute, de vous ou de tout autre aurait pu me faire réfléchir ? Peut-on être assuré du temps avant que la journée soit finie ?

— Mon seul avis, monsieur, a été de faire comme vous l'entendiez.

— Ah, l'homme précieux ! Eh bien, plus tôt vous irez porter votre aide ailleurs et mieux cela vaudra !

Henchard poursuivit sur ce ton et finit par signifier à Jopp son renvoi immédiat. Puis il pivota sur les talons, et s'éloigna.

— Tu regretteras tes paroles, tu les regretteras autant qu'on peut regretter quelque chose ! gronda Jopp, qui était resté tout pâle et qui regardait Henchard se perdre dans la foule du marché.

On était à la veille de la moisson. Farfrae profitait de la baisse des cours pour acheter. Comme il arrive toujours, les fermiers, après avoir trop compté sur un temps de famine, exagéraient dans le sens opposé, et se montraient si assurés d'une récolte plantureuse qu'ils vendaient trop hardiment, à l'avis de Farfrae. L'Écossais continuait à acheter du vieux blé à un prix relativement ridicule, car si la récolte précédente n'avait pas été très abondante, elle avait été d'excellente qualité.

Quand Henchard eut réglé ses affaires de désastreuse façon, et se fut débarrassé, avec des pertes formidables, de son encombrante marchandise, la moisson commença. Il y eut trois jours de temps superbe, puis :

— Si, après tout, ce maudit sorcier avait dit vrai ! grommelait Henchard.

Le fait est que les faux à peine en danse, l'atmosphère devint telle que le cresson eût pu s'en contenter pour croître. Dès que l'on sortait, on sentait l'air fouetter les joues comme une flanelle humide. Il y avait de violentes bourrasques de vent chaud et, de loin en loin, des gouttes isolées tombaient sur les carreaux ; un rayon de soleil brusquement épanoui, tel un éventail vivement déployé, projetait un instant sur le sol des pièces l'ombre laiteuse et décolorée d'une fenêtre, et se cachait aussi vite qu'il était apparu.

On vit, dès le premier instant, que la récolte ne serait pas aussi brillante qu'on s'y était attendu. Si Henchard avait eu assez de patience, il aurait pu éviter toute perte, sinon faire des bénéfices. Mais son caractère impulsif ignorait la patience. Devant ces coups de la fortune, il restait silencieux, et se laissait entraîner à l'intime conviction qu'une puissance mystérieuse travaillait contre lui.

« Je me demande, se disait-il avec une méfiance apeurée, je me demande si quelqu'un a fait griller une figure de cire à ma ressemblance, ou composé, pour me confondre, quelque drogue infernale ? Je ne crois guère aux histoires de ce genre, mais pourtant... si on l'avait vraiment fait ? » Il ne se résignait cependant pas à croire que le coupable, s'il y en avait un, pût être Farfrae. Ces accès de superstition accablaient de temps en temps Henchard, à des heures de maussade découragement, où toute son habituelle largeur d'esprit l'abandonnait.

Cependant, Donald Farfrae voyait ses affaires prospérer. Il avait profité pour ses achats de cours si bas, que le relèvement relatif des prix suffisait à lui valoir un beau magot, en échange des sommes minimales qu'il avait risquées.

« Mais il va bientôt être maire ! », se disait Henchard, et la perspective était dure, pour le marchand de blé, d'avoir à suivre un jour au Capitole le char triomphal de cet homme.

La rivalité des maîtres était embrassée par leurs serviteurs.

La nuit de septembre était tombée sur Casterbridge ; les horloges avaient sonné la demie de huit heures, et la lune venait de se lever. Les rues de la ville étaient singulièrement calmes pour une heure si peu avancée. Un bruit de clochettes de chevaux et de lourdes roues fit trembler les maisons. Il y eut presque aussitôt, en face de la demeure de Lucetta, un tumulte de voix furieuses qui fit accourir la jeune femme et Elizabeth à leurs fenêtres, dont elles levèrent les rideaux.

De l'autre côté de la place, la halle et l'hôtel de ville, arc-boutés contre l'église voisine, en étaient séparés, à leur partie inférieure, par un passage voûté qui donnait accès à un vaste espace, appelé la Borne aux Bœufs. En son centre s'élevait en effet une borne où l'on avait autrefois

attaché les bœufs, pour lâcher les chiens contre eux et rendre leur viande tendre, avant de les tuer dans l'abattoir voisin. Dans un coin s'élevait encore un vieux pilori.

Le passage qui menait à cette place était obstrué en ce moment par deux charrettes à quatre chevaux, dont l'une était chargée de bottes de foin ; les charretiers s'étaient croisés, et les véhicules s'étaient trouvés bloqués l'un contre l'autre. Le croisement eût été possible avec des charrettes vides, mais devenait impraticable quand l'une des deux, comme dans ce cas, était bourrée de foin jusqu'à la hauteur des fenêtres.

— Faut que tu l'aies fait exprès, grondait le charretier de Farfrae. Par une nuit pareille, on entend les sonnettes de mes chevaux à un demi-mille de distance !

— Si tu faisais attention à tes affaires, au lieu de zigzaguer comme un maladroit, tu m'aurais vu, ripostait avec fureur le représentant de Henchard.

Cependant, selon le strict code de la route, l'homme de Henchard paraissait dans son tort. Il essaya donc de faire reculer sa charrette vers la Grand-Rue, mais, dans ce mouvement, une des roues de derrière de la fourragère se souleva contre le mur du cimetière, l'énorme charge de foin versa, et l'on vit deux roues et les pattes du limonier battre l'air.

Au lieu de chercher à ramasser les bottes, les deux hommes se jetèrent l'un sur l'autre à coups de poing. Mais, avant que fût achevée la première reprise du combat, accourait Henchard, que l'on était allé prévenir.

Saisissant d'une main chacun les deux hommes au collet, Henchard les repoussa tout titubants à droite et à gauche, et se tourna vers le cheval abattu, qu'il réussit non sans peine à dégager. Il s'enquit alors des circonstances de l'accident et, devant l'état de la fourragère et de son chargement, se mit à tancer vertement le charretier de Farfrae.

Pendant ce temps, Lucetta et Elizabeth-Jane avaient ouvert leur porte et regardaient du seuil le monceau de foin nouveau qui brillait sous la clarté de la lune ; Henchard et les charretiers passaient et repassaient devant leurs yeux. Seuls témoins de l'accident, les deux femmes en avaient vu l'origine. Lucetta éleva la voix.

— J'ai tout vu, Mr Henchard, cria-t-elle, et c'est votre homme qui est dans son tort.

Interrompu dans sa harangue, Henchard se retourna :

— Oh, je ne vous avais pas aperçue, miss Templeman, fit-il. Mon homme est dans son tort ? Oh, je le crois, je le crois bien. Mais je vous demande pardon, pourtant ; la charrette de l'autre était vide, et c'est lui qui est à blâmer, pour être entré dans le passage.

— Non ; j'ai tout vu, moi aussi, fit Elizabeth-Jane, et je vous assure qu'il n'aurait pas pu faire autrement.

— Il ne faut pas écouter ce que disent les femmes, grommela le charretier de Henchard.

— Pourquoi cela ? demanda rudement Henchard.

— Oh, monsieur, toutes les femmes sont du côté de ce sacré freluquet de Farfrae ; c'est un de ces hommes qui sait se glisser dans le cœur des femmes, comme le ver du tournis entre dans la cervelle des moutons, et qui leur fait voir tortu ce qui est droit.

— Mais sais-tu qui est cette dame dont tu parles comme cela ? Sais-tu que je suis lié avec elle depuis quelque temps déjà ? Fais attention !

— Oh moi, monsieur, je ne connais rien, en dehors de mes huit shillings par semaine !

— Et tu dis que Mr Farfrae est au courant de la situation ? Il s'entend aux affaires, mais il n'agirait pas en dessous, comme tu parais l'en accuser.

Soit que Lucetta eût entendu ce dialogue poursuivi à voix basse, soit qu'elle fût mue par une autre raison, sa silhouette blanche disparut du seuil de sa porte, et Henchard trouva la maison fermée, lorsqu'il s'approcha pour causer avec la jeune femme. Il en éprouva un véritable

désappointement, car les paroles du charretier l'avaient assez troublé pour lui inspirer le désir d'avoir avec elle un entretien à cœur ouvert. Tandis qu'il hésitait, il vit arriver le vieil agent de police de la ville.

— Veillez à ce que personne ne bute cette nuit contre ce foin et cette charrette, Stubberd, fit le marchand de blé. Il faut les laisser là jusqu'au matin, car les hommes sont encore aux champs. Si une voiture ou une roulotte voulait passer par là, dites-leur d'aller faire le tour par les rues de derrière, et de se faire pendre... Y a-t-il quelque cas nouveau à juger demain, à la mairie ?

— Oui, monsieur, un.

— De quoi s'agit-il ?

— C'est une vieille sorcière enragée, qui jurait et faisait des horreurs contre le mur de l'église, de la façon la plus profane, comme si elle s'était crue au cabaret. C'est tout, monsieur.

— Ah ! bien. Le maire est absent, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Parfait. J'irai là-bas, alors. N'oubliez pas de surveiller ce foin. Bonsoir.

Décidé à ne pas se laisser décourager par la subtilité de Lucetta, Henchard voulait la rejoindre, et frappa à la porte, pour demander à la voir.

Il s'entendit répondre que miss Templeman était désolée de ne pas pouvoir le recevoir ce soir-là, mais qu'elle avait à sortir.

Henchard s'éloigna de la maison et, gagnant l'autre côté de la rue, resta près de son foin, plongé dans une rêverie solitaire ; l'agent avait repris sa tournée, et l'on avait emmené les chevaux. Les réverbères n'étaient pas encore allumés, bien que la lune ne brillât guère, et Henchard se dissimula dans l'ombre d'un des arcs en saillie qui rétrécissaient la ruelle de la Borne aux Bœufs, pour surveiller la maison de Lucetta.

On voyait, dans la chambre de la jeune femme, une lumière aller et venir, et il était évident qu'elle s'habillait pour son rendez-vous, quelle que pût en être la nature, à pareille heure. La lumière s'éteignit ; l'horloge sonna neuf coups, et presque au même moment Farfrae déboucha par le coin de la rue et frappa à la porte. Lucetta se tenait évidemment dans le vestibule, pour guetter son arrivée, car elle ouvrit aussitôt elle-même. Évitant la rue trop large, les jeunes gens prirent une ruelle détournée, pour se diriger vers le couchant. Comprenant où ils allaient, Henchard se décida à les suivre.

La moisson avait été si longtemps retardée par les caprices du temps que l'on profitait de la moindre belle journée, et que tous les bras s'employaient à sauver ce que l'on pouvait des récoltes endommagées. Le raccourcissement rapide des jours obligeait les moissonneurs à travailler au clair de lune. Aussi, ce soir-là, les champs de blé qui bordaient deux des côtés du carré formé par la ville étaient-ils pleins de travailleurs. Leurs cris et leurs rires étaient parvenus aux oreilles de Henchard pendant qu'il attendait devant la Halle aux Blés, et il ne doutait guère, en voyant le chemin suivi par Farfrae et Lucetta, qu'ils n'allassent de ce côté-là.

Presque toute la ville était aux champs. Fidèles à la coutume ancienne, les gens de Casterbridge se prêtaient encore la main en cas de besoin, et bien que la récolte n'intéressât directement que le quartier des cultivateurs de la petite ville – celui de Durnover, en l'espèce –, les autres habitants s'activaient aussi pour la rentrer dans les granges.

En atteignant le bout de la rue, Henchard franchit l'allée touffue des remparts, descendit la pente gazonnée et se trouva dans un champ de chaume. Dressés comme des tentes sur le sol jaunâtre, les tas de gerbes s'estompaient dans le lointain sous le clair de lune.

Henchard avait abordé les champs en un point assez éloigné des moissonneurs, mais descendu presque au milieu d'eux, le couple s'en allait en tournant autour des gerbes. Les jeunes gens ne

faisaient nulle attention à la direction de leur promenade, dont les vagues méandres les ramenèrent bientôt du côté de Henchard. Une rencontre n'eût pas laissé d'être gênante, et le marchand de blé se réfugia dans le creux d'un tas de gerbes ; il s'y blottit.

— Je vous donne la permission, disait gaiement Lucetta. Dites ce que vous voulez dire.

— Eh bien, alors, répliqua Farfrae, avec un accent manifeste de tendresse que Henchard n'avait pas encore entendu sur ses lèvres, il est bien certain que votre situation, votre fortune, vos talents et votre beauté vont vous attirer bien des hommages. Mais saurez-vous résister à la tentation d'être une dame avec une nuée d'adorateurs... et vous contenter d'en avoir un seul, un pauvre admirateur bien simple ?

— C'est celui qui parle, sans doute ? Très bien, monsieur. Et après ?

— Oh, j'ai peur que l'excès de mes sentiments ne me fasse oublier les convenances.

— Ne soyez jamais bien élevé, si la bonne éducation est à ce prix !

Et, après quelques paroles entrecoupées que Henchard n'entendit pas, elle reprit :

— Êtes-vous bien sûr de n'être pas jaloux ?

Farfrae prit sa main, comme pour le lui promettre.

— Vous êtes bien convaincu, Donald, que je n'aime personne que vous, reprit-elle ; mais je voudrais que vous me laissiez agir à ma guise, en certaines circonstances.

— Toujours... À quoi songez-vous donc, quand vous parlez ainsi ?

— Si, par exemple, je voulais ne plus habiter Casterbridge, au cas où je m'apercevrais que je ne puis y être heureuse ?

Henchard ne distingua pas la réponse ; il aurait pu en entendre davantage, mais il ne se souciait pas de jouer le rôle d'espion. Les amoureux se dirigèrent vers les moissonneurs qui empilaient, à raison d'une douzaine par minute, les gerbes sur les charrettes et les fourragères destinées à les transporter en ville.

En approchant de cette scène d'activité, Lucetta voulut absolument quitter Farfrae. L'Écossais qui avait un mot à dire aux moissonneurs pressait la jeune femme de l'attendre un instant, mais elle resta inexorable, et reprit seule le chemin de son logis.

Henchard quitta aussitôt le champ et suivit Lucetta. Son état d'esprit était tel qu'en arrivant à la maison de la Place-Haute il ouvrit la porte sans frapper et monta tout droit au boudoir, où il pensait trouver Lucetta. Mais la pièce était vide, et il comprit qu'il avait dû, dans sa hâte, précéder la jeune femme. Il n'eut pas longtemps à attendre, car il entendit bientôt, dans le vestibule, le bruit de sa robe, tandis que la porte se refermait doucement. Un instant après, Lucetta apparut.

Il faisait si peu clair dans la pièce qu'elle ne vit pas tout d'abord Henchard. En le reconnaissant, elle poussa une exclamation qui était presque un cri de terreur.

— Comment pouvez-vous me faire une telle peur ? s'écria-t-elle, le visage en feu. Il est plus de dix heures, et vous n'avez pas le droit de venir me surprendre à pareille heure.

— Je ne sais si j'en ai le droit ou non, mais, en tout cas, j'ai une excuse. Est-il si nécessaire pour moi de m'arrêter aux coutumes et aux belles manières ?

— Il est trop tard pour la bienséance, et votre visite pourrait me valoir de gros ennuis.

— Je suis venu il y a une heure, et vous n'avez pas voulu me recevoir. Je vous croyais rentrée maintenant. C'est vous, Lucetta, qui vous mettez dans votre tort. Il ne vous sied guère de me repousser comme vous le faites. J'ai à vous rappeler une petite chose que vous semblez oublier.

Elle se laissa tomber en pâlisant sur un fauteuil.

— Je ne veux pas vous écouter... je ne veux pas vous écouter ! criait-elle en se cachant le visage dans les mains, tandis que, tout près d'elle, Henchard faisait allusion aux jours de Jersey.

— Mais il le faut, insista-t-il.

— Tout a échoué par votre faute. Pourquoi ne pas me laisser alors une liberté que j'ai payée de tant de souffrance ? Si je vous avais cru poussé à m'épouser par le seul amour, j'aurais pu me trouver liée à vous. Mais j'ai senti tout de suite que vous vous résigniez à cette union par pure charité, comme à un pénible devoir, parce que je m'étais compromise en vous soignant, et que vous vous croyiez tenu de vous acquitter de votre dette. Après cela je ne pouvais plus vous aimer profondément comme avant.

— Pourquoi êtes-vous venue me retrouver ici, alors ?

— Du jour où vous étiez libre, je me croyais obligée, pour apaiser ma conscience, de vous épouser... même si je ne vous aimais plus autant.

— Et qu'est-ce qui vous a fait changer d'idée ?

Lucetta resta silencieuse. Il était trop visible que la conscience l'avait fort bien guidée, jusqu'au jour où un nouvel amour était venu prendre sa place. Elle s'en rendait si bien compte qu'elle oublia un instant un argument dont elle aurait pu tirer parti : c'est que, ayant découvert les défauts du caractère de Henchard, elle était bien excusable de ne pas risquer son bonheur entre de telles mains, après leur avoir une fois échappé. Elle ne trouva que ces mots :

— J'étais une pauvre fille, dans ce temps-là, et ma situation a si bien changé que je reste à peine la même personne !

— C'est vrai, et cela rend les choses gênantes pour moi. Mais je ne veux pas toucher à votre argent, et consens volontiers à vous laisser l'usage exclusif de votre fortune, jusqu'au dernier sou. D'ailleurs votre argument est sans valeur : l'homme auquel vous pensez n'a pas une situation supérieure à la mienne.

— Si vous vouliez bien me laisser en paix ! cria-t-elle, avec passion.

Cette apostrophe exaspéra Henchard.

— Vous ne pouvez pas, en tout honneur, rejeter ma demande, fit-il, et si vous ne faites pas ce soir, devant un témoin, la promesse d'être ma femme, je révélerai notre intimité passée. Je le ferai par désir de justice envers les autres hommes !

Le visage de la jeune femme prit une expression de résignation dont Henchard sentit l'amertume ; si le cœur de Lucetta était allé à tout autre qu'à Farfrae, il l'aurait sans doute prise en pitié à ce moment-là. Mais son rival était le parvenu (comme il disait) qui s'était hissé sur ses épaules pour monter au pinacle, et Henchard ne pouvait, à son égard, faire montre d'aucune générosité.

Sans un mot, Lucetta sonna et pria la servante d'aller chercher Elizabeth-Jane dans sa chambre. Arrachée à ses méditations, la jeune fille descendit et alla respectueusement à Henchard, dès qu'elle l'aperçut.

— Elizabeth-Jane, fit-il en lui prenant la main, je voudrais que tu entendes ceci.

Et, se tournant vers Lucetta :

— Voulez-vous, ou ne voulez-vous pas m'épouser ?

— Si tel est votre... désir, il faut bien que j'y consente.

— Vous dites oui ?

— Oui !

À peine avait-elle prononcé ce « oui ! » qu'elle tomba à la renverse, évanouie.

— Quelle terrible nécessité la contraint donc à dire ce qui semble lui causer une telle peine ? demanda Elizabeth-Jane en s'agenouillant près de Lucetta. Ne l'obligez pas à faire une chose contre son gré. J'ai vécu avec elle, et sais qu'elle n'a pas beaucoup de résistance.

— Ne fais donc pas la bête, fit sèchement Henchard. Ne comprends-tu pas qu'après la

promesse que tu viens d'entendre il restera libre pour toi, si tu veux de lui ?

Ces paroles parurent tirer de son évanouissement Lucetta qui tressaillit.

— Lui ?... de qui parlez-vous donc ? demanda-t-elle, d'un ton égaré.

— De personne, en ce qui me concerne, répondit nettement Elizabeth.

— Ah ! bien ; c'est une erreur de ma part, alors, fit Henchard. Mais cette affaire ne regarde que miss Templeman et moi ; elle consent à être ma femme.

— N'insistez pas pour l'instant ! supplia Elizabeth en pressant la main de Lucetta.

— Je n'insisterai pas si elle me le promet, déclara Henchard.

— J'ai promis, j'ai promis ! soupira Lucetta, dont la faiblesse et la douleur faisaient tomber les membres comme une branche de fléau. Je vous en prie, Michel, ne continuez pas.

— Entendu, fit-il, prenant son chapeau et quittant la pièce.

Elizabeth-Jane restait à genoux auprès de Lucetta.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda-t-elle. Vous appelez mon père Michel, comme si vous le connaissiez bien. Et quelle autorité a-t-il donc sur vous, pour vous arracher, malgré vous, une promesse de mariage ? Ah, vous avez trop de secrets pour moi !

— Peut-être en avez-vous aussi pour moi, murmura Lucetta, les yeux fermés, et sans se douter que le secret du cœur d'Elizabeth concernât le jeune homme qui avait causé de tels ravages dans le sien.

— Je ne voudrais... rien faire, rien du tout, à votre détriment, balbutia Elizabeth en contenant, à en éclater, toutes les marques de son émotion. Je ne puis comprendre que mon père vous domine ainsi, et je ne sympathise pas avec lui en cela. Je vais aller le prier de vous relever de votre promesse.

— Non, non, fit Lucetta. Laissez donc !

Le lendemain matin, Henchard, à qui sa situation de dernier maire en exercice assurait un an de magistrature, se rendit à l'hôtel de ville pour y présider, en face de la maison de Lucetta, une séance de justice de paix. Il leva, en passant, les yeux sur les fenêtres de la jeune femme, mais n'y put déceler aucun signe de sa présence.

La nature de Henchard pourrait, au premier abord, paraître aussi incompatible avec les fonctions de juge de paix que l'idée de sottise avec celle de silence. Mais son intelligence toute ronde et sa ferme droiture l'avaient souvent mieux servi qu'une connaissance approfondie des lois dans l'expédition des cas simples jugés devant son tribunal. Ce jour-là, en l'absence du Dr Chalkfield, maire en exercice, le marchand de blé s'assit dans le vaste fauteuil présidentiel en gardant toujours les yeux distraitement fixés sur la façade de pierre de la maison de Lucetta.

Il n'y avait qu'un cas à juger, et la délinquante se trouvait devant lui. C'était une vieille femme au visage marbré, enveloppée dans un châle de cette teinte neutre que le temps fait à la longue, mais que les hommes ne créent pas ; une teinte qui n'est ni fauve ni roussâtre, ni noisette, ni cendre ; elle portait un chapeau noir crasseux, qui paraissait venir du pays du Psalmiste, où les nuages déversent de la graisse, et un tablier qui avait été blanc, à une époque assez récente pour faire un contraste marqué avec le reste de ses vêtements. La raideur que conservait cependant cette femme prouvait qu'elle n'était pas originaire de la campagne ou même d'une petite ville.

Elle jeta un regard furtif sur Henchard et sur son assesseur, et Henchard la regarda aussi, avec une brève hésitation, comme si elle lui avait confusément rappelé un fait ou un être, aussi vite sorti de son esprit qu'il y était entré.

— Eh bien, qu'a-t-elle fait ? s'enquit-il en consultant l'acte d'accusation.

— Elle est accusée d'inconduite et de scandale notoires, monsieur, murmura Stubberd.

— Où cela ? demanda le second magistrat.

— Près de l'église, monsieur... le dernier endroit à choisir au monde ! Je l'ai prise sur le fait, Votre Honneur.

— Reculez un peu, ordonna Henchard, et racontez-nous ce que vous avez à dire.

Stubberd prêta serment ; le greffier trempa sa plume dans l'encre, car Henchard ne prenait pas de notes lui-même, et l'agent commença :

— Attiré par un bruit illicite, j'ai descendu la rue, à onze heures vingt-cinq de relevée, la nuit du cinq courant, de l'année de Notre-Seigneur. En arrivant...

— Pas si vite, Stubberd, souffla le greffier.

L'agent attendit, les yeux sur la plume du greffier ; ce dernier ayant achevé et dit « oui », Stubberd reprit :

— En arrivant sur les lieux, j'ai vu la prévenue dans un endroit précis, à savoir le ruisseau...

Il s'arrêta, en surveillant à nouveau la plume du greffier.

— ... le ruisseau, oui, Stubberd.

— Endroit situé à douze pieds neuf pouces environ de celui où je me...

Respectueux de l'écriture du greffier, Stubberd fit une nouvelle halte ; il avait appris son témoignage par cœur, et se souciait peu du point où il s'interrompait.

— Je n'admets pas cela, protesta la vieille femme. « ... endroit situé à douze pieds neuf pouces environ de celui où je me... », ce n'est pas un témoignage sérieux !

Les magistrats se consultèrent, et l'assesseur de Henchard déclara que le tribunal considérait cette distance de douze pieds neuf pouces comme acceptable, sous serment.

Avec un regard de triomphe contenu à l'adresse de la vieille femme, Stubberd reprit :

— ... trouvais moi-même. Elle vomissait de façon gênante pour les passants et, quand je me suis approché d'elle, elle m'a injurié.

— M'a injurié... oui, qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Elle a dit : « Éteins donc cette sacrée lanterne », qu'elle a dit.

— Oui.

— Elle a dit : « Entends-tu, vieille tête de pipe ? Éteins ta sacrée lanterne. J'ai collé des gens rudement plus forts qu'un maudit idiot comme toi, enfant de chameau ; je veux être pendue si ce n'est pas vrai », qu'elle a dit.

— Je proteste contre ce rapport-là, interrompit la vieille. Je n'étais pas en état d'entendre ce que je disais, et ce que je n'ai pas entendu ne compte pas comme témoignage.

Il y eut une nouvelle interruption, et une consultation nouvelle ; on se référa à un livre et finalement Stubberd reçut l'ordre d'achever son rapport. La vérité est que la vieille femme avait bien plus souvent comparu devant un tribunal que les juges n'y avaient siégé eux-mêmes, et qu'elle les obligeait à serrer de près leur procédure. Pourtant, après avoir écouté quelque temps encore le prolix Stubberd, Henchard s'écria avec impatience :

— Allons, nous en avons assez de votre maudit rapport. Parlez comme un homme, Stubberd, et ne soyez pas si modeste, ou laissez-nous tranquilles.

Puis, se tournant vers la femme :

— Avez-vous quelque question à poser au témoin, ou quelque chose à dire ?

— Oui, répondit-elle, avec un éclair dans les yeux, tandis que le greffier trempait sa plume.

— Il y a vingt-cinq ans, je vendais de la fromentée à la foire de Weydon...

— Il y a vingt-cinq ans ! Voilà ce que j'appelle commencer par le commencement !... Et si vous remontiez à la Création ! ricana le greffier, avec ironie.

Mais Henchard, le regard fixe, ne semblait plus tenir compte de ce qui avait ou non trait à l'affaire.

— Un homme, une femme et un petit enfant entrèrent dans ma tente, poursuivait la femme. Ils s'assirent et se firent servir chacun une bolée. Ah ! Seigneur, j'avais une plus belle situation dans le monde qu'aujourd'hui, et je faisais la fraude sur une grande échelle en arrosant ma fromentée de rhum, pour ceux qui en demandaient. Je le fis pour l'homme qui en reprit tant et si bien qu'il finit par se disputer avec sa femme et proposa de la vendre au plus offrant. Un matelot entra, offrit cinq guinées, versa l'argent et emmena la femme. Et l'homme qui a ainsi vendu sa femme est assis là, dans le grand fauteuil.

La vieille se croisa les bras en désignant Henchard d'un signe de tête.

Tous les yeux se tournèrent vers le marchand de grains. Son visage avait un air étrange et paraissait saupoudré de cendres.

— On ne vous demande pas le récit de votre vie ou de vos aventures, s'indignait le second magistrat en rompant le silence. On vous demande si vous avez quelque chose à dire touchant l'accusation qui vous amène ici ?

— Ce que j'ai dit se rapporte bien à mon cas. Cela prouve qu'il ne vaut pas mieux que moi, et n'a pas le droit d'être assis là pour me juger.

— C'est une histoire inventée, fit le greffier. Tenez votre langue.

— Non... c'est la vérité !

Ces paroles sortaient de la bouche de Henchard.

— C'est la pure vérité et, sur mon âme, cela prouve que je ne vaudrais pas mieux que cette femme, continua-t-il, lentement. Aussi, pour échapper à toute tentation de la traiter durement, à cause de ce qu'elle vient de dire, vais-je vous laisser le soin de la juger.

Cette déclaration suscita dans le tribunal une émotion considérable. Henchard quitta son fauteuil et sortit de la salle en traversant, sur l'escalier et devant la porte, un public beaucoup plus nombreux qu'à l'ordinaire ; la vieille marchande de fromentée avait insinué aux gens qui la logeaient depuis son arrivée en ville, qu'elle connaissait des détails singuliers sur le passé de leur grand homme, Mr Henchard, et l'espoir de révélations scandaleuses les avait amenés en nombre au tribunal.

— Pourquoi y a-t-il tant de curieux autour de l'hôtel de ville aujourd'hui ? demanda un peu plus tard Lucetta à sa servante.

Elle s'était levée tard et venait seulement de regarder par sa fenêtre.

— Oh, madame, c'est à cause d'une histoire touchant Mr Henchard. Une femme a raconté que, avant de devenir un beau monsieur, il avait vendu son épouse pour cinq guinées dans une baraque de foire.

Dans tous les récits que Henchard avait faits à Lucetta de sa longue séparation d'avec sa femme Suzanne et de sa mort supposée, il n'avait jamais clairement expliqué la cause immédiate et certaine de cette séparation. C'était la première fois que la jeune femme entendait parler de cette histoire.

L'ombre s'épaississait sur son visage, tandis qu'elle songeait à la promesse que Henchard lui avait arrachée la veille au soir. Voilà donc ce qu'il valait au fond du cœur ! Terrible perspective, pour une femme qui allait lui abandonner sa vie.

Dans la journée, Lucetta s'en alla jusqu'au Cirque, et fit d'autres courses. Elle ne rentra qu'à la nuit tombante et fit part à Elizabeth, dès qu'elle l'aperçut, de sa résolution d'aller passer quelques jours à Port-Bredy, au bord de la mer, Casterbridge lui semblant trop lugubre.

La voyant pâle et triste, et jugeant qu'un changement de paysage lui ferait du bien, Elizabeth l'encouragea dans cette idée. Elle ne pouvait s'empêcher de penser que la tristesse dont Lucetta accusait Casterbridge était surtout due à l'absence de Farfrae, qui avait quitté la ville.

Elle vit donc son amie partir pour Port-Bredy et se chargea, jusqu'à son retour, de diriger la maison de la Place-Haute. Après deux ou trois jours de solitude et de pluie incessante, Henchard vint frapper à la porte. Il parut désappointé en apprenant l'absence de Lucetta, et l'indifférence affectée avec laquelle il hochait la tête en s'éloignant ne l'empêchait pas de mordiller sa barbe d'un air vexé.

Il revint le lendemain.

— Est-elle rentrée ? demanda-t-il.

— Oui, elle est revenue ce matin, répondit sa belle-fille. Mais elle n'est pas à la maison ; elle est allée se promener sur la route de Port-Bredy. Elle sera de retour au crépuscule.

Après quelques paroles qui trahissaient son impatience, Henchard s'éloigna de la maison.

Cependant Lucetta se hâtait, comme l'avait dit Elizabeth, sur la route de Port-Bredy. On pourrait s'étonner qu'elle eût choisi pour sa promenade de l'après-midi la route même par laquelle une voiture l'avait ramenée trois heures plus tôt à Casterbridge, si l'on devait jamais tenir aucun fait pour étrange, dans un enchaînement de phénomènes où l'on sait que chacun a sa cause déterminante. On était au samedi, jour de gros marché, et Farfrae avait, pour une fois, déserté sa stalle, dans le coin réservé aux marchands. Mais on savait qu'il allait rentrer le soir, « pour le dimanche », comme on disait à Casterbridge.

Lucetta avait atteint l'extrémité des rangées d'arbres qui bordaient au sortir de Casterbridge la route de Port-Bredy, comme les autres voies. Ce point était situé à un mille de la ville ; la jeune femme s'arrêta.

Elle se trouvait entre deux pentes douces, dans un vallonnement d'où la route, fidèle au tracé de la voie romaine, filait à perte de vue, tout droit comme une chaîne d'arpenteur, jusqu'à la crête la plus lointaine. Il n'y avait plus ni haies ni arbres dans la perspective et la route faisait sur les champs de chaume l'effet d'un galon sur une étoffe souple. Il n'y avait en vue, comme unique bâtiment, qu'une grange, située tout près de la jeune femme.

Elle fouilla des yeux la route amincie par la distance, sans y voir rien paraître, pas le plus petit point. Elle soupira un mot : « Donald », et se retourna vers la ville.

La route, de ce côté, n'était plus déserte, et elle vit s'approcher une promeneuse solitaire ; c'était Elizabeth-Jane.

Malgré sa solitude, Lucetta parut un peu vexée. Le visage d'Elizabeth, au contraire, eut, du plus loin qu'elle reconnut son amie, une expression de tendresse ; puis, quand elle fut arrivée à sa portée :

— Je me suis tout à coup décidée à venir à votre rencontre, fit-elle en souriant.

La réponse de la jeune femme fut arrêtée sur ses lèvres par une diversion inattendue. À sa droite, un chemin de traverse débouchait, au point précis où elle se trouvait, sur la grand-route et, sur ce chemin, un taureau marchait d'un air surnois vers Lucetta et vers Elizabeth, qui avait le dos tourné et ne voyait pas l'animal.

Pendant les derniers mois de l'année, les bestiaux faisaient la fortune et la terreur des familles de Casterbridge et de la région, où l'on pratiquait l'élevage avec un succès patriarcal. C'est par vastes troupeaux qu'à cette saison on poussait les bêtes à la ville, pour les faire vendre à la criée, ou qu'on les ramenait aux champs ; et mieux que rien n'aurait pu le faire, les allées et venues des animaux encornés faisaient fuir femmes et enfants vers des postes de refuge. Laissées à elles-mêmes, les bêtes se seraient sans doute assez paisiblement comportées, mais la tradition de Casterbridge voulait que, pour mener un troupeau, gestes sauvages, cris hideux et attitudes grotesques fussent indispensables ; on agitait des bâtons, on excitait les chiens errants et l'on faisait en somme tout ce qu'il fallait pour rendre furieux les animaux farouches et terrifier les plus paisibles. Rien n'était commun pour un habitant de la ville, comme de trouver, au sortir de sa salle à manger, son vestibule ou son corridor bondé d'enfants et de bonnes, de vieilles femmes et de pensionnaires, qui s'excusaient en disant :

— C'est un taureau que l'on mène au marché.

Lucetta et Elizabeth regardaient avec appréhension l'animal qui se dirigeait obliquement vers

elles. C'était une énorme bête, d'un beau brun profond sous les plaques de boue qui souillaient ses flancs écumants. Elle avait de lourdes cornes aux pointes boutonnées de cuivre, et des naseaux pareils à la double embouchure du tunnel sous la Tamise que l'on voyait jadis dans les joujoux d'enfants. Dans son muflle passait un fort anneau de bronze, aussi inamoviblement soudé que le collier d'airain de Gurth. À l'anneau s'attachait un bâton de frêne, d'un mètre environ, que le taureau faisait voler comme un fléau en secouant la tête.

C'est seulement à la vue de ce bâton ballant que les deux femmes commencèrent à prendre peur ; il prouvait que le taureau était une bête déjà vieille, trop sauvage pour être menée en troupeau, et qui avait dû s'échapper ; le bâton servait au bouvier à le maîtriser en maintenant ses cornes à distance respectueuse.

Elles cherchèrent autour d'elles une cachette ou un abri et s'avisèrent de la grange toute proche. Tant qu'elles avaient tenu les yeux fixés sur le taureau, il avait montré quelque hésitation, mais à peine eurent-elles tourné le dos pour courir vers la grange, qu'il redressa la tête et parut décidé à les terrifier. Cette attitude nouvelle fit éperdument fuir les deux femmes et le taureau se mit à les charger délibérément.

La grange était bâtie derrière une mare verte et bourbeuse ; ses portes étaient fermées, à l'exception d'un vantail, placé en face des jeunes femmes et maintenu entrebâillé par un pieu incliné. C'est par là qu'elles entrèrent. L'intérieur de la grange avait été vidé par une récente tournée de battage, sauf une des extrémités où s'entassait une masse de trèfle séché.

— C'est là-dessus qu'il faut grimper, fit Elizabeth-Jane en embrassant la situation d'un coup d'œil.

Mais elles n'avaient pas encore atteint le tas qu'elles entendirent le taureau bondir dans la mare ; une seconde plus tard, il faisait irruption dans la grange en renversant le pieu au passage ; la lourde porte battit derrière son dos, et il se trouva emprisonné avec les deux femmes. La stupide bête les aperçut et courut vers l'extrémité de la grange où elles cherchaient un refuge ; elles firent une volte si adroite que l'animal vint buter contre la paroi, quand ses deux victimes avaient presque atteint le mur opposé. Avant que sa masse lui eût permis de se retourner pour reprendre la chasse, elles avaient à nouveau changé de direction ; la poursuite continuait ainsi ; le souffle chaud des naseaux de la bête passait comme un sirocco sur les deux femmes, qui ne pouvaient trouver une seconde pour ouvrir la porte. On ne peut dire ce qui serait arrivé si la situation s'était prolongée, mais tout à coup le vacarme qu'on fit en ouvrant la porte attira l'attention du taureau, et un homme parut. Il courut vers l'animal, saisit le bâton de frêne et tordit le cou, comme s'il avait voulu l'arracher. La secousse fut si brutale que le large cou parut avoir perdu sa rigidité ; il pendait, à demi paralysé, et du sang coulait par les naseaux ; l'invention de l'anneau était trop subtile pour la force brute, et la bête était matée.

Le demi-jour révélait la carrure puissante d'un homme solide. Il conduisit le taureau à la porte, et la lumière éclaira le visage de Henchard. Il attacha la bête au-dehors et revint au secours de Lucetta, car il n'avait pas vu Elizabeth, qui venait de grimper sur le tas de foin. Lucetta était en proie à une crise de nerfs ; Henchard la prit dans ses bras, pour l'emporter au grand air.

— Vous... vous m'avez sauvée, s'écria-t-elle, dès qu'elle put parler.

— C'est un prêté pour un rendu, répondit-il tendrement. Vous m'aviez sauvé autrefois.

— Comment se fait-il que... ce fût vous ? demanda-t-elle, sans faire attention à sa réponse.

— J'étais venu au-devant de vous. Depuis deux ou trois jours, je voulais vous dire quelque chose, mais vous étiez partie, et je n'avais pu vous parler. Nous pourrions peut-être causer maintenant.

— Oh non !... Où est Elizabeth ?

— Me voici ! cria gaiement la jeune fille qui, sans attendre l'échelle, se laissa glisser sur le foin jusqu'au sol.

Henchard soutenant Lucetta d'un côté et Elizabeth de l'autre, ils suivirent doucement la route montante. Arrivés au sommet de la côte, ils s'engageaient dans la descente, lorsque Lucetta, maintenant calmée, se souvint qu'elle avait laissé tomber son manchon dans la grange.

— Je vais aller le chercher, proposa Elizabeth-Jane. Cela ne m'ennuie pas du tout, et je ne suis pas fatiguée comme vous.

Et elle courut à la grange en laissant les deux autres poursuivre leur route.

Elle n'eut aucune peine à trouver le manchon, article de toilette qui n'était pas de dimensions médiocres à l'époque. En sortant de la grange, elle resta un instant devant le taureau, que son muflé saignant rendait maintenant un peu pitoyable, et qui avait sans doute voulu faire une farce, plutôt que prémédité un meurtre. Henchard l'avait immobilisé en serrant contre le gond de la porte le bâton qu'il avait maintenu avec un piquet. Elizabeth reprenait son chemin, après un instant de contemplation silencieuse, lorsqu'elle vit arriver de la campagne un cabriolet vert et noir conduit par Farfrae.

La venue du jeune homme expliquait la présence de Lucetta. Il vit Elizabeth, arrêta son cheval et fut mis rapidement au courant de l'aventure. En apprenant le danger couru par Lucetta, il fit montre d'une agitation dont l'intensité et la nature étaient chez lui chose toute nouvelle pour Elizabeth. Ses réflexions l'absorbaient si bien qu'il garda à peine assez de présence d'esprit pour aider la jeune fille à monter près de lui.

— Elle est partie avec Mr Henchard, dites-vous ? demanda-t-il enfin.

— Oui ; il la reconduit chez elle, et ils doivent être presque arrivés déjà.

— Vous êtes sûre qu'elle aura la force de rentrer ?

Elizabeth en était certaine.

— Et c'est votre beau-père qui l'a sauvée ?

— Absolument.

Farfrae modéra l'allure de son cheval et Elizabeth comprit ses raisons. Il se disait que mieux valait ne pas gêner les deux autres à ce moment précis. Henchard venait de sauver Lucetta, et il eût été aussi peu généreux qu'imprudent, de la part de Farfrae, de provoquer chez la jeune femme une explosion de tendresse trop manifeste à son égard.

Le sujet de la conversation fut épuisé, et Elizabeth ressentait un certain embarras à se trouver ainsi à côté de son ancien amoureux, quand ils aperçurent la silhouette des deux promeneurs à l'entrée de la ville. Lucetta se retournait fréquemment, mais Farfrae ne fouettait pas sa bête. Lorsque la voiture atteignit la ceinture de la ville, Henchard et sa compagne avaient disparu ; Farfrae laissa, sur son désir nettement exprimé, descendre la jeune fille, et mena son cheval à l'écurie, derrière son logis.

Il gagna la maison par le jardin et trouva son domicile sens dessus dessous ; des caisses s'empilaient sur le palier et la bibliothèque était en trois morceaux ; il ne manifesta pourtant aucune surprise et se contenta de demander à la maîtresse de la maison, qui présidait à ce remue-ménage :

— Quand ferez-vous porter tout cela ?

— Guère avant huit heures, je le crains, monsieur. Voyez-vous, nous n'avons été prévenus que ce matin de votre départ, sans quoi nous aurions été plus avancés.

— Très bien, très bien ! fit gaiement Farfrae. Huit heures, cela me conviendra parfaitement, si vous n'arrivez pas plus tard. Maintenant, ne restez pas ici à bavarder, ou vous ne serez pas prêts avant minuit.

Et, en disant ces mots, il quittait la maison pour remonter la rue.

Henchard et Lucetta poursuivaient, pendant ce temps, un entretien tout différent. Après qu'Elizabeth fut partie à la recherche du manchon, le marchand de blé ouvrit franchement son cœur et serra sous son bras une main que Lucetta aurait bien voulu reprendre :

— Chère Lucetta, fit-il, j'ai eu un très grand, très grand désir de vous revoir depuis deux ou trois jours, depuis notre dernière rencontre. J'ai songé à la façon dont je vous avais arraché votre promesse. Vous m'avez dit : « Si j'étais un homme, je n'insisterais pas ! » Ces paroles m'ont cinglé, mais j'ai senti qu'elles comportaient une part de vérité. Je ne veux pas vous rendre malheureuse, et je ne pourrais rien faire de pis pour cela que de vous obliger à m'épouser maintenant, c'est trop évident. Je consens donc à une durée illimitée de fiançailles... et nous ne songerons plus au mariage avant un an ou deux.

— Mais... mais... ne pourrais-je faire autre chose pour vous ? balbutia Lucetta. Je vous suis si reconnaissante !... Vous venez de me sauver la vie !... Et le souci que vous manifestez de ma personne me fait l'effet de charbons ardents amassés sur ma tête ! Je suis riche, maintenant... Certainement, je pourrais reconnaître votre bonté... de façon pratique.

Henchard restait songeur. Il ne s'était évidemment pas attendu à une telle proposition.

— Vous pourriez faire quelque chose pour moi, en effet, Lucetta ; mais pas tout à fait comme vous l'entendez.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-elle avec un renouveau d'appréhension.

— Il faut que je vous confie un secret, pour vous demander votre aide. Vous avez peut-être su que je n'ai pas eu de chance cette année ? J'ai fait ce que je n'avais pas fait encore ; j'ai spéculé trop hardiment... et j'ai perdu. C'est cela qui m'a mis dans la gêne.

— Et vous voudriez que je vous avance de l'argent ?

— Non, non, s'écria Henchard, tout prêt à la colère. Je ne suis pas homme à vivre aux dépens d'une femme, quand bien même elle serait aussi près que vous l'êtes de devenir mon épouse. Non, Lucetta, voici ce que vous pourriez faire, et ce qui pourrait me sauver. Mon principal créancier est Grower, et c'est lui, lui seul, qui pourrait me couler. Un crédit de quinze jours de sa part me permettrait de me tirer d'affaire. Ce crédit, il serait facile de l'obtenir : vous n'auriez qu'à lui faire savoir que nous sommes fiancés et devons nous marier sans cérémonie dans la quinzaine. Non ! écoutez-moi ; vous ne savez pas ce que je veux dire ! Arrangeons-nous pour qu'il croie à notre union prochaine ; cela n'influera en rien sur la durée de nos fiançailles... Personne en dehors de lui n'a besoin de rien savoir ; vous pourriez venir avec moi chez Mr Grower et me laisser vous parler devant lui, comme si nous devions nous marier bientôt. Nous le prierons de garder le secret. Avec une telle certitude, il attendra volontiers ; je pourrai me libérer envers lui à la fin de la quinzaine, et je lui dirai tranquillement alors que notre mariage est renvoyé à un an ou deux. Personne ne saura dans la ville comment vous m'êtes venue en aide. Voilà le moyen de m'être utile, puisque vous en avez le désir.

On était alors à la chute du jour, à ces minutes qui précèdent immédiatement le crépuscule, et Henchard ne put saisir tout d'abord sur les traits de Lucetta l'effet de sa proposition.

— Il y aurait un autre moyen ?... commença-t-elle, et la sécheresse de ses lèvres semblait passer dans sa voix.

— Mais c'est si peu de chose, s'écria Henchard avec un accent de douloureux reproche. Bien moins que vous ne m'offriez ; un simple début de réalisation de votre récente promesse. J'aurais bien dit moi-même la chose à Grower, mais il ne voudrait pas me croire.

— Ce n'est pas que je ne veuille pas... C'est parce que je ne puis absolument pas le faire, avoua la jeune femme avec une détresse croissante.

— Vous allez me faire perdre patience ! s'écria Henchard. Il y aurait de quoi me pousser à exiger l'accomplissement de votre promesse.

— Je ne puis pas ! insista-t-elle avec désespoir.

— Comment ! Quand je viens, à l'instant, de vous relever de votre parole, et de vous donner tout le temps voulu !

— C'est parce qu'il... a été témoin...

— Témoin ? De quoi ?

— Il faut que je vous dise... Ne m'accablez pas...

— Eh bien, j'écoute !

— Le témoin de mon mariage... c'était Mr Grower !

— De votre mariage !

— Oui, avec Mr Farfrae ! Oh, Michel, je suis déjà sa femme. Nous nous sommes mariés cette semaine à Port-Bredy. Il y a des raisons qui nous empêchaient de le faire ici. Mr Grower a été témoin, parce qu'il s'est trouvé à Port-Bredy à ce moment-là.

Henchard restait frappé de stupeur. Lucetta fut si alarmée de son silence qu'elle lui offrit en balbutiant de lui prêter la somme nécessaire pour franchir la quinzaine fatale.

— Vous avez épousé Farfrae ! fit-il enfin. Mon Dieu... épousé cet homme... quand vous m'aviez promis de m'épouser, moi !

— Je vais vous expliquer, fit-elle à voix tremblante et avec des larmes dans les yeux, mais ne soyez pas... ne soyez pas cruel ! Je l'aimais tant, et j'avais si mal, à la pensée que vous puissiez lui parler du passé !... Et puis, après vous avoir fait ma promesse, j'ai entendu dire que vous aviez vendu votre première femme, dans une foire... comme un cheval ou une vache ! Comment aurais-je pu tenir ma parole en apprenant cela ? Je ne voulais plus me risquer entre vos mains, et c'eût été m'abaisser que de prendre votre nom après un tel scandale ! Mais je savais aussi que Donald serait perdu pour moi si je ne l'épousais pas tout de suite... Vous auriez pu mettre à exécution vos menaces et lui révéler nos relations passées, si vous aviez cru, en agissant ainsi, trouver une chance de me garder pour vous. Mais vous ne le ferez plus, maintenant, Michel... puisqu'il est trop tard pour nous séparer !

Le son des cloches de Saint-Pierre, lancées à toute volée, avait frappé leurs oreilles pendant que Lucetta parlait, et l'on entendait maintenant battre dans les rues le rythme vigoureux de l'orphéon municipal, renommé pour son généreux usage de la grosse caisse.

— Alors c'est sans doute à cause de votre mariage qu'on fait tout ce tapage ? demanda Henchard.

— Oui... je crois qu'il en a fait part... à moins que ce ne soit Mr Grower... Puis-je vous quitter maintenant ? Mon... Il a été retenu aujourd'hui à Port-Bredy et m'a envoyée ici quelques heures à l'avance.

— Alors, c'est la vie de *sa femme* que j'ai sauvée cet après-midi !

— Oui, et il vous en sera toujours reconnaissant.

— Bien obligé !... Oh ! femme perfide ! éclata Henchard. Vous m'aviez promis...

— Oui, oui... mais c'était sous l'effet d'une menace... et je ne connaissais pas tout votre passé.

— J'ai bien envie de vous punir comme vous le méritez ! Un mot à ce beau mari tout neuf de votre intrigue avec moi, et votre précieux bonheur tomberait en poussière !

— Michel, ayez pitié de moi !... Soyez généreux !

— Vous ne méritez pas de pitié... On pouvait avoir pitié de vous auparavant, mais c'est fini maintenant.

— Je vous aiderai à payer vos dettes.

— Accepter l'aumône de la femme de Farfrae, moi !... Ne restez pas avec moi... Je me laisserais entraîner à des paroles regrettables... Rentrez chez vous !

Lucetta disparut sous les arbres de l'allée du midi au moment où la fanfare débouchait au coin de la promenade en éveillant partout les échos destinés à célébrer son bonheur. Mais la jeune femme n'entendait rien ; elle suivit rapidement une ruelle déserte, et arriva chez elle sans éveiller l'attention.

Les paroles adressées par Farfrae à sa logeuse avaient trait au transport de ses caisses et de quelques objets dans la maison de Lucetta. Besogne facile et qui eût été vite accomplie, sans les interruptions réitérées dues aux exclamations de surprise de la bonne femme, qu'une lettre brève avait informée de l'événement quelques heures plus tôt.

Au moment de quitter Port-Bredy, Farfrae avait été, comme John Gilpin, retenu par de gros clients qu'il n'était pas homme à négliger, même dans des circonstances exceptionnelles. Il lui convenait assez d'ailleurs de laisser Lucetta rentrer la première dans sa maison, où personne n'était encore prévenu de leur mariage. La jeune femme serait bien placée pour y annoncer la nouvelle et pour donner tous les ordres utiles en vue de l'arrivée de son mari. L'Écossais avait donc envoyé en avant, dans un coupé de louage, sa femme de deux jours, et était lui-même parti à quelques milles dans la campagne pour voir un groupe de meules d'orge et de blé. Il avait dit à Lucetta l'heure probable de son arrivée, le soir même, ce qui expliquait la promenade de la jeune femme partie à la rencontre de son mari après cette séparation de quelques heures.

En quittant Henchard, Lucetta réussit, par un effort énergique, à se maîtriser et à retrouver son calme, pour accueillir Donald dans la maison de la Place-Haute, quand il y arriverait, au sortir de son propre logis. Une pensée lui donnait la force nécessaire, c'est que, advenne que pourrait, elle était assurée de la possession de Farfrae. Une demi-heure plus tard, le jeune homme survenait, et elle l'accueillit avec un soulagement heureux qu'un mois d'absence et de périls n'aurait pas fait plus profond.

— Il y a une chose que je n'ai pas encore faite, et qui est pourtant importante, fit-elle d'un ton pénétré lorsqu'ils eurent fini de parler de l'aventure du taureau. Je n'ai pas encore annoncé la nouvelle à ma chère Elizabeth-Jane.

— Ah, vraiment ? fit-il d'un ton pensif. Je l'ai ramenée de la grange, mais je ne lui ai rien dit non plus... Je croyais qu'elle avait dû entendre parler de notre mariage en ville, et que la timidité seule l'empêchait de me féliciter.

— Il est peu probable qu'elle en ait entendu parler... Mais je vais le savoir en allant la trouver. Vous voulez bien qu'elle continue à habiter ici, comme auparavant ? C'est une fille si modeste et si tranquille !

— Oh, bien entendu ! répondit Farfrae avec une imperceptible nuance d'embarras. Mais je me demande si cela va lui plaire, à elle ?

— Oh ! certainement ! s'écria vivement Lucetta. Je suis sûre qu'elle en sera heureuse. D'ailleurs elle n'a pas d'autre maison, la pauvre petite !

Farfrae regarda sa femme, et vit qu'elle ne soupçonnait pas le secret d'une amie plus réservée qu'elle-même. Cette ignorance la lui fit chérir davantage.

— Arrangez tout entre vous, à votre gré, je vous en supplie, fit-il. C'est moi qui suis venu dans votre maison, et non pas vous dans la mienne !

— Je cours lui parler, dit Lucetta.

Elle trouva Elizabeth dans sa chambre ; la jeune fille avait retiré son manteau et se reposait en lisant. Lucetta vit tout de suite qu'elle n'était au courant de rien.

— Je ne suis pas descendue chez vous, miss Templeman, fit simplement Elizabeth. Je voulais aller vous demander si vous étiez tout à fait remise de votre émotion, mais j'ai vu que vous aviez

une visite. Je me demande pourquoi les cloches sonnent ainsi ? Et la fanfare joue aussi. Il doit y avoir un mariage, à moins que ce ne soit une répétition pour Noël.

Lucetta eut un vague « oui » d'approbation et s'assit près de la jeune fille en la contemplant d'un regard rêveur.

— Quelle créature solitaire vous êtes ! dit-elle ; vous ne savez jamais ce qui se passe, ou ce qui fait l'objet de toutes les conversations du public. Vous devriez sortir un peu, et bavarder à droite et à gauche, comme les autres femmes ; vous ne seriez pas obligée de me poser des questions de ce genre. Mais écoutez, j'ai quelque chose à vous dire.

Elizabeth-Jane dit qu'elle en était heureuse et se fit tout attention.

— Il faut que je fasse un assez long retour en arrière, commença Lucetta, qui comprenait un peu mieux, à chaque syllabe, la difficulté d'expliquer les choses de façon satisfaisante à sa grave compagne. Vous vous souvenez du cas de conscience si délicat que je vous ai exposé voici quelque temps, à propos du second et du premier amoureux ?

Elle reprit, en phrases saccadées, les grands traits de son histoire.

— Oh ! je me souviens bien ; c'est l'histoire de *votre amie*, fit sèchement Elizabeth en regardant les iris des yeux de Lucetta, comme pour définir leur teinte exacte. Les deux amoureux, l'ancien et le nouveau : votre amie qui voulait épouser le second, mais se croyait tenue d'épouser le premier et qui finit par ne pas faire ce qu'elle aurait dû faire de bien en faisant le mal qu'elle ne voulait pas faire, exactement comme l'apôtre Paul.

— Oh, elle n'a pas réellement fait de mal ! protesta vivement Lucetta.

— Mais vous disiez qu'elle – je puis bien dire que *vous* – vous sentiez tenue, en honneur et conscience d'épouser le premier ! répondit Elizabeth en posant le masque.

Lucetta rougit de se voir devinée, puis elle pâlit en demandant d'un ton inquiet :

— Vous ne soufflerez mot de tout cela à personne, n'est-ce pas, Elizabeth-Jane ?

— Certainement pas, si vous me le demandez.

— Alors je puis vous avouer que le cas est plus compliqué – et pire peut-être encore – que celui de mon histoire. Le premier homme et moi nous nous étions rencontrés d'étrange façon, et nous sentions tenus de nous marier, à la suite des bavardages qui avaient couru sur notre compte. Il se croyait veuf, pour n'avoir, depuis nombre d'années, plus entendu parler de sa femme. Mais cette femme revint, et nous dûmes nous séparer. Elle est morte, maintenant, et son mari vient me faire à nouveau la cour en me disant : « Voici le moment de mettre nos projets à exécution ! » C'est en somme comme s'il venait pour la première fois tourner autour de moi, et le retour de sa première femme m'a certainement relevée de toute promesse.

— Mais ne l'avez-vous pas renouvelée récemment, cette promesse ? demanda doucement la jeune fille, qui avait deviné le nom du premier amoureux.

— On me l'a arrachée par menace.

— C'est vrai, mais il me semble que la femme qui s'est trouvée, aussi tristement que vous l'avez été, compromise avec un homme se doit de l'épouser, dès que la chose devient possible, même si elle n'a pas été coupable.

Le visage de Lucetta perdit son éclat.

— J'ai appris sur le compte de cet homme des choses qui me faisaient redouter de l'épouser, dit-elle. J'en avais peur réellement... Et c'est seulement après avoir réitéré ma promesse que je les ai apprises.

— Alors il n'y a plus qu'une solution correcte : il faut renoncer pour toujours à vous marier.

— Mais songez un peu... voyez...

— Inutile ! fit sévèrement la jeune fille. J'ai bien compris de quel homme il s'agit. C'est de

mon père, et je prétends que vous devez l'épouser, lui, ou n'épouser personne.

Le moindre soupçon d'une situation irrégulière agissait sur Elizabeth comme un chiffon rouge sur un taureau. Sa soif de correction touchait à la manie. Les difficultés que lui avait values la situation de sa mère expliquaient qu'un soupçon d'irrégularité comportât pour elle des terreurs qu'ignorent ceux dont les noms sont indemnes de toute suspicion.

— Vous devriez épouser Mr Henchard ou personne... certainement pas un autre homme, répétait-elle avec un tremblement des lèvres suscité par une double passion.

— Je ne suis pas d'accord avec vous ! protesta Lucetta, avec chaleur.

— D'accord ou non, c'est la vérité.

Lucetta se couvrit les yeux de la main droite, comme si elle n'avait plus eu la force de discuter, et tendit la gauche à Elizabeth-Jane.

— Mais vous l'avez épousé ! s'écria la jeune fille en sautant de joie à la vue du doigt de Lucetta. Quand vous êtes-vous mariés ? Pourquoi ne pas m'avoir prévenue, au lieu de me taquiner ainsi ? Comme c'est bien de votre part ! Il a été méchant, paraît-il, pour ma mère, dans un moment d'ivresse ; et je reconnais qu'il est quelquefois dur. Mais je suis certaine qu'avec votre beauté, votre fortune et vos talents, vous le mènerez facilement. Vous êtes la femme qu'il adorera, et nous allons être bien heureux tous les trois !

— Oh, non, Elizabeth-Jane, s'écria Lucetta avec un accent de détresse, c'en est un autre que j'ai épousé. J'étais si désespérée ! J'avais si peur d'être poussée à une autre union, si peur de révélations qui tueraient son amour pour moi, que je me suis décidée à faire la chose en secret, adviennne que pourrait, et à acheter à tout prix une semaine de bonheur !

— Vous avez épousé... Mr Farfrae ? s'écria Elizabeth, avec une sévérité de prophétesse.

Lucetta baissa la tête ; elle avait recouvré son calme.

— C'est pour cela que les cloches sonnent, dit-elle. Mon mari est en bas. Il va habiter ici, jusqu'à ce que nous trouvions une maison plus commode, et je lui ai dit que je voulais vous garder près de moi, comme auparavant.

— Laissez-moi réfléchir un peu seule, répondit la jeune fille en contenant, avec toute sa force, le tumulte qui agitait son cœur.

— Il faut que vous restiez ; je suis sûre que nous serons heureux ensemble !

Lucetta sortit de la chambre pour rejoindre Donald. Sa joie de voir l'Écossais si bien installé dans la maison se tempérât d'une vague inquiétude ; ce n'était pas la pensée de son amie Elizabeth-Jane, dont elle ne soupçonnait nullement les émotions, qui la tourmentait, mais celle de Henchard.

La fille de Suzanne Henchard avait, du premier coup, décidé de ne pas rester davantage dans la maison. En dehors de son appréciation de la conduite de Lucetta, ses relations passées avec Farfrae, qui avait fait presque figure d'amoureux près d'elle, lui en interdisaient le séjour.

La soirée était encore peu avancée, lorsqu'elle s'habilla à la hâte pour sortir. Sa connaissance de la ville lui permit de faire, en quelques minutes, le choix d'un logis et de prendre toutes ses dispositions pour y entrer le soir même. Elle revint sans bruit à la maison de la Place-Haute, défit sa jolie robe et en mit une plus simple en serrant la première, qui lui servirait dorénavant pour les jours de fête, car elle allait être tenue à l'avenir à une stricte économie. Elle écrivit un mot pour Lucetta qui s'était jalousement enfermée avec Farfrae dans le salon, appela un homme pour charger sa malle sur une brouette, et descendit vivement jusqu'à son nouveau domicile. La maison était située dans la même rue que celle de Henchard, et presque en face de sa porte.

Arrivée chez elle, elle s'assit, pour envisager ses moyens d'existence. Le revenu de la petite somme octroyée par son beau-père pouvait lui assurer la vie matérielle. L'étonnante aptitude à

tous les ouvrages au crochet qu'elle avait acquise dans son enfance, en faisant des filets dans la chaumière de Newson, pouvait lui être fort utile aussi ; quant aux études qu'elle avait poursuivies sans relâche, elles lui seraient d'une aide plus précieuse encore.

Cependant, la nouvelle du mariage, répandue dans Casterbridge, faisait l'objet de commentaires bruyants dans la rue, confidentiels derrière les comptoirs, et joviaux aux Trois Matelots. Le principal sujet de curiosité avait trait à la conduite future de Farfrae, et l'on se demandait s'il allait vendre son commerce pour jouer au gentleman avec l'argent de sa femme, ou s'il ferait montre d'assez d'indépendance pour continuer son métier, en dépit de son brillant mariage.

La réponse de la marchande de fromentée aux magistrats avait bien vite couru la ville où, vingt-quatre heures plus tard, nul habitant n'ignorait plus la folie de Henchard à la foire de Weydon, tant d'années auparavant. Le caractère dramatique de l'affaire faisait oublier tout ce que le coupable avait tenté depuis pour effacer sa faute. Si l'incident avait été connu de tout temps, on serait arrivé peu à peu à le considérer avec indulgence et à y voir la folle mais presque unique impulsion d'un jeune homme, avec qui le bourgeois rassis et mûri d'aujourd'hui n'avait, malgré son opiniâtreté persistante, presque plus un seul point commun. Mais l'histoire étant restée enfouie et comme morte depuis ce temps-là, l'intervalle des années passait inaperçu, et le sombre souvenir de la jeunesse de Henchard venait l'accabler comme un crime récent.

Malgré sa futilité, l'incident du tribunal marqua le tournant de la fortune et le commencement de la déchéance du marchand de blé. À ce jour, à cette minute précise, il franchit la crête de la prospérité et de l'honneur, pour descendre bien vite sur le versant opposé. Il sombra dans l'estime publique avec une rapidité singulière. Il avait reçu, socialement, une rude secousse, qui précipitait sa chute, à l'heure où des transactions imprudentes venaient ébranler sa situation commerciale, et la vélocité de sa dégringolade s'en trouvait accrue d'heure en heure.

Il regardait maintenant les pavés plutôt que les façades des maisons, les pieds et les jambières des hommes plutôt que leurs yeux, et n'avait plus le regard étincelant qui les contraignait à baisser les paupières.

Les événements se conjuraient pour achever sa ruine. L'année avait été mauvaise pour d'autres que pour lui, et la faillite d'un gros débiteur, auquel il avait généreusement fait crédit, vint définitivement saper sa fortune chancelante. Il finit même, dans cette situation désespérée, par manquer à la stricte règle de l'identité entre échantillons et marchandises, qui fait l'âme du commerce des grains. À vrai dire, c'est surtout un de ses employés qui était à blâmer en l'espèce ; ce digne homme, avec un manque total de jugement, avait préparé l'échantillon d'une énorme masse de blé de deuxième qualité que Henchard avait en magasin, en y triant en grand nombre les grains piqués, niellés ou brouis. Honnêtement présentée, la marchandise aurait été acceptée sans protestation, mais, en un tel moment, cette fraude commerciale vint porter le dernier coup à la réputation de Henchard.

Les circonstances de sa déconfiture furent banales. En passant un jour devant les Armes royales, Elizabeth-Jane y vit un mouvement de foule inhabituel, en dehors des jours de marché. Un curieux lui apprit, avec une certaine surprise de son ignorance, qu'il y avait réunion des commissaires pour statuer sur la faillite de Mr Henchard. Elle sentit ses yeux se remplir de larmes et voulut, en apprenant que son père se trouvait dans l'hôtel, entrer pour le rejoindre, mais on la dissuada de le faire.

La pièce où étaient réunis débiteurs et créanciers était placée en façade de l'hôtel. En regardant dans la rue, à travers le store en toile métallique, Henchard aperçut Elizabeth-Jane. La vérification de son bilan terminée, les créanciers se retiraient. La vue de la jeune fille le plongea dans une rêverie profonde ; mais il se secoua tout à coup et tourna le dos à la fenêtre en demandant aux créanciers qu'il dominait de la tête un instant encore de patience. Sa mine n'était plus la même qu'aux jours de sa prospérité ; ses cheveux et ses favoris étaient toujours aussi noirs, mais un voile de cendre avait terni l'éclat de son visage.

— Messieurs, déclara-t-il, en dehors de l'actif inscrit sur mon bilan, dont nous avons parlé, voici encore quelques objets. Ils vous appartiennent, au même titre que tout ce que je possède et je ne veux pas vous en frustrer, croyez-le bien.

Sur ces mots, il tira de sa poche sa montre d'or et la posa sur la table ; puis sa bourse – sac de toile jaune, que portaient fermiers et négociants – dont il dénoua le cordon et vida le contenu, à côté de la montre. Il reprit pourtant un instant la montre, pour en détacher une chaîne en cheveux, cadeau de Lucetta, et tressée de ses mains.

— Maintenant vous avez tout ce que je possède au monde, reprit-il. Et je souhaiterais pour vous que ce fût davantage.

D'un seul geste, créanciers et fermiers regardèrent l'argent et la montre, puis détournèrent les yeux vers la rue, tandis que le fermier James Everdene prenait la parole :

— Non, non, Henchard, fit-il chaleureusement, nous ne voulons pas de cela ! C'est bien de votre part, mais il faut garder ces objets-là. Qu'en dites-vous, voisins ? Sommes-nous d'accord ?

— Oh, sûrement, nous n'en voulons pas, approuva Grower, un autre créancier.

— Qu'il les garde, bien entendu ! murmura, à l'arrière-plan, une troisième voix, celle d'un jeune homme silencieux et réservé, nommé Boldwood, et l'assemblée tout entière approuva ce refus.

— Eh bien, fit le premier commissaire en s'adressant à Henchard, pour désespéré que soit le cas, je dois avouer n'avoir jamais rencontré débiteur qui se conduise aussi loyalement que vous. J'ai montré que le bilan était dressé aussi honnêtement que possible ; nous n'avons rencontré aucune difficulté ; il n'y a eu ni subterfuge ni dissimulations. On saisit bien l'imprudence des opérations qui ont abouti à cette malheureuse affaire, mais, pour autant que je puis en juger, vous avez fait tout votre possible pour ne léser personne.

Plus ému de ces paroles qu'il ne voulait le paraître, Henchard se retourna vers la fenêtre. Un murmure général d'approbation souligna les paroles du commissaire et l'assemblée se dispersa. En se retrouvant seul, Henchard regarda la montre qu'on venait de lui rendre. « Je n'ai pas le droit de la garder, se dit-il ; pourquoi diable ne l'ont-ils pas prise ? Je ne veux pas de ce qui ne m'appartient pas ! »

Un brusque souvenir le poussa chez l'horloger d'en face, à qui il vendit sur-le-champ la montre ; prenant la somme offerte par le commerçant, il alla trouver l'un des plus modestes de ses créanciers, un cultivateur de Durnover dont il savait la situation compromise, et lui laissa l'argent.

Lorsque l'on eut inventorié tous les biens de Henchard et commencé la vente aux enchères, il y eut en sa faveur une véritable réaction de sympathie dans la ville qui depuis quelque temps le condamnait sans restriction. La carrière de Henchard était tout entière soumise maintenant à l'appréciation de ses voisins, qui voyaient avec quel succès il avait su, en partant de rien, user de l'énergie qui était son unique don ; il ne possédait rien, en effet, que son couteau à foin et son crochet à bottelet en arrivant à Casterbridge comme simple ouvrier ; et cette considération lui valait aujourd'hui l'admiration de ses concitoyens et leur regret de sa chute.

Malgré tous ses efforts, Elizabeth ne pouvait jamais rencontrer son beau-père. Elle croyait encore en lui, quand personne n'y croyait plus, et elle aurait voulu lui montrer qu'elle oubliait sa dureté et l'aider dans ses épreuves.

Elle lui écrivit, il ne répondit pas ; elle courut à la maison, la grande maison, avec sa façade de briques sombres, vitrifiées çà et là, et ses lourds châssis de fenêtres, où elle avait vécu des jours si heureux, mais Henchard ne s'y trouvait plus. L'ancien maire avait quitté la résidence de son beau temps, pour habiter la chaumière de Jopp, près du moulin du Prieur, dans les tristes parages

qui avaient vu sa promenade douloureuse, la nuit où il avait appris qu'Elizabeth n'était pas sa fille. C'est là qu'elle alla le chercher.

La jeune fille s'étonnait que son père eût choisi un tel endroit pour s'y retirer, mais elle supposait que la nécessité ne lui laissait pas le choix de sa résidence. Des arbres assez vieux pour avoir été plantés par les moines s'élevaient encore aux alentours et la vanne du vieux moulin formait une cascade qui avait, pendant des siècles, fait entendre son terrifiant vacarme. La chaumière était faite de vieilles pierres du Prieuré depuis longtemps écroulé, et l'on distinguait encore, parmi les moellons, des morceaux d'ogives, des montants de fenêtres sculptées, des fragments de moulures.

C'est dans cette chaumière que Henchard avait loué deux pièces ; Jopp, qu'il avait employé, injurié, cajolé et congédié tour à tour, en restait le propriétaire. Mais là aussi, l'ancien maire restait invisible.

— Même pour sa fille ? suppliait Elizabeth.

— Il ne veut voir personne pour l'instant ; c'est son ordre, s'entendait-elle répondre.

Elle passa un jour, un peu plus tard, devant les magasins de blé et les greniers à foin qui avaient été le centre de l'activité de Henchard. Elle savait qu'il n'y était plus le maître, mais c'était avec stupeur qu'elle regarda la porte familière ; une généreuse couche de peinture couleur de plomb avait été passée sur le nom de Henchard, dont les lettres transparaissaient pourtant confusément encore, comme des bateaux dans le brouillard. Par-dessus s'étalait, en blanc éclatant, le nom de Farfrae.

Avisant la maigre silhouette d'Abel Whittle qui se dirigeait vers la poterne, elle lui demanda :

— C'est Mr Farfrae qui est le maître, ici ?

— Oui, miss Henchard, répondit-il, Mr Farfrae a acheté la maison avec tous les travailleurs que nous sommes, et on est plus heureux qu'avant ; je ne devrais pourtant pas vous le dire, à vous qui êtes la belle-fille de Mr Henchard, mais si on travaille plus dur, on n'a plus tout le temps peur ! C'est la peur qui m'a si bien éclairci les cheveux ! Plus de cris, plus de portes claquées, ni de jurons sur votre âme éternelle ! Je gagne un shilling de moins par semaine, mais je suis plus riche tout de même, car le monde entier ne servirait à rien, quand on a toujours l'esprit à l'envers, n'est-ce pas, miss Henchard ?

Whittle avait bien décrit la marche nouvelle des choses. Restées à demi paralysées pendant la liquidation de la faillite, les affaires de Henchard avaient connu une prospérité nouvelle avec l'arrivée de Farfrae. Les sacs rebondis, bouclés par la chaîne luisante, montaient et descendaient sous la poulie ; des bras velus sortaient par des baies pour tirer le grain ; des bottes de foin s'entassaient dans les granges, ou étaient lancées au-dehors ; les crochets à botte crissaient ; balances et mètres entraient en jeu, là où l'on n'avait encore procédé que par estimation.

Deux ponts franchissaient la rivière au bas de la ville. Le premier, fait de briques salies par le temps, était situé au bout de la rue Haute, au point où cette artère détachait une branche divergente qui menait aux ruelles basses de Durnover et traçait ainsi, dans la ville, une démarcation entre les quartiers de prospérité et d'indigence. Le second pont, construit en pierres et un peu à l'écart de la grand-route, s'élevait au milieu des prés tout en restant inclus dans les limites de la ville.

L'aspect de ces ponts était éloquent. Leur moindre saillie était émoussée, en partie par l'usure du temps, mais plus encore par le contact de générations d'oisifs, dont les talons et les orteils avaient, pendant des années sans nombre, buté nerveusement contre le parapet où s'appuyaient leurs propriétaires, pour méditer sur l'état des affaires. Sur les faces planes des briques et des pierres friables, ce double mouvement avait fini par creuser des trous. Sur le bord libre du parapet, la maçonnerie se renforçait de crampons de fer fixés entre les joints, pour empêcher les hommes exaspérés d'arracher, comme ils l'avaient fait souvent, les pierres des bordures, et de les jeter à l'eau, en manière d'agressif défi aux magistrats.

C'est vers ces deux ponts que convergeaient toutes les déchéances de la ville, toutes les victimes d'affaires, d'amour, de boisson ou de crimes. La raison qui poussait ces malheureux à adopter pour leurs méditations ces ponts, de préférence à toute autre palissade, porte ou barrière quelconque n'apparaît d'ailleurs pas bien clairement.

Il y avait une différence marquée dans la qualité des personnages qui hantaient le pont de briques et de ceux qui allaient plus loin s'adosser au pont de pierre. Les hommes de la plus basse condition préféraient le premier, plus proche de la ville, dont ils ne redoutaient pas le regard curieux. Même en leur temps de prospérité, ces gens-là n'avaient jamais beaucoup compté et, s'ils se sentaient démoralisés, ils n'éprouvaient de leur ruine aucune honte particulière. Ils gardaient les mains enfoncées dans les poches et portaient une ceinture de cuir autour de la taille ; leurs souliers attendaient toujours un coup de brosse qui ne venait jamais. Ils crachaient, au lieu de soupirer sur leurs malheurs, et se plaignaient de la mauvaise fortune, au lieu de dire qu'ils sentaient un couteau enfoncé dans leur cœur. Jopp, à ses moments de détresse, était souvent venu là, comme la mère Cuxsom, Christopher Coney et le pauvre Abel Whittle.

Ceux qui s'attardaient sur le pont de pierre n'appartenaient pas au même milieu. Ils comprenaient faillis et hypocondriaques, individus à qui leur faute ou la malchance avait valu d'être « sans situation », comme on dit, ratés des classes dirigeantes, gentlemen râpés qui cherchaient à tuer le temps trop long entre le déjeuner et le dîner, ou les heures plus lourdes encore entre le dîner et le souper. Leurs yeux regardaient presque toujours par-dessus le parapet l'eau qui coulait dans la rivière. L'homme que l'on voyait contempler ainsi fixement le courant avait bien des chances d'être de ceux que la vie, pour une raison ou l'autre, traitait sans aménité. Tandis que sur le pont de la ville, le déchu, peu soucieux de ceux qui le voyaient, s'adossait au parapet pour voir venir les passants, celui du pont de pierre ne regardait jamais la route, ne tournait jamais la tête au bruit des pas, mais, avec une susceptibilité excessive, penchait les yeux sur le courant dès qu'approchait un étranger, comme s'il eût contemplé quelque étrange poisson, bien que le dernier représentant de la gent à nageoires eût été pêché depuis bien des années.

C'est ainsi qu'ils rêvassaient ; si leur affliction était due à quelque acte d'injustice, ils se

voyaient rois ; à la pauvreté, ils se souhaïtaient millionnaires ; à une lourde faute, ils rêvaient d'être des saints et des anges ; l'amoureux bafoué se contemplait en Adonis courtoisé et de vaste renommée. D'aucuns, à force de garder le regard fixé sur le courant, avaient, d'aventure, laissé leur pauvre carcasse le suivre ; on les retrouvait le lendemain, un peu plus bas, dans un trou de la rivière, pour toujours soustraits à leurs peines.

Comme d'autres malheureux y étaient venus avant lui, Henchard venait à ce pont en suivant le sentier qui longeait la rivière et doublait le côté glacé des remparts de la ville. Il s'y trouvait, par un venteux après-midi d'hiver, lorsque l'horloge de Durnover sonna cinq heures. Les rafales de vent apportaient, par-dessus la plaine humide, les notes de la cloche à ses oreilles, lorsqu'un homme qui passait derrière son dos l'appela par son nom. Henchard se retourna légèrement et reconnut Jopp, son ancien régisseur. Jopp avait trouvé un nouvel emploi, et c'est chez lui que, malgré la haine qu'il lui inspirait, Henchard était allé se loger, parce que Jopp était, à Casterbridge, le seul être dont l'ancien maire méprisât, jusqu'à l'indifférence, les regards et l'opinion.

Henchard répondit d'un imperceptible signe de tête, et Jopp s'arrêta.

— Ils sont entrés dans leur nouveau domicile aujourd'hui, fit-il.

— Ah ! répondit distraitemment Henchard, où cela ?

— Dans votre ancienne maison à vous.

— Dans ma maison ? s'écria Henchard, avec un sursaut. Dans *ma* maison, entre toutes celles de la ville ?

— Oh ! personne n'y aurait habité, et vous ne pouviez plus la garder. Cela ne vous fait pas de mal que ce soit cet homme-là !

C'était exact ; il ne pouvait en éprouver aucun mal ! Farfrae, qui avait déjà racheté les cours et les magasins, était entré en possession de la maison, à cause de sa contiguïté. Et pourtant, l'idée que l'Écossais dût habiter cette vaste demeure, tandis que lui, l'ancien propriétaire, logeait dans une chaumière, excitait singulièrement la fureur de Henchard.

— Vous avez entendu parler, poursuivit Jopp, de l'homme qui a acheté à la vente les plus beaux de vos meubles ? Il agissait au nom de Farfrae. On ne les a pas même enlevés de la maison, dont il avait déjà signé la cession.

— Les meubles aussi ! Cet homme-là finira par acheter mon corps et mon âme !

— Cela pourrait bien se faire, si vous consentiez à les vendre !

Et ce trait planté dans le cœur d'un maître jadis impérieux, Jopp poursuivit sa route. Henchard restait si bien plongé dans la contemplation du courant rapide, que le pont finit par lui paraître reculer sous ses yeux.

La plaine basse s'assombrissait et le gris du ciel se faisait plus profond. Le paysage ne formait plus qu'une page brouillée d'encre, lorsqu'un second voyageur s'approcha du pont de pierre. Il conduisait un cabriolet et se dirigeait aussi vers la ville. Au milieu du dos-d'âne formé par l'arche du pont, il arrêta sa voiture.

— Mr Henchard ! lança la voix de Farfrae.

Henchard tourna la tête.

Voyant qu'il ne s'était pas trompé, Farfrae ordonna à l'homme qui l'accompagnait de rentrer avec le cabriolet ; il en descendit lui-même, pour s'approcher de son ancien ami.

— On m'a dit que vous songiez à émigrer, Mr Henchard, fit-il. Est-ce vrai ? J'ai une raison sérieuse pour vous le demander.

Henchard resta quelque temps sans répondre, puis :

— Oui, c'est vrai. Je m'en vais où vous vouliez aller, voici quelques années, lorsque je vous

en ai empêché en vous décidant de rester ici. Ce sont les retours de la vie, n'est-ce pas ? Vous souvenez-vous que nous nous tenions, comme aujourd'hui, sur l'allée de la Chaux, quand je vous ai persuadé de ne pas partir ? Vous ne possédiez rien au monde, dans ce temps-là et, moi, j'étais le maître, dans la maison de la rue du Blé. Et maintenant, me voici sans un sou vaillant, alors que, vous, vous commandez dans cette maison-là !

— Oui, oui, c'est vrai ! Ainsi va le monde, fit doucement Farfrae.

— Vrai ! ha ! ha ! s'écria Henchard, avec un accès de gaieté douloureuse. En haut, puis en bas ! J'y suis habitué. Chacun son tour, après tout !

— Maintenant, si vous voulez m'accorder un instant, écoutez-moi, proposa Farfrae ; écoutez-moi comme je vous ai écouté un jour. Ne partez pas ; restez ici !

— Mais je ne puis faire autrement, mon ami, fit Henchard, d'un ton dédaigneux. Le peu d'argent que je possède encore me permettra de vivre pendant quelques semaines, mais pas plus. Je ne me suis pas senti, jusqu'ici, disposé à retourner à mon ancienne besogne de journalier, mais je ne puis rester sans rien faire, et je trouverai de meilleures conditions à l'étranger.

— Voilà ce que je voulais vous proposer, si vous consentez à m'écouter : revenez habiter dans votre vieille maison, dont nous pourrions sans peine distraire quelques pièces. Je suis sûr que ma femme n'y verra pas d'inconvénient ; venez jusqu'à ce que vous ayez trouvé un nouveau débouché.

Henchard tressaillit : l'idée, si ingénument lancée par Farfrae, la perspective de vivre sous le même toit que Lucetta lui paraissaient sans doute trop choquantes pour être acceptées avec calme.

— Non, non, répondit-il sèchement, nous nous disputerions.

— Vous auriez un logis à votre usage, et personne n'irait vous y chercher, insista Farfrae. Ce serait bien plus sain pour vous que d'habiter au bord de la rivière, comme vous le faites.

Mais Henchard persista dans son refus.

— Vous ne savez pas ce que vous me proposez, fit-il. Je ne puis faire moins, cependant, que de vous remercier.

Ils rentrèrent en ville côte à côte, comme le jour où Henchard avait convaincu le jeune homme de rester chez lui.

— Voulez-vous venir souper avec nous ? demanda Farfrae en atteignant le centre de la ville, où les routes divergeaient.

— Non, non.

— À propos... j'avais failli oublier... J'ai acheté pas mal de vos meubles.

— C'est ce que j'ai appris.

— Ce n'est pas que j'en aie grand besoin pour moi-même, voyez-vous, mais je voudrais que vous repreniez tout ce qui vous ferait plaisir, tous les objets qu'un souvenir peut vous rendre précieux, ou qui répondraient particulièrement à vos besoins. Emportez-les chez vous ; cela ne me privera nullement ; nous n'avons que faire de tant de choses, et j'aurai bien des occasions d'en acheter de nouvelles.

— Comment ? Vous voulez me les donner pour rien ? Mais vous les avez payés aux créanciers.

— C'est vrai, mais tout cela peut avoir plus de valeur pour vous que pour moi.

Henchard ressentit une certaine émotion.

— J'ai quelquefois l'impression... de vous avoir mal jugé, fit-il, et son accent traduisait le trouble que l'obscurité cachait sur son visage.

Il serra la main de Farfrae et s'éloigna à grands pas, comme s'il avait eu peur de se livrer

d'avantage. Farfrae le vit prendre la ruelle de la Borne-aux-Bœufs, et disparaître du côté du moulin du Prieuré.

Cependant, dans une pièce mansardée, grande à peine comme la chambre du Prophète, Elizabeth-Jane s'activait, à côté de la malle qui renfermait la parure de soie de ses jours glorieux, à la confection de filets divers, entre les heures consacrées aux livres qu'elle pouvait se procurer.

Son logis se trouvant presque en face de l'ancienne résidence de son père, aujourd'hui propriété de Farfrae, elle voyait Donald et Lucetta en franchir la porte avec tout l'enthousiasme exalté de leur situation nouvelle. Elle faisait son possible pour éviter de regarder de ce côté-là, mais il eût été bien contraire à la nature humaine de tenir les yeux au loin quand la porte battait.

La jeune fille menait une existence paisible, lorsqu'elle apprit un jour que Henchard avait pris froid et se trouvait retenu à la chambre, à la suite, sans doute, de ses longues stations au milieu des prés, par les temps humides. Elle courut tout droit à sa maison, dont elle était bien décidée, cette fois, à ne pas se laisser interdire l'accès. Elle grimpa l'escalier de la chaumière et trouva Henchard assis sur son lit et enveloppé dans un vieux manteau. Cette intrusion parut l'irriter tout d'abord et il repoussa la jeune fille :

— Va, va, je ne veux pas te voir !

— Mais, mon père...

— Je ne veux pas te voir ! répétait-il.

La glace était pourtant rompue et Elizabeth resta. Elle rangea la pièce, donna des instructions en bas, et laissa, en partant, son beau-père réconcilié avec l'idée de ses visites.

L'effet de ses soins ou sa seule présence amenèrent, chez le malade, une guérison rapide. Il se trouva bientôt en état de sortir, et se mit à considérer les choses sous un angle nouveau. Il ne pensait plus à émigrer et songeait plus souvent à Elizabeth. C'est l'inaction qui, plus que toute autre circonstance, assombrissait sa vie. Un jour, jugeant Farfrae avec plus d'équité qu'il ne l'avait fait depuis longtemps, et sentant que nul travail honnête ne pouvait comporter de honte, il alla stoïquement trouver l'Écossais dans sa cour et lui demanda de le prendre comme botteleur de foin. Il fut aussitôt agréé et les termes de son engagement furent discutés par un employé. Farfrae comprenait que mieux valait pour lui ne pas se trouver en présence de l'ex-marchand de grains, en dehors des cas d'absolue nécessité. Sincèrement désireux de lui venir en aide, il avait trop appris à connaître ses sautes d'humeur pour ne pas juger une certaine réserve nécessaire dans leurs relations. C'est la même raison qui le conduisait à faire toujours donner ses ordres à Henchard par une tierce personne pour l'envoyer botteler dans telle ou telle ferme du voisinage.

Pendant un certain temps, ces sages précautions portèrent leurs fruits. On avait coutume, avant de l'emporter, de botteler sur place le foin acheté dans les fermes des campagnes, et Henchard restait parfois toute une semaine occupé au loin. Ce travail achevé, il se sentit à demi dompté et put reprendre, à côté des autres journaliers, sa tâche quotidienne, dans les bâtiments de Farfrae. C'est ainsi que le riche négociant de naguère, l'ex-maire, l'homme tout chargé d'honneurs, se retrouvait en qualité de simple travailleur manuel dans les granges et greniers qu'il possédait encore si peu de temps auparavant.

— J'ai déjà travaillé à la journée, n'est-ce pas ? disait-il, avec un accent de défi. Pourquoi ne recommencerais-je pas aujourd'hui ?

Mais il ne ressemblait plus guère au botteleur de sa jeunesse. Il portait, dans ce temps-là, des vêtements propres et pratiques, aux teintes claires et riantes, des jambières d'un jaune souci, du velours frais comme de la filasse neuve, un foulard fleuri comme un jardin. Il gardait maintenant, de ses splendeurs passées, un vieil habit de drap bleu, un chapeau de soie râpé et une cravate de satin, autrefois noire, mais aujourd'hui fripée et blanchie. Ainsi vêtu, il allait à droite et à gauche,

non sans activité encore, car il n'avait guère plus de quarante ans, et voyait, avec les autres ouvriers, Donald Farfrae entrer dans la cour ou en sortir, par la porte ouverte qui menait au jardin, à la vaste maison et vers Lucetta.

Au début de l'hiver, on chuchota dans la ville que Mr Farfrae, déjà membre du conseil, devait être proposé pour la mairie, dans un an ou deux.

— Oui, elle s'est montrée avisée, avisée entre toutes les femmes ! grommelait Henchard, qui venait d'apprendre la nouvelle en se rendant à la grange de Farfrae.

En liant ses bottes, il ruminait cette pensée, qui prêtait une vie singulière au tableau qu'il s'était autrefois tracé de l'ascension de Donald Farfrae, son rival triomphant, qui passait sur son corps avec des souliers ferrés.

— Un garçon de son âge, devenir maire, ah vraiment ! murmurait-il, avec un sourire en coin. C'est l'argent de sa femme qui le porte. Ha, ha ! quelle belle affaire ! Me voilà, moi, l'ancien patron, travaillant comme ouvrier chez l'homme qui est devenu le maître de ma maison, de mes meubles, et de celle aussi que l'on pourrait bien appeler ma femme.

Cent fois par jour, il ruminait ces pensées. Jamais, au temps de leur connaissance, il n'avait aussi désespérément désiré Lucetta pour femme qu'il ne regrettait maintenant sa perte. Il n'était pourtant mû par aucun désir mercenaire de fortune, malgré tout ce que la fortune avait ajouté de séductions à l'aspect de la jeune femme. Elle lui avait donné cet air d'indépendance impertinente qui séduit les hommes de la trempe de Henchard. Elle lui avait valu des serviteurs, une maison et de belles robes, toute une parure qui donnait à Lucetta un air de nouveauté piquante aux yeux de l'homme qui l'avait connue dans ses jours de gêne.

Ces réflexions replongeaient Henchard dans une sombre taciturnité, et toute allusion à l'accession possible de Farfrae à la mairie renouvelait sa haine furieuse contre l'Écossais. Il subissait aussi une transformation morale, qui se traduisait par ces paroles, lancées de temps en temps, avec un air de défi : « Plus qu'une quinzaine... plus qu'une douzaine de jours ! » et ainsi de suite, avec un nombre de jours chaque fois décroissant.

— Pourquoi donc que vous dites : « Plus qu'une douzaine de jours » ? lui demanda une fois Salomon Longways, qui pesait de l'avoine dans un grenier, près de lui.

— Parce que, dans douze jours, je serai libéré de mon serment.

— Quel serment ?

— Le serment de ne pas boire de liqueurs fortes ! Il y aura vingt ans, dans douze jours, que j'ai juré cela, et alors je veux m'en donner, plaise à Dieu !

Un dimanche, Elizabeth-Jane entendit sous sa fenêtre une conversation où revenait le nom de Henchard. Elle se demandait de quoi il s'agissait, lorsqu'un troisième passant élucida la question précise qui la tourmentait :

— Michel Henchard vient de se remettre à la boisson, après n'avoir rien pris depuis vingt ans ! Elizabeth-Jane bondit, s'habilla et sortit.

Il existait, à cette époque, à Casterbridge, une coutume joviale, qui pour n'être point officiellement reconnue, n'était pas moins solide. Les après-midi de dimanche, nombre de journaliers de la ville, hommes rassis et piliers d'église, traversaient la rue, au sortir du service, pour se rendre à l'auberge des Trois Matelots. L'arrière-garde de leur petite troupe était en général formée par les musiciens du chœur, avec basses de violes, violons et flûtes sous le bras.

Le gros point, le point d'honneur, au cours de ces agapes sacrées, était, pour chaque buveur, de limiter strictement sa consommation à une demi-pinte ; l'hôtelier comprenait si bien ce scrupule qu'il servait toute la compagnie dans des récipients de cette capacité. C'étaient des gobelets tous semblables, à faces planes, avec des tilleuls défeuillés gravés en brun d'anguille sur deux de leurs côtés, l'un regardant le buveur, l'autre en face de son camarade. Les enfants supputaient comme une chose merveilleuse le nombre de ces gobelets que pouvait posséder l'auberge. En ces après-midi de dimanche, on en voyait, dans la vaste pièce, quarante à la fois, rangés en cercle, sur l'immense table de chêne à seize pieds, comme les monolithes de Stonehenge à leur origine. Un cercle de quarante bouffées de fumée, sorties de quarante pipes en terre, doublait celui des quarante verres, et derrière les pipes apparaissaient les visages de quarante fidèles, qui s'appuyaient à quarante dossiers de sièges.

La conversation n'était pas celle des jours de semaine : c'était une causerie d'un objet plus noble et d'un ton plus relevé. On discutait invariablement le sermon, on le disséquait, on le pesait, on l'évaluait au-dessus ou au-dessous de la moyenne des sermons, et la tendance générale était d'y voir un exploit, un tour de force scientifique, dont l'unique rapport avec la vie de l'auditoire était celui qui existe entre un esprit critique et l'objet critiqué. Le joueur de basse et le sacristain parlaient en général avec plus d'autorité que leurs camarades, du fait de leurs relations officielles avec le prédicateur.

C'est l'auberge des Trois Matelots que Henchard avait choisie aussi pour la clôture de sa longue période d'abstinence. Il avait calculé son temps de façon à se trouver installé dans la vaste pièce, à l'heure où les quarante piliers d'église viendraient prendre devant leur verre leur place accoutumée. Le feu de son visage proclamait que, au terme d'un vœu ancien de vingt ans, il inaugurait une ère de folie nouvelle. Il était assis à une petite table, placée contre le monument de chêne massif réservé aux fidèles habitués, dont certains lui faisaient au passage un petit signe de tête et s'étonnaient tout haut :

— Comment cela va-t-il, Mr Henchard ? Vous êtes nouveau venu ici !

Henchard ne prit pas, tout d'abord, la peine de répondre ; il gardait les yeux fixés sur ses pieds et ses jambes qu'il allongeait devant lui. Mais il finit par se décider.

— Oui, fit-il, c'est vrai. J'étais bien abattu depuis des semaines, et certains de vous savent pourquoi. Je me sens mieux maintenant, mais pas tout à fait d'aplomb encore. Je voudrais que vous les musiciens, vous nous jouiez un air ; avec cela et avec la boisson de Stannidge, j'espère bien arriver à chasser mes papillons noirs.

— De tout mon cœur, répondit le premier violon. Nous avons détendu nos cordes, c'est vrai, mais on peut bien les retendre. Allons, voisins, donnez le *la* ; on va lui jouer quelque chose.

— Je me moque des paroles, fit Henchard, hymne, ballet ou pot-pourri, Marche des Bandits ou berceuse, cela m'est fort égal, pourvu que la musique soit bonne et bien exécutée.

— Eh, eh... peut-être bien qu'on peut faire cela pour vous ! Il n'y en a pas un d'entre nous qui ait moins de vingt ans de tribune, fit le chef de musique. Comme c'est dimanche, voisins, on pourrait jouer le Psaume 4, avec la musique de Samuel Wakely, revue par moi ?

— Au diable la musique de Samuel Wakely, revue par toi ! s'écria Henchard. Passez-moi un de vos psautiers. Les vieux airs du Wiltshire sont les seuls qui vaillent la peine d'être entendus ; ce sont ces airs-là qui faisaient monter et descendre mon sang comme la mer, au temps où j'étais un homme solide. Je vous trouverai les paroles pour aller avec.

Et, prenant un psautier, il se mit à en feuilleter les pages.

Regardant à ce moment par la fenêtre, il vit passer tout un groupe de gens ; c'était la congrégation qui venait de sortir de la grande église, après un sermon plus long que celui dont avait été gratifié l'auditoire de la petite paroisse. Parmi d'autres notables de la ville s'avancait monsieur le conseiller Farfrae, qui donnait le bras à Lucetta, la femme admirée et copiée par toutes les épouses des petits négociants. La bouche de Henchard eut un mouvement convulsif et il continua à tourner les pages de son livre.

— Tenez ! fit-il, Psaume 109, sur notre musique du Wiltshire ; versets dix à quinze ; je vais vous lire les paroles :

*Que ses fils soient orphelins,  
Et sa veuve plongée dans la douleur ;  
Qu'ils s'en aillent mendier leur pain,  
Et que personne ne leur vienne en aide !  
Que ses richesses mal acquises  
Deviennent la proie des usuriers,  
Et que le fruit de son travail  
Soit pillé par les étrangers !  
Qu'il n'y ait personne pour compatir  
À la rigueur de sa misère,  
Ou pour tendre à ses orphelins errants  
Une main secourable !  
Une destruction brutale s'abattra  
Sur sa malheureuse race,  
Et, dès la génération prochaine,  
Son nom exécré sera effacé !*

— Je connais le psaume, je le connais, fit vivement le chef, mais j'aimerais mieux ne pas le chanter. Il n'est pas fait pour être chanté. On l'avait choisi un jour, pour faire plaisir au pasteur à qui un bohémien venait de voler sa jument, mais il en avait été tout retourné. À quoi songeait David le Serviteur quand il a écrit un psaume qu'on ne peut pas chanter sans honte, je ne puis l'imaginer. Allons ! le Psaume 4, sur la musique de Samuel Wakely, revue par moi !

— Que le diable emporte l'impertinent ! hurla Henchard. Je vous dis de chanter le Psaume 109, sur la musique du Wiltshire, et vous le chanterez. Je ne laisse pas sortir un seul de votre bande de fainéants, avant que vous ne m'ayez chanté ce psaume-là.

Il quitta la table, saisit le tisonnier et alla s'adosser à la porte.

— Et maintenant, allez-y, si vous ne voulez pas que je brise vos sacrées caboches !

— Voyons, voyons, ne prenez pas les choses comme cela !... Après tout, c'est le jour du Sabbat, et les paroles sont de David et non pas de nous. Alors, pour une fois, on pourrait peut-être essayer, hein ? proposa l'un des musiciens terrifiés en regardant ses camarades.

Ils accordèrent leurs instruments et chantèrent les paroles comminatoires.

— Merci, merci, fit d'un ton radouci Henchard, qui avait baissé les yeux et paraissait fort ému par la musique. Ne blâmez pas David, continua-t-il d'une voix sourde en hochant la tête, sans lever les yeux ; il savait bien ce qu'il faisait, quand il a écrit cela !... Si j'avais de quoi, je veux être pendu si je n'entretenais pas un orchestre à mes frais, pour me le jouer et me le chanter dans les époques tristes et sombres de ma vie... Seulement, l'absurdité, c'est que, lorsque j'étais riche, je ne me souciais pas de ce que j'aurais pu avoir et, maintenant que je suis pauvre, je ne puis avoir ce que je désirerais.

Pendant le silence qui suivit, on vit repasser Farfrae et Lucetta ; ils rentraient chez eux après avoir fait, entre la sortie de l'église et l'heure du thé, leur petit tour accoutumé sur la route, avec d'autres bourgeois.

— Voilà l'homme dont parle le psaume que nous venons de chanter, fit Henchard.

Instrumentistes et chanteurs tournèrent la tête.

— Dieu nous en préserve ! s'écria le joueur de basse en réalisant le sens de ces paroles.

— Si, c'est bien cet homme-là ! répétait Henchard, avec obstination.

— Eh bien, déclara solennellement le joueur de clarinette, si j'avais cru que cette malédiction s'adressât à un être vivant, rien n'aurait pu me faire tirer un souffle de mon tuyau pour jouer ce psaume-là, m'aide le Ciel !

— Ni à moi non plus, affirma le premier chanteur. Seulement, je me disais qu'il a été écrit si loin et depuis si longtemps qu'il ne signifiait plus grand-chose, et que je pouvais bien faire plaisir à un voisin, car il n'y a rien à dire contre la musique !

— Ah, mes enfants, vous l'avez chanté ! triompha Henchard. Quant à lui, c'est en partie par ses chansons qu'il a pu me supplanter et me pousser dehors... Je pourrais le briser comme ceci... mais je ne le fais pas...

Il posa le tisonnier sur ses genoux, le tordit comme un frêle rameau, le jeta par terre et s'éloigna de la porte.

C'est à ce moment précis qu'Elizabeth entra dans l'auberge. Elle venait d'apprendre où se trouvait son beau-père, et son visage était pâle et douloureux. Fidèles à la règle de la demi-pinte, musiciens et autres buveurs de leur société se levaient pour partir. Henchard marchait d'un pas incertain, comme un aveugle, et chantonait les dernières paroles du psaume :

*Et, dès la génération prochaine,  
Son nom exécré sera effacé !*

Elizabeth alla droit à lui et le supplia de rentrer avec elle. L'ex-maire n'avait bu encore que de façon modérée, et le feu volcanique s'était éteint dans son cœur. Il acquiesça sans trop de peine au désir de la jeune fille, qui prit son bras pour l'emmener. Il grommelait :

— Je suis un homme de parole !... Vingt ans, j'ai tenu mon serment, et aujourd'hui je puis boire sans remords !... Si cela ne lui convient pas, je lui montrerai que je sais jouer des tours terribles, quand je veux... Il m'a tout pris, et, par le Ciel, si je le rencontre, je ne puis pas répondre de moi-même !

Ces paroles confuses effrayèrent d'autant plus Elizabeth qu'elle remarquait sur le visage de son beau-père un air de froide résolution.

— Que feriez-vous donc ? demanda-t-elle, prudemment, malgré l'inquiétude qui la faisait trembler.

Elle ne comprenait pourtant que trop le sens des menaces de Henchard.

Il ne répondit pas, et ils poursuivirent leur route en silence jusqu'à la chaumière.

— Puis-je entrer ? demanda-t-elle.

— Non, non, pas aujourd'hui ! s'écria Henchard, et elle le quitta avec l'impression qu'il était de son devoir de prévenir Farfrae, comme elle en sentait le ferme désir.

Les jours de semaine, aussi bien que les dimanches, on pouvait voir dans les rues Farfrae et Lucetta courir comme deux papillons ou plutôt comme un papillon et une abeille unis pour le combat de la vie. La jeune femme ne semblait prendre plaisir à sortir qu'en compagnie de son mari et, quand les affaires de Donald ne lui permettaient pas de perdre un après-midi, elle restait chez elle et cherchait à tuer le temps en attendant son retour. Elizabeth l'apercevait à travers les carreaux, mais, au lieu de se dire que Farfrae devait être heureux d'une telle tendresse, elle retrouvait une citation dans sa mémoire et se répétait les paroles de Rosalinde : « Maîtresse, appréciez votre bonheur ; tombez à genoux et rendez grâce au Ciel de vous avoir donné l'amour d'un brave homme. »

Elle tenait aussi les yeux fixés sur Henchard. Comme elle s'inquiétait un jour de sa santé, il se plaignit de ne pouvoir plus supporter, pendant leur travail en commun dans la cour, le regard apitoyé d'Abel Whittle :

— C'est un tel imbécile, grommelait-il, qu'il ne peut oublier le temps où j'étais le maître ici.

— Je pourrais venir vous préparer les liens à sa place, si vous me le permettiez, proposa-t-elle.

Son but, en l'aidant dans sa besogne, était de pénétrer dans la maison de Farfrae, où travaillait maintenant Henchard, pour se rendre compte de l'état des affaires. Les menaces de son beau-père l'avaient si bien effrayée qu'elle voulait voir son attitude en face de l'Écossais.

Elle n'aperçut pas Donald pendant deux ou trois jours. Mais, un après-midi, la porte verte s'ouvrit pour livrer passage à Farfrae, puis à Lucetta, qui marchait sur ses talons. Donald amenait sa femme sans hésitation, car il n'avait pas le moindre soupçon des relations qui avaient existé en un temps entre sa femme et son nouveau botteleur.

Henchard ne tourna pas les yeux mais les garda fixés sur le lien qu'il tordait, comme si la besogne seule l'avait absorbé. Le sentiment de délicatesse qui poussait toujours Farfrae à éviter tout ce qui aurait pu ressembler à un rappel de victoire sur un rival déchu le fit se diriger vers les greniers en évitant la grange où travaillaient Henchard et sa fille. Mais Lucetta, qui ne savait rien de l'entrée de son ancien ami au service de son mari, marchait tout droit vers la grange ; elle tomba brusquement sur Henchard, et poussa un petit « oh ! » que l'heureux et actif Farfrae était trop loin pour entendre. Avec une sèche humilité, Henchard toucha le bord de son chapeau, comme l'avaient fait Abel Whittle et les autres ; elle répondit à ce salut par un « bonjour » à peine perceptible.

— Je vous demande pardon, madame ? fit Henchard, comme s'il n'avait pas entendu.

— Je vous ai dit bonjour, balbutia-t-elle.

— Ah oui, bonjour, madame, répliqua-t-il en touchant à nouveau le bord de son chapeau ; je suis heureux de vous voir, madame.

Et poursuivant, malgré l'embarras visible de Lucetta :

— Nous autres humbles travailleurs nous sentons bien honorés qu'une dame vienne nous voir et s'intéresse à nous !

Elle le regarda d'un air suppliant ; le sarcasme était trop amer, trop intolérable.

— Pourriez-vous me dire l'heure, madame ? reprit-il.

— Oui, répondit-elle avec vivacité ; il est quatre heures et demie.

— Merci bien ! Encore une heure et demie avant de quitter le travail. Ah, madame, les gens des basses classes comme nous ne connaissent pas les heureux loisirs dont jouissent vos semblables !

Lucetta s'éloigna dès qu'elle le put ; elle sourit en passant, fit un signe de tête à Elizabeth-Jane et rejoignit son mari au bout de la cour ; elle l'entraîna bien vite par la porte extérieure, pour éviter de repasser devant Henchard. Le résultat de cette rencontre fortuite se traduisit le lendemain matin dans cette missive, remise à Henchard par le facteur :

*Voulez-vous, demandait Lucetta avec toute l'amertume que pouvait comporter un billet de quelques lignes, voulez-vous, si je viens jamais à traverser la cour, avoir l'amabilité de ne pas me parler sur le ton mordant dont vous avez usé aujourd'hui ? Je n'ai nulle rancune contre vous, et suis trop heureuse de vous savoir employé par mon cher mari ; mais la simple loyauté vous commande de me traiter comme sa femme, au lieu de me rendre malheureuse par vos railleries déguisées. Je n'ai pas commis de crime et ne vous ai pas fait de mal.*

« Pauvre folle, se disait Henchard en lisant ces lignes avec une colère nuancée d'attendrissement. Avoir l'imprudence de se compromettre en écrivant cela ! Ah, si je voulais montrer cette lettre à son "cher mari" ! Mais bah ! » Et il jeta le papier au feu.

Lucetta se garda de repasser dans la cour. Elle eût mieux aimé mourir que de courir le risque de se trouver en face de Henchard. L'abîme qui les séparait se creusait de jour en jour. Toujours animé de bonnes intentions pour son ancien patron, Farfrae ne pouvait manquer à la longue de finir par le traiter comme ses autres ouvriers. Henchard s'en rendait compte et dissimulait ses impressions sous un masque de morne indifférence ; il se donnait du cœur en buvant un peu plus chaque soir aux Trois Matelots.

Dans son désir de l'empêcher de boire, Elizabeth lui apportait souvent, à cinq heures, du thé dans un petit panier. Elle arrivait ainsi un jour, lorsqu'elle vit son père occupé dans un des hauts greniers à mesurer des graines de trèfle et de colza ; elle grimpa l'escalier pour le rejoindre.

Chacun des étages comportait une baie ouverte sur le vide ; d'une poulie pendait par-devant la chaîne qui servait à monter les sacs. En passant la tête par la trappe qui donnait accès au grenier, Elizabeth vit le volet ouvert et Farfrae debout au bord de l'abîme, en conversation avec Henchard, qui se tenait à un pas derrière lui. Pour ne pas interrompre les deux hommes, Elizabeth resta sur l'escalier, sans montrer la tête. Elle se tenait ainsi, lorsqu'elle vit ou crut voir – elle était épouvantée à l'idée de ne pas s'être trompée – son beau-père lever la main à la hauteur des épaules de Farfrae, tandis qu'une expression singulière se peignait sur son visage. Le jeune homme resta inconscient de ce mouvement ; l'eût-il remarqué d'ailleurs, qu'il eût pu le prendre, tant il était oblique, pour un geste machinal de Henchard. Mais une poussée relativement faible eût suffi à faire perdre l'équilibre à Donald et à le précipiter la tête la première.

Elizabeth se sentait le cœur chaviré à la pensée de ce que *pouvait* signifier un tel geste. Dès que les hommes se retournèrent, elle porta machinalement le thé à Henchard, le posa près de lui et s'éloigna. Elle s'efforçait de se persuader, en songeant à l'incident, que le mouvement de Henchard n'avait été qu'une vaine fantaisie et rien de plus. Mais elle sentait aussi que sa subordination, dans une maison où il avait été le maître, pouvait agir sur l'ancien maire comme un poison irritant, et elle finit par se décider à prévenir Farfrae.

Le lendemain matin, elle se leva à cinq heures et sortit dans la rue. Il ne faisait pas encore jour, et un épais brouillard, étendu sur la ville, la rendait aussi silencieuse qu'obscur ; des avenues rectangulaires qui bordaient les remparts venait seulement une chanson de notes menues, dues à la chute des gouttes d'eau condensées sur les branches ; on l'entendait tantôt sur l'allée de l'ouest, tantôt sur celle de l'est, tantôt sur les deux à la fois. La jeune fille se dirigeait vers le bas de la rue du Blé ; elle était bien au courant des habitudes de Farfrae et, à peine arrivée au bout de la rue, elle entendit le bruit familier de la porte tirée, en même temps qu'un pas vif s'avancait vers elle. Elle se dressa devant le jeune homme à l'endroit où le dernier arbre de l'enceinte flanquait la dernière maison de la rue.

L'Écossais pouvait à peine distinguer les traits de la jeune fille, et il dut la regarder de près pour la reconnaître.

— Comment, miss Henchard, vous voilà levée si tôt ? s'écria-t-il.

Elle s'excusa de l'accoster à pareille heure.

— Mais il faut que je vous dise quelque chose, et je ne voulais pas inquiéter Mrs Farfrae en venant chez vous, expliqua-t-elle.

— Vraiment ? fit-il, avec une bonne grâce un peu condescendante. C'est bien aimable à vous, certainement. De quoi s'agit-il donc ?

Elle commençait à réaliser la difficulté de sa tâche ; comment faire partager à l'Écossais les appréhensions que lui inspirait la situation actuelle ? Elle s'y efforça pourtant, et prononça le nom de Henchard :

— J'ai peur parfois, dit-elle avec effort, qu'il ne se laisse aller à quelque outrage...

— Mais nous sommes les meilleurs des amis !

— ... ou qu'il ne vous joue quelque mauvais tour, monsieur. Songez à ce qu'il a souffert !

— Je vous répète que nous sommes en fort bons termes.

— J'ai peur qu'il ne fasse quelque chose qui puisse vous nuire... vous faire du mal... vous blesser !

Chacune de ces paroles coûtait un gros effort à Elizabeth. Elle voyait pourtant que Farfrae restait incrédule. À son sens, Henchard, pauvre ouvrier à son service, n'était plus le Henchard qui avait été son maître. Et pourtant ce n'était pas seulement le même homme, mais un homme dont les sinistres dispositions, primitivement latentes, avaient été réveillées par les coups du destin.

Heureux et peu porté à soupçonner le mal, Farfrae ne voulait pas attacher d'importance aux terreurs de la jeune fille. Ils se quittèrent bientôt et elle regagna son logis. La rue s'animait maintenant ; les journaliers se rendaient au travail, les charretiers couraient pour quérir des harnais laissés à réparer chez le bourrelier, des chevaux de labour allaient chez le maréchal, et tous les fils de la terre se rendaient aux champs. Elizabeth rentra tristement chez elle, avec l'appréhension de s'être seulement couverte de ridicule en exprimant ses craintes vagues.

Mais Donald Farfrae était de ces hommes pour qui la leçon d'un incident n'est jamais tout à fait perdue. Il faisait, à la réflexion, un retour sur ses impressions, et le jugement impulsif du premier moment n'était pas toujours définitif chez lui. La vision dans l'aube blême du visage anxieux d'Elizabeth lui revint plus d'une fois ce jour-là. Il appréciait assez la fermeté de son

caractère pour ne pas considérer ses appréhensions comme de vaines lubies.

Il ne renonça pourtant pas à un projet bienveillant qu'il caressait en faveur de Henchard, et rencontrant plus tard dans la journée Joyce, le secrétaire de mairie, il lui dit, comme si rien ne se fût passé pour le faire réfléchir :

— Je voulais vous parler de cette petite graineterie, qui est à louer en face du cimetière. Ce n'est pas pour moi que j'y songe, mais pour notre malheureux concitoyen Henchard. Ce serait pour lui un moyen modeste mais possible de se refaire une situation ; j'ai proposé au conseil une souscription privée pour installer l'ancien maire ; je donnerai cinquante livres, si les autres s'engagent à en verser autant entre eux.

— Oui, oui, on m'en a parlé, et il n'y a rien à dire là contre, répondit le secrétaire, de son ton simple et franc. Seulement, Farfrae, il y a des gens qui voient ce que vous ne voyez pas vous-même. Henchard vous exècre, oui, il vous exècre, et il vaut mieux que vous le sachiez. À ma connaissance il se trouvait hier soir aux Trois Matelots, et y lançait en public contre vous des paroles qu'un homme ne devrait jamais proférer contre un autre.

— Ah vraiment, vraiment ? fit Farfrae, les yeux baissés. Et pourquoi cela ? poursuivit-il amèrement, quel mal lui ai-je fait pour qu'il veuille me nuire ?

— Dieu seul le sait, répondit Joyce en levant les sourcils, mais vous faites certainement montre d'une grande patience, en le tolérant et en le gardant à votre service.

— Je ne puis renvoyer un homme qui, en un temps, s'est montré bon ami pour moi. Comment oublier que c'est à lui que j'ai dû de prendre pied dans la ville, à mon arrivée ? Non, non, tant que j'aurai une journée de travail à offrir, il pourra la prendre s'il veut. Ce n'est pas moi qui lui refuserai une si pauvre grâce. Mais je vais renoncer pour l'instant à l'installer dans cette boutique ; je veux y réfléchir d'abord.

L'idée d'abandonner son projet causait une vraie peine à Farfrae. Mais, découragé par ces avertissements et par d'autres racontars, il alla contremander ses ordres. Le locataire de la boutique s'y trouvait quand Donald se présenta pour rompre les pourparlers. Désireux de légitimer cette démarche, l'Écossais prononça le nom de Henchard en disant que le conseil avait changé d'avis à son sujet.

Fort désappointé, l'autre raconta à Henchard, dès qu'il le rencontra, qu'un projet débattu au conseil pour l'installer dans une boutique avait été mis à mal par Farfrae, et cette fausse interprétation accrut la haine de l'ancien maire.

Quand Farfrae rentra chez lui, ce soir-là, la bouillotte chantait au-dessus de la haute grille ovale. Légère comme un sylphe, Lucetta courut à son mari et lui prit les mains ; sur quoi Donald l'embrassa tendrement.

— Oh ! s'écria-t-elle, d'un ton mutin en regardant vers la fenêtre. Vois ; les stores ne sont pas baissés, et l'on peut nous voir !

Quand, les lampes allumées et les rideaux tirés, ils furent assis à la table du thé, Lucetta remarqua la gravité de son mari. Sans l'interroger directement, elle laissa ses yeux s'attarder avec sollicitude sur son visage.

— Qui est venu ? demanda-t-il distraitement. Quelqu'un pour moi ?

— Non, répondit Lucetta. Qu'y a-t-il donc, Donald ?

— Oh... rien qui vaille la peine d'en parler, répondit-il tristement.

— Alors, n'y pense pas ; tu t'en tireras ; les Écossais ont toujours de la chance.

— Non, pas toujours ! répondit-il en hochant mélancoliquement la tête et en contemplant les miettes sur la table. J'en connais plus d'un qui n'en a pas eu ! Sandy Macfarlane, par exemple, qui était allé chercher fortune en Amérique et qui s'est noyé ! Et Archibald Leith, qui a été tué !

Et le pauvre Willie Dunbleeze, et Maitland Macfreeze, qui ont mal tourné et ont fait comme leurs pareils dans ce cas !

— Allons, nigaud, je parlais en général ! Tu t'attaches trop à la lettre de mes paroles. Quand tu auras fini ton thé, tu me chanteras cette jolie chanson sur les souliers à hauts talons et à boucles d'argent, et les quarante et un soupirants.

— Non, non ! Je ne saurais chanter ce soir. C'est Henchard ! Il me déteste et ne veut pas me laisser être son ami, comme je le souhaiterais. Je conçois bien un certain degré de jalousie de sa part, mais je ne puis comprendre une haine violente comme celle dont il me poursuit. Et toi, Lucetta ? On dirait plutôt d'une rivalité d'amour à la mode ancienne, que d'une simple rivalité commerciale.

Lucetta avait pâli.

— Je ne vois pas non plus, fit-elle.

— Je lui donne un emploi et ne veux pas le lui refuser. Mais je ne puis me dissimuler qu'avec un homme violent comme lui il n'y a jamais aucune sécurité.

— Qu'as-tu donc appris, Donald, mon chéri ? fit Lucetta avec inquiétude.

Elle allait ajouter : « Est-ce quelque chose à mon sujet ? », mais les paroles expirèrent sur ses lèvres. Incapable pourtant de contenir son agitation, elle sentit ses yeux se remplir de larmes.

— Non, non, ce n'est pas aussi grave que tu l'imagines, reprit doucement Farfrae, qui pouvait moins que sa femme apprécier la situation.

— Je voudrais que tu fasses ce dont nous avons parlé, soupira tristement Lucetta. Laisse là tes affaires, et quittons Casterbridge. Nous avons bien assez d'argent ; à quoi bon rester ici ?

Farfrae paraissait assez disposé à discuter la question, et ils en parlèrent jusqu'à l'arrivée d'une visite. C'était l'alderman Vatt, leur voisin.

— Vous avez sans doute appris la mort du pauvre docteur Chalkfield ? Oui, il est mort ce soir, à cinq heures, fit Mr Vatt.

Chalkfield était le conseiller qui avait été élu maire au mois de novembre précédent.

Farfrae exprima ses regrets de la nouvelle, et Mr Vatt poursuivit :

— Oh, on s'y attendait depuis quelques jours, et comme il laisse une famille bien pourvue, il n'y a qu'à accepter la chose. Maintenant voici – tout à fait entre nous – ce que je suis venu vous demander. Si je vous désignais pour sa succession et qu'il n'y eût pas d'opposition particulière, accepteriez-vous la mairie ?

— Mais il y a bien d'autres conseillers dont le tour doit venir avant le mien ; je suis jeune et l'on pourrait m'accuser d'ambition excessive, répondit Farfrae après un instant de réflexion.

— Pas du tout ; je ne parle pas en mon nom seul ; c'est l'avis de plusieurs de mes amis. Vous ne refuserez pas ?

— Nous songions à quitter la ville, intervint Lucetta en regardant son mari avec inquiétude.

— Oh, c'était une idée en l'air, murmura Farfrae. Non, je ne refuserais pas, si c'était le désir d'une bonne majorité au conseil.

— Parfait alors ; considérez-vous comme élu. Nous avons assez goûté des hommes d'âge !

Quand il fut parti, Farfrae murmura d'un ton rêveur :

— Vois comme nous sommes conduits par des puissances qui nous dominent ! Nous décidons une chose et en faisons une autre. Si l'on veut me nommer maire, je resterai ici, et Henchard ragera autant qu'il lui plaira !

Depuis ce soir-là, Lucetta vécut dans les transes. Si elle n'avait pas été l'imprudence incarnée, elle n'aurait pourtant pas agi comme elle le fit, un ou deux jours plus tard, en rencontrant par hasard Henchard. C'était dans le brouhaha du marché, où nul n'aurait pu sans peine distinguer

leurs paroles.

— Michel, supplia-t-elle, il faut que je vous demande à nouveau ce dont je vous avais déjà prié voici plusieurs mois. Rendez-moi toutes les lettres et tous les papiers de moi que vous avez entre les mains, si vous ne les avez pas détruits. Vous comprenez combien il est nécessaire, pour le bien de tous, d'effacer le dernier souvenir de ce temps de Jersey !

— Eh, Dieu vous bénisse, j'avais tout emballé, jusqu'à la dernière ligne, pour vous remettre le paquet dans la diligence, mais vous n'êtes pas venue.

Elle expliqua que la mort de sa tante l'avait empêchée de se mettre en route au jour convenu.

— Et qu'avez-vous fait du paquet, alors ?

Il ne le savait pas ; il avait besoin de réfléchir. Quand Lucetta se fut éloignée, il se souvint d'avoir laissé un tas de papiers sans valeur dans le coffre-fort de son ancienne salle à manger. Ce coffre-fort était creusé à même le mur de sa vieille maison, l'actuelle demeure de Farfrae. Les lettres pouvaient se trouver dans le nombre.

Un rire sardonique plissa le visage de Henchard. Le placard avait-il été ouvert ?

Le soir qui suivit cette rencontre, il y eut grande sonnerie de cloches à Casterbridge, et les fanfares de bois, de cuivres, de cordes et de peaux s'unirent pour faire le tour de la ville avec une prodigalité de sons percutants plus folle que jamais. Farfrae était maire et se trouvait le deux centième membre d'une dynastie élective qui remontait aux jours de Charles I<sup>er</sup>. La belle Lucetta était reine de la ville. Mais il y avait un ver dans le fruit !... Henchard, qu'allait-il dire ?

Lui cependant, tout bouillant de colère après avoir appris l'information erronée qui lui faisait attribuer à l'opposition de Farfrae son échec dans l'affaire de la petite graineterie, découvrit le résultat de l'élection municipale à laquelle la jeunesse relative et la qualité d'Écossais de Farfrae – fait sans précédent jusque-là – prêtaient un intérêt hors pair. Les sons des carillons et de la fanfare, bruyante comme les trompettes de Tamerlan, piquèrent au vif le maire déchu. Son effacement lui paraissait dorénavant définitif.

Le lendemain matin, il se rendit au travail comme d'habitude et vit, à onze heures, Donald franchir la porte verte. Le jeune homme ne se donnait pas plus qu'à l'ordinaire un air d'importance, mais sa modestie lui causait en face de Henchard un redoublement d'embarras en lui faisant apprécier la distance plus marquée encore de leurs situations. L'ancien maire sut pourtant paraître ne se point formaliser de cette dignité nouvelle de son employé d'autrefois, et Farfrae accueillit ses compliments avec bonhomie.

— Je voulais vous parler d'un paquet que j'ai dû laisser dans le vieux placard de la salle à manger, fit Henchard en ajoutant quelques précisions.

— Oh, alors, il s'y trouve encore, répondit Farfrae. Je n'ai jamais ouvert ce coffre. Je laisse mes papiers à la banque, pour avoir des nuits plus tranquilles !

— La chose n'avait pas beaucoup d'importance... pour moi, fit Henchard. Mais si vous le voulez bien, je viendrai chercher mon paquet ce soir.

Il était tard lorsqu'il se rendit chez Farfrae. Il avait pris du grog, comme il le faisait souvent maintenant, et un rictus sardonique crispait ses lèvres à l'approche de la maison, comme s'il avait contemplé l'idée de quelque jeu terrible. Son entrée dans une demeure où il revenait pour la première fois depuis qu'il y avait vécu en maître n'était pas faite pour affaiblir le mobile qui le poussait, quel qu'il fût. Le bruit de la sonnette lui fit l'effet de la voix d'un serviteur familial que l'on eût payé pour le trahir, et la porte en s'ouvrant faisait renaître pour lui la vision des anciens jours.

Farfrae le mena dans la salle à manger, où il ouvrit tout de suite le coffre de fer encastré dans le mur, son coffre à lui, Henchard, qu'il avait fait établir, d'après ses plans, par un ouvrier

ingénieux. L'Écossais en tira le paquet et d'autres papiers, qu'il s'excusa de n'avoir pas retournés encore à leur propriétaire.

— Laissez donc... fit sèchement Henchard. Ce ne sont guère que des lettres... Oui, poursuivit-il en s'asseyant et en dépliant le paquet des épîtres passionnées de Lucetta, les voilà... Penser que je devais les revoir !... J'espère que Mrs Farfrae se porte bien, après vos fatigues d'hier ?

— Elle était un peu lasse et s'est couchée de bonne heure.

Revenu à ses lettres, Henchard se mit à les trier avec intérêt. Farfrae était assis à l'autre bout de la table.

— Vous n'avez sans doute pas oublié, reprit Henchard, le singulier chapitre de l'histoire de ma vie dont je vous ai parlé, et sur lequel vous avez bien voulu me donner votre opinion ? Ces lettres-là ont trait à cette malheureuse affaire, qui est pourtant terminée maintenant, grâce à Dieu !

— Qu'est devenue la pauvre femme ?

— Elle a eu la chance de se marier, et de se bien marier. Aussi les reproches dont elle m'accablait ne me touchent-ils plus comme ils auraient pu le faire sans cela... Écoutez un peu ce que la colère peut faire dire à une femme.

Voulant se plier aux fantaisies de Henchard, Farfrae lui prêtait une attention polie, malgré son manque total d'intérêt et les bâillements qu'il étouffait.

— « Pour moi, lisait Henchard, il n'y a pratiquement plus d'avenir. Une femme trop dévouée à votre personne, et trop peu soucieuse des conventions sociales, une femme qui sent l'impossibilité d'épouser un autre homme, et qui n'est pourtant rien de plus pour vous que la première créature venue, rencontrée dans la rue, voilà ce que je suis. Je ne songe à vous accuser d'aucun tort prémédité à mon endroit, mais vous n'êtes pas moins la cause du tort que je subis. La certitude qu'à la mort éventuelle de votre femme vous me donneriez sa place est bien jusqu'à un certain point une consolation, mais comment tabler sur un tel espoir ? Et je reste ici, désavouée par mes rares connaissances, et abandonnée par vous ! » Voilà comme elle m'écrivait, commenta Henchard, des pages de phrases comme celles-là, alors que je ne pouvais apporter aucun remède à ce qui s'était passé.

— Oui, approuva distraitement Farfrae, c'est comme cela que sont les femmes.

À la vérité, il les connaissait fort peu, mais, trouvant une certaine analogie de style entre les effusions de la femme qu'il adorait et celles de la prétendue étrangère, il supposait qu'Aphrodite parlait toujours le même langage, sous quelque forme qu'elle se présentât.

Henchard déplia une seconde lettre et la lut encore d'un bout à l'autre, en ne s'arrêtant qu'à la signature.

— Je ne vous dis pas son nom, fit-il doucement ; comme je ne l'ai pas épousée et qu'elle est maintenant la femme d'un autre, ce ne serait pas loyal à son égard.

— C'est vrai... c'est vrai, approuva Farfrae, mais pourquoi ne l'avez-vous pas épousée quand votre femme Suzanne est morte ?

Il posait cette question, et d'autres encore, avec l'accent d'indifférence paisible d'un homme que l'histoire n'intéressait que de très loin.

— Ah, vous pouvez bien le demander ! fit Henchard, dont la bouche esquissa un nouveau rictus en croissant de lune. Après toutes ses protestations, lorsque je vins la prier de m'accorder sa main, comme l'honneur m'y obligeait, elle ne voulut plus de moi.

— Peut-être qu'elle avait épousé un autre homme ?

Jugeant qu'il risquait de serrer le vent de trop près en insistant sur les détails, Henchard répondit par un « oui » sec.

— Le cœur de cette jeune femme se faisait donc bien aisément aux changements ?

— Oh certes, certes ! répondit Henchard avec emphase.

Il ouvrit, pour les lire, une troisième, puis une quatrième lettre, et poursuivit sa lecture jusqu'à la dernière ligne, comme s'il allait dire le nom avec le reste. Mais une fois de plus, il s'arrêta court. La vérité, on l'a deviné, c'est qu'il avait prémédité de déchaîner une catastrophe, à la fin du drame, en dévoilant le nom de sa correspondante ; il n'avait pas d'autre pensée en entrant dans la maison. Mais assis là, de sang-froid, il ne pouvait se décider. L'idée de briser ainsi deux cœurs lui paraissait monstrueuse, même à lui. Son tempérament lui aurait permis d'anéantir les deux époux dans la chaleur de l'action ; mais atteindre son but par des paroles empoisonnées, cela dépassait la puissance de sa haine.

Comme le disait Donald, Lucetta s'était de bonne heure retirée dans sa chambre à cause de sa fatigue. Elle ne s'était pourtant pas couchée, mais assise dans un fauteuil au pied de son lit, elle lisait et méditait sur les événements de la journée. En entendant Henchard sonner à la porte, elle se demanda qui pouvait se présenter à cette heure relativement avancée. La salle à manger était presque sous sa chambre ; elle entendit introduire un visiteur et perçut bientôt le murmure indistinct d'une voix qui lisait.

L'heure à laquelle Donald montait d'ordinaire était arrivée et passée ; lecture et conversation se poursuivaient toujours. Il y avait là quelque chose d'étrange ; Lucetta ne put imaginer qu'un crime extraordinaire, dont le visiteur, quel qu'il fût, lisait le compte rendu dans une édition spéciale de la *Chronique de Casterbridge*. Elle finit par quitter sa chambre pour descendre l'escalier. La porte de la salle à manger était entrouverte et, dans le silence de la maison endormie, elle reconnut, avant d'avoir atteint le palier, la voix et les paroles. Elle resta pétrifiée. C'étaient, dans la bouche de Henchard, ses propres paroles qui revenaient, comme des fantômes sortis de la tombe.

Lucetta se pencha sur la rampe et appuya sa joue contre le bois poli, comme si elle avait voulu, dans sa détresse, s'en faire un ami. Toute raidie, elle entendait des phrases et des phrases tomber dans ses oreilles. Mais ce qui la stupéfiait le plus, c'était l'accent de son mari, qui parlait comme un homme simplement résigné à perdre son temps.

— Un mot, disait-il au moment où le froissement du papier révélait que Henchard déployait une nouvelle lettre, est-il juste pour le souvenir de cette jeune femme de lire à un étranger tant de pages écrites à votre seule intention ?

— Oh, certainement, répondit l'autre. En ne donnant pas son nom, je fais de cette lecture un exemple contre les femmes en général, et non point un scandale contre une seule.

— Si j'étais vous, je détruirais ces lettres, conseilla Farfrae, qui parut attacher tout à coup au sujet plus d'importance qu'il ne l'avait encore fait. Un tel secret, s'il venait à être connu, pourrait beaucoup nuire à cette femme, puisqu'elle a épousé un autre homme.

— Non, je ne les détruirai pas, grommela Henchard en mettant les lettres dans sa poche.

Il se leva, et Lucetta n'en entendit pas davantage.

À demi paralysée par la terreur, elle regagna sa chambre. Incapable de se dévêtir, elle restait dans l'attente sur le bord du lit. Henchard avait-il, en partant, divulgué son secret ? Le doute était atroce. Si elle avait tout avoué à Donald au début de leur relation, il aurait pu se faire à cette idée et l'épouser peut-être quand même, bien qu'elle eût jugé, sur le moment, la chose fort improbable ; mais leur amour n'eût pas résisté maintenant à cette révélation, qu'elle fût faite d'ailleurs par elle ou par un autre.

La porte battit ; elle entendit son mari pousser les verrous. Après avoir, à son habitude, tout inspecté autour de lui, il montait lentement l'escalier. Toute lueur s'éteignit dans les yeux de Lucetta en le voyant paraître sur le seuil de la chambre. Elle fixait sur lui un regard angoissé, mais, à sa stupeur joyeuse, elle vit sur le visage aimé le sourire de l'homme qui se sent délivré d'une corvée déplaisante. Incapable de se contenir plus longtemps, elle éclata en sanglots convulsifs.

Quand il l'eut apaisée, Farfrae se mit, tout naturellement, à parler de Henchard.

— De toutes les visites, c'est la sienne que je souhaitais le moins, expliqua-t-il. Mais je crois qu'il devient un peu toqué. Il s'est amusé à me lire toute une série de lettres qui se rapportaient à son existence passée, et je n'ai pu faire moins que de consentir à l'écouter.

C'était assez pour Lucetta. Henchard n'avait donc rien dit. Ses dernières paroles à Farfrae, sur le seuil de la porte, avaient été celles-ci :

— Eh bien, je vous suis fort obligé de votre patience. Peut-être vous en dirai-je plus long, un autre jour, sur cette femme.

Lucetta se demandait avec fièvre les motifs qui avaient pu pousser Henchard à entamer l'affaire ; en pareil cas, nous attribuons volontiers à notre ennemi un sens logique et une puissance d'action que nous ne trouvons ni chez nous ni chez nos amis, et nous oublions que le manque de courage fait aussi bien avorter les entreprises de la vengeance que celles de la générosité.

Le lendemain, Lucetta resta au lit, pour songer aux moyens de parer une attaque imminente. La pensée hardie qu'elle concevait vaguement, de dire toute la vérité à son mari, lui parut bien scabreuse : elle craignait, en agissant ainsi, de donner à Donald, comme au reste du monde, l'impression d'une faute de sa part, plutôt que d'un malheur. Elle résolut d'avoir recours à la persuasion et d'agir non point sur Farfrae, mais sur l'ennemi lui-même. La ruse était la seule arme offerte à sa nature de femme. Elle dressa ses batteries, se leva et écrivit un mot à l'homme qui la tenait si bien enchaînée :

*J'ai entendu votre conversation d'hier soir avec mon mari et j'ai compris où votre vengeance vous entraînait. La seule pensée de ce que vous voulez faire m'anéantit. Ayez pitié d'une femme accablée ! Si vous me voyiez, vous vous laisseriez fléchir. Vous ne vous doutez pas de l'effet que l'angoisse produit sur moi, depuis quelque temps. Je serai au Cirque à l'heure où vous quittez votre travail, juste avant le coucher du soleil. Venez-y aussi, je vous en supplie. Je n'aurai pas de repos avant de vous avoir revu et d'avoir appris de votre bouche que vous renoncerez à ce sinistre jeu.*

Elle se disait, en achevant cette lettre suppliante : « Si jamais larmes et éloquence ont aidé la faiblesse à combattre la force, qu'elles le fassent aujourd'hui. »

Elle adopta, dans cette intention, une toilette toute différente de celles qu'elle avait élaborées jusque-là. Son effort constant, depuis qu'elle avait atteint l'âge de femme, avait été de rehausser ses charmes naturels, et elle ne s'était pas montrée novice dans cet art. Mais négligeant ce jour-là cette précaution, elle s'attacha plutôt au contraire à en atténuer l'effet. Elle n'avait pas dormi de la nuit précédente, et l'insomnie prêtait à son visage agréable mais légèrement fané l'aspect d'une vieillesse précoce, due à de terribles chagrins. Elle choisit, autant par indolence que par calcul, la plus simple, la plus pauvre et la plus longtemps dédaignée de ses robes.

Pour éviter d'être reconnue, elle mit un voile épais et se glissa vivement hors de la maison. Le soleil descendait sur la colline comme une goutte de sang sur une paupière, lorsqu'elle arriva par la route en face de l'amphithéâtre. Elle entra rapidement dans l'enceinte assombrie où se faisait sentir d'émouvante façon l'absence de tout être vivant.

Elle ne fut point déçue dans l'espoir apeuré qui l'avait amenée. Henchard paraissait au sommet du Cirque et descendait la pente. Haletante, Lucetta l'attendait, mais elle le vit tout à coup hésiter, au moment où il abordait l'arène ; il restait immobile à quelque distance, sans que Lucetta pût concevoir la raison de cette attitude.

Personne, d'ailleurs, ne l'aurait devinée. La vérité, c'est que, en fixant pour le rendez-vous ce lieu et cette heure, Lucetta avait, sans le savoir, fourni à sa cause l'argument qui pouvait le

mieux, en dehors des paroles, toucher cet homme sombre, violent et superstitieux. La silhouette de la jeune femme, perdue dans l'immense enceinte, la simplicité inaccoutumée de sa mise, son attitude d'attente et de prière firent si intensément revivre dans la mémoire de Henchard le souvenir d'une autre victime, trouvée, en d'autre temps, au même endroit, et partie maintenant pour l'éternel repos, qu'il se sentit désarmé et que le cœur lui manqua à la pensée de tirer vengeance d'une si faible créature. Lorsqu'il l'aborda, la cause de Lucetta était à moitié gagnée, sans qu'elle eût ouvert la bouche.

En venant à l'amphithéâtre, Henchard ressentait une cynique insouciance, mais il cessait maintenant de ricaner, pour dire, à mi-voix, avec un accent affectueux :

— Bonsoir, mon amie. Vous saviez bien que je serais heureux de venir si vous pouviez avoir besoin de moi.

— Je vous remercie, répondit-elle avec appréhension.

— Je suis fâché de vous voir si mauvaise mine, balbutia-t-il, avec une émotion manifeste.

Elle secoua la tête :

— Comment pouvez-vous parler ainsi, quand vous êtes résolument la cause de mon état ?

— Comment ? demanda Henchard avec gêne. Aurais-je fait quelque chose pour vous démonter si fort ?

— C'est uniquement votre faute ! s'écria-t-elle. Je n'ai pas d'autre chagrin. Mon bonheur serait solide sans vos menaces. Oh, Michel, ne brisez pas ainsi ma vie ! Ne trouvez-vous pas que vous m'avez déjà assez fait de mal ? Quand je suis arrivée ici, j'étais encore jeune, et me voici en passe d'être une vieille femme. Bientôt, il n'y aura plus d'intérêt pour moi, dans les yeux de mon mari ou des autres hommes.

Henchard se sentit désarmé. Son éternelle et hautaine pitié pour les femmes en général s'intensifiait devant cette suppliante, dont l'attitude reproduisait celle d'une autre victime. Il s'attendrissait aussi sur l'imprudence qui avait causé toutes les misères de la pauvre Lucetta, et sur le risque qu'elle courait, à son insu, en venant le trouver de façon aussi compromettante. Pauvre gibier à chasser, qu'une telle femme ; il avait honte de lui-même et, perdant tout appétit et tout désir d'humilier Lucetta, il n'enviait plus sa chance à Farfrae. Il avait épousé une fortune et rien de plus. Henchard voulait se laver les mains de l'affaire.

— Eh bien, qu'attendez-vous de moi ? fit-il doucement. Je consens d'avance à ce que vous me demanderez. Je ne voulais faire qu'une farce, en lisant ces lettres, et je n'ai point révélé notre secret.

— Rendez-moi mes lettres et tous les papiers qui pourraient avoir trait à notre mariage possible, ou pis encore.

— Entendu ; vous aurez tout... Mais, entre vous et moi, Lucetta, je suis sûr qu'il apprendra quelque chose un jour ou l'autre.

— Ah ! fit-elle, avec une ferveur tremblante, j'aurai eu le temps de me montrer digne et fidèle épouse, et il pourra peut-être tout me pardonner.

Henchard la regarda en silence, tout prêt à jalousier à nouveau à Farfrae un amour comme celui-là.

— Hum ! espérons-le, fit-il. Mais vous aurez les lettres sans faute, et je garderai votre secret, je le jure.

— Que vous êtes bon !... Quand me les enverrez-vous ?

— Demain matin, répondit-il, après réflexion. Ne doutez pas de moi. Je sais tenir ma parole.

En rentrant chez elle, Lucetta vit sous un réverbère, tout près de sa maison, un homme qui paraissait attendre. Quand elle s'arrêta devant la porte il s'avança pour lui parler. C'était Jopp.

Il s'excusa de s'adresser ainsi à elle. Mais ayant appris qu'un marchand de blé du voisinage avait consulté Mr Farfrae sur le choix d'un associé de travail, il voulait se proposer. Il avait de bons certificats à produire, et avait écrit à Mr Farfrae dans ce sens, mais il serait bien reconnaissant à Lucetta de vouloir dire un mot en sa faveur.

— C'est une chose qui ne me regarde en rien, répondit froidement Lucetta.

— Vous pourriez pourtant, mieux que quiconque, témoigner de mon honnêteté, madame. J'ai passé plusieurs années à Jersey, et je vous y ai connue de vue.

— C'est possible, mais moi je ne vous connaissais pas.

— Je crois, madame, qu'un ou deux mots de vous me feraient obtenir la place que je désire tant, insistait Jopp.

Elle refusa nettement de s'occuper de l'affaire et, anxieuse de rentrer avant que son mari ne s'inquiât de son absence, elle coupa court à l'entretien et laissa l'homme sur le trottoir.

Jopp la vit disparaître et regagna son logis. Arrivé dans sa chaumière, il s'assit au coin de la cheminée sans feu, contemplant les chenets de fer et le bois disposé dans l'âtre pour chauffer la bouillotte du lendemain matin. Un bruit venu de l'étage supérieur l'arracha à sa rêverie, et il vit bientôt Henchard qui descendait de sa chambre, où il semblait avoir fouillé dans des caisses.

— Je voudrais que vous me rendiez un service, Jopp, fit Henchard, ce soir, tout de suite même, si vous le pouvez, bien entendu. Voulez-vous déposer ceci chez Mrs Farfrae ; c'est un paquet pour elle. Je le porterais bien moi-même, mais je ne me soucie guère d'être vu dans cette maison-là.

Il tendit à Jopp un paquet cacheté, enveloppé de papier brun. Fidèle à sa parole, il avait, sitôt rentré, cherché dans ses pauvres meubles et recueilli jusqu'au dernier tous les papiers portant trace de l'écriture de Lucetta. Jopp grommela une indifférente parole d'acquiescement.

— Eh bien, comment cela a-t-il marché, aujourd'hui ? reprit Henchard. Voyez-vous une perspective de débouché quelconque ?

— J'ai peur que non, répondit l'autre, qui n'avait pas fait allusion à sa requête à Farfrae.

— Vous ne trouverez jamais rien à Casterbridge, déclara Henchard, d'un ton concluant. Il faudra que vous alliez chercher plus loin.

Et, souhaitant le bonsoir à Jopp, il regagna sa chambre.

Jopp restait assis dans son coin, lorsque ses yeux furent attirés vers le mur par l'ombre de la chandelle ; il regarda la mèche et vit qu'elle s'était roulée en boule comme un chou-fleur incandescent. Puis ses yeux tombèrent sur le paquet de Henchard. Il savait qu'il y avait eu quelque chose entre l'ancien maire et l'actuelle Mrs Farfrae, et ses idées vagues sur le sujet se concrétèrent en une forme définie : Henchard détenait un paquet appartenant à Mrs Farfrae et avait des raisons de ne pas le reporter lui-même. Que pouvait-il donc y avoir dans ce paquet ? Il se le demandait si bien que, poussé par son ressentiment pour ce qu'il appelait le dédain de Lucetta et par son désir de savoir si cette transaction comportait quelque chose de louche, il finit par examiner le paquet. La plume et tous les instruments épistolaires étaient pour Henchard d'un maniement difficile, et il avait omis d'imprimer une empreinte sur ses cachets, sans s'aviser que

cette précaution assurait seule l'efficacité de la fermeture. Beaucoup moins novice, Jopp souleva l'un des cachets avec son canif, jeta un coup d'œil par le coin ainsi entrebâillé, et vit que le paquet se composait de lettres. Fort de cette notion, il cacheta à nouveau l'extrémité ouverte, en ramollissant la cire à la flamme de la chandelle, et partit avec le paquet comme Henchard l'en avait prié.

Il suivait, au pied de la ville, la berge de la rivière. Il retrouva la lumière des lampes près du pont de la rue Haute et vit la mère Cuxsom et Nance Mockridge qui bavardaient contre le parapet.

— On allait descendre la rue du Fumier et jeter un coup d'œil au Doigt-de-Pierre avant de se mettre au lit, fit Mrs Cuxsom. On y entend le bruit d'un violon et d'un tambourin. Seigneur ! qu'est-ce que cela peut être ? Venez aussi, Jopp ; cela ne vous retardera pas de cinq minutes.

Jopp évitait, d'ordinaire, semblable compagnie, mais les circonstances présentes le rendaient plus insouciant que de coutume et sans dire grand-chose il résolut d'accompagner les deux femmes, avant de poursuivre sa route.

Si le Haut Durnover se composait d'un amas singulier de granges et de fermes, la paroisse comportait un autre quartier moins pittoresque. C'était la rue du Fumier, en grande partie démolie aujourd'hui.

La rue du Fumier était la caverne d'Adullam de tous les villages voisins, le refuge de tous les malheureux, de tous les endettés, de tous les persécutés. Journaliers et paysans qui se distraient du travail par un peu de braconnage, et du braconnage par des brailleries et des beuveries, finissaient tôt ou tard par y arriver. Mécaniciens ruraux trop paresseux pour monter sur leurs machines et garçons de ferme trop révoltés pour servir, échouaient dans la rue du Fumier ou y étaient poussés.

La rue enfonçait comme un coin son fouillis de chaumières dans la plaine humide et brumeuse. On y découvrait bien des tristesses, bien des vilenies, bien des horreurs parfois. Le vice s'étalait librement à certaines portes du quartier ; l'insouciance hargneuse gîtait sous bien des toits à cheminée tordue ; la honte se cachait derrière mainte fenêtre et, près des saules, le vol habitait, aux temps de pénurie, plus d'une chaumière à murs de boue. Le meurtre même n'y était pas chose tout à fait inconnue, et dans une allée bordée de pauvres baraques, on aurait pu élever un autel à la maladie. Tel était ce quartier du Fumier, au temps où Henchard et Farfrae étaient maires.

Cette feuille pourrie d'une plante robuste et florissante donnait pourtant sur la pleine campagne ; les taudis se pressaient à moins de cent pas d'une allée d'ormes magnifiques, et de la rue l'on pouvait voir les hauts plateaux, les champs de blé et les maisons des notables. Un ruisseau séparait la lande des habitations et il ne semblait pas y avoir de pont pour le franchir, pas d'autre moyen de rejoindre le quartier que de suivre le détour de la route. Mais chaque maison recélait sous son escalier une planche large de neuf pouces, et cette planche formait un pont particulier.

Celui des mystérieux habitants qui revenait du travail la nuit – et la nuit était le véritable moment du travail dans la rue du Fumier – traversait furtivement la plaine jusqu'au bord du ruisseau et sifflait devant sa maison. Une silhouette se dessinait bientôt sur l'autre bord et sur le ciel se détachait l'extrémité d'une planche ; on abaissait le pont improvisé que l'homme traversait et une main l'aidait à prendre pied sur la berge avec les faisans et les lièvres qu'il avait récoltés dans les châteaux voisins. Il les vendait le lendemain en cachette et, traduit le surlendemain devant le magistrat, sentait dans son dos le regard de sympathie de tous ses voisins. Il disparaissait quelque temps, puis revenait vivre tranquillement dans la rue du Fumier.

L'étranger qui suivait cette rue à la brune était frappé de deux ou trois particularités : de temps en temps sortait de la cour de derrière d'une auberge située à mi-chemin un vacarme de bois heurté ; c'était le bruit d'un jeu de quilles. Dans les divers domiciles on pouvait admirer aussi l'abondance des siffleurs, et de presque toutes les portes sortait un sifflet quelconque. Enfin la fréquence des tabliers blancs passés sur les robes douteuses de femmes debout sur leur seuil l'étonnait plus encore. Un tablier blanc constitue un objet suspect, dans une situation qui rend la propreté difficile ; de plus l'activité et le soin qu'aurait dû impliquer cette blancheur étaient démentis par la posture et l'aspect de celles qui l'arboraient ; elles posaient leurs poings sur leurs hanches, ce qui leur donnait un air de pots à deux anses, et s'appuyaient des épaules au chambranle de la porte ; le visage de ces honnêtes dames et leurs non moins honnêtes yeux se tournaient avec une vivacité singulière dès que retentissait dans la rue un bruit qui rappelait un pas masculin.

Et pourtant, au milieu de tant de tristesses, l'humilité besogneuse avait aussi son gîte. Sous certains des toits du quartier vivaient des âmes pures et droites, dont la présence en ces lieux était due à la main de fer de la nécessité, et à elle seule. Des familles de villages déchus, ou de cette classe naguère prospère, mais aujourd'hui presque éteinte, de paysans qu'on appelait « tenanciers » ou « fermiers à vie » – d'autres encore, qui avaient vu, pour une raison quelconque, s'écrouler la charpente de leur maison et avaient dû quitter le petit coin qui était, depuis des générations, le berceau de leurs ancêtres – tous ceux-là se réfugiaient dans la rue du Fumier s'ils ne voulaient pas coucher au bord de la route, à l'abri d'une haie.

L'auberge nommée le Doigt-de-Pierre était l'église du quartier.

Placée en plein centre, comme doivent l'être de tels établissements, elle était socialement aux Trois Matelots, ce que ceux-ci étaient aux Armes royales. À première vue, l'aspect de l'auberge était si respectable qu'on en était surpris. Le degré accédant à une porte toujours close restait si propre que bien peu de gens, évidemment, devaient en fouler la surface sablée. Mais, au coin de la maison, il y avait une allée, simple fente qui la séparait de l'habitation voisine. À mi-chemin de cette allée s'ouvrait une porte étroite, dépeinte et polie par le frottement de mains et d'épaules innombrables. C'était la véritable entrée de l'auberge.

Un promeneur qui marchait dans la rue d'un pas nonchalant s'éclipsait brusquement en laissant les curieux ouvrir de grands yeux, comme Ashton devant la disparition de Ravenswood. Le nonchalant promeneur s'était glissé dans la fente par un subtil mouvement de côté, et un semblable exercice d'adresse le faisait pénétrer du couloir dans l'auberge.

Les habitués des Trois Matelots étaient personnages de qualité, en comparaison des gens qui se réunissaient là ; il faut reconnaître pourtant que les derniers clients des Matelots et les plus huppés du Doigt-de-Pierre avaient plus d'un point commun. Vagabonds et épaves de toutes sortes se réunissaient en ce lieu. L'aubergiste était une femme vertueuse, injustement condamnée un jour à un an de prison, comme complice d'un délit quelconque. L'accomplissement de sa peine lui avait valu, depuis lors, une attitude de martyr, sauf en face de l'agent qui l'avait arrêtée et pour qui elle avait toujours un clin d'œil significatif.

C'est dans cette maison que venaient de pénétrer Jopp et ses compagnes. Les bancs étroits et hauts où ils s'assirent avaient leurs dossiers fixés par des cordes et des crochets plantés dans le plafond ; sans cette précaution, ils roulaient et se renversaient volontiers, dès que les consommateurs devenaient un peu turbulents. De la cour parvenait le grondement de tonnerre des boules ; une crémaillère pendait derrière le tablier de la cheminée ; sur les sièges se coudoyaient braconniers et ex-garde-chasse, que des châtelains avaient accusés sans raison : ces hommes s'étaient rencontrés autrefois face à face au clair de lune, mais le défaut de

condamnation pour les uns, le retrait de faveur et l'expulsion pour les autres les avaient amenés à un commun étiage dans cette auberge, où ils remuaient paisiblement leurs souvenirs anciens.

— Tu te souviens de ton adresse à lancer une truite sur la berge avec un roseau, sans faire de bruit dans l'eau, Charles ? rappelait un garde renvoyé par son maître. Je t'ai pris une fois à ce petit jeu-là, si tu te rappelles ?

— Bien sûr, mais la plus sale histoire qui me soit arrivée, c'est cette affaire des faisans du bois de Yalbury. Ta femme a fait un faux témoignage, cette fois-là, Joe ; oui, pardieu, c'est certain, il n'y a pas à le nier.

— De quoi s'agissait-il ? s'enquit Jopp.

— Eh bien, on s'était empoignés, Joe et moi, et on se roulait par terre, tout contre la haie de son jardin. Voilà qu'au bruit sa femme accourt avec un tisonnier. Comme il faisait noir sous les arbres, elle ne voyait pas qui était en dessus. « Où que tu es, Joe, qu'elle crie, dessus ou dessous ? – Oh, dessous, pardieu ! » qu'y répond. Elle se met alors à me ramoner les côtes, la tête et le dos à coups de tisonnier, jusqu'à ce que Joe finisse par rouler sur moi : « Où que tu es maintenant, mon Joe, dessus ou dessous ? » qu'elle recommence à crier. C'est elle qui m'a fait pincer, par saint Georges. Et voilà que, devant le juge, elle jure que le faisan faisait partie de ses couvées ; il n'était pourtant pas du tout à toi, cet oiseau-là, Joe ; il venait de chez le squire Brown – voilà de chez qui il venait – et je l'avais chipé en passant dans son bois, une heure auparavant. Cela m'avait blessé au fond du cœur, un mensonge pareil... Mais maintenant, c'est fini !

— J'aurais pu te pincer bien avant, répondit le garde. Dix fois je m'étais trouvé près de toi, quand tu portais un joli chapelet d'oiseaux !

— Oui, c'est pas toujours nos plus beaux exploits qui attirent l'attention, soupira la marchande de fromentée qui, installée depuis peu dans le quartier, était devenue une habituée de l'auberge.

Ses nombreuses pérégrinations lui avaient valu la largeur d'idées des grands voyageurs. C'est elle qui, un instant après, s'enquit auprès de Jopp de la nature du paquet qu'il serrait si bien sous le bras.

— Ah, c'est un gros secret, fit Jopp, un secret de passion amoureuse. Penser qu'une femme aime si fort un homme et en exècre si cordialement un autre !

— À qui s'adressent vos réflexions, monsieur ?

— À une personne qui a une grosse réputation dans la ville. J'aimerais bien étaler sa honte ! Sur ma vie, cela vaudrait le meilleur des jeux, de lire ses lettres d'amour, à cette orgueilleuse poupée de cire et de soie ! Car ce sont des lettres d'amour que j'ai là !

— Des lettres d'amour ! Alors, il faut les lire, mon bon ami ! s'écria la mère Cuxsom. Seigneur, tu te souviens, Richard, comme nous étions nigauds dans notre jeune temps ? Nous demandions à un gars de l'école d'écrire nos lettres, et nous lui donnions un penny, pour ne pas dire aux autres ce qu'il avait mis dedans !

Cependant Jopp avait glissé son doigt sous les cachets et dénoué les lettres ; il en prit quelques-unes au hasard dans le tas et les lut à haute voix. Ces passages jetaient un certain jour sur le secret que Lucetta aurait voulu si jalousement garder à jamais enfoui, sans le révéler clairement cependant, car les lettres ne renfermaient que des allusions.

— C'est Mrs Farfrae qui a écrit cela ! s'indigna Nance Mockridge. Il est humiliant pour des femmes respectables qu'une personne de leur sexe se conduise ainsi. Et la voilà maintenant qui a fait des promesses à un autre homme !

— Tant mieux pour elle, fit la vieille marchande de fromentée. Ah, je l'ai sauvée d'un triste mariage, et elle n'a jamais songé à m'en remercier.

— Dites donc, il y aurait bien là matière à une *skimmity-ride*<sup>2</sup>, suggéra Nance.

— C'est vrai, réfléchit Mrs Cuxsom. Je n'ai jamais connu occasion meilleure, et il ne faut pas la laisser échapper. La dernière que l'on a vue à Casterbridge remonte à dix ans, si elle date d'un jour.

À ce moment retentit un coup de sifflet aigu, et l'aubergiste demanda à l'homme que l'on avait appelé Charles :

— C'est Jim qui rentre. Voulez-vous aller lui poser la planche à ma place ?

Charles et son ami Joe se levèrent sans un mot. Elle leur tendit une lanterne et, sortant par la porte du jardin, ils suivirent l'allée qui aboutissait à la berge déjà signalée. Derrière le ruisseau s'étendait la lande d'où venait une brise molle qui leur soufflait au visage. Saisissant la planche disposée à l'avance, l'un des hommes l'abassa au-dessus de l'eau. À peine le bout eut-il touché la rive opposée que l'on entendit un pas ferme, et qu'un homme robuste émergea de l'ombre : il avait des bandes autour des genoux, un fusil à deux coups sous le bras, et quelques oiseaux en chapelet dans le dos. Les deux compagnons s'enquirent de sa chance.

— Médiocre, répondit-il, d'un ton indifférent.

— Tout est calme à la maison ?

Sur leur réponse affirmative, il rentra dans l'auberge. Les deux autres relevèrent le pont et suivaient le braconnier, lorsqu'un cri : « Oh là ! » venu de la lande, les arrêta sur le chemin.

L'appel se répéta. Cachant leur lanterne dans une petite cabane en planches, ils retournèrent vers le ruisseau.

— Oh là ! suis-je sur la route de Casterbridge ? lança une voix, de l'autre bord.

— Pas tout à fait, répondit Charles ; il y a de l'eau devant vous.

— Cela m'est égal : il doit y avoir de quoi traverser, cria l'homme. J'ai assez marché aujourd'hui.

— Attendez un instant, fit Charles en comprenant que le nouveau venu n'était pas un ennemi. Joe, apporte la planche et la lanterne ; voilà un gars qui a perdu son chemin. Vous auriez dû suivre la grand-route, l'ami, au lieu de prendre à travers champs comme cela.

— C'est vrai, je le comprends maintenant. Mais voyant une lumière, je m'étais dit : « C'est un raccourci, tu peux bien en être sûr. »

La planche fut abaissée, et la silhouette de l'étranger se dessina dans l'ombre. C'était un homme d'âge moyen, dont les cheveux et les favoris précocement gris encadraient un visage large et bienveillant. Il avait traversé le ruisseau sans hésitation, et ne paraissait trouver rien de singulier à ce mode de passage. Il remercia les deux hommes et remonta l'allée entre eux.

— Qu'est-ce que c'est que cette maison-là ? demanda-t-il en arrivant à la porte.

— Une auberge.

— Ah ! Il pourrait m'arranger de m'y installer. Allons, entrez, et venez vous mouiller le sifflet pour votre peine.

Ils suivirent l'étranger dans le cabaret, et la lumière leur fit voir un homme dont l'aspect, plus que les paroles, révélait la situation sérieuse dans la vie. Vêtu avec une sorte de richesse maladroite, il portait un manteau fourré et une toque de veau marin, qui devait être bien chaude le jour, en ce printemps précoce, si la fraîcheur des nuits la rendait opportune. Il tenait à la main une petite caisse d'acajou, garnie de bandes de cuivre et fermée avec des courroies.

Évidemment surpris de la société entrevue par la porte de la cuisine, l'étranger renonça tout de suite à l'idée de loger dans la maison. Il s'accommoda pourtant de bonne grâce de la situation et, restant debout dans le vestibule, demanda et paya la meilleure des consommations ; il se dirigeait vers la porte de devant pour se remettre en route, et l'aubergiste tirait les verrous, lorsque la discussion sur la *skimmity-ride* qui se poursuivait dans la salle commune parvint aux oreilles du

voyageur.

— Qu'est-ce qu'elles appellent donc *skimmity-ride* ? demanda-t-il.

— Oh, monsieur, répondit la femme en balançant ses longs pendants d'oreilles avec modestie, et comme pour excuser les autres, c'est une vieille coutume ridicule à laquelle on recourt dans nos régions, quand une femme n'est pas exclusivement... la femme de son mari. Mais, en commerçante respectable, je n'encourage pas ce genre de choses.

— Pourtant on va en faire une bientôt ? C'est un spectacle amusant à voir sans doute ?

— Oh, monsieur ! minaudait-elle.

Puis le naturel reprenant tout à coup son pouvoir, elle ajouta avec un regard oblique :

— C'est ce qu'on peut voir de plus amusant sous le soleil ! Mais cela coûte gros !

— Ah oui, je me souviens maintenant d'avoir entendu parler de cela. Je dois passer deux ou trois semaines à Casterbridge, et ne serais pas fâché de voir la chose. Attendez un instant.

Il se retournait pour entrer dans la salle.

— Tenez, bonnes gens ; j'aimerais bien être témoin de la vieille coutume dont vous parlez et je veux y contribuer pour ma part ; prenez cela.

Il jeta un souverain sur la table, revint à la porte, demanda à l'hôtesse le chemin de la ville et prit congé d'elle.

— Il y en avait encore d'autres avec celui-là, fit Charles, lorsqu'on eut remis le souverain à la garde de l'aubergiste. Pardieu, nous aurions dû lui en soutirer quelques-uns, pendant que nous le tenions là.

— Non, non, protesta la femme, vous êtes dans une maison respectable, Dieu merci, et j'entends qu'on n'y fasse rien que d'honorable.

— Allons, conclut Jopp, l'affaire est dans le sac, maintenant ; elle sera bientôt en train.

— Bientôt, approuva Nance. Une bonne rigolade, cela réchauffe mieux le cœur qu'un cordial, je vous le jure.

Jopp ramassa les lettres, mais l'heure tardive l'empêcha de les porter chez Farfrae ce soir-là. Rentré chez lui, il referma le paquet et le porta le lendemain matin à son adresse. Une heure après, le contenu en était réduit en cendres ; Lucetta, la pauvre âme, serait volontiers tombée à genoux de gratitude en songeant qu'il ne subsistait aucune preuve de ses tristes relations passées avec Henchard. Elle avait certes péché par imprudence et négligence plus que par intention, mais cet épisode de sa vie, s'il avait été révélé, n'aurait pas moins creusé un abîme fatal entre son mari et elle.

---

1. La *skimmity-ride*, à laquelle il est fait allusion dans ce chapitre, représente une ancienne coutume d'Écosse et d'Angleterre aujourd'hui abolie. Lorsque des racontars malveillants associaient les noms d'une femme mariée et d'un homme qui n'était pas son mari, on attachait sur un âne deux fantoches de paille habillés à la façon des inculpés, et on les promenait par les rues, à la lumière des torches, à grand renfort de trompettes et d'instruments primitifs. On retrouverait d'ailleurs le souvenir de semblables cavalcades dans maintes provinces françaises. (NdT)

Tel était l'état des choses, lorsque les affaires courantes furent interrompues à Casterbridge par un événement de telle importance que son influence, ressentie jusque dans les plus basses couches de la société, vint, en même temps que les préparatifs de la *skimmity-ride*, en remuer les profondeurs. C'était une de ces émotions qui laissent une trace durable dans les annales de la petite ville dont elles ont un instant secoué la torpeur, comme un bel été marque pour toujours, sous forme d'un anneau foncé, son passage dans un tronc d'arbre. Un personnage royal devait traverser Casterbridge, en s'en allant inaugurer, plus loin dans l'Ouest, d'immenses travaux d'art. Il avait bien voulu consacrer une demi-heure à la ville, et devait y entendre une allocution de la municipalité. Casterbridge, grand centre d'agriculture, voulait exprimer sa gratitude pour les services rendus à la science agricole et à l'économie domestique par un prince qui avait toujours hautement encouragé les projets destinés à donner une base scientifique à l'art du fermage.

Casterbridge n'avait plus vu le représentant de la royauté depuis le règne du roi George III ; encore n'avait-on aperçu ce monarque que quelques minutes, à la lueur des torches, pendant que sa voiture changeait de chevaux devant les Armes royales. Les habitants décidèrent donc de faire de cette journée extraordinaire une vraie fête carillonnée. Un arrêt d'une demi-heure, ce n'était pas bien long, il est vrai, mais si le ciel voulait rester au beau, on pouvait, en disposant judicieusement les choses, utiliser ce temps de façon satisfaisante.

L'allocution fut écrite sur parchemin par un artiste habile à tracer les lettres ornées, et enluminée avec les couleurs et l'or le plus fin que le peintre d'enseignes possédât dans sa boutique. Le mardi précédant le fameux jour, le conseil se réunit pour arrêter les détails de la cérémonie. La porte de la salle était restée ouverte pendant la séance, et l'on entendit tout à coup un pas lourd monter l'escalier et longer le couloir. Henchard entra dans la pièce avec des vêtements fripés, élimés et salis, ceux mêmes qu'il avait portés autrefois, lorsqu'il siégeait au conseil.

— Je sens, fit-il en s'avançant vers la table et en posant la main sur le tapis vert, que j'aimerais me joindre à vous pour la réception de notre illustre visiteur. Je présume que je puis venir dans votre groupe ?

Il y eut un échange de regards embarrassés autour de la table, et Grower faillit avaler le bout de sa plume, à force de la ronger, pendant le silence qui accueillit cette proposition. Farfrae, le jeune maire, que sa fonction plaçait au fauteuil présidentiel, saisit tout de suite la pensée de l'assemblée ; il lui appartenait, comme porte-parole, d'en traduire le sentiment, malgré tout le soulagement qu'il aurait éprouvé à se décharger de ce devoir sur un de ses collègues.

— Je ne pense pas que cela soit possible, Mr Henchard, fit-il. Les conseillers sont les conseillers, et il serait irrégulier de vous admettre dans leurs rangs, puisque vous ne faites plus partie de l'assemblée. Si l'on vous acceptait, pourquoi d'autres ne viendraient-ils pas aussi ?

— J'ai des raisons particulières pour désirer assister à la cérémonie.

— Je crois avoir exprimé le sentiment du conseil ? répondit Farfrae en regardant autour de la table.

— Oui, oui, approuvèrent le Dr Bath, l'avoué Long, l'alderman Tubber, et d'autres encore.

— Alors vous refusez de me donner une place officielle ?

— J'en ai peur, et la chose me paraît tout à fait hors de question. Mais libre à vous, bien

entendu, de voir toute la fête et les cérémonies, comme le reste des spectateurs.

Sans répondre à cette observation un peu trop évidente, Henchard pivota sur les talons et s'en fut.

L'opposition qu'il rencontrait cristallisa en une ferme résolution ce qui n'avait été jusque-là chez lui qu'une fantaisie passagère.

— Je souhaiterai la bienvenue à Son Altesse Royale, disait-il par les rues, ou personne ne le fera. Je ne vais pas me laisser marcher sur les pieds par un Farfrae, ou par un membre de cette méchante clique. On verra !

Au jour fixé, un clair soleil brillait de bon matin dans les yeux des habitants qui se penchaient à leurs fenêtres pour interroger le levant. Tous, experts dans la prédiction du temps, affirmaient que le ciel allait rester beau. Des visiteurs affluèrent bientôt de la campagne, des villages et des hameaux isolés, pour voir la réception, ou sinon pour la voir, du moins pour en approcher. Des plateaux déserts descendaient des hommes en bottes huilées et en bonnets de toile. On aurait eu peine à trouver dans la ville un ouvrier qui n'eût mis une chemise propre. Salomon Longways, Christopher Coney, Buzzford et autres membres de cette confrérie, témoignèrent de leur sens des circonstances en avançant de trente minutes l'heure habituelle de leur chope matinale, ce qui leur rendit douloureux, pendant bien des jours, le retour à l'heure normale.

Henchard avait décidé de ne pas travailler ce jour-là. Il absorba de bon matin un verre de rhum et rencontra en descendant la rue Elizabeth-Jane, qu'il n'avait pas vue de toute la semaine.

— J'ai de la chance, lui dit-il, que les vingt ans soient achevés, car je n'aurais jamais eu, sans cela, l'aplomb nécessaire pour mon projet.

— Quel projet ? demanda-t-elle avec inquiétude.

— Cette réception que je veux faire à Son Altesse Royale.

La jeune fille était perplexe.

— Voulez-vous venir voir la cérémonie avec moi ? proposa-t-elle.

— Voir ! J'ai bien d'autres chats à fouetter ! Va la voir, toi ; cela vaudra la peine !

Incapable d'élucider le sens de ces paroles, Elizabeth s'habilla, le cœur gros. Comme l'heure s'avancait, elle aperçut de nouveau son beau-père. Elle crut qu'il allait aux Trois Matelots, mais elle le vit se frayer un passage à travers la foule bruyante jusqu'à la boutique de Woolfrey, le drapier. Elle attendit, perdue dans le public.

Elle vit, au bout d'un instant, Henchard ressortir de la boutique ; à sa surprise, il arborait une large rosette et portait, de façon plus surprenante encore, un drapeau à la main ; c'était un drapeau improvisé, l'un des innombrables petits drapeaux nationaux qui flottaient en ville ce jour-là et qu'il avait fiché au bout d'un bâton de bois, sans doute baguette d'une pièce de calicot. Sur le seuil de la boutique Henchard roula son drapeau et le mit sous son bras ; puis il descendit la rue.

Tout à coup, les plus grands des assistants tournèrent la tête, tandis que les petits se dressaient sur le bout des pieds. On sut que le cortège royal approchait. À cette époque, un embranchement de chemin de fer se dirigeait vers Casterbridge, mais l'extrémité en restait encore distante de plusieurs milles, et cette partie ainsi que la fin du voyage devaient s'accomplir par route, à l'ancienne mode.

On attendait les familles importantes dans leurs voitures, la masse du peuple sur ses pieds, et l'on surveillait la grande route de Londres, très loin en avant, tandis que sonnaient les cloches et que caquetaient les langues.

Placée au dernier rang de la foule, Elizabeth-Jane embrassait toute la scène. On avait disposé des sièges pour permettre aux dames d'assister à la réception, et le premier de ces fauteuils était

occupé par Lucetta, la femme du maire en exercice. Henchard se tenait dans la rue, sous les yeux même de la jeune femme, et il semblait, tant elle était jolie et rayonnante, qu'il eût lâchement cédé au passager désir d'attirer son attention. Mais il n'avait rien d'attrayant pour un œil féminin trop porté à ne s'attacher qu'à l'extérieur des choses. Non content d'être un ouvrier, incapable de paraître sous son aspect d'autrefois, il dédaignait même de se montrer sous son meilleur côté. Du maire à la dernière des laveuses, tous les assistants avaient, selon leurs moyens, arboré une tenue nouvelle, mais Henchard avait obstinément conservé ses vêtements usés et salis des années écoulées.

De là ce triste résultat : les yeux de Lucetta passaient sur lui pour se porter à droite et à gauche, sans se fixer nulle part, comme le font en pareilles circonstances les yeux des femmes joliment parées, et son attitude signifiait bien nettement qu'elle entendait ne plus reconnaître son ancien ami en public.

Elle ne se lassait pas un instant, au contraire, d'admirer Donald, qui menait, à quelques pas d'elle, une conversation animée avec ses amis ; il portait autour du cou la chaîne d'or officielle à lourds anneaux carrés, pareille à celle que l'on voit autour de la licorne royale. Les moindres émotions parues sur le visage de Farfrae se reflétaient et se traduisaient par des mouvements identiques sur les traits de la jeune femme. C'est à la place de Farfrae qu'elle vivait, bien plus qu'à la sienne propre, et elle n'eût, ce jour-là, prisé aucune situation plus que celle de son mari.

Enfin, un homme posté au dernier tournant de la grand-route, sur le second pont dont nous avons parlé, donna le signal convenu, et la municipalité, en robes d'apparat, s'avança depuis l'hôtel de ville jusqu'à l'arc de triomphe dressé à l'entrée de Casterbridge. Les voitures qui transportaient le royal visiteur et sa suite arrivaient dans un nuage de poussière ; le cortège se forma et se dirigea, au pas d'un homme, vers l'hôtel de ville.

Tous les regards se fixaient sur un espace libre, situé au-devant de la voiture royale. Tout à coup, on y vit pénétrer un homme dont personne ne put prévenir le mouvement. C'était Henchard. Il avait déployé son drapeau et, enlevant son chapeau, s'avancait à la portière de la voiture presque arrêtée ; il agitait le drapeau dans sa main gauche, et tendait aimablement la droite à l'illustre personnage.

— Oh, regardez ! firent les dames, l'haleine coupée.

Lucetta était prête à s'évanouir.

Elizabeth-Jane, qui regardait entre les épaules des gens placés devant elle, vit de quoi il s'agissait et fut terrifiée, mais bientôt l'intérêt que la scène éveillait en elle par son étrangeté l'emporta sur ses craintes.

Farfrae, avec son autorité de maire, sut s'élever à la hauteur des circonstances. Saisissant Henchard par l'épaule, il le tira en arrière et lui ordonna rudement de s'éloigner. Le regard de Henchard se croisa avec le sien, et l'émotion et la colère de Farfrae ne l'empêchèrent pas de voir la lueur féroce qui brillait dans les yeux de son adversaire. Pendant un instant, Henchard resta raidi, sans bouger d'une ligne, puis une impulsion inexplicable lui fit céder la place ; il se retira dans la foule, tandis que Farfrae regardait la tribune des dames et voyait les joues de sa Calphurnia toutes pâles.

— Mais c'est l'ancien patron de votre mari ! chuchota Mrs Blowbody, une dame du voisinage, assise à côté de Lucetta.

— Le patron ! protesta la femme de Donald, avec une vive indignation.

— Cet homme serait une connaissance de Mr Farfrae ? s'enquit Mrs Bath, la femme du médecin, tout récemment arrivée en ville à la suite de son mariage avec le docteur.

— Il travaille chez mon mari, répondit Lucetta.

— Oh, c'est tout ? On me disait que c'était grâce à lui que votre mari avait pu se fixer à Casterbridge. Quelles histoires on raconte !

— Ah oui, quelles histoires ! Il n'y a rien de vrai là-dedans. Les talents de Donald lui auraient permis de se faire une situation n'importe où, sans l'aide de personne. Il aurait réussi partout, quand bien même il n'y aurait pas eu de Henchard au monde !

C'est en partie l'ignorance réelle des circonstances qui avaient marqué l'arrivée de Donald à Casterbridge, et en partie aussi le sentiment que l'on s'acharnait, en cette heure de triomphe, à la blesser, qui poussaient Lucetta à parler de la sorte. L'incident n'avait duré qu'un instant, mais il avait été observé par le royal personnage, qui avait su pourtant, avec un tact avisé, ne rien paraître remarquer d'anormal. Le prince descendit de voiture ; le maire s'avança ; l'adresse fut lue ; le visiteur répondit, parla un instant avec Farfrae, puis serra la main de Lucetta, en tant que femme du maire. La cérémonie fut achevée en quelques minutes ; les voitures roulèrent lourdement comme des chars de pharaons le long de la rue du Blé, et prirent la route de Budmouth, pour la suite du voyage vers la côte.

Dans la foule se tenaient Coney, Buzzford et Longways.

— Quelle différence d'avec le jour où il chantait aux Trois Matelots ! fit le premier. C'est étonnant qu'il ait pu si vite trouver une dame dans une telle position pour partager sa vie !

— C'est vrai ; mais tout de même, comme on admire les beaux habits !... Il y a certainement ici une femme plus jolie que celle-là, et personne n'y fait attention, parce qu'elle est parente de ce sacripant de Henchard.

— Je vous embrasserais, Buzz, pour parler si bien, s'écria Nance Mockridge. J'aime voir les poupées de ce genre dépouillées de leurs parures. Je ne suis pas capable de jouer moi-même un vilain tour, sans quoi j'irais bien de ma petite pièce, pour voir rabattre le caquet à cette belle dame... Et cela pourrait venir bientôt, ajouta-t-elle d'un ton significatif.

— Ce ne sont pas de beaux sentiments de la part d'une femme, fit Longways.

Nance ne répondit pas, mais tout le monde avait compris le sens de ses paroles. Les allusions contenues dans les lettres lues au Doigt-de-Pierre avaient soulevé un scandale qui s'était répandu comme une brume méphitique d'un bout à l'autre de la rue du Fumier, et de là dans les ruelles du bas Casterbridge.

La foule mêlée des oisifs se divisa bientôt par une sélection naturelle en deux groupes ; les habitués du Doigt-de-Pierre s'éloignèrent vers la rue du Fumier, où ils vivaient pour la plupart, tandis que Coney, Buzzford, Longways et consorts restaient dans la rue.

— Vous savez ce qui se manigance là-bas, je présume ? demanda Buzzford aux deux autres, sur un ton de mystère.

Coney le regarda :

— C'est la *skimmity-ride* que vous voulez dire ?

Buzzford hocha la tête.

— Je doute un peu qu'ils donnent suite à leur projet, fit Longways. En tout cas, s'ils préparent quelque chose, ils savent garder leur secret.

— Je sais qu'ils y pensaient, il y a quinze jours, en tout cas.

— Si j'en étais certain, j'irais les dénoncer, déclara Longways avec emphase. C'est une farce un peu grosse et bonne à amener du vilain dans la ville. Nous savons que l'Écossais est assez brave garçon et que sa femme s'est bien conduite depuis son arrivée ici... Qu'elle ait fait quelque chose de mal avant de venir chez nous, c'est leur affaire et non la nôtre !

Coney réfléchissait. Farfrae était encore aimé dans le petit groupe, mais il faut reconnaître que le maire et l'homme enrichi, absorbé par les affaires et l'ambition, avait perdu, aux yeux des plus

pauvres habitants, un peu du charme merveilleux qu'ils avaient trouvé chez le jeune et insouciant sans-le-sou qui chantait ses chansons comme les oiseaux chantent dans les arbres. Aussi leur désir de le préserver de toute atteinte n'avait-il plus la même acuité qu'il eût eue aux premiers temps de son séjour.

— On pourrait faire une enquête, Christopher, proposa Longways. Si on trouve quelque chose qui se prépare vraiment, on enverra une lettre aux principaux intéressés en leur conseillant de rester à l'écart.

Cette motion fut adoptée et le groupe se dispersa. Buzzford dit à Coney :

— Viens, mon vieil ami ; allons-nous-en. Il n'y a plus rien à voir ici.

Ces hommes bien intentionnés auraient été surpris de savoir que la grande farce était toute prête.

— Entendu pour ce soir, avait dit Jopp en quittant au coin de la rue du Fumier les habitués du Doigt-de-Pierre. Le coup va venir bien à propos, après leur gloire d'aujourd'hui, et servira de repoussoir à la visite royale.

Pour lui, au moins, ce n'était pas une farce, mais une vengeance.

La cérémonie avait paru courte, trop courte à Lucetta, que la griserie de sa situation avait failli accabler ; mais elle n'en avait pas moins connu une heure triomphale. Elle sentait encore entre ses doigts la main du royal visiteur, et les caquetages qu'elle avait saisis touchant la possibilité d'une dignité de chevalier accordée à son mari, s'ils lui paraissaient un peu fous, n'évoquaient point cependant d'impossibles visions ; des choses plus étranges étaient arrivées à des hommes remarquables et captivants comme son Écossais.

Après son algarade avec le maire, Henchard s'était retiré derrière la tribune des dames ; il restait figé, regardant avec des yeux vides le revers de son vêtement, qu'avait saisi la main de Farfrae. Il le toucha, comme s'il avait eu peine à réaliser un tel outrage de la part d'un homme qu'il avait traité naguère avec une générosité passionnée. Il restait ainsi, à demi engourdi, lorsqu'il saisit la conversation de Lucetta avec les autres dames ; il l'entendit distinctement le renier, démentir qu'il eût jamais aidé Donald, affirmer qu'il n'était rien qu'un ouvrier ordinaire.

Il retournait chez lui, lorsqu'il rencontra Jopp sous la voûte de la Borne-aux-Bœufs.

— Alors, vous vous êtes fait rembarrer ? lança Jopp.

— Et après ? demanda rudement Henchard.

— Oh, cela m'est arrivé aussi ; alors nous avons reçu tous les deux la même douche.

Et il raconta brièvement sa tentative pour obtenir l'intercession de Lucetta.

Henchard écouta l'histoire, sans y attacher d'autre importance. Ses propres griefs contre Farfrae et Lucetta lui faisaient fermer les yeux sur tous les griefs semblables. Il se répétait, de façon entrecoupée :

— Elle m'a supplié, à son heure, et maintenant, sa bouche ne veut pas me reconnaître, ses yeux ne me voient plus !... Et lui ! Quelle colère ! Il m'a repoussé comme un taureau qui enfonce une clôture ! Je me suis laissé faire comme un agneau ! Je voyais bien que l'affaire ne pouvait pas se régler là. Il sait verser du sel sur une plaie saignante ! Mais il me paiera cela... Et elle s'en repentira ! Il faut en venir à la bataille... face à face, et nous verrons la figure que fait un freluquet en présence d'un homme !

Sans réfléchir plus longtemps, et mû par une passion farouche, le commerçant déchu avala son dîner à la hâte et partit à la recherche de Farfrae. Battu comme rival et rabroué comme ouvrier, il avait subi aujourd'hui la suprême injure, d'être pris au collet comme un vagabond par cet homme, en face de toute la ville !

La foule s'était dispersée. Seuls restaient les arcs de triomphe de verdure, pour rappeler la fête dans une ville retournée à sa vie normale. Henchard descendit la rue du Blé, jusqu'à la maison du maire. Il frappa et fit dire à Farfrae qu'il serait heureux de le voir dans les greniers, dès qu'il y pourrait venir. Après quoi, il longea le mur, et entra dans la cour par la porte de derrière.

Il n'y rencontra personne, comme il le savait à l'avance. Journaliers et charretiers avaient reçu un après-midi de congé, en raison des événements de la matinée ; les charretiers devaient pourtant revenir un peu plus tard, le temps de faire la litière et de donner à manger aux chevaux. Arrivé à l'escalier du grenier, il allait en gravir les marches, lorsqu'il dit à haute voix :

— Je suis plus fort que lui !

Il s'en alla sous un hangar, et choisit un court morceau de corde, parmi les cordelettes qui traînaient à terre ; il en noua une extrémité à un clou, prit l'autre dans sa main droite, pivota sur

lui-même en gardant le bras appliqué contre son côté, et l'immobilisa solidement. Sur quoi il monta l'escalier et gagna le dernier étage des magasins à blé. Il n'y avait rien dans le grenier que quelques sacs. À l'autre bout se trouvait la baie déjà signalée, sous la chaîne et la poulie destinées à hisser le blé. Henchard ouvrit le volet et regarda à ses pieds. Il y avait une hauteur de trente à quarante pieds jusqu'au sol ; c'est là qu'il se trouvait, derrière Farfrae, le jour où Elizabeth-Jane l'avait vu lever les bras et avait conçu de telles appréhensions sur la portée de ce geste.

Il fit quelques pas dans le grenier et attendit. De ce poste élevé, ses yeux dominaient tous les toits d'alentour, distinguaient les rameaux tombants des tilleuls et le faite des châtaigniers plantureux, revêtus d'une tendre verdure, vieille à peine d'une semaine. Il apercevait aussi le jardin de Farfrae et la porte verte qui y conduisait. Au bout d'un certain temps – Henchard n'aurait su dire combien – cette porte s'ouvrit, et Farfrae parut. Il était vêtu comme pour une course d'affaires. La lumière déclinante du soir proche vint frapper sa tête et son visage, quand il émergea de l'ombre du mur, et les anima d'une flamme chaude. Henchard le regardait, la bouche serrée ; la carrure de sa mâchoire et la fermeté de son profil s'accusaient d'anormale façon.

Farfrae s'avancait, une main dans la poche, et fredonnait un air dont les paroles semblaient l'obséder. C'étaient celles de la chanson qu'il avait chantée aux Trois Matelots, le soir de son arrivée à Casterbridge, lorsqu'il était un pauvre garçon, partant à l'aventure pour chercher vie et fortune, sans bien savoir où il allait.

*Et voici ma main, mon digne ami,  
Et donne-moi aussi ta main...*

Rien ne troublait plus Henchard qu'une chanson ancienne. Il recula.

— Non, je ne puis pas ! haletait-il. Pourquoi ce maudit imbécile chante-t-il cela maintenant ?

Farfrae cessa enfin de chanter et, regardant par la porte du grenier, Henchard l'appela :

— Voulez-vous monter ici ? demanda-t-il.

— Oui, oui, répondit Farfrae. Je ne vous voyais pas. Qu'y a-t-il de cassé ?

Une minute après, Henchard l'entendait grimper le premier escalier, aborder le palier, gravir le second étage, commencer l'ascension du troisième. Puis sa tête apparut par la trappe du grenier.

— Que faites-vous donc ici à cette heure ? demanda-t-il en s'avancant. Pourquoi n'avez-vous pas pris votre congé comme les autres ?

Son accent comportait assez de sévérité pour montrer qu'il n'avait pas oublié le fâcheux incident de l'après-midi.

Henchard ne répondit pas, mais s'en alla baisser la trappe de l'escalier et la frappa du pied pour la bien fermer, puis il se tourna vers le jeune homme, qui le regardait avec surprise et qui venait de voir qu'un des bras de Henchard était lié à son côté.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda simplement Farfrae.

— Un peu de patience, mon garçon. Vous auriez dû regarder à deux fois, avant de pousser à la dernière extrémité un homme qui n'avait rien à perdre. J'ai supporté votre rivalité qui m'a ruiné et vos réprimandes qui m'ont humilié, mais votre brutalité qui m'a déshonoré, je ne la supporterai pas !

Ces paroles échauffèrent un peu Farfrae.

— Vous n'aviez rien à faire là, s'écria-t-il.

— Autant que vous tous ! Alors, vous, un jouvenceau présomptueux, vous allez dire à un homme de mon âge qu'il n'avait rien à faire là !

La veine de la colère se gonflait sur le front de Henchard.

— Vous avez insulté la majesté royale, Henchard, et c'était mon devoir, comme premier magistrat, de vous en empêcher.

— Je me moque de la majesté royale ! Je suis aussi loyal sujet que vous d'ailleurs.

— Je ne suis pas ici pour discuter. Attendez d'être un peu plus calme, attendez un peu, et vous verrez vous-même les choses sous le même jour que moi.

— C'est peut-être vous qui vous calerez le premier, répliqua rudement Henchard. Mais voici l'affaire : nous allons, dans ce grenier, achever la petite partie que vous avez commencée ce matin. Voilà la porte, à quarante pieds du sol. L'un de nous poussera l'autre dehors ; le vainqueur restera dedans. Il pourra, s'il le veut, descendre ensuite, et appeler en disant que l'autre est tombé par accident, ou raconter toute la vérité ; ce sera son affaire. Comme je suis le plus fort, je me suis attaché un bras, pour ne pas avoir d'avantage sur vous. Vous comprenez ? Alors, allez-y !

Farfrae n'eut que le temps de se mettre en garde, car Henchard avait immédiatement engagé le combat. Il s'agissait d'une lutte où chacun des combattants devait renverser son adversaire, et il était certain que Henchard au moins, s'il y réussissait, pousserait Farfrae dans le vide.

Pour commencer, Henchard agrippa vigoureusement sa main droite, la seule dont il se servit, au côté gauche du collet de Farfrae ; le jeune homme, lui, tenait le col de Henchard de la main gauche. De la droite, il s'efforçait de saisir le bras gauche de son adversaire, mais n'y pouvait réussir, car l'autre l'effaçait adroitement derrière lui, sans perdre du regard les yeux de son blond et frêle antagoniste.

Henchard planta un pied en avant, et Farfrae croisa sa jambe avec la sienne ; le combat, jusque-là, ressemblait fort aux luttes courtoises de la région ; les deux hommes conservaient la même attitude, se balançant et se tordant comme des arbres sous une tempête ; ils observaient un silence absolu ; mais leur souffle commençait à se précipiter. Farfrae essaya tout à coup d'empoigner les deux côtés du col de Henchard, mais l'autre lui résista et mit toute sa force dans un mouvement d'arrachement ; il termina cette phase de la lutte en jetant à genoux Farfrae, par la seule pression de son bras musclé. Mais, empêtré comme il l'était, il ne put le maintenir dans cette position ; l'Écossais bondit sur ses pieds, et le combat recommença.

Une pirouette de Henchard amena Donald redoutablement près du précipice ; voyant le danger, l'Écossais s'accrocha à son adversaire, et tous les furieux efforts de ce prince des Ténèbres – comme aurait pu le faire désigner son attitude – furent, pendant quelques minutes, impuissants à soulever Farfrae, ou à desserrer son étreinte. Par un extraordinaire effort, Henchard y réussit pourtant enfin, mais ils s'étaient éloignés de la porte fatale. Henchard fit faire à Farfrae une culbute complète. Si son second bras avait été libre, c'en eût été fait de l'Écossais. Mais Donald put se remettre sur ses pieds, et tordit violemment le bras de son adversaire en lui causant une douleur violente que trahit la crispation de son visage. Henchard réussit pourtant aussitôt une prise terrible de la hanche gauche, et faisant pivoter l'Écossais d'irrésistible façon, il poursuivit son avantage, le repoussa vers la porte et ne desserra pas son étreinte avant d'avoir vu la tête blonde de Donald pendre dans le vide, et ses bras tomber le long du mur.

— Maintenant, fit Henchard haletant, voilà la fin de la partie que vous avez commencée ce matin. Votre vie est dans mes mains.

— Prenez-la donc alors, prenez-la, fit Farfrae. Il y a assez longtemps que vous en avez envie !

Henchard le regarda sans répondre, et leurs yeux se rencontrèrent.

— Oh, Farfrae, ce n'est pas vrai, fit-il amèrement. Dieu m'est témoin que nul homme n'en aima un autre comme je t'ai aimé en un temps... Et maintenant j'étais venu pour te tuer... et je ne puis pas te faire de mal !... Allez, faites-moi arrêter... faites ce que vous jugerez bon ; peu m'importe ce que l'on fera de moi !

Il se recula vers le fond du grenier, et dans une crise de remords se laissa tomber sur les sacs. Farfrae le regardait en silence, puis il leva la trappe et descendit l'escalier. Henchard aurait voulu le rappeler, mais la voix lui manqua et il entendit le pas du jeune homme mourir dans le lointain.

Maintenant, Henchard s'abandonnait entièrement au remords et à la honte. Il revoyait dans sa mémoire les scènes de ses premiers rapports avec Farfrae, de ce temps où le curieux mélange de romanesque et de sens pratique qui caractérisait le jeune homme lui avait si bien pris le cœur, que Farfrae pouvait jouer de lui comme on joue d'un instrument. Il était dompté, et restait affalé sur les sacs, dans une attitude étrange chez un homme et surtout chez un homme comme lui. Il y avait quelque chose de tragique dans l'abandon presque féminin d'un aussi ferme représentant de la virilité. Il entendit une conversation sous la fenêtre du grenier ; on ouvrait la porte de la remise, et l'on attelait un cheval ; il ne prêta aucune attention à ces mouvements.

Il restait prostré dans son coin ; la pénombre subtile s'était épaissie en une obscurité opaque, et la baie du grenier, seule forme visible autour de lui, n'était plus qu'un rectangle de lumière grisâtre. Henchard finit par se lever, secoua péniblement la poussière de ses vêtements, chercha son chemin jusqu'à la trappe et descendit à tâtons dans la cour.

— Il faisait grand cas de moi, en un temps, murmurait-il. Maintenant, il va me haïr et me mépriser à jamais.

Il se sentit envahi d'un accablant besoin de revoir Farfrae ce soir-là ; il plaiderait sa cause avec désespoir, pour tenter la tâche presque impossible de se faire pardonner sa folle agression. Mais, en se dirigeant vers la porte de Farfrae, il se souvint des bruits qu'il avait entendus dans la cour, sans y prêter d'attention, tandis qu'il était plongé dans sa stupeur. Farfrae était allé à l'écurie et en avait sorti un cheval. Pendant qu'il attelait la bête au cabriolet, Whittle lui avait apporté une lettre. Farfrae avait dit qu'il n'irait pas du côté de Budmouth, comme il en avait l'intention, mais que, appelé à l'improviste à Weatherbury, il passerait par Mellstock, village qui ne se trouvait qu'à un ou deux milles de sa route. Il devait être prêt à partir lorsqu'il était arrivé dans la cour, sans soupçonner l'hostilité qui le guettait, et il avait quitté la maison, pour une destination nouvelle, sans souffler mot à personne de la scène survenue entre eux.

Il était donc inutile d'aller frapper à sa porte avant une heure avancée de la soirée.

Henchard ne pouvait qu'attendre son retour, bien que l'attente fût une torture pour son cœur tumultueux et dévoré de remords. Il arpenta la rue et les alentours, s'arrêtant de loin en loin, et finit par arriver au pont de pierre, qui lui était devenu un lieu de repos familier. Il s'y accouda longuement, écoutant le bruit de l'eau sur le barrage et regardant les lumières de Casterbridge qui brillaient tout près de lui.

Il se penchait sur le parapet, lorsqu'il fut tiré de sa rêverie par des bruits bizarres venus de la ville. C'était une confusion de sons rythmés, que l'adjonction d'échos répercutés par les rues rendait plus confuse encore. Sans y attacher d'importance, Henchard crut d'abord ce vacarme produit par la fanfare municipale, qui s'évertuait à clore dignement, par une explosion d'harmonie vespérale, une journée mémorable. Certaines étrangetés des sons apportés contredisaient pourtant cette manière de voir, mais leur singularité ne retint Henchard que de façon passagère ; le sentiment de sa dégradation était trop vif en lui pour lui permettre aucune pensée étrangère, et il se pencha à nouveau sur le parapet.

En sortant hors d'haleine du grenier, après sa lutte avec Henchard, Farfrae resta un instant immobile au bas de l'escalier pour recouvrer ses esprits. Il était venu dans la cour avec l'intention d'atteler lui-même le cabriolet (tous les hommes étaient en congé), et de gagner un village sur la route de Budmouth. La scène terrible qu'il venait de subir ne l'empêcha pas de persévérer dans ses projets ; il voulait se remettre avant de rentrer chez lui et de rencontrer le regard de Lucetta ; il avait besoin de réfléchir mûrement à une situation aussi sérieuse.

Il allait partir, lorsque Whittle lui apporta une lettre avec une adresse mal écrite, et le mot « Pressé » sur l'enveloppe. En ouvrant la lettre, il fut surpris de n'y point trouver de signature. On lui demandait brièvement de passer ce soir-là à Weatherbury, pour une affaire qu'il y traitait justement. Farfrae ne voyait pas ce qui pouvait rendre la chose pressante, mais, décidé à sortir, il céda d'autant plus volontiers à la suggestion anonyme, qu'il se proposait de comprendre dans sa tournée une visite qu'il avait à faire à Mellstock. Il informa donc Whittle de sa nouvelle destination, et Henchard entendit ses paroles. Farfrae fouetta son cheval, sans charger Abel de rien dire chez lui, et le pauvre garçon ne crut pas devoir prendre sur lui de le faire.

La lettre anonyme était le moyen maladroit dont s'étaient avisés, dans leurs bonnes intentions, Longways et d'autres ouvriers de Farfrae, pour l'éloigner ce soir-là de la ville ; ils espéraient ainsi faire tomber à plat la sinistre bouffonnerie, si on lui donnait suite. En dénonçant formellement le projet, ils auraient craint d'attirer des représailles sur leurs têtes, de la part de ceux de leurs camarades que réjouissait la vieille et bruyante coutume ; l'envoi de la lettre se recommandait au contraire par la discrétion qu'il leur assurait.

Pour la pauvre Lucetta, ils ne prirent aucune mesure de protection, jugeant, avec le plus grand nombre, qu'il y avait une part de vérité dans le scandale, et qu'elle devrait en supporter de son mieux les conséquences.

Il était environ huit heures, et Lucetta se tenait seule dans le salon. Bien que la nuit fût tombée depuis une demi-heure, elle n'avait pas fait allumer les lampes, préférant, lorsque Farfrae était absent, l'attendre au coin du feu, et gardant, s'il ne faisait pas trop froid, une des fenêtres entrouverte, pour entendre plus tôt le bruit des roues de sa voiture. Adossée à son fauteuil, elle se sentait plus d'espoir au cœur qu'elle n'en avait encore connu depuis son mariage. La journée avait été triomphale, et le sentiment passager d'inquiétude qu'avait fait naître chez elle l'algarade de Henchard s'était vite dissipé, à la suite de sa muette disparition sous la rebuffade de Farfrae. Les dernières preuves de son absurde passion et de ses conséquences venaient d'être détruites, et il semblait bien qu'elle n'eût plus aucun motif de crainte.

Sa rêverie, où se mêlaient des pensées multiples, fut troublée par un vacarme lointain, qui allait croissant de minute en minute. Elle ne s'en étonna guère, sachant que la majorité des habitants avaient, depuis le passage du cortège royal, consacré leur temps à la joie. Mais son attention fut brusquement attirée par la voix d'une femme de chambre de la maison voisine, qui interpellait à travers la rue une autre domestique juchée à une fenêtre plus haute que la sienne.

— De quel côté vont-ils maintenant ? s'enquérissait la première avec intérêt.

— Je ne vois pas bien en ce moment, à cause de la cheminée du brasseur. Ah, les voici... Eh bien, eh bien, croyez-vous...

— Quoi donc, quoi donc ? demanda la première avec un enthousiasme croissant.

— Ils montent la rue du Blé... Ils sont assis dos à dos...

— Quoi ? Il y en a deux ?... Deux mannequins... ?

— Oui, deux, sur un âne, dos à dos, les coudes attachés l'un à l'autre. Elle regarde la tête, et lui la queue !

— Est-ce que cela représente quelqu'un en particulier ?

— C'est bien probable. L'homme a un habit bleu, des jambières de casimir, des favoris noirs et une figure rouge. C'est un mannequin en paille avec un masque.

Le tapage augmentait, puis diminuait un peu.

— Oh ! voilà que je ne vais rien voir ! fit d'un ton désappointé la première servante.

— Ils ont pris une rue de derrière, voilà tout, fit celle qui occupait, dans sa mansarde, un poste enviable. Là, maintenant, je les vois tous bien en enfilade.

— Et la femme, à quoi ressemble-t-elle ? Décrivez-la-moi, pour que je vous dise tout de suite si c'est celle à qui je pense ?

— Oh, mon Dieu !... Le mannequin est habillé juste comme *elle* l'était, quand elle était assise au premier rang, pour voir arriver le cortège devant l'hôtel de ville !

Lucetta bondit sur ses pieds et presque au même instant la porte du salon s'ouvrit vivement, sans un bruit ; Elizabeth-Jane s'avança dans la lueur de la cheminée.

— Je suis venue vous voir, fit-elle toute haletante. Je n'ai pas pris le temps de frapper ; excusez-moi ; je vois que vous n'avez pas fermé vos volets et que la fenêtre est ouverte.

Sans attendre la réponse de Lucetta, elle courut à la fenêtre et tira l'un des volets. Lucetta la suivit :

— Laissez donc... Chut ! fit-elle d'une voix sèche et péremptoire en levant un doigt et en saisissant la main d'Elizabeth.

Si précipitées et si basses avaient été leurs paroles, qu'elles ne perdaient pas un mot de la conversation qui se poursuivait au-dehors :

— Elle a le cou découvert, les cheveux en bandeaux, et le peigne bien à sa place, derrière la tête ; elle porte une robe de soie couleur puce, des bas blancs et des souliers de couleur.

Elizabeth-Jane s'efforça à nouveau de fermer la fenêtre. Mais Lucetta la retint vigoureusement.

— C'est moi ! fit-elle, le visage pâle comme la mort. Une procession... un scandale... une effigie de moi et de lui !

Le regard d'Elizabeth lui montra que la jeune fille savait déjà les choses.

— Laissez-moi fermer, suppliait Elizabeth en voyant que la rigidité hagarde des traits de Lucetta se faisait plus rigide et plus hagarde, à mesure que se rapprochaient le bruit et les rires. Laissez-moi fermer !

— C'est inutile ! s'écria la malheureuse. Il va le voir, n'est-ce pas ; Donald va le voir ! Il doit rentrer dans un instant ! Il en aura le cœur brisé ; il ne m'aimera plus, et moi... cela me tuera... cela me tuera !

Elizabeth-Jane était éperdue.

— On ne peut donc rien faire pour arrêter ce scandale ? criait-elle. N'y a-t-il personne pour le faire, pas un homme ?

Elle lâcha les mains de Lucetta et courut à la porte ; Lucetta se tourna vers la fenêtre, avec un : « Je vais regarder ! » de défi, et l'ouvrit pour sortir sur le balcon. Elizabeth la suivit et mit son bras autour de sa taille pour la tirer dans la pièce. Les yeux de Lucetta restaient rivés sur l'odieux cortège qui s'avançait rapidement. Les nombreuses torches éclairaient d'un jour brutal les deux effigies, et il eût été impossible de les méconnaître.

— Rentrez, rentrez ! implorait Elizabeth, et laissez-moi fermer la fenêtre !

— C'est moi... c'est moi... jusqu'à l'ombrelle, mon ombrelle verte ! cria Lucetta, avec un rire de folie, en rentrant dans la pièce.

Elle resta un instant immobile, puis tomba lourdement sur le plancher.

Presque au même moment, la rude musique de la grossière chevauchée se taisait. Les éclats de rire sarcastiques mouraient peu à peu, et le bruit des pas s'apaisait comme le bruit du vent qui tombe. Elizabeth ne s'en aperçut qu'indirectement ; elle avait tiré la sonnette et se penchait sur Lucetta, qui restait allongée en proie aux convulsions d'une crise épileptique. Elle sonna deux fois, trois fois, en vain... Les domestiques avaient sans doute déserté la maison pour voir mieux que de l'intérieur le sabbat démoniaque.

À la fin, le valet de Farfrae, qui regardait bouche bée sur le seuil de la porte, répondit à l'appel de la sonnette ; puis la cuisinière parut à son tour. Les volets vivement tirés par Elizabeth furent soigneusement fermés ; on apporta une lampe ; Lucetta fut emportée dans sa chambre, et le valet courut chercher le docteur. Pendant qu'Elizabeth la déshabillait, la jeune femme revint à elle, mais à peine eut-elle retrouvé la conscience de ce qui venait de se passer qu'elle retomba dans une crise.

Le docteur arriva avec une promptitude inespérée ; on l'avait trouvé sur sa porte, supputant avec ses voisins la cause de l'inexplicable tumulte. Dès qu'il vit la pauvre femme, il dit, en réponse à la muette interrogation d'Elizabeth :

— C'est sérieux !

— C'est une attaque de nerfs ?

— Oui, mais dans son état actuel, une crise semblable est toujours dangereuse. Il faut, sans tarder, prévenir Mr Farfrae. Où est-il ?

— Il est parti dans la campagne, monsieur, répondit la femme de chambre. Quelque part sur la route de Budmouth. Il va sans doute rentrer bientôt.

— N'importe... Il faut prévoir le cas où il ne se dépêcherait pas assez, et l'envoyer chercher.

Le docteur se rendit au lit de la malade. L'homme fut dépêché au-devant de Farfrae, et l'on entendit bientôt son pas dans la cour de derrière.

Cependant, Mr Benjamin Grower, le notable bourgeois dont on a déjà mentionné le nom, avait entendu, de son domicile de la rue Haute, le vacarme des couperets, pinces, tambourins, seaux, cliquettes, crécelles, serpent, cornes à bouquin et autres instruments de musique primitifs. Il mit son chapeau pour découvrir l'origine d'un tel tumulte. Arrivé au coin de la rue, près de la maison de Farfrae, il comprit sans peine l'espèce de scène dont il s'agissait, car originaire de la ville il y avait déjà connu de rudes farces de ce genre. Son premier mouvement fut de se mettre en quête des agents ; il y en avait deux dans la ville, deux hommes ratatinés, qu'il finit par découvrir dans une allée où plus ratatinés encore que de coutume ils se cachaient, avec l'idée peut-être assez fondée qu'il pourrait leur en cuire de se laisser voir.

— Qu'est-ce que vous voulez que deux pauvres infirmes comme nous fassent contre une pareille foule ? gémit Stubberd en réponse aux reproches de Mr Grower. Ce serait les encourager au meurtre sur nos personnes, ce qui assurerait la mort des coupables, et pour rien au monde nous ne voudrions être cause de la mort d'un de nos concitoyens, ah non !

— Faites-vous prêter main-forte, alors ! Tenez, je vais avec vous. Nous allons voir ce que peuvent faire quelques fermes paroles. Allons, vite ! Avez-vous vos bâtons ?

— Nous ne voulions pas qu'on nous reconnaisse pour des agents de l'autorité ; nous n'étions pas en force, monsieur ; alors nous avons fourré notre bâton officiel dans une gouttière.

— Retirez-les, et venez avec moi, au nom du Ciel ! Ah, voilà Mr Blowbody ; nous avons de la

chance !

Mr Blowbody était le troisième des magistrats de la ville.

— Eh bien, qu'est-ce que c'est que ce tintamarre ? demanda Blowbody. Vous avez les noms, au moins ?

— Non, répondit Grower ; puis, s'adressant à l'un des agents : vous allez faire le tour par la vieille avenue et remonter la rue avec Mr Blowbody, pendant que je passerai tout droit avec Stubberd. Comme cela, nous les pincerons entre nous. Pas d'attaques ni d'interruptions, n'est-ce pas ; vous vous contenterez de prendre les noms.

Ils partirent chacun de leur côté. Mais en s'avancant dans la rue du Blé, d'où était sorti le tumulte, Mr Grower et Stubberd furent surpris de n'y voir nulle trace de cortège. Ils dépassèrent la maison de Farfrae et regardèrent jusqu'au bout de la rue. Les flammes des réverbères dansaient, les arbres de la promenade bruissaient au vent, quelques badauds flânaient, les mains dans les poches. Il ne se passait rien d'anormal.

— Avez-vous vu une bande de gens qui faisaient du vacarme ? demanda Grower en prenant sa voix de magistrat à l'un des oisifs, individu en veste de futaine, qui fumait une courte pipe et portait des bandes autour des genoux.

— Je vous demande pardon, monsieur ? fit d'un ton confit l'homme en question, qui n'était autre que Charles, l'hôte du Doigt-de-Pierre.

Mr Grower répéta sa question.

Charles secoua la tête, avec l'innocence de l'enfant qui vient de naître.

— Non, nous n'avons rien vu, n'est-ce pas, Joe ? Et tu étais pourtant ici avant moi.

Joe se montra aussi affirmatif dans sa réponse.

— Hum !... c'est curieux ! grommelait Mr Grower. Ah, voilà un brave homme que je connais de vue. Avez-vous vu, demanda-t-il à Jopp, qui s'approchait, avez-vous vu une bande d'individus qui faisaient un bruit du diable ?... C'était une *skimmity-ride* ou quelque chose comme cela.

— Oh non, rien du tout, monsieur, répondit Jopp, comme si une telle idée l'avait stupéfié. Mais je ne me suis guère éloigné ce soir, et peut-être...

— Non, c'était ici, ici même, affirma le magistrat.

— Ah, maintenant que j'y pense, j'ai remarqué que les arbres de l'avenue font ce soir un bruit tout particulier et très poétique, un murmure bien plus fort que de coutume ; c'est peut-être cela que vous avez entendu ? hasarda Jopp en disposant adroitement dans la poche de son pardessus une main qui soutenait une paire de pincettes et une corne de vache, dissimulées sous son gilet.

— Non, non, non ! Est-ce que vous me prenez pour un imbécile ? Venez par ici, sergent ; ils ont dû passer par la rue de derrière.

Mais ni devant ni derrière il ne put trouver trace des perturbateurs et Blowbody, qui arrivait avec le second agent, n'avait trouvé personne non plus. Effigies, âne, lanternes, musiciens, tout avait disparu, comme l'équipage du *Comus*.

— Allons, fit Mr Grower, il ne nous reste plus qu'une chose à faire. Cherchez une demi-douzaine d'auxiliaires, et allez-vous-en dans la rue du Fumier et au Doigt-de-Pierre. Je serais bien étonné que vous n'y trouviez pas une piste.

Les malheureux exécuteurs de la loi réunirent aussi vite qu'ils le purent quelques aides bénévoles, et la petite troupe gagna le trop fameux quartier. Ce n'était pas une affaire facile que de suivre, la nuit, la rue du Fumier ; il n'y avait ni lampes ni lumières d'aucune sorte pour guider les pas, en dehors de la vague lueur filtrée çà et là par un rideau de fenêtre, ou passée par l'entrebâillement d'une porte qu'une cheminée fumeuse empêchait de clore. Les représentants de

la loi firent pourtant dans l'auberge une entrée solennelle, après avoir frappé longuement et avec une vigueur appropriée à leur importance, à la porte de devant, verrouillée jusque-là.

Dans la vaste pièce, sur des bancs que des cordes attachaient toujours au plafond, pour assurer leur stabilité, le groupe des habitués fumait et buvait, avec le calme d'un peuple de statues. L'aubergiste jeta sur les envahisseurs un regard aimable, et avec l'accent de la plus parfaite candeur :

— Bonsoir, messieurs, fit-elle. Il y a de la place pour tout le monde. J'espère qu'il n'y a rien de cassé.

Les agents jetaient sur la pièce un regard circulaire.

— Sûrement, fit Stubberd à l'un des buveurs, c'est vous que je viens de voir dans la rue du Blé ? Mr Grower vous a parlé ?

L'homme (c'était Charles) secoua distraitement la tête.

— Voilà une heure que je suis ici, n'est-ce pas, Nance ? demanda-t-il à la femme qui, près de lui, buvait son ale d'un air méditatif.

— Ma foi, oui. Je suis venue boire ma demi-pinte du soir, et vous étiez là quand je suis arrivée, vous et les autres.

Le second agent qui regardait la haute pendule saisit par réflexion dans le verre du cadran un geste furtif de l'hôtesse. Il se retourna vivement et lui vit fermer la porte du four.

— Il y a quelque chose de curieux dans ce four, madame ? demanda-t-il en s'avançant pour l'ouvrir. Il en tira un tambourin.

— Oh ! fit la femme en manière d'explication, nous gardons cet instrument-là pour quand nous voulons danser entre nous. L'humidité l'abîme, alors je le mets là pour le garder au sec.

L'agent fit un signe de tête sagace, mais au fond il ne comprenait goutte. Il n'y avait rien à tirer de cette muette et inoffensive assemblée. Au bout d'un instant les investigateurs quittèrent la pièce et, rejoignant ceux de leurs auxiliaires qu'ils avaient laissés à la porte, s'en allèrent chercher plus loin.

Bien avant cette heure, Henchard, las de sa rêverie sur le pont, avait repris le chemin de la ville. Au bas de la rue, il aperçut tout à coup un cortège qui débouchait d'une avenue, juste devant lui. Le bruit des trompes, la vue des lanternes et de la foule le firent tressaillir ; il vit les deux mannequins sur le dos de l'âne et comprit tout.

Le cortège traversa l'avenue, enfila une autre rue et disparut. Perdu dans une méditation sévère, Henchard fit quelques pas vers la ville, mais il finit par regagner son domicile par le sentier du bord de la rivière. Il ne se sentit pourtant pas en état de rester chez lui et alla chercher Elizabeth à son logis ; on lui dit que sa belle-fille était partie chez Mrs Farfrae. Obéissant à un charme magique ou mû peut-être par quelque appréhension secrète, il prit la même direction avec l'espoir de rencontrer la jeune fille, puisque les fauteurs de scandale avaient disparu. Déçu dans son attente, il tira tout doucement la sonnette de Farfrae, et apprit en détail tout ce qui venait de se passer ; on lui dit que, sur l'ordre impératif du docteur, on était allé à la rencontre de Farfrae sur la route de Budmouth, pour le ramener à la maison.

— Mais c'est vers Mellstock et vers Weatherbury qu'il est parti et non pas vers Budmouth ! s'écria Henchard, avec une indicible peine.

Mais Henchard, hélas pour lui, était perdu de réputation. On ne voulut pas ajouter foi à des paroles que l'on tenait pour propos oiseux d'ivrogne. La vie de Lucetta semblait, à ce moment, dépendre du prompt retour de son mari, car elle souffrait cruellement à la pensée qu'il pût jamais connaître le véritable état de ses relations passées avec Henchard. On n'envoya pourtant aucun messenger dans la direction de Weatherbury, et Henchard, plein d'amère anxiété et de contrition, résolut d'aller lui-même à la recherche de Farfrae.

Il courut vivement jusqu'au bas de la ville, prit, à travers la lande de Durnover, la route de l'Est, grimpa la colline dans la demi-obscurité de cette nuit de printemps, et suivit son chemin jusqu'à une seconde, puis à une troisième colline, située à quelque trois milles de distance. Au fond de Yalbury, vallon encaissé entre deux collines, il s'arrêta pour prêter l'oreille. Il n'entendit d'abord que les battements de son cœur et les gémissements du vent dans les sapins et les mélèzes du bois de Yalbury, qui s'étendait de part et d'autre de la route ; mais bientôt il perçut le bruit de roues légères, qui heurtaient leurs jantes contre des empierrements nouveaux, et distingua dans le lointain la lueur des lanternes. Il sut tout de suite que c'était le cabriolet de Farfrae sur la côte ; il y avait pour lui quelque chose d'inexprimablement familier dans ce bruit, car le véhicule lui avait appartenu, avant que l'Écossais ne l'eût acheté à la vente de ses biens. Henchard revint sur ses pas, suivi par le cabriolet qui avait modéré son allure dans la montée.

Henchard était arrivé à l'endroit d'où partait la route de Mellstock. En gagnant ce village et en s'éloignant de Casterbridge, comme il en avait l'intention, Farfrae allait sans doute retarder son retour de deux heures. Henchard vit qu'il n'avait pas changé d'idée, car les lumières de la voiture tournèrent le coin de la route du Coucou, dont on vient de parler. La lanterne éclaira un instant le visage de Henchard, et l'Écossais reconnut son adversaire de l'après-midi.

— Farfrae... Mr Farfrae, cria d'une voix haletante Henchard en levant la main.

Farfrae laissa son cheval s'engager de quelques pas sur la petite route, avant de l'arrêter. Tirant alors les rênes, il lança par-dessus son épaule, le « oui » que l'on dit à un ennemi déclaré.

— Rentrez à Casterbridge tout de suite, fit Henchard. Il y a quelque chose de grave chez vous,

qui réclame votre retour. J'ai fait toute la route au galop, pour vous prévenir.

Farfrae restait silencieux et, devant ce silence, Henchard sentit son cœur sombrer dans sa poitrine. Comment n'avait-il pas prévu une méfiance trop légitime ? Lui qui provoquait, quatre heures auparavant, Farfrae à un combat mortel, se dressait maintenant en pleine nuit et dans un endroit désert devant son adversaire ; il l'invitait à abandonner une route où l'on pouvait facilement parer une attaque, pour prendre un chemin particulier, où lui, Henchard, aurait très bien pu poster des camarades. L'ancien marchand suivait ces réflexions au passage dans l'esprit de Farfrae.

— Il faut que j'aille à Mellstock, répondit froidement l'Écossais en rendant les rênes à son cheval.

— Écoutez, supplia Henchard, la chose est plus sérieuse que votre affaire de Mellstock ! Il s'agit de... votre femme. Elle est malade ; je vous raconterai tout en route.

L'agitation même et l'insistance de Henchard renforcèrent les soupçons de Farfrae. Il crut à une ruse destinée à l'attirer dans le bois ; Henchard voulait achever ce que son habileté ou un défaut de courage l'avait empêché de faire quelques heures plus tôt. Donald fouetta son cheval.

— Je sais ce que vous pensez, suppliait Henchard en courant derrière la voiture.

Il était accablé de désespoir en songeant à l'idée de hideuse bassesse que son ancien ami pouvait se faire de lui.

— Je ne suis pas ce que vous croyez, criait-il d'une voix rauque. Écoutez, Farfrae ; c'est seulement pour vous et pour votre femme que je suis accouru. Elle est en danger ; je n'en sais pas plus, et l'on vous prie de rentrer. Un de vos hommes vous cherche sur la mauvaise route. Oh, Farfrae, ne vous y trompez pas ; je suis un misérable, mais mon cœur vous est encore fidèle !

Farfrae se méfiait. Il savait que sa femme attendait un enfant, mais il l'avait laissée en parfaite santé peu de temps auparavant, et il était plus facile de croire à la trahison de l'ex-maire qu'à son histoire. Il avait, en un temps, entendu sortir de la bouche de Henchard des paroles d'amère ironie ; sans doute s'agissait-il encore de telles paroles. Il activa le pas de son cheval et se trouva bientôt sur le plateau qui sépare Mellstock de Casterbridge. Le bruit des pas précipités de Henchard sur la route ne faisait que donner plus de poids à ses appréhensions.

Henchard vit s'estomper sur le ciel le cabriolet et son conducteur ; sa tentative pour le bien de Farfrae avait été vaine. Pour ce pécheur repentant, le Ciel n'avait plus de joies en réserve. Il se maudissait, comme un Job moins scrupuleux, ou comme l'homme violent qui a perdu le respect de lui-même, ce dernier soutien moral dans la pauvreté. Il en était arrivé là après un temps de nuit intérieure dont l'obscurité des sous-bois voisins donnait une image assez exacte. Il reprit bientôt la route qui l'avait amené ; il ne fallait pas, en tout cas, que sa présence sur le chemin pût retarder Farfrae à l'heure de son retour.

En arrivant à Casterbridge, Henchard retourna s'informer à la maison de l'Écossais. Dès que la porte s'ouvrit, il vit des visages inquiets tournés vers lui, de l'escalier, du vestibule et du palier, et entendit des voix désappointées dire :

— Oh ! ce n'est pas lui !

Le valet ayant reconnu son erreur était rentré depuis longtemps, et tous les espoirs s'étaient concentrés sur Henchard.

— Alors, vous ne l'avez pas trouvé ? demanda le docteur.

— Si... mais je ne puis pas vous expliquer ! répondit Henchard en s'affalant sur une chaise du vestibule. Il ne peut pas être ici avant deux heures.

— Hum ! grommela le médecin en remontant dans la chambre.

— Comment va-t-elle ? demanda Henchard à Elizabeth, qu'il avait vue parmi les autres

femmes.

— Elle est en grand danger, père. Le désir de voir son mari l'agite terriblement. Pauvre femme ! Je crains qu'on ne l'ait tuée !

Henchard regarda un instant la tendre jeune fille, comme si quelque trait nouveau l'avait frappé en elle, puis, sans rien ajouter, il sortit de la maison pour regagner sa chambre solitaire. Tel était le sort des rivalités humaines, se disait-il ; la Mort prenait l'huître, en laissant les coquilles à Farfrae et à lui-même. Quant à Elizabeth-Jane, elle devenait, dans la nuit de son âme, un point lumineux. La douceur de son visage lui avait été au cœur, quand elle lui avait répondu du haut de l'escalier. Il y avait de la tendresse sur ce visage-là, et ce dont Henchard avait le plus soif maintenant, c'était de la tendresse d'un être pur et bon. Elle n'était pas sa fille, mais, pour la première fois, il sentit confusément qu'il pourrait l'aimer comme sa propre fille, si elle voulait continuer à l'aimer aussi.

En entendant Henchard ouvrir la porte de la chaumière, Jopp, qui allait se coucher, lui demanda :

— C'est une grave affaire que cette maladie de Mrs Farfrae ?

— Oui, répondit sèchement Henchard, sans soupçonner la part prise par Jopp à la farce tragique de la nuit, et en levant juste assez les yeux pour lui voir le visage ravagé d'inquiétude.

— Il est venu quelqu'un pour vous voir, reprit Jopp au moment où Henchard s'enfermait dans sa chambre. Une espèce de voyageur ; un capitaine au long cours, je crois.

— Ah ? Qui cela pouvait-il être ?

— Il avait l'air à son aise. C'est un homme à cheveux gris, avec un visage large. Il ne m'a pas dit son nom, et n'a laissé aucun message pour vous.

— Eh bien, je ne m'occupe pas de lui, fit Henchard en fermant sa porte.

Selon la prévision de Henchard, la visite à Mellstock retarda presque de deux heures le retour de Farfrae. La présence et l'autorité du jeune homme étaient nécessaires, entre autres raisons urgentes, pour envoyer chercher à Budmouth un second médecin. Quand l'Écossais rentra, il faillit devenir fou en songeant à sa méprise sur les intentions de Henchard.

Malgré l'heure tardive, on envoya un messenger à Budmouth, et le second docteur arriva au petit jour. L'arrivée de son mari avait bien apaisé Lucetta, dont il ne quittait guère le chevet ; quand elle avait voulu, en le voyant entrer, balbutier le secret qui l'étouffait, Farfrae l'avait arrêtée, en craignant que l'excitation des paroles ne lui fût fatale, et en lui affirmant qu'elle avait bien le temps de tout lui raconter.

Il ne savait rien encore de la *skimmity-ride*. Le bruit de l'accident et de l'état grave de Mrs Farfrae avait vite fait le tour de la ville ; les auteurs du triste exploit, devinant trop facilement la cause de cette maladie subite, avaient prudemment laissé planer un silence de mort sur les détails de leur orgie et, dans l'entourage de Lucetta, nul n'aurait voulu ajouter à la détresse de son mari par une allusion au scandale.

Ce que Lucetta finit par dire à Donald, dans le silence de cette triste nuit, de son aventure passée avec Henchard, et jusqu'où elle poussa les aveux, nous ne saurions le dire. Elle confessa certainement le fait même de son intimité particulière avec le marchand de grains, comme les paroles de Farfrae en firent foi plus tard. Mais les détails de son attitude ultérieure, ses mobiles pour venir à Casterbridge et se rapprocher de Henchard, les raisons plausibles qui l'avaient poussée à renoncer à l'ancien maire le jour où elle avait trouvé des motifs légitimes de le craindre (bien qu'en fait sa passion inconsidérée et subite pour un rival fût la meilleure cause de cet abandon), la façon dont elle avait su traiter avec sa conscience pour épouser ce second homme, quand elle se trouvait, en une certaine mesure, liée au premier – ce qu'elle révéla de tous

ces secrets de son cœur, Farfrae seul aurait pu le dire.

Presque aussi souvent que le veilleur qui appelait les heures et annonçait le temps à Casterbridge, une ombre arpenta cette nuit-là la rue du Blé. C'était l'ombre de Henchard, pour qui toute tentative de repos s'était montrée illusoire ; il avait bientôt renoncé à poursuivre le sommeil pour errer à droite et à gauche, et s'enquérir, de temps en temps, de l'état de la malade. C'est à Farfrae autant qu'à Lucetta qu'il songeait, en frappant à la porte, et à Elizabeth-Jane plus encore qu'aux deux autres. Dépouillée peu à peu de tout autre intérêt, sa vie semblait se concentrer sur la personne de cette belle-fille, dont naguère encore il ne pouvait tolérer la présence. C'était une consolation pour lui de l'apercevoir, chaque fois qu'il allait demander des nouvelles de Lucetta.

C'est vers quatre heures du matin, sous la lumière grisâtre de l'aube, qu'il s'approcha pour la dernière fois de la maison. Dans le ciel blanchissant, l'étoile du matin pâlisait au-dessus de la lande de Durnover ; les moineaux descendaient dans la rue et les poules commençaient à caqueter dans les basses-cours. À quelques pas de la demeure de Farfrae, Henchard vit la porte s'ouvrir doucement, et une servante leva la main vers le marteau, pour détacher le morceau de drap dont on l'avait garni. Henchard traversa la rue où les moineaux ne voulurent point quitter leur festin, tant ils craignaient peu une agression humaine, à cette heure matinale.

— Pourquoi retirez-vous cela ? s'enquit Henchard.

La servante, surprise de cette voix, se retourna et resta un instant sans répondre. Puis, reconnaissant Henchard, elle dit :

— On peut bien frapper aussi fort qu'on voudra ; elle n'entendra plus jamais !

Henchard rentra chez lui. Le jour était levé maintenant ; il alluma son feu et resta distraitement assis au coin de la cheminée. Il n'y était pas depuis longtemps, lorsqu'un pas léger s'approcha de la maison, dont il longea le couloir ; puis on frappa doucement à la porte. Le visage de Henchard s'éclaira, car il avait reconnu le pas d'Elizabeth ; elle entra dans la chambre, le visage pâle et triste.

— Vous savez ? demanda-t-elle. Mrs Farfrae ! Elle est morte... oui, il y a une heure, environ.

— Je le sais ; j'en reviens, répondit Henchard. Tu es bien bonne, Elizabeth, d'être venue me prévenir ! Tu dois être si lasse, après ta nuit de veille. Tu peux aller te reposer dans l'autre chambre ; je t'appellerai, quand le déjeuner sera prêt.

Pour faire plaisir à son beau-père, et pour sa propre satisfaction aussi – car cette douceur inaccoutumée éveillait une surprise émue dans le cœur de la jeune fille – elle obéit et alla s'allonger sur une espèce de divan que Henchard avait aménagé, à l'aide d'un banc, dans la pièce adjacente. Elle entendait son beau-père s'occuper des préparatifs du déjeuner, mais son esprit s'attachait surtout au souvenir de Lucetta, dont la mort, dans une telle plénitude de vie et devant de si joyeux espoirs de maternité, revêtait un aspect de brutalité redoutable. Elle finit par s'endormir.

Cependant, Henchard avait préparé le déjeuner dans la pièce voisine, mais, voyant qu'Elizabeth dormait, il ne voulut pas l'éveiller ; il attendit en regardant le feu et en tenant l'eau du thé bouillante avec une sollicitude féminine, comme si c'eût été pour lui un honneur que d'avoir la jeune fille dans la maison. Ses sentiments à l'égard d'Elizabeth venaient de se transformer, et il commençait à caresser le rêve d'un avenir éclairé par une présence filiale, où il trouvait maintenant la seule promesse de bonheur possible.

Il fut dérangé par un nouveau coup frappé à la porte et se leva pour ouvrir en déplorant l'inopportunité de cette visite. Un homme vigoureux se tenait sur le seuil ; il laissait paraître, dans son attitude et dans ses traits, cet air étranger et lointain que des habitués d'une vie cosmopolite auraient traité d'aspect colonial. C'était l'homme qui avait, un soir, demandé son chemin au Doigt-de-Pierre. Henchard salua d'un signe de tête et regarda l'étranger d'un air interrogateur.

— Bonjour, bonjour, fit l'autre, avec une exubérance cordiale. C'est bien à Mr Henchard que je m'adresse ?

— Je m'appelle Henchard, en effet.

— Alors, je vous ai trouvé chez vous, et tout va bien. C'est le matin qu'il faut faire ses affaires, me disais-je. Puis-je causer un instant avec vous ?

— Certainement, répondit Henchard en montrant le chemin.

— Vous vous souvenez peut-être de moi ? fit l'étranger en prenant un siège.

Henchard lui lança un coup d'œil distrait et secoua la tête.

— Non ?... C'est bien possible ! Je m'appelle Newson.

Le visage et les yeux de Henchard parurent se figer. L'autre ne s'aperçut de rien.

— Je me souviens bien de votre nom, fit enfin Henchard, les yeux sur le sol.

— Je n'en doute pas. Eh bien, moi, voilà quinze jours que je vous cherche. J'ai débarqué à Havenpool et suis passé par Casterbridge en me rendant à Falmouth. Là, on m'a dit que vous

habitez Casterbridge depuis nombre d'années. Je suis donc revenu, et la diligence m'a déposé ici il y a dix minutes. « Il habite près du moulin », m'a-t-on dit. Et me voilà ! C'est à propos de ce... marché, conclu il y a vingt ans, que je suis venu vous voir. Curieuse affaire !... J'étais plus jeune que maintenant, et peut-être le mieux que l'on puisse faire, pour cette histoire-là, serait de n'en rien dire !

— Curieuse affaire ! Le mot de curieux est faible ! Je ne puis pas convenir que je sois l'homme de cette soirée-là ! Je n'avais plus mes esprits, et sans ses esprits un homme n'est plus lui-même !

— Nous étions jeunes et insoucians, dans ce temps-là, fit Newson. Mais je suis venu pour arranger les choses, et non pour entamer une discussion. Pauvre Suzanne !... elle a connu de singulières épreuves !

— Bien singulières, en effet.

— C'était une brave femme au cœur chaud et simple. Mais elle n'avait ni malice ni vivacité d'esprit, et c'était dommage pour elle.

— C'est vrai.

— Comme vous devez sans doute le savoir, elle avait eu la naïveté de se croire liée par notre marché. Elle a toujours été innocente comme une sainte du Paradis, en ce qui concerne cette affaire-là.

— Je le sais, je le sais, répondit Henchard, sans lever les yeux. Je m'en suis aperçu tout de suite, et c'est cette pensée même qui me blesse au cœur. Si elle avait compris le véritable état des choses, elle ne m'aurait jamais quitté. Jamais ! Mais comment aurait-elle pu comprendre ? Quelles connaissances avait-elle ? Aucune. Elle savait écrire son nom, et rien de plus !

— Je ne me suis pas senti le courage de la détromper, une fois la chose faite, répondit l'ancien marin. J'ai pensé, et je crois qu'il n'y avait pas beaucoup de vanité à cela, j'ai pensé qu'elle serait plus heureuse avec moi. Elle a été assez heureuse, en effet, et pour rien au monde je n'aurais voulu la troubler jusqu'à son dernier jour. Votre enfant mourut, mais elle avait une autre fillette, et tout se passa bien. L'heure vint pourtant, un jour – l'heure vient toujours, vous savez ! C'était après notre retour d'Amérique ; un ami à qui elle avait raconté son histoire lui affirma que mes droits sur elle étaient illusoires, et se moqua de sa foi dans la légitimité de notre union. Depuis ce jour-là, c'en fut fini de son bonheur auprès de moi. Elle dépérissait, languissait, soupirait de tristesse. Elle finit par me dire qu'elle devait me quitter ; seulement, il y avait la question de l'enfant. C'est alors que l'on me donna un conseil que je suivis, jugeant ne pouvoir mieux faire. Je m'embarquai en laissant Suzanne à Falmouth. En arrivant de l'autre côté de l'Atlantique, mon bateau fut pris dans une tempête et je fus censé avoir été emporté par une lame, avec plusieurs de mes camarades. Je descendis à Terre-Neuve en me demandant ce que j'allais faire. « Puisque je suis venu ici, me dis-je, je vais y rester ! Ce sera une charité pour elle, maintenant qu'elle est prévenue contre moi, de lui laisser croire à ma fin, car, tant qu'elle nous saura tous les deux en vie, elle sera malheureuse ! Si elle me croit mort, au contraire, elle retournera vers lui, et l'enfant aura un foyer. » Je n'étais jamais revenu au pays avant le mois dernier. En débarquant à Falmouth, j'ai su que Suzanne était venue vous retrouver, comme je m'y attendais, et avait emmené sa fille. On m'a dit aussi que la pauvre femme était morte. Mais mon Elizabeth-Jane ?... Où est-elle ?

— Morte aussi, répondit Henchard, d'un air sombre. On aurait dû vous le dire.

Le marin bondit et fit nerveusement quelques pas dans la pièce.

— Morte ! fit-il à voix basse. Alors, à quoi bon mon argent ?

Henchard hocha la tête sans répondre, comme pour dire que la question intéressait plutôt

Newson que lui.

— Où est-elle enterrée ? demanda le voyageur.

— Près de sa mère, répondit Henchard, avec un accent morne.

— Quand est-elle morte ?

— Il y a un peu plus d'un an.

Le marin restait debout, et Henchard gardait les yeux sur le plancher. Newson finit par soupirer :

— J'ai fait un voyage inutile ! Je n'ai plus qu'à repartir comme je suis venu. C'est bien fait pour moi ! Je ne vais pas vous déranger plus longtemps.

Henchard entendit les pas de Newson sur le sol sablé ; le marin leva machinalement le loquet, ouvrit et ferma doucement la porte, comme un homme déçu et découragé, mais Henchard ne tourna pas la tête. L'ombre de Newson passa devant la fenêtre ; il était parti !

Alors, sans presque croire au témoignage de ses sens, Henchard se leva, stupéfait de ce qu'il venait de faire. Il avait obéi à une brusque impulsion. Sa tendresse toute fraîche pour Elizabeth, le nouvel espoir, né dans sa solitude, de trouver en elle une fille dont il pût être aussi fier que de la fille véritable qu'elle croyait encore être, avaient été stimulés par l'arrivée inattendue de Newson, et transformés en un égoïste et exclusif désir de possession ; la brusque perspective de perdre la jeune fille avait arraché à Henchard des mensonges enfantins, au mépris de toutes les conséquences possibles. Il attendait une série de questions, qui allaient, en cinq minutes, dévoiler sa duplicité, mais le marin n'en avait pas posé une seule. Au moins allait-il sûrement revenir ; son départ ne pouvait être que momentané ; il allait causer avec les gens de la ville et apprendre d'eux la vérité ; il reviendrait pour maudire Henchard et s'en aller avec son trésor.

Saisissant son chapeau, Henchard partit dans la direction suivie par Newson. Le dos du marin était encore visible sur la route. Henchard le vit bientôt s'arrêter aux Armes royales, où la diligence, arrivée le matin, attendait le passage d'une autre voiture. Le véhicule qui avait amené Newson allait repartir ; le marin monta sur le siège et tendit son bagage ; quelques minutes après, la voiture disparaissait avec lui.

Il n'avait même pas tourné la tête ! C'était un acte de simple foi dans la parole de Henchard, de foi si simple qu'elle en devenait sublime. Le jeune marin qui, sous l'impulsion du moment et pour un seul regard jeté sur un visage, avait emmené Suzanne Henchard, plus de vingt ans auparavant, survivait et agissait encore de la même façon, sous les traits du voyageur grisonnant qui avait accordé aux affirmations de Henchard une confiance si parfaite que l'autre en restait accablé de honte.

Cet impudent et brusque mensonge allait-il au moins lui valoir la possession d'Elizabeth ? « Pas pour longtemps, peut-être », se disait-il. Newson allait causer avec ses compagnons de voyage, dont certains pouvaient habiter Casterbridge et la supercherie serait découverte.

Tout prêt à cette éventualité, Henchard se tenait sur la défensive, et au lieu de chercher la meilleure façon de réparer ses torts, en informant franchement de la vérité le père d'Elizabeth, il ne songeait qu'à se fortifier dans la situation que le hasard lui avait fait conquérir. Et la fragilité même des liens qui l'attachaient à la jeune fille, et qu'un hasard pouvait rompre, rendait plus jalouse et plus forte son affection pour elle.

Il regardait au loin, sur la route, s'attendant à voir revenir à pied Newson qui, instruit et indigné, viendrait réclamer son enfant. Mais nul piéton n'apparaissait. Sans doute le marin n'avait-il parlé à personne et avait-il enterré sa peine dans son cœur.

Sa peine ! que pouvait-elle être, après tout, près de celle que la perte d'Elizabeth eût fait éprouver à Henchard ? Calmée par les années, la tendresse de Newson ne pouvait égaler celle

d'un homme qui avait sans cesse vécu près de sa fille. Tels étaient les arguments spécieux que forgeait l'âme jalouse de Henchard, pour excuser la séparation d'un père et de son enfant.

Il rentra chez lui, à demi préparé à ne plus trouver Elizabeth. Mais si, elle était là ; elle sortait de la seconde pièce, les yeux encore gros de sommeil et les traits reposés.

— Oh père, s'excusa-t-elle, avec un sourire, à peine m'étais-je allongée que je me suis mise à dormir malgré moi. Je m'étonne de n'avoir pas rêvé de cette pauvre Mrs Farfrae, après avoir tant pensé à elle ! Il est bien étrange que nous rêvions si rarement des événements récents, quelque frappants qu'ils soient !

— Je suis heureux que tu aies pu dormir, fit Henchard en prenant avec un geste de tendre autorité la main de la jeune fille, qui en ressentit une douce surprise.

Ils s'assirent pour déjeuner, et les pensées d'Elizabeth revinrent à Lucetta. Sa mélancolie prêtait un charme nouveau à un visage dont la beauté avait toujours été faite de gravité rêveuse.

— Père, fit-elle en s'avisant du repas disposé sur la table, vous êtes trop bon d'avoir préparé de vos propres mains ce joli déjeuner, pendant que je dormais comme une paresseuse.

— Je le fais tous les jours ! Tu m'as quitté ; tout le monde m'a quitté ! Comment ferais-je pour vivre, si je ne me servais pas moi-même ?

— Vous vous trouvez bien seul, n'est-ce pas ?

— Oui, mon enfant, seul à un point que tu ne peux concevoir ! C'est ma faute ! Tu es la seule qui sois venue près de moi depuis des semaines ! Et tu ne reviendras plus !

— Pourquoi dire cela ? Je reviendrai certainement, si cela vous fait plaisir de me voir.

Henchard fit montre d'une certaine indécision. Malgré son fervent et tout récent espoir de voir Elizabeth vivre dans sa maison comme une fille, il ne voulait pas encore l'en prier. Newson pouvait revenir d'un moment à l'autre, et il préférerait ne pas se trouver près de la jeune fille quand elle apprendrait le mensonge dont il s'était rendu coupable.

Après le déjeuner, Elizabeth s'attarda jusqu'à l'heure où Henchard partait pour son travail quotidien. Elle se leva alors et monta la rue dans le soleil du matin en promettant de revenir bientôt.

« En ce moment il y a autant de chaleur pour moi dans son cœur que dans le mien pour elle ; il me suffirait de l'en prier pour qu'elle vienne habiter près de moi, dans cette misérable bicoque ; et dire qu'avant le soir *il* sera probablement revenu, et qu'elle me méprisera ! »

Cette pensée, ruminée sans cesse par Henchard, l'obséda toute la journée. Son humeur n'était plus celle du misérable révolté, ironique et insouciant, mais la tristesse de plomb de l'homme qui a perdu tout ce qui peut rendre la vie intéressante ou même tolérable. Il ne lui resterait plus un être dont se montrer fier, plus personne pour l'encourager, car Elizabeth-Jane ne serait bientôt plus qu'une étrangère, ou pis encore. Suzanne, Farfrae, Lucetta, Elizabeth, faute ou malheur, tous l'avaient quitté tour à tour.

Pour les remplacer, il n'avait nul intérêt, nulle fantaisie, nul désir. S'il avait pu appeler la musique à son aide, son existence, même alors, serait devenue supportable, car la musique exerçait sur lui une action prodigieuse. Une simple note d'orgue ou de trompette suffisait à l'émouvoir, et les nobles harmonies le transportaient. Mais la Destinée n'avait pas voulu lui permettre de s'adresser à cet esprit divin, en son heure de détresse.

Tout n'était que nuit devant ses pas ; il n'y avait rien à voir venir, rien à attendre. Et pourtant, l'ordre normal de la vie lui assurait une trentaine, une quarantaine d'années encore à traîner sur cette terre une existence ridicule, ou au mieux pitoyable.

Une telle pensée était intolérable.

À l'est de Casterbridge s'étendent des landes et des prés qu'arrosent maints ruisseaux. Le

passant qui se tiendrait immobile dans cette partie de la campagne, par une nuit paisible, entendrait de singulières symphonies jouées par l'invisible orchestre des eaux. Chaque ruisseau tient sa partie, d'un bout à l'autre de la lande. L'eau chante un récitatif, en coulant par le trou d'un barrage pourri, trille joyeusement contre le bâtardeau de pierres dressé dans le courant d'un modeste affluent, fait un bruit métallique de cymbales sous une arche de pont et siffle en pénétrant dans le trou de Durnover. L'endroit où s'enflaient le plus les voix de l'orchestre était le point appelé les Dix-Vannes, d'où s'échappait, au temps des hautes eaux de printemps, une véritable fugue de sons.

La rivière était toujours si profonde et impétueuse en ce lieu que l'on avait disposé des vannes, manœuvrées par une crémaillère à manivelle. Un sentier, venu de la grand-route, menait à ces vannes et se continuait, au-dessus du barrage, par une étroite passerelle en planches jetée sur la rivière. La nuit tombée, on ne rencontrait jamais personne de ce côté, car le sentier ne menait à nul endroit particulier, et le passage était dangereux.

Ce soir-là, Henchard quitta pourtant la ville par la route de l'Est, et se dirigea vers le second pont, le pont de pierre. De là, il suivit le sentier solitaire de la berge, jusqu'au point où se profilait sur la vague lueur laissée sur l'eau par les derniers reflets du couchant la forme sombre des Dix-Vannes. Un instant plus tard, il se dressait près du barrage où l'eau était la plus profonde. Il regarda autour de lui ; personne n'était en vue. Il ôta son paletot et son chapeau et se tint sur la berge, les deux mains nouées devant lui.

Ses yeux attachés sur le courant finirent par distinguer un objet qui flottait dans le trou rond formé par les siècles, le creux dont il voulait faire son lit de mort. La chose, d'abord indistincte dans l'ombre de la berge, sortit bientôt de cette ombre, et prit une forme, la forme d'un corps humain, droit et raide, à la surface de l'eau.

Prise dans le tourbillon du courant central, la forme fut soulevée et vint passer sous les yeux de Henchard ; il vit alors, avec un sentiment d'horreur, que c'était *lui-même*. Ce n'était pas un homme qui lui ressemblait, mais son double parfait, l'exacte copie de sa personne morte qui flottait au trou des Dix-Vannes.

Le sentiment du surnaturel gardait beaucoup de force dans le cœur du malheureux homme, et il se détourna, comme il aurait pu le faire en face d'un miracle terrifiant. Il se couvrit les yeux et baissa la tête. Puis, sans regarder l'eau, il reprit son chapeau et sa veste et s'éloigna lentement.

Il se trouva bientôt devant la porte de sa demeure, et fut surpris d'y voir Elizabeth-Jane. Elle s'avança vers lui en lui parlant, et en l'appelant « père », comme d'habitude. Newson n'était donc pas encore revenu.

— Je vous ai vu bien triste ce matin, expliqua la jeune fille, et je suis revenue vous voir. Non pas que je ne sois triste moi-même. Mais choses et gens paraissent se liguer pour vous accabler et je sais que vous devez souffrir.

Comme elle comprenait les choses ! Et pourtant elle n'avait pas deviné tout encore.

— Crois-tu qu'il y ait des miracles de nos jours, Elizabeth-Jane ? demanda Henchard. Je ne suis pas un savant, et je ne sais pas autant de choses que je le voudrais. Toute ma vie, j'ai essayé de lire pour m'instruire, mais plus je m'efforce de connaître, et plus je m'aperçois de mon ignorance.

— Je ne crois pas beaucoup aux miracles actuels, répondit la jeune fille.

— Tu ne crois pas à une intervention surnaturelle, en présence d'une résolution désespérée, par exemple ? Peut-être ne s'agit-il pas d'une intervention directe ; mais si tu veux venir avec moi, je te montrerai ce que je veux dire.

Elizabeth se plia volontiers à ce désir, et Henchard la mena par la grand-route jusqu'au sentier

solitaire des Dix-Vannes. Il marchait d'un pas agité, comme si une ombre obsédante, invisible pour sa compagne, l'avait précédée en troublant sa vision. La jeune fille aurait aimé parler de Lucetta, mais elle craignait d'affliger son beau-père. Arrivé près des Vannes, il resta immobile, et pria Elizabeth d'aller regarder dans l'eau et de lui dire ce qu'elle y verrait.

Elle obéit, et revint bientôt.

— Je ne vois rien, dit-elle.

— Retourne et regarde mieux, insista Henchard.

Elle se pencha à nouveau sur la rive et finit, après une attente assez longue, par voir flotter un objet dont elle ne pouvait discerner la nature. On aurait dit d'un paquet de vieux vêtements.

— Est-ce qu'ils ressemblent aux miens ? demanda Henchard.

— Tiens... oui... c'est vrai !... Mon Dieu, je me demande si... Père, allons-nous-en !

— Va jeter un dernier coup d'œil et puis nous retournerons chez nous.

Elle s'éloigna, et il la vit pencher la tête presque au ras de l'eau. Elle bondit, et revint vivement vers lui.

— Eh bien ? interrogea Henchard, que dis-tu maintenant ?

— Allons-nous-en !

— Mais dis-moi... dis-moi... Qu'est-ce qui flotte là ?

— Le mannequin ! répondit-elle d'un ton agité ; on a dû le jeter à l'eau, là-haut, du côté des saules, pour s'en débarrasser, dans la crainte d'une découverte, et le courant l'a entraîné jusqu'aux Vannes.

— Ah, c'est vrai ; mon effigie ! Mais l'autre, où est-elle ? Pourquoi celle-là seule ?... Et pourquoi cette farce qui l'a tuée, me vaut-elle la vie, à moi ?

Elizabeth-Jane se répétait ces paroles : « me vaut la vie ! » le long du chemin qui les ramenait à la ville, et elle finit par en comprendre le sens.

— Oh père ! s'écria-t-elle, je ne veux plus vous laisser seul comme cela ! Voulez-vous me permettre de venir habiter près de vous et de prendre soin de vous, comme autrefois ? Que m'importe la pauvreté ? Dès ce matin, je vous aurais promis de venir, mais vous ne me l'avez pas demandé.

— Si je te permets de venir habiter près de moi ! s'écria amèrement Henchard. Ne te moque pas de moi, Elizabeth ! Ah, si tu voulais seulement venir !

— Eh bien, c'est entendu !

— Comment pourras-tu me pardonner mes rigueurs passées ? C'est impossible !

— J'ai tout oublié. Ne parlez plus de cela.

Elle le rassurait, et formait des projets pour leur vie commune. Ils finirent par se quitter, pour regagner leurs logis respectifs. Pour la première fois depuis bien des jours, Henchard se rasa, brossa ses cheveux, mit du linge propre, et prit de ce moment la mine d'un homme ressuscité.

La découverte d'un vacher établi, le lendemain, le bien-fondé de la supposition d'Elizabeth ; il trouva le mannequin près des Vannes, et celui de Lucetta un peu plus haut dans la rivière. On fit sur l'incident tout le silence possible, et les deux fantoches furent détruits en secret.

Malgré cette explication naturelle du mystère, Henchard persista à voir dans la présence du mannequin sur l'eau une intervention supérieure, et Elizabeth-Jane l'entendit déclarer :

— Il n'y a pas sur terre de réprouvé plus indigne que moi ! Et pourtant on dirait que je suis, moi aussi, dans la main de Quelqu'un !

Cette conviction de se trouver dans une main invisible s'effaçait pourtant dans le cœur de Henchard, à mesure que s'éloignait l'événement qui lui avait donné naissance. L'idée du retour de Newson l'obsédait ; il allait sûrement revenir.

Newson ne revenait point, cependant. On avait emporté Lucetta sur le chemin du cimetière et Casterbridge avait jeté sur elle un dernier regard, avant de se remettre au travail comme si elle n'avait jamais existé. Mais rien n'était venu ébranler dans l'esprit d'Elizabeth la conviction de la paternité de Henchard, dont elle partageait maintenant la demeure. Peut-être, après tout, Newson était-il parti pour toujours.

Le pauvre Farfrae avait fini par apprendre la cause, au moins relative, de la maladie et de la mort de sa femme, et son premier mouvement avait, tout naturellement, été de tirer vengeance, au nom de la loi, des auteurs du désastre. Il attendait seulement pour agir la fin de la cérémonie funèbre. Mais, le moment venu, il réfléchit. Pour affreux qu'eût été l'événement, il n'était manifestement ni prévu ni voulu par la bande qui avait organisé la triste mascarade. Seule l'idée trop tentante de faire rougir des gens haut placés – suprême et subtile satisfaction de ceux qu'écrasent leurs talons – avait poussé ces misérables à exécuter leur dessein. C'était au moins ce que jugeait Farfrae, qui ignorait les causes du ressentiment de Jopp. D'autres considérations le faisaient hésiter aussi. Sur son lit de mort, Lucetta lui avait tout avoué, et mieux valait, pour sa mémoire autant que pour Henchard et pour Farfrae lui-même, ne pas soulever de bruit autour de cette histoire. La plus sûre considération pour le renom de la morte et la plus sereine philosophie conseillaient à Farfrae de ne voir dans le drame qu'une déplorable fatalité.

Henchard et lui évitaient de se rencontrer. Domptant son orgueil au nom d'Elizabeth, le premier s'était résigné à accepter la petite graineterie, que certains membres du conseil avaient achetée, sur la proposition de Farfrae, pour lui donner l'occasion de refaire sa vie. S'il ne s'était agi que de lui-même, Henchard aurait certainement repoussé toute aide même indirectement offerte par l'homme qu'il avait si sauvagement assailli. Mais la tendresse de la jeune fille était devenue nécessaire à sa vie et, pour elle, l'orgueil de Henchard faisait figure d'humilité.

Ils s'étaient donc installés dans la petite boutique, et chaque jour Henchard prévenait les désirs de la jeune fille, avec une sollicitude où la crainte ardente et jalouse d'une rivalité prenait autant de part que l'amour paternel. Il n'y avait pourtant guère de raisons de croire que Newson pût jamais revenir à Casterbridge pour faire valoir ses droits sur sa fille. C'était un voyageur, un errant, presque un étranger ; il n'avait pas revu Elizabeth depuis des années ; il était naturel que son affection pour elle ne fût plus très vive ; d'autres soucis obscurciraient bientôt ses souvenirs et l'empêcheraient de reprendre sur le passé une enquête qui lui prouverait que la jeune fille était encore de ce monde. Pour apaiser sa conscience, Henchard se répétait que le mensonge qui lui avait conservé un cher trésor n'avait pas été délibérément proféré dans ce but, mais lui était monté aux lèvres comme le dernier défi d'une ironie insoucieuse des conséquences. Et il se disait qu'un Newson n'aurait pu aimer Elizabeth comme il l'aimait, ou lui consacrer sa vie jusqu'au dernier jour, comme lui, Henchard, était prêt à le faire joyeusement.

Ils vivaient donc dans la boutique, en face du cimetière, et il ne survint rien de saillant dans leur vie jusqu'à la fin de l'année. Ne sortant que rarement et jamais les jours de marché, ils n'apercevaient Farfrae que de loin en loin et presque toujours comme une silhouette fuyante au

bout d'une rue. L'Écossais se livrait pourtant à ses occupations ordinaires, souriait machinalement à ses confrères et discutait les marchés, comme recommence bientôt à le faire l'homme le plus cruellement frappé.

« À sa façon grise », le Temps avait appris à Farfrae à apprécier ce qu'il avait ou n'avait pas trouvé chez Lucetta. Il y a des hommes dont le cœur s'obstine, avec une indéfectible fidélité, à chérir une image ou une cause que le hasard a placée sur leur route et dont leur raison leur a montré depuis longtemps pourtant la banalité, voire la médiocrité ; de tels hommes manqueraient, d'ailleurs, au parti des honnêtes gens. Mais Farfrae n'était pas de ces hommes-là. Sa gaieté, son intelligence et sa vivacité d'esprit devaient fatalement l'arracher à la brume où son deuil l'avait plongé. Il avait vite compris que la mort de Lucetta lui avait valu un simple chagrin et évité de rudes misères. Après la révélation d'une aventure que les circonstances auraient tôt ou tard éclairée d'un jour cru, il était difficile d'espérer que leur existence commune pût comporter de véritable bonheur.

Mais toutes ces pensées n'empêchaient pas le souvenir de Lucetta de vivre dans son cœur, où ses faiblesses ne trouvaient qu'une critique indulgente et où ses souffrances apaisaient une colère que pouvaient parfois faire naître ses mensonges.

À la fin de l'année, la minuscule boutique, à peine grande comme un placard, où Henchard vendait grains et semences au détail, avait si bien élargi le champ de ses affaires, que le beau-père et sa fille pouvaient jouir avec sérénité de leur petit coin ensoleillé. Elizabeth-Jane montrait à cette époque le maintien digne d'une personne débordante d'activité intérieure. Deux ou trois fois par semaine, elle faisait de longues promenades dans la campagne, de préférence sur la route de Budmouth. Parfois dans la soirée, en la voyant assise près de lui, après une de ces promenades reconfortantes, Henchard s'avisait que la jeune fille montrait plus de politesse que de tendresse véritable ; il en souffrait et un amer regret de plus s'ajoutait à ceux qu'il avait déjà éprouvés, pour avoir, par son injuste rigueur, glacé, en un temps, l'amour qui s'offrait.

Elizabeth agissait uniquement à sa fantaisie, maintenant. Pour ses allées et venues, pour les achats et les ventes, sa parole faisait loi.

— Tu as un nouveau manchon, Elizabeth ? lui dit un jour Henchard, humblement.

— Oui, je viens de l'acheter.

Il regardait le manchon posé sur la table. La fourrure était d'un brun luisant et, malgré son incompétence en articles de toilette, Henchard jugea que celui-là devait être d'une qualité assez rare.

— Ne serait-il pas un peu cher, mon enfant ? hasarda-t-il.

— Un peu plus que je n'aurais voulu, en effet, répondit-elle posément, mais il n'est pas voyant.

— Oh non ! fit le lion enchaîné, dans la crainte de lui faire la moindre peine.

Un peu plus tard, quand le cours des jours eut amené un nouveau printemps, Henchard s'arrêta un instant en passant devant la chambre de la jeune fille. Il songeait au temps où sa dureté et son aversion avaient chassé Elizabeth de la grande et belle maison de la rue du Blé, et à l'heure où il avait déjà curieusement regardé sa chambre. La pièce actuelle était plus humble, mais Henchard fut frappé de la profusion de livres semés dans tous les coins. Leur nombre et leur qualité donnaient un air absurdement disproportionné aux pauvres meubles sur lesquels ils étaient posés. Certains, beaucoup même, étaient évidemment d'acquisition récente, et si Henchard encourageait la jeune fille à des achats raisonnables, il ne se doutait pas qu'elle pût satisfaire de façon aussi excessive une passion mal en rapport avec la modicité de leurs ressources. Pour la première fois, il se sentit un peu blessé de ce qu'il prenait pour de l'extravagance, et se promit de toucher un

mot du sujet à la jeune fille. Mais avant qu'il eût trouvé le courage de parler, un événement survint qui aiguilla ses pensées dans une tout autre direction.

La période active de la vente des semences était passée ; elle faisait place aux semaines paisibles qui précèdent la fenaison et mettent sur Casterbridge leur estampille spéciale, en encombrant le marché de râteaux à foin, de fourragères neuves, jaunes, vertes et rouges, de faux impressionnantes et de fourches aux pointes suffisantes pour embrocher une petite famille. Contrairement à son habitude, Henchard se rendit un samedi après-midi sur la place du marché, pour obéir à une envie singulière de quelques instants passés sur les lieux de ses anciens triomphes. Farfrae, pour qui il était devenu un quasi-étranger, se tenait à quelques pas de la Halle aux Blés, comme il le faisait souvent à pareille heure, et paraissait plongé dans sa rêverie et dans la contemplation d'un objet lointain.

Les yeux de Henchard suivirent la direction de ceux du jeune homme, et il vit que son regard ne s'attachait pas sur un fermier avec son sac d'échantillons, mais sur sa belle-fille, qui venait de sortir d'une boutique. Elizabeth était d'ailleurs parfaitement inconsciente de ce regard, moins heureuse en cela que maintes jeunes femmes, dont tout l'être, comme les plumes de l'oiseau de Junon, paraît semé d'yeux d'Argus, dès qu'un admirateur possible se trouve à leur portée.

Henchard s'éloigna en se disant qu'après tout il pouvait n'y avoir rien de significatif dans le regard que l'Écossais avait jeté sur Elizabeth-Jane. Il ne pouvait oublier pourtant que Donald avait, à une époque, fait montre pour la jeune fille d'un tendre et passager intérêt. C'en était assez pour déchaîner ce tempérament particulier qui avait toujours guidé la vie de Henchard et l'avait amené au point où il se trouvait. Au lieu de se dire qu'une union entre sa fille chérie et l'énergique et florissant Farfrae était chose éminemment souhaitable pour le bien d'Elizabeth et pour le sien propre, il se mit à en exécuter la seule idée.

En un temps, cette instinctive opposition l'eût conduit à des actes décisifs. Mais il n'était plus le Henchard des anciens jours. En ceci comme en d'autres choses, il se plia à accepter comme absolue et indiscutable la volonté d'Elizabeth. Il craignait qu'une parole malencontreuse ne lui coûtât l'affection qu'il avait su gagner à force de soumission, et sentait qu'il aimait mieux encore garder dans la séparation ce semblant de tendresse que d'encourir l'inimitié de la jeune fille en la conservant près de lui.

Mais la seule pensée d'une telle séparation enfiévrerait son esprit, et c'est avec l'haleine coupée par l'angoisse qu'il demanda le soir :

— As-tu vu Mr Farfrae, aujourd'hui, Elizabeth ?

Cette question fit tressaillir la jeune fille, et c'est avec une certaine confusion qu'elle répondit :

— Non.

— Ah, très bien, très bien ! Je te le demandais seulement parce que j'ai aperçu Farfrae dans la rue, quand nous nous y trouvions tous les deux.

Il se demandait si l'embarras de la jeune fille justifiait un soupçon qui venait l'assaillir : les longues promenades qu'elle faisait depuis quelque temps et cette profusion de livres qui l'avait intrigué ne pouvaient-elles avoir quelque chose à faire avec le jeune homme ? Elizabeth restait silencieuse et, craignant de susciter dans son esprit des pensées défavorables à leurs relations affectueuses, Henchard se hâta de donner un autre tour à la conversation.

Henchard était, de sa nature, le dernier homme à agir furtivement, en bien ou en mal. Mais le *solicitus timor* de son amour, le besoin éperdu de la tendresse d'Elizabeth auquel il s'était laissé asservir (ou plus justement auquel son cœur s'était élevé), transformait cette nature même. Il considérait et pesait parfois pendant des heures le sens d'une phrase ou d'un geste de la jeune fille, que son instinct primitif l'aurait poussé à faire préciser par une question nette et brusque.

Inquiet à la pensée qu'une passion nouvelle d'Elizabeth pour Farfrae pouvait prendre la place de la douce affection filiale qu'elle lui témoignait, il surveillait de près ses allées et venues.

Il n'y avait d'ailleurs, dans ces sorties, pas plus de mystère que n'en comportait la réserve naturelle d'Elizabeth, et il faut reconnaître tout de suite qu'elle n'hésitait pas à causer parfois avec Farfrae, lorsqu'elle le rencontrait. Quel que pût être le mobile initial de ses promenades sur la route de Budmouth, son retour coïncidait souvent avec la sortie de Farfrae et son apparition au bout de la rue du Blé ; il allait prendre l'air pendant vingt minutes sur cette route découverte, et faisait, comme il le disait, vanner avant l'heure du goûter les grains et la balle qui lui encombraient la tête. Henchard fut témoin de l'une de ces rencontres en se rendant un jour au Cirque dont l'enceinte le dissimulait et lui permettait de surveiller la route. Son visage prit une expression d'angoisse extrême.

— Elle aussi, il va me la prendre ! murmura-t-il. Mais c'est son droit, et je ne m'y opposerai pas.

À vrai dire, la rencontre était bien innocente, et les choses n'étaient pas, de beaucoup, aussi avancées entre les jeunes gens que la jalousie douloureuse de Henchard le lui faisait redouter. Il s'en serait vite avisé, s'il avait pu entendre leur conversation.

LUI. — Vous aimez bien vous promener par ici, miss Henchard, n'est-ce pas ?

Ces paroles étaient prononcées sur un ton modulé par le jeune homme, qui fixait sur Elizabeth un regard d'admiration méditative.

ELLE. — C'est vrai ; j'ai choisi cette route depuis quelque temps. Mais je n'ai pour cela aucune raison particulière.

LUI. — C'est peut-être pour d'autres une raison de la choisir.

ELLE (*rougissant*). — Oh, je n'en sais rien. Pourtant si ! j'ai une raison : c'est mon désir de jeter tous les jours un coup d'œil sur la mer.

LUI. — Et ce désir-là, c'est un secret qui le motive ?

ELLE (*à regret*). — Oui.

LUI (*avec l'émotion d'une ballade de son pays*). — Ah, je ne crois pas que l'on puisse rien attendre de bon d'un secret. C'est un secret qui a jeté une ombre épaisse sur ma vie. Et vous savez bien ce dont il s'agissait.

Elizabeth acquiesça, mais n'avoua pas davantage la raison qui l'attirait vers la mer. Elle ne la comprenait pas très bien elle-même, ignorant que son désir n'était pas seulement fait de souvenirs d'enfance, mais tenait aussi au sang d'un père marin.

— Merci de ces nouveaux livres, Mr Farfrae, ajouta-t-elle timidement. Je me demande si je puis en accepter un si grand nombre ?

— Pourquoi pas ? J'ai certainement plus de plaisir à les chercher pour vous que vous à les recevoir.

— Ce n'est pas possible !

Ils suivirent la route jusqu'à l'entrée de la ville, et se séparèrent.

Henchard se jura de les laisser agir à leur guise et de ne s'opposer en rien à leurs projets, quels qu'ils pussent être. S'il devait se voir privé de la jeune fille, il se résignerait à son sort. Dans la situation que créerait leur mariage, il ne voyait pour lui-même aucun *locus standi*. Farfrae ne l'accueillerait jamais qu'avec condescendance ; sa pauvreté actuelle autant que sa conduite passée l'y détermineraient. Elizabeth lui deviendrait peu à peu étrangère, et sa vie se terminerait dans une solitude frustrée de toute tendresse.

Sous le coup d'une telle menace, il ne pouvait s'empêcher de rester aux aguets. À vrai dire, il avait, comme tuteur, un certain droit de surveiller la jeune fille, dont les rencontres avec Farfrae

commençaient à se faire régulières à certains jours de la semaine.

Henchard finit par avoir une preuve convaincante. Il se tenait derrière un mur, près de l'endroit où Farfrae rejoignait la jeune fille. Il entendit ces mots : « Ma chère Elizabeth-Jane ! » qui accompagnaient le bruit d'un baiser, tandis qu'Elizabeth jetait autour d'elle un regard furtif pour s'assurer que personne ne les avait vus.

Quand les amoureux eurent repris le chemin de la ville, Henchard quitta l'abri de son mur et les suivit jusqu'à Casterbridge. La plus grosse objection à ce mariage persistait toujours. Il fallait qu'à l'inverse du public Elizabeth et Farfrae crussent toujours à une paternité qu'il avait affirmée quand il la croyait réelle ; si, d'autre part, l'Écossais lui avait assez pardonné pour ne pas se laisser arrêter par l'idée de l'avoir comme beau-père, il ne pourrait cependant jamais y avoir d'intimité entre eux. Et cette enfant, sa seule tendresse, s'éloignerait peu à peu de lui sous l'influence de son mari, et apprendrait à le mépriser.

Si elle avait donné son cœur à tout autre homme au monde qu'à ce rival maudit, combattu à mort jusqu'au jour où ses forces avaient été brisées, Henchard aurait dit : « Je suis heureux ! » Mais il était difficile de se sentir heureux face à semblable perspective.

Il y a un coin de l'esprit où se laissent volontiers concevoir des pensées inavouées, involontaires et pernicieuses, avant qu'un effort ne les y repousse. C'est une pensée de ce genre qui vint un instant se présenter à l'imagination de Henchard.

S'il allait raconter à Farfrae qu'Elizabeth n'était pas la fille de Michel Henchard et n'était, légalement, l'enfant de personne ? Comment cet homme correct et important accueillerait-il une telle information ? Ne renoncerait-il pas à Elizabeth-Jane, en la laissant à son beau-père ?

Henchard frémit en s'écriant :

— Dieu m'en garde ! Comment se fait-il que je reste soumis à ces tentations du diable, quand je fais de tels efforts pour les chasser ?

Ce dont Henchard s'était aperçu tout de suite, d'autres, naturellement, ne furent pas bien longs à le remarquer aussi. Le fait que Mr Farfrae « avait, entre toutes les femmes, choisi, pour sortir avec elle, la fille de ce gueux de Henchard », fit bientôt l'objet des commentaires de la ville, où le terme de « sortir avec » désignait une recherche en mariage. Les dix-neuf jeunes filles supérieures de Casterbridge, dont chacune se tenait pour seule capable de faire le bonheur du négociant-conseiller, cessèrent avec indignation de suivre les offices de l'église où fréquentait Farfrae, firent trêve d'attitudes apprêtées et négligèrent de placer le nom du jeune homme dans leurs prières du soir, à côté de ceux de leurs proches parents, bref revinrent à leurs habitudes.

Les seuls habitants de la ville à qui l'étrange choix de l'Écossais valut une joie sans mélange étaient les membres de cette petite bande de philosophes qui comprenait Longways, Christopher Coney, Billy Wills, Buzzford et consorts. C'est aux Trois Matelots que les deux jeunes gens avaient, des années auparavant, fait leur humble début sur la scène de Casterbridge, et les habitués du lieu, témoins de ce premier pas, prenaient à leur carrière un intérêt bienveillant, qui n'était peut-être pas sans rapport avec des perspectives de joyeuses agapes. Mrs Stannidge s'étant aventurée un soir dans la grande salle et ayant exprimé son étonnement de ce qu'un homme comme Mr Farfrae, « un pilier de la ville » qui aurait pu choisir parmi les filles des plus gros commerçants, voire parmi les filles des rentiers, eût été chercher si bas sa femme, Coney se hasarda à protester :

— Non, madame, il n'y a là rien d'étonnant. C'est plutôt elle, à mon avis, qui s'abaisse en le prenant. Un veuf à qui sa première femme n'a guère fait honneur, qu'est-ce que cela représente pour une jeune fille instruite, qui est sa propre maîtresse et que tout le monde aime fort ? Mais, pour replâtrer les choses, il me semble que cette affaire-là se présente assez bien. Quand un homme a élevé comme celui-là un beau tombeau de marbre à sa femme, pleuré tout son saoul, et s'est dit après coup : « L'autre m'avait attrapé, mais j'ai connu celle-là la première, et ce sera un bon parti pour un mari ; il n'y a plus de femmes fidèles dans le grand monde ! » ; eh bien, il peut faire pis que de la prendre, si elle veut bien de lui.

Ainsi parlait-on aux Trois Matelots. Mais nous nous garderons de faire un trop généreux usage du cliché selon lequel l'approche de l'événement aurait causé une grosse sensation, et défrayé tous les potins de la ville, quand bien même une telle affirmation devrait prêter quelque éclat à l'histoire de notre pauvre héroïne solitaire. À écouter de près les conversations des travailleurs, on s'aperçoit bien vite que les affaires qui ne les touchent pas n'excitent leur intérêt que de façon bien temporaire et bien superficielle. On serait plus près de la vérité en affirmant qu'en dehors des dix-neuf jeunes personnes, Casterbridge avait écouté un instant la nouvelle, pour en détourner bientôt son attention et se remettre à travailler, à manger, à élever ses enfants et à enterrer ses morts, sans se soucier le moins du monde des affaires domestiques de Farfrae.

Pas plus que Donald, Elizabeth n'avait encore soufflé mot de l'affaire à Henchard. L'ancien maire se disait, en songeant à cette réticence, qu'instruits par les leçons du passé, les deux amoureux redoutaient d'aborder un sujet brûlant et le considéraient comme un obstacle gênant qu'ils auraient avec joie écarté de leur route. Aigri contre les hommes en général, Henchard se laissait envahir un peu plus chaque jour par cette idée douloureuse, et la nécessité des rapports quotidiens avec ses semblables, en particulier avec Elizabeth-Jane, lui devenait presque

intolérable. Ses forces déclinaient ; il souffrait d'une sensibilité morbide. Il aurait voulu fuir ceux qui ne souhaitaient pas sa présence, et se cacher pour toujours.

Mais ne se trompait-il pas dans son appréciation, et le mariage éventuel d'Elizabeth devait-il fatalement entraîner leur séparation définitive ?

Il essaya de se représenter la seconde solution, et de se voir habitant comme un lion édenté les pièces de derrière d'une maison où sa belle-fille commanderait ; vieillard inoffensif, il recevrait des sourires tendres d'Elizabeth, et serait toléré avec bonne grâce par son mari. Son orgueil se révoltait à la pensée d'un tel abaissement, mais il aurait consenti à tout pour l'amour de la jeune fille ; de Farfrae même il aurait accepté rebuffades et impérieux reproches. Le privilège d'habiter la même maison qu'elle compensait l'humiliation qu'il aurait pu éprouver.

Qu'une telle éventualité pût se réaliser ou que l'inverse dût se produire, les assiduités maintenant manifestes de Farfrae prenaient pour Henchard un intérêt tout-puissant.

Elizabeth, on l'a dit, se promenait souvent seule sur la route de Budmouth, et Farfrae, non moins souvent, s'arrangeait, comme par hasard, à l'y rencontrer. À un quart de mille du chemin s'élevait le fort préhistorique connu sous le nom de Tertre de Mai, immense enceinte à multiples remblais sur lesquels un être humain ne faisait, de la route, que l'effet d'un point insignifiant. Henchard venait souvent là, lunette en main, pour fouiller, sur une distance de deux ou trois milles, la route dépourvue de haies, la *Via* originellement tracée par les légions de l'Empire ; il espérait ainsi suivre les progrès des affaires entre Farfrae et son enchanteresse.

Un jour qu'il se trouvait à son poste, il vit une silhouette masculine s'avancer d'un pas nonchalant sur la route de Budmouth. Portant l'œil à sa lunette, Henchard s'attendait à reconnaître les traits de Farfrae. Mais il s'aperçut que, cette fois, l'homme n'était pas l'amoureux d'Elizabeth-Jane.

C'était un individu habillé en capitaine de la marine marchande. Il se retourna tout à coup pour regarder la route, et laissa voir son visage. Henchard vécut une vie tout entière au moment où il reconnut ce visage : c'était celui de Newson.

Henchard laissa tomber sa lunette et resta un instant sans faire un mouvement. Newson attendait manifestement, et Henchard attendait aussi, si l'on peut dire d'un homme pétrifié qu'il attend. Mais Elizabeth-Jane ne se montrait pas ; une raison quelconque avait dû lui faire renoncer ce jour-là à sa promenade quotidienne. Peut-être, pour changer, Farfrae et elle avaient-ils adopté une route nouvelle. Mais qu'importait ? Elle pouvait venir le lendemain, et Newson, en tout cas, s'il était décidé à la voir et à lui dire la vérité, saurait bientôt faire naître l'occasion d'une rencontre.

Et alors ce n'est pas seulement sa véritable paternité qu'il lui révélerait, mais encore la machination qui l'avait écarté une première fois. La droiture d'Elizabeth trouverait dans ce récit une première raison de mépriser son beau-père et, comme celui d'un imposteur, elle effacerait son souvenir d'un cœur où Newson régnerait à sa place.

Mais Newson ne devait pas voir sa fille ce jour-là. Après l'avoir attendue quelque temps, il retourna sur ses pas, et Henchard connut le soulagement du condamné qui se voit octroyer quelques heures de sursis. En rentrant chez lui, il trouva Elizabeth.

— Oh père, fit-elle naïvement, j'ai reçu une lettre, une lettre singulière, sans signature. Un inconnu me prie d'aller le voir, soit aujourd'hui à midi, sur la route de Budmouth, soit ce soir, chez Mr Farfrae. Il dit être déjà venu pour me voir, il y a quelque temps, mais on lui a joué un tour et il ne m'a pas trouvée. Je n'y comprends rien, mais, entre nous, je crois que Donald est au fond de l'affaire et que c'est un de ses parents qui voudrait se faire une opinion sur la femme qu'il a choisie. Mais je n'aurais pas aimé y aller avant de vous avoir revu. Faut-il le faire ?

— Oui, vas-y ! répondit Henchard, d'une voix sourde.

La question de son séjour à Casterbridge était résolue par cette rentrée en scène de Newson. Henchard n'était pas homme à affronter une condamnation certaine sur une question qui lui tenait tant à cœur. Habitué de longue date à supporter l'angoisse dans un hautain silence, il ne voulut point s'attendrir sur ses résolutions et prit sans tarder toutes les dispositions nécessaires à son départ.

Il étonna fort la jeune fille qui était devenue depuis des mois son seul bien au monde en lui disant, comme s'il ne s'était plus soucié d'elle :

— Je vais quitter Casterbridge, Elizabeth-Jane !

— Quitter Casterbridge ! s'écria-t-elle, et me quitter, moi ?

— Oui... Tu pourras faire marcher cette petite boutique à toi seule, aussi bien que nous deux ; je n'aime pas les boutiques, les rues et les gens ! Je veux m'en aller vivre seul à la campagne, loin de tous les yeux, et suivre mon destin en te laissant faire ta vie.

Elizabeth baissa les yeux et se mit à verser des larmes silencieuses. Elle voyait trop naturellement dans cette brusque décision le fruit de son attachement et de son résultat probable. Mais elle témoigna de son amour pour Farfrae en maîtrisant son émotion, pour dire, d'une voix qu'elle avait peine à rendre calme :

— Je suis fâchée que vous ayez pris une telle résolution ; il est probable... il est possible que j'épouse bientôt Mr Farfrae, et je ne croyais pas que vous me désapprouviez !

— J'approuve tout ce qu'il te plaira de faire, Izzy, fit Henchard d'une voix tremblante. Si je ne t'approuvais pas, d'ailleurs, cela n'aurait pas d'importance. Il faut que je parte ! Ma présence pourrait être gênante à l'avenir et, en un mot, il vaut mieux que je m'en aille !

Aucun des arguments suggérés par l'affection d'Elizabeth ne put le faire revenir sur sa décision ; elle ne pouvait pas lui dire ce dont elle ne savait rien ; elle ne pouvait pas promettre de contenir son mépris, le jour où elle saurait que nul autre lien ne les unissait que celui du mariage de sa mère ; de maîtriser son aversion en apprenant ce qu'il avait fait pour la laisser dans l'ignorance. Henchard était convaincu qu'elle ne pourrait se dominer, et nulle parole, nul incident ne lui permettaient de conclure autrement.

— Alors, finit-elle par soupirer, vous ne pourrez pas assister à mon mariage, et cela ne sera pas bien !

— Je ne veux pas le voir !... je ne veux pas le voir ! s'écria-t-il, pour ajouter bientôt, plus doucement : mais tu penseras quelquefois à moi, plus tard, veux-tu, Izzy, tu penseras à moi, quand tu seras la femme du plus riche, du premier homme de la ville, et mes fautes, *quand tu les connaîtras toutes*, ne te feront pas oublier tout à fait que, si j'ai mis du temps à t'aimer, je t'ai aimée bien fort !

— C'est à cause de Donald ! sanglotait la jeune fille.

— Je ne te défends pas de l'épouser ! répliqua Henchard. Promets seulement de ne pas m'oublier...

Il voulait dire : « Quand Newson sera revenu. »

Tout émue, Elizabeth promit machinalement, et le soir même, à la brune, Henchard quitta la ville au développement de laquelle il avait présidé pendant tant d'années. Dans la journée, il avait acheté un nouveau panier à outils, il avait nettoyé son vieux couteau à foin et son crochet à botteler ; il s'était muni de jambières neuves, de genouillères et de culottes de velours ; il avait repris les vêtements de sa jeunesse en renonçant pour toujours au complet usé de gentleman et au chapeau de soie roussi qui, depuis son déclin, l'avaient désigné aux yeux dans les rues de Casterbridge comme un homme qui avait connu de meilleurs jours.

Il partit seul et en secret, et de tous ceux qui l'avaient connu, aucun ne fut informé de son départ. Elizabeth-Jane l'accompagna jusqu'au second pont de la grand-route – l'heure de son rendez-vous chez Farfrae avec le mystérieux inconnu n'était pas encore arrivée – et le quitta avec un étonnement sincère et une peine profonde ; elle le retint une ou deux minutes, avant de le laisser partir définitivement. Elle suivait des yeux sa silhouette qui diminuait au loin sur la lande ; elle regarda jusqu'au bout le panier de paille jaune qui s'élevait et s'abaissait à chaque pas sur le dos du voyageur et les plis qui se creusaient et s'effaçaient alternativement derrière ses genoux. Elle ne savait pas qu'à ce moment Henchard offrait un aspect très analogue à celui qu'il avait lors de sa première arrivée à Casterbridge, près d'un quart de siècle auparavant ; seulement le poids accru des années avait ôté l'élasticité à son pas ; le désespoir de sa situation l'avait affaibli et imprimait à ses épaules, sous la charge du panier, une notable voussure. Il marcha tout droit, jusqu'à la première borne milliaire encastrée dans le talus et placée à mi-côte d'une rude montée. Posant son panier sur la pierre, il y appuya ses coudes et laissa échapper un mouvement convulsif, plus douloureux qu'un sanglot, tant il était dur et sec.

— Si je l'avais seulement avec moi... si je l'avais seulement ! dit-il. Le plus dur travail ne me serait pas pénible. Mais cela ne devait pas être ! Comme Caïn, je m'en vais seul, réprouvé et vagabond ; je le mérite. Mais mon châtiment n'est tout de même pas si cruel que je ne puisse le supporter !

Et, maîtrisant rudement son angoisse, il reprit son panier pour poursuivre sa route.

Cependant, après l'avoir vu disparaître avec un soupir, Elizabeth avait retrouvé son calme et repris le chemin de Casterbridge. Avant d'atteindre les premières maisons, elle vit Donald Farfrae venir à elle. Ce n'était évidemment pas leur première rencontre de la journée ; ils se prirent les mains sans cérémonie, et Farfrae demanda avec inquiétude :

— Alors, il est parti ?... Vous lui avez raconté ?... C'est de l'autre affaire que je veux parler, pas de la nôtre.

— Il est parti, et je lui ai dit tout ce que je savais de votre ami. Qui est-ce, Donald ?

— Attendez, attendez, chérie ; vous allez bientôt le savoir. Et Mr Henchard l'apprendra aussi, s'il ne s'en va pas trop loin.

— Il s'en ira loin ! Il veut disparaître, pour qu'on ne le voie plus, et que l'on n'entende plus parler de lui.

Elizabeth marchait à côté de son amoureux et, en arrivant à la pompe, prit avec lui la rue du Blé, au lieu d'aller droit à sa porte. Ils s'arrêtèrent devant la maison de Farfrae et entrèrent.

Le jeune homme ouvrit toute grande la porte du salon du rez-de-chaussée.

— Il vous attend ! dit-il, et Elizabeth entra.

Dans un fauteuil était assis l'homme au large et bon visage qui était venu voir Henchard un matin mémorable, un ou deux ans auparavant, et que l'autre avait vu monter sur la diligence, pour repartir une demi-heure après son arrivée. C'était Richard Newson. Il n'est guère besoin de relater la scène ; Elizabeth retrouvait le père au grand cœur dont une mort supposée l'avait séparée pendant une demi-douzaine d'années et cette réunion était émouvante par elle-même, en dehors de toute question de paternité. Le départ de Henchard s'expliquait de lui-même. Quand Newson montra à la jeune fille le véritable état des choses, il n'eut pas autant de peine à la convaincre qu'il aurait pu le craindre ; la conduite même de Henchard prouvait la véracité de ses dires. D'ailleurs Elizabeth avait grandi sous l'œil paternel de Newson, et même si Henchard avait été son véritable père, le père de ses jeunes années aurait pu l'emporter sur lui, une fois dissipée la tristesse d'un trop récent départ.

Newson ne pouvait exprimer sa fierté en voyant ce qu'était devenue la jeune fille. Il ne cessait

pas de l'embrasser.

— Je t'ai épargné la peine de venir au-devant de moi, ha ! ha ! riait-il. Le fait est que Mr Farfrae m'a dit : « Venez passer un ou deux jours chez moi, capitaine Newson, et je vous l'amènerai. — Ma foi, je veux bien », ai-je répondu, et me voici !

— Eh bien, Henchard est parti, dit Farfrae en fermant la porte. Il l'a fait volontairement et, à ce que m'a dit Elizabeth, s'est montré bon pour elle. J'étais un peu inquiet, mais tout s'est arrangé pour le mieux, et nous n'aurons pas la moindre difficulté.

— Allons, c'est bien ce que je pensais, fit Newson en regardant les jeunes gens tour à tour, et ce que je m'étais dit cent fois, ajouta-t-il en essayant de jeter un coup d'œil sur elle, à son insu. Il vaut mieux que je me tienne quelques jours un peu tranquille comme cela ! me disais-je ; je vais attendre un événement quelconque, qui arrangera les choses ! Je sais maintenant que tu es heureuse ; que pourrais-je demander de plus ?

— Eh bien, capitaine Newson, je serai charmé de vous voir tous les jours chez moi, dorénavant, puisque la chose ne peut plus avoir d'inconvénient, dit Farfrae. Et voilà ce qu'il me semble : nous pourrions aussi bien faire la noce dans cette maison ; elle est grande, et vous avez votre domicile à part. Cela nous épargnerait beaucoup de tracas et de dépenses, et il est bien commode, pour des mariés, de n'avoir pas à courir loin pour trouver un toit.

— J'y consens de tout cœur, approuva Newson. Comme vous le dites, la chose ne souffre plus de difficultés, maintenant que le pauvre Henchard est parti ; je n'y aurais pas consenti sans cela, et n'aurais pas voulu me jeter dans ses jambes, car je suis déjà entré en intrus dans son existence, avec plus d'indiscrétion que ne saurait l'admettre une stricte politesse. Mais qu'est-ce que notre jeune fille va dire de cela ? Elizabeth, mon enfant, viens écouter ce dont nous parlons, au lieu de rester à la fenêtre, comme si tu ne nous entendais pas.

— Il faut que vous preniez toutes les décisions avec Donald, murmura Elizabeth, sans cesser de regarder fixement un petit objet dans la rue.

— Eh bien, alors, nous ferons comme vous le proposez, Mr Farfrae, fit Newson en tournant vers l'Écossais un visage où se lisait tout l'intérêt qu'il prenait à la question. Et puisque vous fournissez le logis et tant d'autres choses, je m'occuperai, pour ma part, de la boisson ; je verrai à ce que l'on ne manque pas de rhum ou de schiedam ; une douzaine de bouteilles suffiront probablement ; il y aura moitié de dames, parmi nos invités, et peut-être ne boiront-elles pas assez pour compter beaucoup dans la moyenne. Vous savez certainement cela mieux que moi ; j'ai souvent fait les provisions pour mes camarades ou mes hommes, mais je n'en sais pas plus long qu'un enfant sur le nombre de verres de grog qu'une femme qui n'est pas une ivrognesse est censée absorber dans ce genre de cérémonie.

— Non, non ! nous n'aurons pas besoin de tout cela, non certes ! fit Farfrae en hochant la tête avec une gravité terrifiée. Laissez-moi donc faire.

Après une courte discussion sur les détails de la noce, Newson se renversa sur son fauteuil et dit, avec un sourire méditatif vers le plafond :

— Je ne crois pas vous avoir encore conté, n'est-ce pas, Mr Farfrae, comment Henchard m'avait donné le change, à ma première visite ?

Farfrae exprima son ignorance de l'histoire à laquelle faisait allusion le capitaine.

— Ah, il me semblait bien ne vous en avoir rien dit. J'avais décidé, je m'en souviens, de ne pas le faire, pour ne pas causer de tort au pauvre homme. Mais maintenant qu'il est parti, je puis bien vous raconter la chose. J'étais déjà venu ici, neuf ou dix mois avant de vous rencontrer, la semaine dernière ; j'étais même venu deux fois, la première en filant vers l'ouest, sans me douter qu'Elizabeth vécût dans la ville. Puis, apprenant quelque part, je ne sais plus où, qu'un nommé

Henchard avait été maire de Casterbridge, je revins, et j'allai le trouver chez lui, un matin. Le farceur ! Il me dit qu'Elizabeth-Jane était morte depuis des années !

Elizabeth commençait à prêter une oreille attentive.

— L'idée ne m'était pas venue qu'il pût me conter une histoire, continua Newson, et, croyez-moi si vous voulez, j'étais si démonté que je repris la diligence qui m'avait amené et continuai mon voyage, sans rester une demi-heure en ville. Ah, c'était une bonne farce, un tour bien joué, et j'en félicite Henchard !

Elizabeth-Jane restait stupéfaite.

— Une farce, oh non ! cria-t-elle. Alors c'est sa faute, père, si vous êtes resté tout ce temps loin de moi, quand vous auriez pu être ici !

Newson reconnut qu'elle disait vrai.

— Il n'aurait pas dû agir ainsi, déclara Farfrae.

Elizabeth soupira :

— J'avais dit que je ne l'oublierais jamais, mais, maintenant, il me semble qu'il vaudrait mieux l'oublier.

Comme tant de voyageurs qui ont vécu parmi d'étranges gens, et connu de non moins étranges morales, Newson ne concevait pas l'énormité du crime de Henchard, dont il avait été pourtant la première victime. Devant les graves reproches adressés au coupable absent, il se mit même à prendre sa défense.

— Oh ! il ne m'a pas dit dix mots en tout, plaidait-il, et il ne pouvait pas s'imaginer que j'allais être assez naïf pour le croire. Je suis autant à blâmer que lui, le pauvre !

— Non, fit Elizabeth d'un ton décidé qui montrait combien ses sentiments venaient d'évoluer, il connaissait votre bonté ; vous avez toujours été si confiant, père ! J'ai entendu ma mère le répéter cent fois... et il a menti pour vous tromper ! Après m'avoir déjà détachée de vous, pendant cinq ans, en prétendant être mon père, il n'aurait pas dû faire cela !

Elle parlait avec conviction, et il n'y avait personne pour plaider la cause de l'absent et excuser son mensonge. Henchard lui-même, s'il s'était trouvé là, n'aurait sans doute pas tenté de le faire, tant il prisait peu, maintenant, sa propre personne ou sa réputation.

— Allons, allons, laissons cela... C'est une chose du passé, et qui ne reviendra plus, fit Newson avec bonhomie. Maintenant, revenons-en à ce mariage.

Cependant, l'homme dont ils parlaient avait continué sa marche solitaire vers l'orient, jusqu'à ce que la fatigue l'arrêtât. Il chercha alors un endroit pour se reposer, mais son cœur était si déchiré par la séparation qu'il ne pouvait souffrir l'idée d'une auberge ou même de la plus humble demeure. Il entra dans un champ et se coucha à l'abri d'une meule de blé, sans songer à manger. La tristesse même de son cœur lui valut un sommeil profond.

Le clair soleil d'automne qui brillait dans ses yeux à travers les brins de paille l'éveilla de bonne heure le lendemain matin. Il ouvrit son panier, mangea pour son déjeuner les provisions préparées pour son souper de la veille, et examina le contenu de son sac. Bien qu'obligé de porter tout son bagage sur le dos, il avait caché, parmi ses instruments, des vieilleries ayant appartenu à Elizabeth, des gants, des souliers, quelques lignes de son écriture et d'autres objets semblables ; dans sa poche, il portait une boucle des cheveux de la jeune fille. Il contempla ces choses précieuses puis les remit dans son sac et reprit son chemin.

Pendant cinq jours consécutifs, le panier de jonc de Henchard courut les grand-routes sur son dos. De temps en temps, le jaune vif de la paille neuve attirait les regards d'un travailleur des champs, qui voyait le chapeau, la tête et le visage baissé du voyageur où les ombres des branchages passaient en une procession sans fin. Il se dirigeait évidemment vers Weydon-Priors, et il y arriva, en effet, dans l'après-midi du sixième jour.

La colline célèbre, siège depuis tant d'années de la foire annuelle, était, pour l'instant, vide de toute présence humaine et presque de toute vie. Quelques brebis qui paissaient s'enfuirent en voyant Henchard paraître sur le sommet de la dune. Il déposa son panier sur le sol, et chercha autour de lui, avec une curiosité douloureuse, la route par laquelle sa femme et lui-même avaient abordé le plateau en une journée mémorable, vingt-deux ou vingt-trois ans plus tôt.

— Oui, c'est par là que nous sommes arrivés, murmura-t-il, après avoir vérifié ses repères. Elle portait la petite et moi je lisais des chansons. Nous sommes venus ici, elle toute triste et toute lasse, et moi je lui parlais durement, à cause de mon maudit orgueil et de l'humiliation que me causait la pauvreté. Puis nous avons aperçu la tente... elle devait être plus loin par ici...

Il gagna un autre coin du plateau, qui n'était pas en réalité celui de l'emplacement de la tente, mais qui lui parut tel.

— C'est ici que nous sommes entrés et que nous nous sommes assis. J'étais tourné de ce côté-là. C'est alors que j'ai bu et que j'ai commis mon crime. Voilà l'endroit précis où elle devait se trouver quand elle m'a lancé ses dernières paroles, avant de partir avec l'autre ; je les entends encore, et j'entends le bruit de ses sanglots : « Oh, Michel, j'ai vécu tout ce temps-là avec toi, et de toi je n'ai eu que de mauvaises paroles ; maintenant je ne suis plus à toi ; je vais tenter la chance ailleurs. »

L'amertume de Henchard n'était pas seulement celle de l'homme qui s'aperçoit, en un retour mental sur une carrière d'ambition, que ce qu'il a sacrifié dans le domaine des sentiments valait bien ce qu'il a pu acquérir de palpable, mais l'amertume plus douloureuse encore de celui qui comprend l'inutilité de son renoncement. Il avait toujours eu le regret de sa faute, mais ses tentatives pour donner à l'amour la place de l'ambition s'étaient montrées aussi vaines que son ambition même. Sa femme outragée les avait déjouées par une fraude si grande dans sa simplicité, qu'elle en devenait presque noble. Il était singulier que de successifs attentats à la loi

sociale eussent fini par faire éclore cette fleur de la Nature qu'était Elizabeth. Le désir qu'éprouvait Henchard de se laver les mains de la vie naissait en partie de cette contradiction, de cette inconséquence d'une Nature toute prête toujours à soutenir les plus hétérodoxes des principes sociaux.

Henchard se proposait, en quittant cet endroit visité en signe de contrition, de gagner une région toute différente. Mais il ne pouvait détacher sa pensée d'Elizabeth et du coin de l'horizon où elle vivait. Aussi le dégoût qui l'éloignait du monde se trouvait-il contrebalancé par l'attrance de son amour pour sa belle-fille ; au lieu de s'écarter tout droit de Casterbridge, comme il en avait eu d'abord l'intention, Henchard se laissait graduellement et presque inconsciemment détourner de la ligne droite ; son chemin, peu à peu transformé en arc de cercle, comme celui des forestiers canadiens, tournait autour de Casterbridge comme centre. Chaque fois qu'il arrivait au sommet d'une colline, il s'orientait de son mieux sur le soleil, la lune ou les étoiles, et cherchait la direction exacte où devaient se trouver Casterbridge et Elizabeth-Jane. Il supputait à toutes les heures, et presque à toutes les minutes, en ricanant de sa faiblesse, les faits et gestes de la jeune fille, la voyait se lever et se coucher, assistait à ses allées et venues ; il songeait ainsi jusqu'au moment où la pensée de l'influence hostile de Newson et de Farfrae, passant sur lui comme une bourrasque glacée sur une mare, venait effacer l'image de la jeune fille. Et il se mettait alors à grommeler :

— Imbécile que tu es ! Tout cela pour une fille qui n'est pas à toi !

Il finit par trouver un emploi de botteleur de foin que requérait la saison d'automne. Il fut engagé dans une ferme située en pleine campagne, mais à portée de la vieille route de l'Ouest par où les centres fiévreux de la vie nouvelle communiquaient avec les bourgs perdus du Wessex. Il avait choisi le voisinage de cette artère, avec le sentiment qu'il était plus près, là, à cinquante milles, de celle dont le bonheur lui était si cher, qu'il n'aurait pu l'être, même à distance moitié moindre, dans un endroit éloigné de toute route.

Et c'est ainsi qu'il se retrouvait exactement dans la même situation que vingt-cinq ans auparavant. Rien ne pouvait apparemment l'empêcher de faire un nouvel effort pour remonter la côte de la vie, et pour atteindre, grâce à ses connaissances élargies, à des destinées plus hautes que celles où avait pu prétendre son âme encore fruste. Mais le mécanisme ingénieux inventé par les Dieux, pour réduire au minimum les capacités d'amélioration des hommes – mécanisme qui laisse arriver la sagesse nécessaire à l'action *pari passu* avec la perte du désir d'agir – l'empêchait de remonter. Il ne souhaitait plus faire à nouveau une arène d'un monde qui n'était plus pour lui qu'un décor de théâtre.

Bien souvent, quand son couteau à foin faisait craquer les tiges des herbes odorantes, il se disait, en songeant aux hommes :

— Ici et partout, il y a des gens qui tombent avant l'heure, comme des feuilles gelées, et qui sont pleurés par leurs familles, par leur pays, par le monde, tandis que moi, le réprouvé, moi qui ne suis qu'un embarras sur cette terre, que nul ne regretterait et que tous méprisent, je vis contre mon gré.

Il tendait souvent l'oreille aux conversations des gens qui passaient sur la route, non par vaine curiosité, mais avec l'espoir d'entendre un jour ou l'autre parler de Casterbridge l'un des voyageurs qui venaient de la ville ou s'y rendaient. Mais la distance était trop grande pour que son désir eût beaucoup de chances d'être réalisé ; un jour pourtant, cette attention aux propos de la route lui valut d'entendre le nom de Casterbridge dans la bouche d'un roulier. Henchard courut à la barrière du champ où il travaillait, et héla l'homme qui était étranger au pays.

— Oui, l'ami, je reviens de là-bas, répondit le voiturier à la question de Henchard, je fais du

commerce sur la route, vous savez, mais, avec tous ces systèmes de voyages sans chevaux qui s'installent partout, mes affaires vont être bientôt coulées.

— Y a-t-il quelque chose de neuf dans la vieille ville ?

— Tout marche à l'ordinaire.

— On m'a dit que Mr Farfrae, le dernier maire, allait se marier. Est-ce vrai ou non ?

— Sur ma vie, je ne saurais vous le dire. Oh non, je ne crois pas.

— Mais si, John, tu oublies, fit une femme cachée sous la bâche. Et ces paquets que nous avons portés chez lui la semaine dernière ? On nous a dit que le mariage aurait lieu bientôt, le jour de la Saint-Martin.

L'homme jura ne se souvenir de rien, et la charrette se mit à gravir la côte, en cahotant.

Henchard était convaincu que la mémoire de la femme ne l'avait pas trahie. La date indiquée était tout à fait plausible, car il n'y avait, ni chez l'un ni chez l'autre des jeunes gens, aucune raison de différer leur mariage. Il aurait pu, d'ailleurs, s'enquérir par lettre de cette date auprès d'Elizabeth elle-même, mais le soin jaloux qu'il avait mis à s'isoler rendait la chose difficile. Pourtant, le jour de son départ, la jeune fille avait témoigné de son désappointement, à l'idée qu'il ne dût pas assister à son mariage.

La pensée l'obsédait constamment maintenant que ce n'étaient pas Elizabeth et Farfrae qui l'avaient chassé, mais la seule impression hautaine que sa présence n'était plus désirée. Il avait conclu au retour de Newson, sans preuve absolue que le capitaine désirât revenir, et moins encore qu'Elizabeth-Jane dût lui faire bon accueil. Rien ne disait enfin qu'en cas de retour Newson voulût rester à Casterbridge. Et s'il s'était trompé dans ses conclusions ; s'il n'avait pas été fatal que des incidents malheureux entraînaient sa séparation définitive d'avec la fille qu'il aimait ? Faire une dernière tentative pour se rapprocher d'elle, la voir, plaider sa cause devant elle, lui demander pardon de sa duplicité, s'efforcer ardemment de se maintenir dans son cœur, cela valait le risque d'être repoussé, cela valait le risque d'en mourir.

Mais la perspective d'expliquer un tel changement d'attitude, sans s'attirer, pour son inconséquence, le mépris du mari et de la femme, le faisait trembler et le plongeait dans une sombre rêverie.

Pendant deux jours encore, il s'acharna sur les bottes de foin, puis, tout à coup, coupant court à ses hésitations, il résolut hardiment d'aller assister aux fêtes du mariage. On n'attendrait de lui ni lettre ni message. Elizabeth avait, à l'avance, déploré son absence ; un retour inattendu panserait la petite plaie que cette absence avait pu creuser dans le cœur loyal de la jeune fille.

Pour troubler le moins possible la fête par la vue d'un homme qui ne pouvait se trouver à l'unisson de la joie générale, il résolut de ne faire son apparition que le soir, à l'heure où toute raideur cérémonieuse aurait été bannie et où se ferait sentir dans tous les cœurs un chaleureux désir d'oubli du passé.

Il partit à pied, deux jours avant la Saint-Martin, en se fixant trois étapes de seize milles et en attribuant à la dernière le jour du mariage. Il n'y avait sur sa route comme ville de quelque importance que Shottsford, et il s'y arrêta le second soir ; il ne voulait pas seulement se reposer, mais y faire quelques préparatifs pour la journée du lendemain.

Possédant pour tout vêtement son costume de travail, maintenant bien sali et bien déformé par deux mois de rude labeur, il entra dans une boutique et fit des emplettes destinées à le mettre, extérieurement au moins, un peu en harmonie avec le ton général d'une cérémonie de mariage. Il se procura un paletot et un chapeau très simples, mais convenables, une chemise et une cravate ; convaincu que son apparence, ainsi modifiée, ne pourrait pas offenser sa belle-fille, il s'occupa alors du détail plus intéressant du cadeau à lui faire.

Ce cadeau, que serait-il ? Il arpentait la rue, en jetant des regards obliques sur les vitrines, avec la triste conviction que les objets qu'il eût aimé donner étaient au-dessus de ses pauvres moyens. Il finit pourtant par apercevoir un chardonneret en cage. La cage était petite et simple, la boutique humble, et il vit, après enquête, qu'il pourrait donner la modeste somme requise. On enveloppa dans un journal la prison de fil de fer de la petite bestiole, et sa cage emballée à la main, Henchard se mit en quête d'un logis pour la nuit.

Le lendemain, il partit pour sa dernière étape, et arriva bientôt dans le domaine de son ancienne activité commerciale. Il fit une partie du chemin dans la voiture du messenger, dont il avait pris, au fond, la place la plus sombre ; il entendit devant lui les autres voyageurs, des femmes surtout qui faisaient de petits bouts de route, s'entretenir des affaires du pays, dont la moindre n'était pas le mariage que l'on célébrait ce jour-là à Casterbridge. Il paraissait, à les entendre, que l'orphéon municipal avait été loué pour la soirée, et que la crainte de voir les instincts bachiques des musiciens l'emporter sur leurs talents avait fait engager aussi l'orchestre à cordes de Budmouth, pour pouvoir se rabattre sur une réserve d'harmonie en cas de besoin.

Henchard n'apprit pourtant pas beaucoup de détails, en dehors de ceux qu'il connaissait déjà, et l'incident le plus émouvant du trajet fut le son assourdi des cloches de Casterbridge au sommet de la côte de Yalbury, où la voiture s'était arrêtée, le temps de mettre le sabot sous les roues. Il était un peu plus de midi.

Ce bruit lui disait que tout s'était bien passé, et que nul obstacle ne s'était dressé entre la coupe et les lèvres ; Elizabeth-Jane et Donald Farfrae étaient mari et femme.

Cette certitude acquise, Henchard ne se souciait plus de poursuivre sa route avec des compagnons dont le bavardage l'agaçait. Il persistait à ne pas vouloir se montrer avant le soir dans les rues de Casterbridge, de peur de mortifier Farfrae et sa jeune femme. Il descendit donc de la voiture avec son paquet et sa cage et ne fut bientôt plus qu'une forme solitaire sur la grande route blanche.

Il se trouvait sur la colline au pied de laquelle il avait attendu Farfrae, près de deux ans plus tôt, pour le prévenir de l'état grave de sa femme Lucetta. Rien n'était changé sur la route, où les mêmes mélèzes soupiraient les mêmes notes, mais Farfrae avait une nouvelle et une meilleure femme, Henchard le savait. Il voulait seulement espérer qu'Elizabeth-Jane avait trouvé aussi un meilleur foyer que celui des années récentes.

Il passa le reste de l'après-midi en proie à une tension d'esprit singulière ; il ne pouvait guère penser qu'à sa rencontre prochaine avec Elizabeth et, comme un Samson tondu, se raillait tristement lui-même de ressentir une telle émotion. Il n'était guère à craindre que les mariés eussent rompu avec les coutumes de Casterbridge au point de s'esquiver après la cérémonie ; mais, s'ils avaient inauguré une telle innovation, Henchard était décidé à attendre leur retour. Pour élucider ce point, il demanda, en approchant de la ville, à un homme qui revenait du marché si le nouveau couple avait quitté Casterbridge, et s'entendit répondre par la négative ; les époux étaient chez eux et traitaient une nuée d'invités dans leur maison de la rue du Blé.

Henchard brossa ses souliers, lava ses mains à la rivière et entra en ville sous la lueur pâle des réverbères. Il n'aurait pas eu besoin de se renseigner à l'avance ; le moins observateur des hommes se serait facilement aperçu, en approchant de la maison de Farfrae, que l'on y menait joyeuse vie et que Donald lui-même prenait part à la fête ; sa voix, qui retentissait jusque dans la rue, traduisait l'émotion profonde qu'il apportait aux chansons du cher pays natal, qu'il chérissait assez pour n'être jamais retourné le voir. Des curieux écoutaient devant la maison et désireux d'écapper à leur attention, Henchard se dirigea vivement vers la porte.

Elle était grande ouverte et, à travers le vestibule, illuminé d'extravagante façon, on voyait les

invités monter et descendre l'escalier. Le cœur manqua à Henchard : entrer avec ses pieds douloureux, son paquet et ses pauvres vêtements au milieu de telles splendeurs, c'était infliger une humiliation gratuite à celle qu'il aimait et aller au-devant d'une rebuffade de Farfrae. Il fit donc le tour de son ancienne demeure et, passant par la porte de derrière qu'il connaissait si bien, il pénétra dans le jardin et entra doucement dans la maison par la cuisine en déposant un instant, pour atténuer la gêne de son arrivée, la cage et l'oiseau sous un buisson du jardin.

La solitude et la tristesse avaient si bien amolli Henchard qu'il redoutait maintenant des éventualités qu'il eût autrefois méprisées, et qu'il commençait à regretter de s'être présenté en un tel moment. Mais sa démarche se trouva facilitée de façon imprévue. Il découvrit dans la cuisine, toute seule, une respectable personne à qui paraissait provisoirement dévolu le rôle de maîtresse de maison, pendant la crise de convulsions dont souffrait pour l'instant la demeure de Farfrae. C'était une de ces femmes qui ne s'étonnent de rien et, bien qu'à la parfaite étrangère qu'elle était la requête de Henchard pût paraître étrange, elle consentit volontiers à monter pour informer le maître et la maîtresse de la maison qu'un « humble vieil ami » demandait à les voir.

À la réflexion, elle conseilla à Henchard de ne pas attendre dans la cuisine, mais de monter avec elle dans un petit salon qui était vide. Il la suivit donc, et elle le laissa un instant seul. Mais, au moment où elle arrivait à la porte du grand salon, elle vit qu'une contredanse venait de s'organiser, et revint dire à Henchard qu'elle attendrait, pour l'annoncer, la fin de la figure, à laquelle Mr et Mrs Farfrae prenaient part.

La porte de la grande salle avait été enlevée de ses gonds pour donner plus de place, et celle de la pièce où se trouvait Henchard restait entrebâillée ; chaque fois que les évolutions des danseurs les amenaient sur le seuil, il les apercevait par fragments, et entrevoyait surtout des envolées de jupes et des chevelures flottantes ; il distinguait aussi, de profil, les trois cinquièmes des musiciens, y compris l'ombre mobile du coude d'un violoniste, et le bout de l'archet du violoncelliste.

Toute cette gaieté secouait les nerfs de Henchard et il comprenait assez mal que Farfrae, un homme sérieux, un veuf à qui la vie n'avait pas ménagé les épreuves, parût y prendre plaisir, bien qu'il pût y être poussé par une jeunesse encore très réelle et prompte à s'enthousiasmer pour la danse et les chansons. Il s'étonnait plus encore de voir la calme Elizabeth, qui avait appris de longue date à faire de la vie un cas assez médiocre, et qui savait, en dépit de sa jeunesse, que le mariage n'était pas en général affaire de danses, prendre goût à de tels ébats. Mais les jeunes gens ne pouvaient pas être vieux, somme toute, se dit-il, et la coutume était chose toute-puissante.

L'animation de la danse dispersait un peu les couples, et Henchard put pour la première fois apercevoir l'enfant naguère dédaignée, qui avait si bien, depuis, pris possession de son cœur et le faisait tant souffrir. Elle portait une robe de soie ou de satin – il n'était pas assez près pour distinguer ce détail – une robe d'un blanc de neige, sans une touche de lait ou de crème, et son visage exprimait une agitation nerveuse plutôt qu'une véritable gaieté. Farfrae apparut ensuite dans l'entrebâillement de la porte, Farfrae que désignait, au premier coup d'œil, l'exubérance tout écossaise de ses gestes. Les époux ne dansaient pas ensemble, mais, lorsque les changements de figure les rapprochaient un instant, il était facile de voir que leurs émotions se faisaient plus subtiles.

Henchard s'aperçut peu à peu que la mesure était marquée par un danseur dont l'ardeur saltatoire faisait un Farfrae plus Farfrae que l'Écossais lui-même. Constatation d'autant plus étrange que cet étourdissant personnage était le cavalier d'Elizabeth-Jane. La première fois que Henchard l'entrevit, il tournait noblement, la tête agitée et baissée, les jambes en X et le dos

turné vers la porte. La seconde fois, il s'approchait en sens inverse, le gilet blanc en avant du visage, et les pieds en avant du gilet blanc. Ce visage heureux, Henchard y lisait sa défaite. C'était celui de Newson, qui était bien revenu pour prendre sa place.

Henchard poussa la porte et ne fit pas d'autre mouvement pendant quelques secondes. Puis il se leva, et resta debout, comme une sombre ruine, « obscurcie par l'ombre tombée de son âme ».

Mais il n'était plus homme à supporter sans émotion de telles vicissitudes. Son agitation était profonde et il aurait voulu fuir, mais, avant qu'il pût s'éloigner, la danse se terminait ; la femme de charge fit part à Elizabeth-Jane du message de l'étranger et la jeune mariée entra aussitôt dans la pièce.

— Oh !... c'est... Mr Henchard, fit-elle en reculant.

— Comment, Elizabeth ? fit-il en lui prenant la main. Qu'est-ce que tu dis ? *Monsieur* Henchard ! Ne m'afflige pas ; ne me fais pas cette peine ! Appelle-moi ce vieux sacripant de Henchard, tout ce que tu voudras, mais ne sois pas froide comme cela ! Oh, ma fille, je vois que tu as trouvé un autre... un vrai père, pour prendre ma place. Alors tu sais tout ! Mais ne lui donne pas toutes tes pensées ! Garde-moi une petite place dans ton cœur !

Elle rougit et retira doucement sa main.

— Je vous aurais toujours aimé... et aurais été heureuse de vous aimer, répondit-elle. Mais le pourrais-je encore, quand je sais comme vous m'avez trompée... si cruellement trompée ? Vous m'avez persuadée que mon père n'était pas mon père, vous m'avez laissée vivre des années dans l'ignorance de la vérité ; et quand lui, mon vrai, mon bon père, est venu me chercher, vous l'avez méchamment renvoyé, avec un odieux mensonge ; vous lui avez dit que j'étais morte, et vous avez failli lui briser le cœur. Comment voulez-vous donc que je donne ma tendresse ou que je m'intéresse encore à l'homme qui nous a traités de la sorte ?

Les lèvres de Henchard s'ouvraient pour commencer une explication, mais il les resserra comme un étau et ne dit pas un mot. Comment aurait-il pu, tout de suite, exposer avec succès les circonstances atténuantes de ses grandes fautes ? Il s'était laissé prendre lui-même, tout d'abord, à l'identité de la jeune fille et c'est la lettre de la mère qui lui avait seulement révélé la mort de son enfant ; quant à la seconde accusation, son mensonge avait été un coup de désespoir de joueur et prouvait seulement qu'il plaçait l'amour d'Elizabeth plus haut que son propre honneur. Entre tant de raisons qui l'empêchaient de plaider sa cause, la moindre n'était pas sans doute qu'il ne s'estimait pas assez pour tenter de tempérer sa souffrance par des prières ardentes ou des arguments préparés.

Renonçant donc à se disculper, il ne s'inquiéta plus que de l'agitation d'Elizabeth.

— Ne vous tourmentez pas à mon sujet, fit-il avec une fierté froide. Je ne le voudrais pas, surtout en un pareil moment. J'ai eu tort de venir vous voir, et je comprends mon erreur. Mais je ne vous dérangerai plus, Elizabeth-Jane, plus jamais, jusqu'à mon dernier jour !... Bonsoir... Adieu !

Sans laisser à la jeune femme le temps de se reprendre, Henchard quitta la pièce, et sortit de la maison par la porte de derrière, comme il y était entré. Elle ne le revit plus.

Un mois environ avait passé depuis les événements relatés dans le dernier chapitre. Elizabeth-Jane s'était accoutumée à la nouveauté de sa situation, et le seul changement notable dans les habitudes de Farfrae, c'est qu'au sortir de son travail il rentrait un peu plus vite chez lui qu'il ne le faisait depuis quelque temps.

Newson avait passé trois jours à Casterbridge après la noce, à la gaieté de laquelle il avait, on le devine, bien plus contribué que le jeune couple. Il avait été regardé et fêté comme il sied à un moderne Robinson. Mais Casterbridge ne se laissait que difficilement émouvoir par les disparitions et les retours dramatiques ; c'était depuis des siècles une ville d'assises, qui avait connu, une ou deux fois par an, des sorties sensationnelles de la scène du monde, des départs pour les antipodes ou d'autres événements de ce genre ; aussi l'histoire de Newson ne fit-elle pas trop perdre aux habitants leur équanimité. Le quatrième jour, on vit le capitaine escalader mélancoliquement une colline, pour satisfaire son ardent désir d'un coup d'œil sur la mer. La proximité de l'eau salée était si nécessaire à son existence qu'il préféra habiter Budmouth, malgré la présence de sa fille à Casterbridge. Il s'en alla donc s'installer dans une chaumière à volets verts, dont la fenêtre cintrée faisait assez saillie pour permettre, en ouvrant le châssis et en se penchant en avant, de voir, dans l'étroit intervalle de hautes maisons, une bande verticale de mer bleue.

Elizabeth s'occupait au premier étage de sa demeure, et penchait la tête pour considérer d'un œil critique une disposition nouvelle des meubles du salon, lorsque la femme de chambre entra en disant :

— Oh, madame, nous savons maintenant d'où venaient la cage et l'oiseau.

En explorant son nouveau domaine, pendant la première semaine de son mariage, en examinant avec satisfaction telle ou telle pièce gaiement exposée, en entrant avec précaution dans les caves obscures, en parcourant d'un pas léger le jardin semé de feuilles d'automne, et en estimant comme un général avisé les ressources des lieux où devait s'ouvrir sa campagne de ménagère, Mrs Donald Farfrae avait trouvé, à l'abri dans un coin, une cage neuve enveloppée d'une feuille de journal, et au fond de la cage, une petite boule de plumes, le cadavre d'un chardonneret. Personne ne put lui dire comment oiseau et cage étaient arrivés là, bien qu'il fût trop évident que le pauvre petit chanteur était mort de faim. La tristesse de cet incident avait fort impressionné Elizabeth. Pendant des jours elle n'avait pu l'oublier, malgré les tendres railleries de Farfrae, et voici que maintenant, quand elle en avait presque perdu le souvenir, on venait le lui rappeler.

— Oh, madame, nous savons maintenant d'où venait cette cage. Cet ouvrier de ferme, qui s'est présenté le soir de la noce, il l'avait à la main, en remontant la rue ; il l'aura déposée pour venir faire sa commission, et aura oublié, en partant, où il l'avait laissée.

C'en était assez pour faire rêver Elizabeth, et en songeant à nouveau à l'incident, elle se dit, avec la hardiesse des conclusions féminines, que l'oiseau en cage avait été apporté à son intention par Henchard, qui voulait le lui offrir comme cadeau de mariage et comme marque de son repentir. Il ne lui avait exprimé ni regrets ni excuses pour ses actes passés, mais il était homme à n'atténuer jamais la portée de ses gestes, et à se présenter toujours comme le plus acharné de ses propres accusateurs. Elizabeth sortit de la maison pour regarder la cage, enterra le

petit chanteur mort et sentit, de ce jour, son cœur s'amollir pour le malheureux qui s'était, de lui-même, retranché de sa vie.

Quand son mari rentra, elle lui donna son explication du mystère et pria Donald de l'aider, au plus tôt, à découvrir la retraite de Henchard, pour pouvoir faire sa paix avec lui et tenter de rendre au malheureux la vie plus tolérable et moins semblable à celle d'un réprouvé. Farfrae n'avait jamais éprouvé pour Henchard l'amitié passionnée que Henchard lui avait témoignée, mais il n'avait pas connu non plus la haine non moins passionnée de son ancien ami, et il ne montra aucune répugnance à seconder sa femme dans ses louables projets.

Mais il était rien moins que facile de retrouver l'ancien maire, qui semblait avoir disparu sous terre en quittant la cérémonie, et Elizabeth-Jane frémissait au souvenir de ce qu'il avait déjà tenté de faire.

Elle ignorait que depuis cette époque Henchard s'était transformé – pour autant, du moins, qu'une évolution sentimentale puisse justifier une expression aussi radicale – et qu'elle n'avait rien de semblable à redouter. Les recherches de Farfrae finirent par lui apprendre qu'une ancienne connaissance de Henchard l'avait vu s'éloigner vers minuit, d'un pas ferme, dans la direction de l'est, sur la grand-route de Melchester, c'est-à-dire, en somme, sur le chemin qui l'avait amené.

Cela suffisait, et le lendemain matin on put voir Farfrae s'éloigner en cabriolet dans cette direction. Elizabeth-Jane était assise à côté de lui, emmitouflée dans une épaisse fourrure plate, la palatine de l'époque ; son teint était plus chaud qu'autrefois, et l'on distinguait sur son visage une dignité nouvelle de matrone, que rendait séduisante la sérénité minervienne des yeux d'une femme « dont les gestes rayonnaient de l'âme ». Arrivée elle-même dans un havre paisible et à l'abri au moins des plus lourdes difficultés de l'existence, elle eût voulu procurer pareille quiétude à Henchard, avant qu'il sombre dans une vie misérable que l'on avait trop de raisons de redouter pour lui.

Après quelques milles sur la grand-route, les époux s'enquirent à nouveau de Henchard, et un cantonnier qui travaillait depuis des semaines aux alentours leur dit avoir vu, vers l'époque indiquée, un homme répondant à leur signalement ; il avait quitté à Weatherbury la route de Melchester pour prendre une autre route qui bordait la lande au nord d'Egdon. Ils s'engagèrent donc dans cette direction et roulèrent bientôt dans cette antique région, dont les lapins ont seuls gratté la surface à un doigt de profondeur depuis que la foulèrent les pieds des tribus primitives. Tout bruns et broussilleux de bruyères, les tumuli laissés par ces tribus se détachaient en dômes sur le ciel au-dessus du plateau, comme la poitrine pleine d'une Diana Multimammia nonchalamment couchée.

Ils explorèrent la lande, mais sans y trouver de Henchard. Farfrae poussait son cheval et ils abordèrent, dans l'après-midi, un prolongement de cette lande situé au nord d'Anglebury ; ils en contournèrent le sommet, petite éminence couronnée d'un bouquet de sapins desséchés. Ils étaient à peu près certains que la route jusque-là suivie par eux était bien celle qu'avait prise Henchard. Mais les ramifications du chemin se faisaient maintenant si nombreuses qu'ils ne pouvaient plus se diriger qu'au hasard. Donald conseilla à sa femme de renoncer à chercher eux-mêmes le fugitif ; mieux valait avoir recours à d'autres moyens pour le retrouver. Ils étaient à une vingtaine de milles au moins de Casterbridge, mais, en accordant au cheval quelques heures de repos dans un village qu'ils venaient de traverser, ils pourraient encore rentrer chez eux le soir même ; de plus longues recherches les réduiraient, au contraire, à la nécessité de coucher dehors, « ce qui ferait un gros trou dans un souverain », ajouta Farfrae. Elizabeth réfléchit un instant et se rangea à son avis.

Il arrêta donc son cheval, mais, avant de retourner sur ses pas, il fit halte une minute pour jeter un coup d'œil machinal sur la vaste perspective qui commandait le site où ils se trouvaient. Ils virent tout à coup une silhouette solitaire émerger d'un bouquet d'arbres et traverser la route devant eux. C'était un paysan à la démarche traînante, au regard fixé devant lui comme s'il avait porté des œillères ; il tenait des bâtons à la main. Après avoir franchi la route, il descendit dans un ravin et entra dans une chaumière que l'on apercevait en contrebas.

— Si nous n'étions pas si loin de Casterbridge, je dirais que c'est le pauvre Whittle, tant cela lui ressemble, fit Elizabeth.

— Ce n'est pas impossible ; Whittle n'a plus paru à la maison depuis trois semaines et s'est éclipsé sans rien dire à personne ; je lui dois deux jours de paye et ne sais à qui donner l'argent.

Ils descendirent de voiture pour élucider la question et s'enquérir au moins dans la chaumière. Farfrae attacha les guides à la porte du jardin et ils approchèrent de la plus humble entre les plus humbles maisons. Les murs bâtis en terre pétrie et primitivement parés à la truelle avaient été réduits par les bourrasques des années à l'état d'une surface rugueuse et émiettée, creusée et dénivelée ; leurs fentes grisâtres étaient çà et là réunies par les liens feuillus d'un lierre qui trouvait à peine assez de substance pour remplir son office. Des feuilles de la haie avaient volé sur le seuil et y restaient sans que l'on songeât à les balayer. La porte était entrouverte ; Farfrae frappa et vit Whittle se dresser devant lui, comme il l'avait conjecturé.

Son visage portait les marques d'une détresse profonde et ses yeux fixaient sur les nouveaux venus un regard hébété ; il tenait encore à la main les bâtons qu'il était allé ramasser ; il tressaillit en reconnaissant Farfrae et sa femme.

— Comment, Abel Whittle, c'est donc vous que je trouve ici ? demanda Farfrae.

— Eh oui, monsieur ! Il était bon pour ma mère, voyez-vous, quand elle était encore de ce monde, s'il était rude pour moi.

— De qui parlez-vous donc ?

— Oh, de monsieur Henchard, monsieur ! Vous ne saviez donc pas ? Il vient de s'en aller, il y a à peine une demi-heure... d'après le soleil, car je n'ai pas de montre à moi.

— Il n'est pas... mort ? demanda Elizabeth, d'une voix tremblante.

— Si, madame, il est parti ! Il était bon pour ma mère, quand elle vivait encore ; il lui envoyait le meilleur charbon, un charbon qui ne donnait presque pas de cendres, des pommes de terre, et des tas de choses bien nécessaires. Je l'ai vu descendre la rue, le soir du mariage de Votre Honneur avec la dame qui est là, et je lui ai trouvé l'air abattu et tremblant. Alors, je l'ai suivi sur la route, mais, en me voyant, il s'est retourné et m'a dit : « Va-t'en ! » Moi, je le suivais toujours, mais il s'est retourné une seconde fois, pour me redire : « Entends-tu, va-t-en ! » Le voyant si bas, je l'ai suivi quand même. Alors il me dit : « Whittle, pourquoi me suis-tu, quand je t'ai dit plusieurs fois de t'en aller ? » Et moi, je lui réponds : « Parce que je vois que les choses marchent mal pour vous, monsieur ; vous avez été bon pour ma mère, bien que vous ayez été dur pour moi, et je voudrais bien être gentil pour vous. » Alors, il se remet en route et je marche derrière lui sans qu'il me dise plus rien. Nous marchons toute la nuit et, au petit matin, quand il faisait à peine jour, je m'aperçois qu'il vacille et ne peut presque plus se traîner. Nous avons dépassé cet endroit-ci, mais j'avais vu, en passant, que la maison était vide ; je le ramène en arrière, j'enlève les planches des fenêtres et je le fais entrer. « Comment, Whittle, qu'il me dit, quel pauvre bon bête il faut que tu sois, pour te soucier d'un malheureux comme moi ! » J'ai fait de mon mieux ; des bûcherons du voisinage m'ont prêté un lit, une chaise et quelques autres objets que nous avons apportés dans la maison, pour donner au pauvre homme le plus de bien-être possible. Mais il ne reprenait pas de forces, car voyez-vous, madame, il ne mangeait rien ; il n'avait pas du tout

d'appétit ; alors il s'est affaibli et est mort aujourd'hui. Un des voisins est allé chercher quelqu'un pour prendre ses mesures.

— Mon Dieu, c'est donc vrai ? s'écria Farfrae, tandis qu'Elizabeth restait silencieuse.

— Il a épinglé au pied de son lit un morceau de papier avec de l'écriture, reprit Whittle, mais comme je ne suis pas savant, je ne peux pas lire l'écriture, et je ne sais pas ce que c'est. Je vais vous le montrer.

Les deux époux se tinrent immobiles tandis qu'Abel Whittle courait à la chaumière, d'où il rapporta un morceau de papier froissé où Henchard avait tracé ces lignes au crayon :

#### DERNIÈRES VOLONTÉS DE MICHEL HENCHARD

*Qu'Elizabeth-Jane Farfrae ne soit pas informée de ma mort et ne se fasse pas de chagrin à cause de moi ;*

*et qu'on ne m'enterre pas en terre sainte ;*

*et qu'on ne prie aucun sacristain de sonner le glas ;*

*et qu'on n'invite personne à venir me voir sur mon lit de mort ;*

*et que personne ne suive mon convoi funèbre ;*

*et que l'on ne plante pas de fleurs sur ma tombe ;*

*et que personne ne se souvienne de moi.*

*Sous ces volontés je mets ma signature :*

Michel HENCHARD

— Que faut-il faire ? demanda Farfrae en tendant le papier à sa femme, qui eut de la peine à répondre.

— Oh, Donald, fit-elle enfin, à travers ses larmes, que d'amertume là-dedans ! Je n'en souffrirais pas tant, sans le souvenir de cette dernière séparation... Mais il n'y a pas à y revenir... et nous ne pouvons que nous incliner...

Les désirs exprimés par Henchard, du fond de son angoisse, furent, dans la mesure du possible, respectés par Elizabeth-Jane. Elle le fit moins par obéissance pour d'ultimes volontés, que parce qu'elle sentait, avec l'indépendance de son jugement, que l'homme qui avait écrit ces lignes voulait bien ce qu'il demandait. Elle y sentait le même esprit qui avait dirigé toute son existence, et ne songea pas plus à se donner une satisfaction douloureuse qu'à procurer à son mari une réputation facile de générosité en manquant aux désirs ainsi exprimés.

Tout était enfin fini, même le regret de sa méprise lors de la dernière visite de Henchard, même ses remords, qui avaient été pendant un temps vifs et douloureux, de ne l'avoir pas cherché plus tôt. Depuis cette époque, Elizabeth-Jane se trouva dans une période de calme, douce et bienvenue par elle-même et plus appréciable encore après le capharnaüm où s'étaient écoulées tant d'années de sa jeunesse. Quand les joyeuses et brillantes émotions des premiers temps de son mariage se furent résolues en une calme sérénité, elle sut utiliser les ressources de sa nature généreuse, en faisant part aux êtres moins favorisés qui l'entouraient d'un secret que la vie lui avait enseigné pour rendre supportable une condition médiocre ; ce secret consistait, d'après elle, en un habile grossissement, à l'aide d'une sorte de microscope mental, des mille petites joies communes à tous ceux qui ne souffrent pas positivement ; de telles joies, ainsi considérées, ont sur l'existence une action tonique presque aussi prononcée que des intérêts plus vastes, mais traités à la légère.

Cette pensée lui servait si bien à elle-même qu'elle ne faisait pas grosse différence entre le

respect qu'on lui témoignait dans les basses classes de Casterbridge et la considération dont on l'entourait à l'autre extrémité de l'échelle sociale. Sa situation était très manifestement de celles qui, selon une expression commune, méritent une grande reconnaissance. Ce n'était pas sa faute si elle ne manifestait pas ouvertement sa gratitude. Son expérience avait été de nature à lui enseigner, à tort ou à raison, que le douteux honneur d'un bref passage dans ce monde de douleurs ne valait guère une effusion de gratitude, même lorsque le chemin se trouvait brusquement inondé à mi-côte par les rayons d'un soleil aussi chaud que celui qui brillait actuellement pour elle. Mais sa conviction profonde que ni elle ni aucun être humain ne méritaient moins que ce qu'on leur donnait ne lui fermait pas les yeux sur le fait que d'autres qui recevaient moins avaient mérité bien davantage. Forcée de se ranger parmi les heureux de ce monde, elle s'étonnait toujours de la persistance de l'imprévu dans la vie, car celle qui avait atteint dans sa maturité à une paix aussi parfaite était celle à qui la jeunesse avait paru enseigner que le bonheur n'est qu'un épisode accidentel dans un drame fait tout entier de souffrance.



Vous avez aimé ce livre ?  
Il y a forcément un autre Archipoche  
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur  
[www.archipoche.com](http://www.archipoche.com)

Rejoignez la communauté des lecteurs  
et partagez vos impressions sur



[www.facebook.com/Archipoche](https://www.facebook.com/Archipoche)

Achevé de numériser en octobre 2015  
par Atlant'Communication